REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT TRENTE ET UNIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1895

LE COMTE DE PARIS

SOUVENIRS PERSONNELS

Ce n'est point un jugement sur M. le Comte de Paris que j'ai la prétention de porter dans ces pages. A l'autorité de ce jugement une chose manquerait, je le confesse : l'impartialité. Je l'ai aimé de tout mon cœur; je l'ai servi de toutes mes forces; je ne saurais donc parler de lui avec le détachement d'esprit que commande une appréciation, par certains côtés, historique. Ce que je me propose est autre chose : je voudrais lui rendre témoignage. Mêlé aux principales circonstances de sa vie publique, témoin en quelque sorte quotidien de sa vie privée, je voudrais rapporter ce que je sais et ce que j'ai vu. S'il m'a honoré de quelque confiance et de quelque affection, c'est que je lui ai toujours dit ce que je croyais être la vérité. C'est encore la vérité que je voudrais dire aujourd'hui. Je ne sache pas d'existence qui, mieux, puisse en supporter le plein jour.

I

Mes relations intimes avec M. le Comte de Paris (si je puis me servir de cette expression trop familière) ne remontaient pas aux jours de notre enfance. Il avait cinq ans de plus que moi, et cette différence d'âge, que la vie efface, mettait une grande distance entre le garçon que j'étais encore et le jeune homme qu'il commençait d'être, lorsque je le vis pour la première fois, au cours d'un assez long séjour que mon père fit en Angleterre, après le Deux-Décembre. Ce séjour n'a laissé chez moi qu'un souvenir très vif : celui de sa mère, M[me] la duchesse d'Orléans. Dans un temps où

même les pamphlétaires écrivaient bien, l'auteur d'un assez vilain libelle disait, en parlant de cette charmante Madame qui a embelli les premières années de Louis XIV, et dont Bossuet a immortalisé la mémoire : « Quand elle parle à quelqu'un, comme elle est toute aimable, on dirait qu'elle demande le cœur, quelque chose indifférente qu'elle puisse dire du reste. » Et Daniel de Cosnac dit également dans ses Mémoires : « Madame a l'art de s'approprier les cœurs. » Cet art de s'approprier les cœurs, Mme la duchesse d'Orléans le possédait au plus haut degré. Elle semble, à travers une génération, l'avoir transmis comme un héritage à ses petites-filles, en particulier à la jeune et charmante reine dont la grâce non moins que la popularité contribuent à la solidité de l'un des trônes de l'Europe. Sans peine, Mme la duchesse d'Orléans s'était approprié mon cœur d'enfant, et sa mort fut pour moi un vif chagrin. Très différent d'elle d'aspect extérieur, car il était grand et fort autant que Mme la duchesse d'Orléans était mince et frêle, M. le Comte de Paris avait cependant hérité d'elle certaines qualités de rectitude morale, de bonté et de délicatesse. La mémoire de sa mère lui était demeurée chère, et le souvenir que, de mon côté, j'avais gardé d'elle, a contribué, j'en suis persuadé, à sa bienveillance pour moi.

Durant les quelques années qui précédèrent la chute de l'Empire, je revis plusieurs fois M. le Comte de Paris, mais sans rechercher l'honneur de son intimité. On nous élevait en effet, nous autres jeunes gens qui arrivions à l'âge de la vie publique, dans une idée que je crois fausse aujourd'hui, mais qui séduisait beaucoup nos esprits inexpérimentés : c'est que la forme, le principe du gouvernement, devaient être tenus pour indifférens, et qu'une seule chose importait : la liberté. Les garanties de la liberté pouvaient être obtenues aussi bien de l'empire ou de la république que de la monarchie. Il fallait les réclamer, les conquérir et pour cela se jeter avec ardeur dans les luttes électorales. Mais, en ce temps-là, pour être député ou même conseiller général, il fallait prêter serment, et jurer non seulement obéissance à la constitution, mais fidélité à l'Empereur. Or il semblait à ma conscience, peut-être un peu trop rigide (je ne discute pas), qu'il y avait quelque chose de contradictoire entre la fidélité à l'Empereur et le dévouement personnel à des princes d'une autre dynastie. Je me tenais donc, vis-à-vis de M. le Comte de Paris, sur le pied d'une certaine réserve dont il voulut bien, plus tard, comprendre le motif.

Cette compréhension lui était d'autant plus facile que l'état d'esprit que je viens d'indiquer ne différait pas alors beaucoup du sien. Il n'était pas homme à recevoir des idées toutes faites, et à croire

à la supériorité de la monarchie, uniquement parce qu'il était petit-fils de roi. Ses convictions, sur toutes choses, étaient réfléchies, et je n'ai jamais rencontré une intelligence plus libre et plus dénuée de préjugés. Avant et par-dessus tout, il était libéral; non pas par cet enthousiasme un peu candide (il n'était guère enthousiaste de nature) qui avait animé la génération de 1830, mais par goût et par réflexion. Il se rendait compte que, sans être en aucune façon un principe absolu, applicable en tout temps et sous toutes les latitudes, la liberté, à un certain degré, est une nécessité dans les institutions d'un peuple dont la masse est arrivée à l'émancipation intellectuelle. Il sentait que la France en particulier, ce pays qui a fait la révolution de 1789, celle de 1830, et celle de 1848, ne saurait plus être gouvernée, comme autrefois, par ordonnances royales. Quel régime garantirait le mieux la liberté, sans troubler l'ordre nécessaire à la marche des sociétés? c'était la question qu'avec nous tous, les jeunes gens d'alors, il se posait. Sans doute par instinct, par goût, par éducation, il croyait à la supériorité de la monarchie. Il avait été élevé dans cette tradition, et le spectacle du magnifique développement des institutions constitutionnelles anglaises qu'il avait sous les yeux était bien fait pour l'y confirmer. Mais son esprit n'avait aucune répulsion pour la forme républicaine, qu'il avait vue également à l'œuvre en Amérique, et dont il avait étudié les rouages avec un soin consciencieux.

Cette campagne qu'il fit aux États-Unis, dans les rangs de l'armée qui combattait pour l'abolition de l'esclavage, était demeurée un des temps de sa jeunesse vers lequel l'imagination de M. le Comte de Paris se reportait le plus volontiers, un des seuls souvenirs radieux de sa vie. Chacun d'entre nous, même le plus sage, conserve ainsi dans sa mémoire le souvenir d'années où il s'est laissé guider par l'imagination plus que par la raison, par l'entraînement plus que par le devoir. Ce temps était pour M. le Comte de Paris celui de son expédition américaine. Pendant près d'un an, il avait vécu d'une vie libre et hardie, donnant carrière à ses goûts d'exercice, d'aventure, et en même temps d'observation sociale. Quel souvenir il avait laissé aux États-Unis, combien il y était demeuré respecté et même populaire, non seulement parmi ses compagnons de l'armée du Nord, mais aussi parmi les soldats de l'armée confédérée, j'ai pu en juger par moi-même lorsque je l'accompagnai dans son voyage de 1890, et lorsque j'eus le curieux spectacle de le voir guidé à travers les champs de bataille qui entouraient Richmond par quelques-uns des *gentlemen du Sud* qu'autrefois il y avait rencontrés comme adversaires. « Vous aviez voulu, il y a trente ans, entrer à Richmond mal-

gré nous ; vous n'avez pas pu, lui fut-il dit devant moi dans une soirée donnée en son honneur (1). Aujourd'hui nous sommes charmés de vous y recevoir. » Gens du Nord et gens du Sud s'accordaient pour rendre justice à l'exactitude et à l'impartialité avec laquelle il avait raconté jusqu'au moindre épisode de cette terrible guerre ; mais, chez ses anciens camarades de l'état-major de Mac Clellan, je trouvai, encore très vif, le souvenir du courage froid (car il ne s'excitait jamais) qu'il avait montré. Ce trait, entre autres, me fut raconté. Il avait été porter un ordre, et, pour revenir à son point de départ, il avait à franchir une prairie découverte que coupait une assez forte haie. Cette prairie était labourée par les balles ennemies. Arrivé devant la haie, son cheval s'arrêta court, refusant de sauter. Au lieu de chercher à l'enlever de pied ferme, en l'éperonnant vigoureusement, pour échapper plus tôt au feu dirigé contre lui, il fit faire volte-face à sa monture, reprit du champ et, l'amenant au petit galop, lui fit franchir la haie, aussi tranquillement et aussi correctement que s'il eût été dans un manège, sans paraître se douter du péril qu'il courait, ni de l'anxiété de ceux qui, la lorgnette à la main, suivaient de loin ses mouvemens. Le souvenir en était demeuré si vivant dans leur esprit que, lorsque nous visitâmes le champ de bataille de Gaine's Mill, la haie me fut encore montrée.

M. le Comte de Paris était demeuré reconnaissant à cette grande république de l'accueil qu'elle lui avait fait dans son armée ; et comme elle ne paraissait pas atteinte alors autant qu'aujourd'hui du mal de la corruption, comme il l'avait vue sortir, par ses seules forces, d'une grande guerre civile et de l'affreux désordre qui s'en était suivi, sans avoir recours à la dictature, il n'avait pas porté dans son esprit contre la forme républicaine une condamnation absolue. Ainsi s'explique cette lettre dont la polémique des partis a singulièrement abusé, lettre intime, écrite pendant les premiers mois de la guerre de 1870 et dans laquelle il disait à un ami n'avoir point de parti pris contre la république. Mais, s'il n'avait point de parti pris, les événemens et les hommes devaient le forcer à en prendre un.

Il avait été très frappé du lamentable spectacle que la France avait offert depuis le 4 septembre, alors que le magnifique mouvement de résistance qui l'avait soulevée tout entière était comme paralysé par ce gouvernement à plusieurs têtes que Lanfrey a qualifié d'un mot aujourd'hui oublié : la dictature de l'incapacité. Il avait vu son frère, le duc de Chartres, obligé de servir sous un nom d'emprunt, son oncle le prince de Joinville, arrêté comme un

(1) Pendant la guerre de sécession, Richmond était le siège de la confédération du Sud, et l'armée du Nord s'était vainement efforcée d'y pénétrer de vive force.

malfaiteur. Il savait que les ordres les plus rigoureux étaient donnés pour empêcher son entrée en France. Les faits lui avaient montré ce qu'un régime qui se réclame de la liberté peut, en réalité, tolérer de désordre, favoriser d'arbitraire et engendrer de despotisme. Dès lors, et bien avant qu'il y fût directement intéressé, la supériorité de la monarchie apparut clairement à son esprit. Avec l'observation des faits, la conviction devint de plus en plus absolue chez lui que, dans un pays centralisé et à traditions autoritaires comme la France, la meilleure garantie de la liberté résidait dans un pouvoir fort, indépendant, tirant sa légitimité de lui-même, qui ne marquât le triomphe et ne devînt l'instrument d'aucune faction. Je puis d'autant mieux attester cette évolution originale de son esprit de l'impartialité doctrinale à la préférence absolue, que j'ai bien souvent causé avec lui de la supériorité théorique de la monarchie ou de la république avec une entière liberté de langage de ma part, avec une entière liberté d'esprit de la sienne. S'il n'était pas permis à des hommes qui observent et réfléchissent, non pas même de modifier, mais de confirmer au contraire les idées encore un peu incertaines et flottantes de leur jeunesse, ce ne serait pas la peine qu'il y eût dans la langue française un mot qui s'appelle l'expérience.

II

Empire ou république, il y avait une chose que M. le Comte de Paris était bien résolu à réclamer du gouvernement de la France : c'était l'abrogation de la loi qui le tenait en exil. Ce n'est pas assez avait l'amour de la France. Il en avait la passion. De quel poids l'exil de dire qu'il avait pesé sur sa jeunesse, je ne le savais pas, à vrai dire, avant d'avoir feuilleté, comme je viens de le faire, sa correspondance avec mon père, qui fut très active pendant les dernières années de l'Empire. Au mois de janvier 1864, il lui écrivait pour lui annoncer son mariage avec sa cousine Isabelle d'Orléans, et il ajoutait : « Je ne vous dirai pas combien je suis heureux. Je ne vous ferai pas ici l'éloge de ma cousine, mais vous croirez facilement que l'espoir de m'assurer un bonheur supérieur aux vicissitudes politiques a contribué à me décider à cette union. J'y trouverai, non l'oubli de l'exil, mais la force d'en supporter toutes les épreuves. Vous savez que je n'ai qu'un espoir, et que je ne l'abandonnerai jamais : c'est de revoir mon pays et de le servir d'une manière honorable. En partageant ma vie, ma cousine allégera cette attente, si pénible à mon âge, car déjà Française, élevée dans les traditions de notre famille, elle saura s'associer à mes convictions, à mes espérances et à mon dévouement pour la France. »

A quel point son attente a été comblée, à quel degré celle à laquelle il unissait sa vie a en effet allégé pour lui les épreuves de l'exil, de la maladie, de la mort, ceux qui ont été témoins de cette admirable union conjugale pourraient être tentés de le dire, s'ils ne craignaient par là de ranimer une trop légitime douleur. Mais le bonheur domestique si complet dont il allait jouir ne détournait pas sa pensée de la France.

C'était à la France qu'il pensait lorsque, cette même année, répondant à un conseil que lui donnait mon père, il lui annonçait l'intention d'employer ses loisirs à l'étude des questions sociales dont son esprit sagace pénétrait déjà l'importance, et où il s'est acquis une si légitime autorité : « Vous me parlez, lui écrivait-il, de ces grandes questions sociales dont je voudrais voir tous les libéraux aussi préoccupés que vous, dont tous ceux qui se distinguent par leur talent ou leur position devraient s'occuper, même s'ils ne croient pas devoir ou pouvoir aborder la politique. C'est un terrain commun sur lequel toutes les opinions doivent se réunir, non par ce qu'on se plaît maintenant à appeler une coalition de partis, mais par le sentiment d'un grand devoir à accomplir. C'est le sentiment de ce devoir qui fait la grande supériorité de la civilisation moderne sur les sociétés anciennes. S'efforcer de le remplir, c'est répondre à tout ce qu'il y a de juste et de généreux dans les instincts démocratiques de notre temps. Chercher à le définir, c'est aborder le plus grand problème social et politique, celui qui, comme le commandement d'aimer Dieu et son prochain, contient tous les autres... J'ai assez vécu en Angleterre et en Amérique pour sentir toute la grandeur de cette question, j'ose même dire pour en apercevoir les différentes faces; il me manque malheureusement la donnée principale, l'expérience personnelle de cette question en France. »

C'était à la France également qu'il pensait lorsque, un an après la bataille de Sadowa, il entreprenait un long voyage en Allemagne, mettant à profit sa connaissance parfaite de la langue et du pays, comme ses nombreuses relations, pour étudier et prévoir les conséquences des derniers événemens. Dès son retour, il adressait à mon père une longue lettre où il résumait ses impressions, et mon père trouvait cette lettre si remarquable qu'il prenait sur lui, à l'insu de M. le Comte de Paris, qui en fut même, j'en ai trouvé la preuve dans ses lettres, plutôt mécontent, de la communiquer à M. Buloz. Elle parut dans le numéro de la *Revue* du 1er août 1867, sans signature bien entendu, et avec quelques lignes d'introduction de M. Forcade. C'était le moment où M. Rouher s'efforçait de démontrer que la guerre austro-prussienne avait affaibli l'Allemagne en la séparant en trois tronçons, et que rien

ne menaçait la paix européenne. Dans cette lettre, M. le Comte de Paris démontrait au contraire que la Prusse était en train d'absorber la Confédération du Nord, que les États du Sud n'aspiraient qu'à se joindre à elle, et que la guerre était imminente : « Tout en la déplorant, disait-il, on s'y résigne comme à un mal nécessaire, et, une fois commencée, pour en avoir fini plus tôt, on la fera avec passion. L'Allemagne ne pousse pas M. de Bismarck à la guerre ; elle lui sera même reconnaissante s'il l'en dispense ; mais elle lui met entre les mains les moyens de *l'allumer* et de la soutenir. » Il ajoutait même avec une précision tristement prophétique : « L'état des forces prussiennes, *mieux préparées et armées, plus nombreuses* que les nôtres, couvertes du prestige de la victoire, et le désir de cimenter l'unité de l'Allemagne au feu d'une guerre étrangère, semblent lui conseiller de *précipiter la crise.* »

Mais ni le bonheur domestique dont il jouissait, ni les occupations dont il avait rempli sa vie, ne parvenaient à soulever pour lui le poids de l'exil. Son désir de rentrer dans ce pays autour duquel il tournait sans cesse, de fouler, comme il l'écrivait à mon père, « quelque coin obscur du sol natal », semblait, à en juger par ses lettres, s'irriter avec les années. Ces bouffées, qui lui arrivaient, d'un air qu'il ne pouvait respirer lui rendaient son exil plus pénible, comme un prisonnier trouverait plus pesante et plus chargée l'atmosphère de sa cellule, après avoir respiré un instant aux barreaux la brise du dehors. Cette souffrance intense fut encore avivée par un mécompte. Lorsque, au commencement de l'année 1870, l'empire autoritaire sembla vouloir se transformer en gouvernement constitutionnel, et lorsque M. le Comte de Paris vit des hommes politiques, qu'il avait le droit de ne pas considérer comme des adversaires, arriver au pouvoir, il s'abandonna à l'illusion que l'abrogation de la loi qui avait exilé sa famille serait la conséquence naturelle de ce mouvement. Une pétition en ce sens avait été présentée au Corps législatif. Elle fut soutenue, avec autant de talent que de tact, par M. Estancelin, mais repoussée à une majorité considérable. M. le Comte de Paris en éprouva une grande tristesse. Son découragement même fut tel qu'il conçut un instant la pensée de fonder, loin de cette France dont le voisinage entretenait l'âpreté de son désir, un établissement plus définitif que sa modeste villa de York House. Les huit millions de voix du plébiscite venaient, tout récemment encore, et pour longtemps, semblait-il, d'affermir l'empire. Aucun devoir ne le retenait en Angleterre plutôt qu'ailleurs. Il songea à s'établir, avec femme et enfans, pour un temps indéfini, dans un de ces États encore à demi sauvages de l'Amérique, où il pourrait mener, loin des

villes qu'il n'aimait pas, une vie de grand air, d'occupation agricole, et un peu d'aventure. Puisqu'il ne pouvait pas aborder à la terre promise, du moins il n'en verrait plus les rivages, et il attendrait au loin le jour où l'accès lui en serait ouvert. La déclaration de guerre et nos malheurs vinrent changer ses projets.

Sa première pensée ne fut encore que pour la France. « Quel coup pour notre patrie, entre le moment où vous m'avez écrit et celui où j'ai reçu votre lettre, disait-il à mon père dans une lettre du 16 août 1870. Je vous remercie d'avoir compris tout ce que je devais souffrir et de me l'avoir dit. Vous devez vous figurer mes sentimens en voyant notre pays envahi, et en me trouvant condamné à n'être que le spectateur éloigné de ce désastre national. Par quel fatal enchaînement de circonstances en sommes-nous arrivés là? On le sent peut-être aujourd'hui; mais en ce moment il ne peut y avoir dans tous les cœurs de place que pour les vœux que nous faisons tous pour la France. »

Cependant la révolution du 4 septembre et la disparition de la dynastie impériale soulevaient immédiatement, dans tous les esprits, la question de la rentrée des princes d'Orléans. Dès le lendemain, dans la correspondance de M. le Comte de Paris, cette préoccupation se retrouve intense, aiguë. « Je suis, écrivait-il, *prétendant*... à tous les droits des citoyens français. » Mais, dans l'exercice de cette prétention si légitime, il allait trouver devant lui un adversaire redoutable autant qu'inopiné : M. Thiers.

Les derniers temps de l'Empire et les premiers temps de la République sont à peine entrés dans l'histoire. Trop de gens encore vivans, ou représentés par des personnes auxquelles des égards sont dus, y ont été mêlés pour qu'il soit loisible à chacun de verser aux débats que ces événemens soulèvent les documens qu'il peut posséder. Cette considération seule m'empêche de publier un très curieux journal, tenu par mon père, depuis le lendemain de la déclaration de la guerre jusqu'au jour de la capitulation de Paris, et complété par le récit de certaines négociations auxquelles il fut mêlé pendant les premiers mois qui suivirent la réunion de l'Assemblée nationale. M. Thiers y est en scène presque à chaque page. On l'y verrait, jouant dans les derniers jours de l'Empire le rôle le plus honorable et le plus patriotique, travaillant avec ardeur à prendre des mesures de défense nationale, de concert avec les serviteurs les plus fidèles d'un régime dont tout le monde pressentait la fin imminente, et faisant parvenir à l'Impératrice elle-même les avis les plus judicieux et les plus désintéressés. Mais on verrait en même temps avec quelle rapidité ses dispositions d'esprit, son langage et ses conseils changeaient sui-

vant les circonstances auxquelles il se trouvait personnellement mêlé.

Le 18 août, par mon humble intermédiaire, il faisait parvenir aux princes d'Orléans le conseil de lever un corps franc, d'en prendre le commandement, et de venir guerroyer sur les flancs de notre armée. « Il n'y a point de danger, ajoutait-il. Il n'y a plus un préfet, ni un général qui oserait les faire arrêter. » Mais le 5 septembre au matin, à la seule annonce de leur arrivée probable, M. Thiers (c'est l'expression dont mon père se sert dans son journal) fit un bond en arrière, et s'écria : « Quoi ! Ils penseraient à venir en ce moment? Mais ce serait absurde, ce serait coupable. C'est nous jeter en plein dans la guerre civile. » Ses sentimens furent plus vifs encore lorsque, quelques mois après, l'élection de M. le prince de Joinville et celle de M. le duc d'Aumale par trois départemens français souleva de nouveau, de la façon la plus formelle, la question de l'abrogation des lois d'exil. Dans les nombreuses lettres qu'à cette époque M. le Comte de Paris adressait à mon père, il n'est guère question d'autre chose. Mon père fut en effet mêlé très activement aux négociations qui précédèrent l'abrogation de ces lois. J'y pris moi-même une certaine part, et ce fut précisément l'occasion de mes premières relations suivies avec le prince.

Mon père aurait désiré que, par une proposition dont il saisirait l'Assemblée nationale, M. Thiers prît lui-même l'initiative de rouvrir les portes de la France aux princes des deux branches de la maison de Bourbon ; non pas comme une préface à la restauration de l'une ou l'autre de ces deux branches (qui que ce soit ne lui demandait cela, et les princes d'Orléans moins que personne), mais comme une grande mesure de réparation et d'équité. Mais à mon retour de Bordeaux où j'avais passé trois semaines comme député à l'Assemblée nationale, je crus devoir avertir mon père qu'il rencontrerait au contraire chez M. Thiers une vive hostilité contre cette proposition. J'avais été en effet informé d'un incident curieux. A l'une des réceptions données par M. Thiers dans son petit salon de l'hôtel de France, un de mes collègues, fort dévoué à sa personne, mais non moins dévoué aux princes d'Orléans, exprimait, un peu naïvement, devant lui sa joie d'avoir vu deux d'entre eux envoyés à l'Assemblée nationale, et mettait en avant l'idée de poser la candidature de M. le duc de Nemours dans son propre département où une vacance allait se produire. M. Thiers, loin d'entrer dans cette idée, s'emporta contre mon malheureux collègue, et se plaignit publiquement, avec une grande amertume, des embarras que lui causaient déjà ceux qu'il appelait *les prétendans*. Et cependant ils ne lui en

causaient guère. Car M. le prince de Joinville et M. le duc d'Aumale, cédant à un de ces appels que leur patriotisme écoute toujours, avaient eu l'abnégation de ne pas venir prendre leurs sièges à Bordeaux; et, de leur côté, ni M. le Comte de Chambord, ni M. le Comte de Paris n'avaient donné signe de vie. Mais mon père voulait douter de ces dispositions de M. Thiers qu'il aimait beaucoup, et il accepta la mission délicate de l'interroger sur l'accueil que recevrait de sa part une proposition d'abrogation des lois d'exil.

Je possède, écrit de la main de mon père, le curieux récit de cette conversation, où M. Thiers lui annonça son intention formelle de combattre ce projet. Je n'en veux extraire que ce qui concerne la personne de M. le Comte de Paris. M. Thiers, qui n'avait jamais été en relations avec le prince, avait parlé de lui à mon père avec une bienveillance un peu dédaigneuse. « Vous ne le connaissez pas, lui avait dit mon père; croyez-moi, sa valeur est égale, — et c'était aussi l'opinion de mon beau-père, le duc de Broglie, — à celle de n'importe quelle personne de son rang avec laquelle vous vous soyez rencontré. » Et pour l'en convaincre, mon père crut bien faire de laisser entre les mains de M. Thiers quelques lettres où M. le Comte de Paris s'exprimait sur la situation générale avec une remarquable justesse et modération de langage, sur M. Thiers, en particulier, avec beaucoup de considération et d'éloges, mais où il maintenait énergiquement ce qu'il appelait ses droits de citoyen. Vingt-quatre heures après, M. Thiers rendit ces lettres, mais quel ne fut pas l'étonnement de mon père de l'entendre s'exprimer sur le compte du prince avec une grande violence de langage. « Je ne le connaissais pas, lui dit M. Thiers. Je le connais maintenant; c'est un rusé, un ambitieux et celui de tous les princes de la famille dont il faudra le plus se méfier. » — « Que s'était-il passé? ajoute mon père dans son journal. Rien, absolument rien; mais pendant ces vingt-quatre heures, M. Thiers avait eu le temps de s'apercevoir, en lisant ces lettres, que M. le Comte de Paris avait une grande valeur personnelle. » Il ne fallut rien moins que cet incident pour achever de dessiller les yeux de mon père, et je me souviens encore de l'accent et de l'émotion avec lesquels, entrant chez moi au sortir de cette conversation, il me dit : « Il n'y a rien à faire avec M. Thiers. Il faut vous entendre avec la droite. »

L'entente avec la droite était facile. Nos collègues ne demandaient qu'une chose, et assurément bien légitime : c'était l'assurance que, si les princes d'Orléans souhaitaient de rentrer en France, ce n'était pas pour faire arriver au trône M. le Comte de Paris. Or personne n'était plus disposé à leur donner cette

garantie que M. le Comte de Paris lui-même. Sans doute, il portait fièrement les souvenirs du roi Louis-Philippe. Il savait gré à son aïeul d'avoir, en acceptant la couronne, sauvé la France de l'anarchie et de la guerre, de lui avoir donné dix-huit années de prospérité, d'avoir préparé l'armée et les généraux qui devaient faire la campagne de Crimée et d'Italie. Mais pas un jour il n'eut la pensée que le trône de Juillet pût être rétabli à son profit. Volontiers, il eût appliqué à la situation du parti monarchique la spirituelle repartie de M. de Narbonne à Napoléon I[er], quand celui-ci, en querelle avec le pape, menaçait de faire un schisme : « Sire, il n'y a pas assez de religion en France pour en faire deux. » Sans parler de considérations plus élevées, il comprenait très bien qu'à l'encontre des républicains et des bonapartistes l'union de tous les monarchistes était nécessaire, et que cette union ne pouvait se faire qu'autour du principe de la monarchie héréditaire et traditionnelle dont la fixité lui paraissait seule offrir un point d'appui solide. Aussi, lorsqu'il fut sollicité de donner la preuve publique de ses dispositions personnelles, en s'engageant à faire, après l'abrogation des lois d'exil, une visite à M. le Comte de Chambord, il accepta sans la moindre difficulté, et cette promesse de sa part suffit pour réaliser l'entente de la droite dans l'Assemblée.

Unis, les monarchistes disposaient d'une majorité considérable. On en eut la preuve par ce fait que, sur quinze bureaux, treize nommèrent des commissaires favorables à l'abrogation des lois d'exil. J'étais au nombre de ces treize commissaires. Soutenus par une majorité pareille, il nous eût été facile de proposer à l'Assemblée une résolution que nous eussions fait passer de haute lutte, malgré l'opposition de M. Thiers. Mais nous préférions, avec raison, arriver à une entente, et notre premier soin fut de le prier de venir conférer avec nous. Devant la commission, M. Thiers tint un langage assez différent de celui qu'il avait tenu à mon père. Il protesta de ses sentimens personnels vis-à-vis des princes d'Orléans. Il déclara qu'il n'entendait pas s'opposer au mouvement généreux de l'Assemblée, mais que son devoir était de l'avertir des dangers que pouvait amener l'abrogation des lois d'exil qui n'étaient pas des lois de *proscription*, mais des lois de *précaution*. La présence des princes en France pourrait, à un jour donné, occasionner des troubles. Il ne voulait pas, par son silence, être responsable de ce qui arriverait. Cependant il y aurait peut-être une manière de mettre tout le monde d'accord : ce serait de conférer au gouvernement des pouvoirs exceptionnels qui lui permissent de prévenir ces troubles. M. Thiers tira alors de son portefeuille un

projet de loi dont il nous donna lecture, après avoir rejeté ses lunettes sur son front, par un geste à lui familier. Ce projet de loi donnait au gouvernement le droit de faire reconduire les princes à la frontière, toutes les fois qu'il jugerait que leur présence serait de nature à troubler la tranquillité publique. Ils étaient mis, en un mot, sous la surveillance de la haute police. M. Thiers avait lu ce singulier projet d'une voix un peu sourde et hésitante. La lecture achevée, il rabattit ses lunettes sur son nez, et promena un regard rapide sur nos physionomies pour juger de l'effet que cette lecture avait produit sur nous. Personne ne souffla mot; mais il paraît que nos physionomies parlèrent pour nous, car M. Thiers ajouta, avec un peu d'embarras, que ce n'était pas un projet ferme qu'il déposait; que la commission verrait si elle voulait s'en inspirer; que peut-être il n'en parlerait même pas à l'Assemblée. Bref, il retira implicitement sa proposition, et pour qu'il n'en restât pas trace, il remit tout doucement dans son portefeuille le texte dont il nous avait donné lecture. Il n'en fut plus jamais question. Je me trompe : cette même proposition devait ressortir un jour du portefeuille de mon confrère M. de Freycinet.

Quelques jours après, les lois d'exil qui tenaient éloignés de France les princes de la maison de Bourbon étaient abrogées, et le moment, attendu avec tant d'impatience, arrivait enfin où M. le Comte de Paris pouvait librement rentrer en France. « Une fois que je serai rentré, écrivait-il à mon père, quelque temps auparavant, comment pourrais-je être pressé de jouer un rôle politique? Quant à moi, ma pensée sera de faire vraiment connaissance avec ce pays que je n'ai appris à aimer que de loin, de le parcourir en tous sens, de tâcher surtout de me rendre compte des hommes et des choses par mon propre jugement et non plus seulement par les yeux d'autrui, de savourer enfin la jouissance de respirer l'air natal. »

III

C'est à partir de sa rentrée en France que s'établirent entre M. le Comte de Paris et moi des relations rendues chaque année plus étroites par sa bonté. Il demeurait alors tantôt à Paris, rue du Faubourg-Saint-Honoré, dans l'hôtel de M. le duc d'Aumale, tantôt à Chantilly, au pavillon d'Enghien. A plusieurs reprises, il honora mon père de sa visite à Gurcy. J'avais donc de fréquentes occasions de le voir et de causer avec lui.

Je lui parlais toujours avec une grande liberté de langage qui contribua, je crois, à me valoir sa confiance. M. le Comte de

Paris n'avait pas seulement horreur de la flagornerie; il aimait la vérité toute nue. Il s'impatientait même des ambages auxquelles croyaient devoir recourir quelques personnes, lorsqu'elles voulaient lui faire entendre certaines choses qu'elles supposaient ne pas lui être agréables. « Pas de circonlocutions, je vous en prie », disait-il parfois, et même avec une certaine vivacité; car, n'eût été la conscience et la crainte de faire de la peine, il aurait été assez enclin à l'emportement. Il ne lui fallut pas longtemps pour me déshabituer des circonlocutions et me mettre sur le pied de lui dire mon sentiment, lors même qu'il n'était pas tout à fait conforme au sien. C'est ainsi que je lui témoignai plusieurs fois le regret de ce que, pour des raisons de moi mal connues, il eût ajourné la visite qu'il s'était engagé à faire à M. le Comte de Chambord, après l'abrogation des lois d'exil. Dans nos relations avec nos collègues de la droite, nous nous heurtions encore à certaines méfiances, et je croyais que, faite plus tôt, cette visite les aurait dissipées. Mais j'étais bien d'accord avec lui qu'une fois différée, il fallait attendre une occasion pour l'accomplir. Cette occasion, le 24 mai vint tout naturellement l'offrir.

La chute de M. Thiers avait fait arriver les monarchistes au pouvoir. Le palais de la présidence était occupé par un maréchal de France qui ne demandait qu'à en sortir. Ne pas profiter de circonstances aussi favorables pour commencer une vigoureuse campagne monarchique eût été une faute impardonnable de la part de ceux que l'expérience de ces deux années avait confirmés dans leur méfiance et leur déplaisance de la république. Mais le signal de cette campagne ne pouvait être donné que par une visite de M. le Comte de Paris à M. le Comte de Chambord. Cette démarche me paraissait donc plus nécessaire que jamais; aussi, dans les derniers jours de juillet 1873, je me permis de lui écrire à ce sujet une lettre pressante. Je m'étonnais de rester plusieurs jours sans réponse, car il était un correspondant très exact. Mon étonnement cessa quand je reçus la lettre suivante :

Vienne (souligné), 3 août 1873.

« Mon cher ami,

« La date ci-dessus est, je crois, la meilleure réponse que je puisse faire à votre lettre reçue à l'instant.

« Je suis arrivé hier soir : j'ai demandé d'être reçu à Frohsdorff; je n'ai pas encore de réponse. J'ai la conscience tranquille. Je ferai pour le mieux, et désire en tout cas éviter tout ce qui ressemblerait à un éclat. Il vaut mieux ne pas parler de moi et

de mon voyage jusqu'à ce que je sois sorti du défilé où je suis entré. »

Quelques jours plus tard, dans une nouvelle lettre, il me tenait au courant de certains incidens, et il ajoutait : « Tout ce que je recueille en ce moment me montre que j'ai été bien inspiré en faisant la démarche qui m'a conduit à Vienne. Je n'oublie pas que vous êtes de ceux qui me l'ont conseillée avec le plus de chaleur et de conviction. »

Pendant les deux mois qui suivirent la visite de Frohsdorff, il n'y eut pas de semaine, et, en quelque sorte, pas de jour que je ne visse M. le Comte de Paris, ou ne reçusse de lui quelque communication. Je faisais partie, en effet, d'un petit groupe de personnes qu'il avait spécialement chargées de préparer le succès de la campagne, et de le tenir au courant des moindres incidens. Il y avait deux choses à faire : trouver, pour le rétablissement de la monarchie, une formule acceptée par M. le Comte de Chambord qui pût être proposée à l'Assemblée nationale ; assurer d'avance à cette formule l'adhésion d'une majorité. Nous étions aux prises avec des difficultés qu'on a peut-être un peu oubliées. La démission de M. Thiers n'avait été acceptée, le 24 mai, qu'à 14 voix de majorité. Dans la composition de cette majorité figuraient environ 30 bonapartistes (au moins d'origine), dont la moitié seulement, dans cette circonstance, continuait à marcher avec nous. Pour remplacer ceux qui nous faisaient défaut, il fallait donc recruter 15 à 20 voix parmi les membres du centre gauche, demeurés jusque-là fidèles à M. Thiers. J'étais particulièrement chargé de ce travail, et je possède encore, transmise par lui, la liste de ceux que nous appelions les *douteux*. Les meilleurs moyens d'agir sur ces *douteux*, les différens procédés à l'aide desquels on pouvait déterminer leur conviction firent à ce moment l'objet d'une correspondance très active entre M. le Comte de Paris et moi. Je n'en puis rien publier, car ces lettres traitent de questions de personnes. Je me bornerai à dire que la révélation de certaines promesses de vote, ou tout au moins d'abstention, causerait aujourd'hui quelque étonnement.

Tant d'efforts devaient demeurer infructueux. Dans la journée du 30 octobre, j'appris de la bouche du duc de Broglie, qui était alors ministre des affaires étrangères, qu'une lettre de M. le Comte de Chambord à M. Chesnelong venait d'arriver. Mais le contenu ne lui en était pas connu. Une réunion de la droite devait précisément avoir lieu ce jour-là, rue de Labaume, chez le général Changarnier. Je pensais bien que communication de la lettre

y serait donnée. Je passai chez M. le Comte de Paris pour l'informer, et je lui promis, aussitôt que je saurais ce que contenait la lettre, de venir le lui communiquer. Je me rendis ensuite rue de Labaume. J'assistai à l'arrivée de M. Chesnelong, à la lecture qu'il fit d'une voix émue de cette lettre historique, et j'entendis sortir de sa bouche ce cri éloquent, arraché par la pensée que l'exactitude de sa relation pourrait être injustement mise en question : « J'en appelle au Roi, et, si le Roi me manquait, j'en appellerais du Roi à Dieu. » Mais je ne pouvais m'attarder à recueillir les impressions des membres de cette réunion à laquelle assistaient les plus dévoués partisans de M. le Comte de Chambord. J'avais une mission à remplir. Ne voulant pas prendre sur moi de résumer un document aussi important, je priai M. Chesnelong de vouloir bien me confier la lettre elle-même, et je demandai si quelqu'un de mes collègues de la droite voulait m'accompagner auprès de M. le Comte de Paris. Personne ne s'offrit. Je repris donc seul le chemin de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. En montant l'escalier, j'entendis le son d'un piano. Mme la Comtesse de Paris chantait, et sa voix, fort étendue, arriva jusqu'à moi. J'hésitai un instant à la porte avant de troubler par mon arrivée cette paisible scène. J'entrai cependant. « Eh bien! me dit le prince avec vivacité. — Lisez, Monseigneur, » répondis-je en lui tendant le papier que j'avais à la main. M. le Comte de Paris commença la lecture de la lettre d'une voix ferme et posée; il continua jusqu'à la fin, sans que son visage s'altérât. Il n'en fut pas de même de Mme la Comtesse de Paris. Elle avait entendu le commencement de la lecture avec une physionomie animée. Peu à peu ses traits se détendirent; sa tête retomba sur sa poitrine, et elle finit par cacher sa figure dans ses mains. Je ne me rappelle plus exactement les paroles que nous échangeâmes, mais on comprendra que de la scène elle-même j'aie conservé un mélancolique et inoubliable souvenir.

IV

M. le Comte de Paris vécut dans une retraite politique absolue durant les dix années qui séparèrent l'échec de la tentative monarchique de 1873 et la mort de M. le Comte de Chambord. Il estimait que la question du drapeau opposait un obstacle momentané, mais insurmontable, à l'établissement de la monarchie. Suivant lui, il n'y avait rien à faire qu'à attendre, en se garant du radicalisme et de l'empire. Aussi n'eut-il aucune parole de désapprobation pour ceux qui crurent pouvoir et devoir, avec la

garantie d'une clause de revision perpétuelle et absolue, doter la république du maximum d'institutions conservatrices que cette forme de gouvernement peut comporter, et cela sans aucune illusion de leur part, ni sur les chances de succès de la tentative, ni sur la reconnaissance que leur en garderaient les républicains. Mais il ne voulait pas que telle ou telle politique pût s'autoriser de son nom, et encore moins que telle ou telle démarche pût faire supposer chez lui l'intention de tenter une campagne pour son compte. Durant ces deux années, j'eus occasion de le voir familièrement, tantôt à Eu, où il voulait bien m'inviter à faire de fréquens séjours, tantôt à Cannes, où il avait acquis une villa, beaucoup plus rarement à Paris, où il ne s'arrêtait jamais longtemps. Il lisait, étudiait beaucoup, et se plaisait à embellir son domaine d'Eu, auquel il s'était passionnément attaché. Sans doute, il souffrait, comme nous tous, de voir ses plus belles années s'écouler dans l'inaction et l'inutilité. Mais cependant, ce temps fut peut-être le plus heureux de sa vie, car il jouissait à la fois de sa famille, qu'il voyait croître autour de lui, et de son pays, dont l'amour entrait chaque jour plus avant dans son cœur. La maladie, puis la mort de M. le Comte de Chambord, vinrent inopinément troubler cette quiétude.

Je ne sais rien de première main sur les incidens qui signalèrent le double voyage de M. le Comte de Paris, à Frohsdorff, en juillet, puis en août 1883. Dès son retour de ce second voyage, il m'appela à Eu, et me demanda de faire partie d'un petit groupe de personnes sur le dévouement desquelles il pourrait compter, qui se succéderaient autour de lui à tour de rôle, mais dont les attributions n'auraient rien de politique. De là le nom de *service d'honneur* qui nous fut donné; et c'était en effet un honneur de servir un prince toujours respectueux de votre dignité, attentif, presque trop attentif à vos convenances, dont la bouche ne proférait jamais une parole désobligeante, et ne s'ouvrait que pour remercier, dont la vie privée était au grand jour, dont la vie publique était un sacrifice quotidien offert à la France. J'ajouterai qu'à l'inverse de ce qui se passe parfois autour des princes, même en exil, tous les membres du service d'honneur ont toujours vécu dans les termes de la plus parfaite cordialité, et que des situations ou des origines assez différentes n'engendraient entre nous d'autre rivalité que celle du dévouement.

Je viens de dire que la vie publique de M. le Comte de Paris était un sacrifice quotidien offert à la France : voici ce que j'entends par là. On a dit parfois qu'il ne voulait pas régner, comme on l'a dit, au reste, de M. le Comte de Chambord, et c'est là une imputation contre laquelle les serviteurs d'un prince qui n'a pas réussi sont toujours obligés de le défendre. C'est faux.

M. le Comte de Paris voulait régner; ce qui est vrai, c'est qu'il le voulait moins par ambition que par devoir. Le devoir et l'amour du pays étaient les deux grands mobiles de sa vie. Il voulait servir la France; il voulait la servir à tout prix, à toutes les conditions qu'elle voudrait accepter. C'est pour en témoigner qu'il avait réclamé son inscription dans l'effectif de l'armée territoriale, où il avait été heureux d'obtenir le grade de colonel, et dont il avait suivi avec passion les manœuvres. Il l'aurait encore servie autrement, si elle l'avait bien voulu. Mais, depuis la mort de M. le Comte de Chambord, c'était l'honneur et le malheur de son rang de ne pouvoir la servir que comme roi. En consacrant toutes ses forces et tous ses instans à travailler au rétablissement de la monarchie, c'était encore à la France qu'il se dévouait. Il croyait, de plus en plus fermement, que la monarchie lui était nécessaire. Il savait bien qu'en acceptant le rôle de prétendant il risquait la seule chose qu'il redoutât: l'exil, l'exil dont il me disait un jour : « Je ne ferai rien ni pour le provoquer ni pour l'éviter. » En effet, cette considération ne l'arrêta pas, et dès que les événemens le mirent en demeure, il se consacra avec ardeur à son nouveau devoir.

La besogne n'était ni mince, ni facile. Depuis la visite de 1873, la réconciliation était opérée entre les deux branches de la maison de Bourbon : elle ne l'était pas complètement entre le parti légitimiste et le parti orléaniste. Bien qu'il n'y eût plus de sujet de querelle, en réalité, ce qu'on appelait autrefois la *fusion* n'était pas faite. Ce fut à opérer cette fusion que M. le Comte de Paris s'appliqua. Il lui fallait recueillir tout l'héritage de M. le Comte de Chambord, ne rien laisser se débander de ces troupes précieuses, noyau solide, bataillon sacré de l'armée monarchique, qui a résisté à toutes les épreuves, et qui, en ce temps de défaillance, en fait encore la solidité. Mais il fallait également conserver l'héritage du roi Louis-Philippe, ne pas mécontenter les vieux fidèles de Claremont et ne pas effaroucher cette opinion moyenne, sincèrement libérale mais encore plus sincèrement bourgeoise, qui voulait bien de la monarchie, mais qui n'entendait pas en revenir à la Restauration. Il fallait s'assurer les catholiques qui n'avaient pas gardé bon souvenir de certaines mesquineries du gouvernement de 1830; et il fallait aussi ne pas froisser les protestans dont quelques-uns aimaient à se rappeler que le Comte de Paris était le fils d'une princesse huguenote, et, par les femmes, le dernier descendant de Coligny. Il importait également de ne pas s'aliéner les esprits indifférens, qui ne tiennent qu'à la tolérance. Il fallait encore chercher à ramener ceux des anciens partisans de la maison d'Orléans que M. Thiers avait détournés, et profiter même

des relations que, sous l'empire, l'union libérale avait nouées avec le parti républicain pour faire entendre aux hommes les plus justement considérés de ce parti qu'ils ne trouveraient pas dans le prince un homme à idées étroites et à rancunes tenaces.

Par son absence de préjugés, par son goût pour les hommes nouveaux, M. le Comte de Paris était admirablement propre à cette tâche. Renonçant aux habitudes et aux travaux qui lui étaient les plus chers, il s'y consacra tout entier, par relations personnelles ou par correspondance, avec une activité qui lui aurait bien donné le droit d'adopter cette devise personnelle à laquelle il avait songé un instant : *Lilia nent atque laborant*. Sa journée tout entière y passait, et cependant sa journée était longue. Elle commençait à cinq heures du matin. Lorsque je descendais chez lui, à neuf heures, dans le *study* d'Eu, et plus tard de Sheen ou de Stowe, où le bureau de Mme la Comtesse de Paris était toujours installé à côté du sien, sa besogne personnelle était déjà faite, et son temps libre. La mienne était préparée. Elle consistait, en partie, à lui signaler ce qu'il y avait d'intéressant dans les journaux dont la lecture lui prenait beaucoup de temps. Leurs attaques les plus grossières le laissaient parfaitement indifférent; mais leurs lazzis sur son compte, quand il les trouvait bien tournés, le divertissaient beaucoup, et M. Rochefort ne s'est jamais douté des bons momens que certains de ses articles lui ont fait passer. Il me montrait ensuite presque toutes les lettres qu'il avait reçues, et il en recevait énormément. Il m'indiquait les réponses à faire à quelques-unes, se réservant de répondre lui-même au plus grand nombre. Je lui communiquais à mon tour les miennes, particulièrement celles qui contenaient quelques critiques dirigées contre sa politique. Je lui faisais part de mes impressions personnelles, et nous causions ainsi librement de toutes choses jusqu'au déjeuner. L'après-midi se partageait ensuite entre les conversations particulières avec les nombreux visiteurs qui venaient le voir au château d'Eu, et les exercices physiques qu'il jugeait indispensables à l'équilibre d'une vie masculine. La soirée se terminait de bonne heure. Aucune contrainte, aucune étiquette, peut-être même pas assez ; mais la cordialité la plus grande, et il n'y avait si petit service rendu dont on ne fût surabondamment remercié.

Tant de conscience, tant d'application, une si juste intelligence de ses devoirs et de la situation du pays ne devaient pas être perdues. Les élections de 1885, par lui dirigées personnellement, montrèrent combien efficace et habile avait été son action. Cent sièges gagnés sur les républicains, et le nombre des membres de l'opposition doublé en vinrent témoigner. Il y eut, à la suite de ces élections,

quelques mois où la monarchie parut avoir le vent dans les voiles. Les incidens heureux se succédaient. Le mariage qui faisait de la fille aînée de M. le duc de Chartres la belle-sœur à la fois du tsar et du prince de Galles, les fêtes données à cette occasion au château d'Eu où les télégrammes royaux affluèrent, les fiançailles de la princesse Amélie avec l'héritier du trône de Portugal, l'éclatante soirée donnée rue de Varenne pour son contrat, tout semblait présager des jours nouveaux. La personne de M. le Comte de Paris sortait de la pénombre pour entrer dans la lumière. Bien des fois il était venu à Paris, sans attirer l'attention. Quelques jours avant son départ pour Lisbonne où il allait conduire sa fille, sa voiture à roues rouges et à livrée bleue, qui stationnait rue Vivienne à la porte d'un photographe, fut remarquée. Les passans se groupèrent, de plus en plus nombreux. M. le Comte de Paris, qui ne s'en doutait pas, sortit accompagné de Mme la Comtesse de Paris et de la princesse Amélie. Voulant faire quelques emplettes, il essaya de suivre la rue à pied. La foule lui fit cortège et, comme elle grossissait de moment en moment, il fut obligé de remonter en voiture pour s'y dérober.

Le jour du départ pour Lisbonne (j'étais du voyage), des instructions sévères durent être données pour empêcher que la gare de Paris et les autres gares du réseau fussent envahies par des manifestans qui voulaient apporter des fleurs à la jeune princesse. Mais, ce qu'on ne put empêcher, ce fut que dans un rayon de cinquante lieues autour de Paris, il n'y eût, à presque tous les passages à niveau, des curieux assemblés pour voir passer le train spécial qui semblait porter tant de promesses. Parfois nous remarquions, dans les champs, des paysans qui s'interrompaient de leur travail pour faire des signes de la main. Je me souviens, entre autres, de notre sortie de Blois. En sortant de la gare, la voie coupe une large rue et traverse un faubourg. Au passage à niveau, la rue était noire de monde; dans le faubourg, toutes les fenêtres étaient garnies; les femmes agitaient leurs mouchoirs; des fleurs furent jetées. Nous fûmes charmés et même un peu surpris de ces manifestations. Nous sûmes depuis que les commissaires de surveillance des différentes gares en avaient rendu compte au gouvernement, et que l'unanimité de leurs rapports fut pour beaucoup dans la résolution que prirent alors les ministres de déposer une proposition d'exil.

On sait que la proposition en question fut déposée au moment où M. le Comte de Paris quittait Lisbonne pour revenir en France. Ce fut en cours de route, au buffet d'une petite station appelée Talaveyra de la Reyna, que le Comte de Paris l'apprit, en lisant un journal espagnol. La pensée nous vint à l'esprit que le gouverne-

ment se proposait peut-être de brusquer les choses, et d'arrêter le Comte de Paris à la frontière, sauf à demander ensuite aux Chambres un bill d'indemnité. En wagon nous tînmes un petit conseil de guerre, le prince, M. le duc de Chartres, le marquis de Beauvoir et moi. M. le Comte de Paris comptait passer deux jours à Madrid, et ce séjour avait été annoncé d'avance par les journaux. Le plan était tout indiqué : brûler Madrid, et se diriger immédiatement vers la frontière, en tâchant que le départ du prince ne fût pas signalé. A la gare de Madrid, nous prîmes, en effet, la précaution de monter ostensiblement et à l'avance dans le train qui était en partance pour Paris, M. le duc de Chartres, M. de Beauvoir et moi, tandis que M. le Comte de Paris n'y monta qu'au dernier moment et à contre-voie. Sa présence dans le train ne fut donc pas signalée par le télégraphe. Mais il fallait cependant prévoir le cas où des instructions auraient été envoyées par avance à la frontière. Quelques heures avant d'arriver à Hendaye, sur la table du *sleeping car*, le prince rédigea, à tout événement, une courte et énergique protestation contre l'atteinte portée à ses droits de citoyen français et contre la violence par laquelle on l'empêchait de rentrer dans son pays. Si les princes étaient repoussés par la force à Hendaye, nous devions, Beauvoir et moi, passer outre et porter cette protestation à Paris. Nous étions fort animés, comme on l'est quand on se prépare à la lutte. Pendant la dernière demi-heure de notre trajet, nous gardâmes pourtant le silence; peu à peu je vis la physionomie du prince changer, et ses traits s'affaissant trahir une tristesse profonde. Il ne se faisait point d'illusion sur ce qui l'attendait tôt ou tard : c'était l'exil, l'exil, c'est-à-dire le retour aux mélancolies et aux souffrances de sa jeunesse, la vie inutile et vagabonde, sans patrie, sans foyer. N'aurait-il donc vécu quinze ans en France que pour avoir appris à l'aimer davantage, et sentir plus cruellement la douleur d'en être arraché?

Nous arrivâmes à Hendaye à midi. Pas de commissaire de police sur le quai, ce qui nous parut de bon augure. Pour ne pas attirer l'attention, nous allâmes déjeuner tous les quatre à la table d'hôte, avec le reste des voyageurs. Mais le bruit de la présence de M. le Comte de Paris dans le train s'était naturellement répandu. Aussi, au bout de dix minutes, vîmes-nous arriver le commissaire de police, qui entra d'un air effaré, et, faisant le tour de la table, se mit à regarder, en quelque sorte sous le nez, chaque voyageur, pour voir s'il reconnaîtrait le prince, dont les traits avaient été popularisés par de nombreuses photographies. Personne ne dit mot, personne ne bougea. Pas une parole, pas une indication ne vint aider dans sa recherche le malheureux fonc-

tionnaire, qui semblait fort ennuyé de son rôle. On sentait que toute la table était complice, et désirait que le prince passât inaperçu. Le commissaire de police finit cependant par le reconnaître, et, de plus en plus effaré, il se précipita hors de la salle, sans doute pour faire son rapport par télégraphe. Mais le péril était conjuré, et M. le Comte de Paris, son déjeuner fini, put regagner tranquillement le train. Le hasard fit que le quartier-maître du stationnaire de la Bidassoa se trouvât en tenue dans la salle du buffet. Le prince eut à passer devant lui ; le quartier-maître s'effaça et fit le salut militaire. Quelques minutes après, le train nous emportait vers Paris, que nous ne fîmes que traverser. Le même soir, nous arrivions à Eu.

J'ai fait bien des séjours à Eu, et de tous j'ai gardé un doux souvenir, excepté de celui-là. Mme la Comtesse de Paris vint nous rejoindre, quelques jours après, avec tous ses enfans, et je puis dire que, pendant un mois, j'assistai à une lente agonie. Parens et enfans voyaient approcher, avec une égale angoisse, le jour où il leur faudrait quitter cet endroit qu'ils aimaient tant, et ce pays où ils étaient si heureux de vivre. Jamais je n'eus l'occasion d'admirer à un égal degré la fermeté d'âme du prince. En apparence, rien n'était changé dans sa vie. Ses journées étaient toujours méthodiquement remplies. Tandis que nous nous agitions tous plus ou moins autour de lui, ses occupations et même ses plaisirs, chasse ou pêche, semblaient demeurer les mêmes ; mais la mélancolie qu'il y apportait trahissait que, dans sa pensée, il s'y livrait pour la dernière fois. Je me souviens encore d'une promenade que nous fîmes dans le parc d'Eu, la date du départ étant déjà fixée. Je l'entretenais, avec une certaine vivacité, de préparatifs que je jugeais indispensables. Tout à coup, il s'arrêta, et jetant les yeux sur le gazon : « Tiens, dit-il, voilà une graminée que je n'avais pas encore vue ici. » J'eus un peu d'impatience, et comme je le savais un botaniste passionné, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Avec vous, monseigneur, la botanique ne perd jamais ses droits. » Il sourit, me regarda sans rien dire, et, se baissant, cueillit la petite herbe qu'il enveloppa avec soin dans un morceau de papier. Je regrettai alors mon irrévérencieuse plaisanterie, car je compris que c'était une relique qu'il emportait.

Ce triste séjour d'Eu était cependant, je ne dirai pas égayé, mais consolé par les témoignages de sympathie et par les visites que recevait le prince. Ces visites furent nombreuses, presque toutes publiques, quelques-unes mystérieuses. Dans les derniers jours l'affluence des fidèles fut énorme. La veille du départ, une véritable foule remplissait la grande galerie du château. M. le Comte de Paris avait donné l'ordre de laisser entrer qui-

conque se présenterait, et rien ne montrait mieux que l'aspect et la composition de cette foule combien il avait réussi dans son travail de fusion et d'assimilation de tous les élémens du parti monarchique. Il y avait là des hommes de toutes les conditions, dans les costumes les plus divers; à côté de corrects messieurs en habit noir, des nouveaux arrivans, en tenue de voyage, et des paysans en blouse. Il y avait aussi des descendans d'hommes qui non seulement avaient appartenu autrefois aux partis les plus différens, mais qui avaient été en lutte directe les uns contre les autres. Je crois apercevoir encore un groupe où le hasard, — ou plutôt non, ce n'était pas le hasard, — avait réuni un arrière-petit-fils du prince de Polignac, un petit-fils de M. de Montalivet, et un arrière-petit-fils du général de La Fayette. Je pourrais citer encore d'autres noms; je ne le ferai pas, car ils pourraient y voir un reproche ou une épigramme. Ils se tromperaient : ce ne serait qu'un souvenir et une espérance. Cette foule était houleuse, agitée, bruyante; mais tout à coup, par momens, le silence se faisait, les rangs s'entr'ouvraient, une haie se formait, respectueusement. Et ce qui commandait ce silence et ce respect, ce n'était pas une vaine étiquette; c'était un sentiment qui venait du cœur; car ceux-là devant qui les têtes s'inclinaient et les yeux se mouillaient parfois de larmes, ce n'étaient pas des princes dont des courtisans se disputaient la faveur; c'étaient des exilés qui passaient.

Le lendemain eut lieu le départ. Nous n'avions pas obtenu sans quelques difficultés de M. le Comte de Paris l'autorisation de prendre les mesures nécessaires pour donner à ce départ non seulement la dignité, mais la solennité. Il avait l'horreur instinctive de tout ce qui sentait la mise en scène et l'apparat. Dans cette circonstance, il comprit cependant que l'éclat donné au départ était une forme légitime de protestation, et il se prêta à tout ce que nous proposâmes. Il dépassa même notre attente, et nul ne fut plus surpris que moi lorsque, au moment où la *Victoria* qui nous emmenait (tout le service d'honneur partit avec lui) quitta le quai du Tréport, il donna le signal de hisser au sommet du mât le drapeau tricolore et, agitant son chapeau, se mit à crier : « Vive la France! Au revoir! » Sa grande taille qu'il redressait, son geste ample, sa voix forte, firent une impression électrique sur la foule qui répéta le même cri jusqu'au moment où le bateau dépassa la longue jetée. L'écho de ces cris allait s'affaiblissant, et l'émotion qui nous avait tous pris à la gorge commençait à se calmer, lorsque, tout à coup, nous entendîmes une nouvelle clameur. Des cris frénétiques de : « Vive le Roi! » partaient d'une petite barque qui dansait sur le sommet

des vagues. C'étaient quelques zouaves du général de Charette qui s'étaient réunis là : et ces derniers cris qui saluaient, à son départ de France, le petit-fils de Louis-Philippe étaient poussés par les débris de cette troupe héroïque qui, à Patay, a su combattre et mourir à la fois sous le drapeau tricolore et sous le drapeau blanc.

Quelques heures après nous arrivions à Douvres. Un dîner d'une vingtaine de couverts rassemblait tous les compagnons du voyage, et se ressentit encore de l'animation de la journée. Je n'y pris point part, et, retiré dans un coin, je tombai un instant dans l'abattement. J'avais devant les yeux la claire vision des réalités de l'exil. « Voilà donc, me disais-je, à quoi aboutit ce départ solennel, poétique même, à un dîner dans une salle à manger d'hôtel ! » Mme la Comtesse de Paris s'aperçut que je me tenais à l'écart, et me devina, je crois : « Vous êtes triste, me dit-elle avec bonté. — Oui, Madame, répondis-je. Je suis triste de vous voir à l'auberge. » Nous nous comprîmes, car l'exil c'est bien l'auberge, l'auberge toujours, l'auberge partout. J'ajoute que M. le Comte de Paris a toujours voulu qu'il fût ainsi. Pas plus au bout de cinq ou six ans que le premier jour, pas plus à Stowe qu'à Sheen, il n'a voulu donner à aucune de ses résidences l'aspect d'une installation véritable, comme avaient pu le paraître Frohsdorff ou Claremont. Des objets qui lui tenaient le plus à cœur, il n'a jamais fait venir aucun, et, sauf le drapeau de la *Victoria*, qui l'a toujours suivi partout, qui a été étendu sur son cercueil, et qui est aujourd'hui à Randan, il n'avait rien emporté de France.

V

Loin de distendre mes relations avec M. le Comte de Paris, l'exil les resserra. Je me faisais une obligation d'aller le voir en Angleterre plus souvent qu'à Eu. Au début je m'étais amusé à compter mes traversées. Je m'arrêtai à la dix-septième, au bout de six mois. J'étais bien récompensé de ces légères fatigues par la cordialité de son accueil, et par l'habitude qu'il prit de causer de plus en plus à cœur ouvert avec moi. Mon service me faisait également passer des temps assez longs avec lui. Nous avions d'interminables conversations, tantôt sur les bateaux à vapeur qui nous menaient, par d'assez grosses mers, de Portsmouth à Lisbonne, tantôt dans les wagons du *sleeping car* où nous roulions lentement à travers la montueuse Espagne, tantôt dans les *moors* d'Écosse, tantôt dans la *marisma* du Guadalquivir. Ces conversations portaient sur tous les sujets possibles, car M. le

Comte de Paris avait l'esprit remarquablement ouvert et meublé. Hormis les spéculations métaphysiques, pour lesquelles il raillait parfois mon faible, il n'était rien qui ne l'intéressât. Avant tout, les sciences; mais comme, en cette matière, je n'étais qu'un assez pauvre interlocuteur, nous parlions surtout de choses littéraires. Il n'aimait guère les romans, pas assez peut-être, lui disais-je parfois, et il voulait bien s'en rapporter à moi du soin de lui désigner ceux qu'il fallait lire. Mais l'histoire le passionnait, surtout l'histoire de France, et il ne paraissait pas en ce genre un livre de quelque valeur qu'il ne le lût aussitôt. Il avait, sur le rôle de la monarchie, des opinions que je résumerai en disant qu'autant il admirait Henri IV, autant il en voulait à Louis XIV. Je lui disais quelquefois en plaisantant : « Monseigneur, quand vous reviendrez, vous ferez de la politique large, n'est-ce pas ? » Et il me répondait sur le même ton: « Fiez-vous à moi! » C'étaient cependant les incidens de la politique quotidienne qui faisaient l'objet habituel de sa conversation. Bien que mon service auprès de lui fût demeuré purement honorifique, cependant sa confiance personnelle me faisait parfois intervenir dans certains incidens politiques, et c'est ainsi que je me trouvai quelque peu mêlé à l'épisode du général Boulanger.

J'éprouve un certain embarras à parler de cet épisode durant lequel je me suis trouvé, sur un point important, en dissentiment avec quelques-uns de mes amis et avec le prince lui-même. Cet embarras tient précisément à ce que, par malheur, les faits m'ont donné quelque peu raison. Mais le témoignage que j'ai promis, pour avoir quelque valeur, doit être complet et sincère sur tous les points. A mes amis je ne reprocherai certes pas une illusion que j'aurais peut-être partagée si, par le fait du hasard, comme je vais l'expliquer, je n'avais été mieux informé qu'eux. Quant à mon dissentiment avec le prince, je tiens à dire en quoi il consista, car je ne crois pas que la pensée à laquelle il a obéi ait jamais été bien comprise.

En 1881, à l'occasion du centenaire de York-Town, j'avais fait aux États-Unis un voyage de trois mois en compagnie du général Boulanger, et j'avais vécu dans les termes d'une grande familiarité avec lui. Je l'avais trouvé bon garçon, ou plutôt bon diable, de rapports très agréables, ayant souvent le mot heureux, possédant au plus haut point l'art de la mise en scène, ayant par conséquent ce qu'il fallait pour arriver rapidement à une popularité éphémère. Mais j'avais été frappé aussi de sa suffisance et en même temps de sa nullité, de son manque de tenue, et de l'empire absolu qu'exerçait sur lui la vue du moindre jupon après lequel il ne pouvait s'empêcher de courir, au mépris de toute

convenance même officielle. Je n'admettais donc pas qu'il pût être fait le moindre fond sur lui. Je demeurais persuadé que ce ballon gonflé crèverait au premier coup d'épingle. De plus, les allures de César démagogue qu'il prenait me déplaisaient fort. Aussi, tout en me rendant compte combien était forte la tentation de faire alliance avec lui contre ceux qui détenaient alors le pouvoir (un ministère radical venait précisément d'arriver aux affaires), cependant j'étais d'avis de résister à cette tentation, de faire, nous monarchistes, bande à part et de le combattre au besoin. Il y avait grande division sur ce point dans le parti monarchique, et assurément le cas était embarrassant.

Sur ces entrefaites, c'était le lendemain de la triomphante élection du général Boulanger dans le Nord, M. le Comte de Paris revint d'Espagne, assez mal informé, comme on peut penser, d'une situation dont l'imprévu déjouait son esprit méthodique. Il convoqua plusieurs personnes en Angleterre, pour leur demander leur sentiment. Je fus du nombre. J'opinai très nettement dans le sens que je viens d'indiquer. Le prince me demanda de bien préciser mes idées; pour le mieux faire, je jetai sur le papier le brouillon d'une déclaration, où, après avoir fait retomber sur le régime républicain la responsabilité et l'humiliation de cette menace d'insurrection prétorienne, le prince conseillerait cependant aux monarchistes de n'y point prêter la main. Je laissai mon brouillon entre ses mains, et je repartis pour Paris, mon service ne me retenant pas alors auprès de lui. Quelques jours après, je lus dans les journaux monarchiques les premières lignes de la déclaration que j'avais proposée; mais la fin en était différente, et semblait conseiller aux royalistes de prendre, vis-à-vis de ce qu'on a appelé le mouvement boulangiste, l'attitude d'une neutralité bienveillante. L'avis de ceux qui voyaient dans le général Boulanger une force à ménager avait triomphé.

L'événement sembla d'abord leur donner raison. Quelques mois après, sa triple élection dans le Nord, dans la Somme et dans la Charente-Inférieure imprimaient à la République une secousse qui semblait présager sa chute. Mais plus la popularité du général Boulanger grandissait, plus s'accroissaient mes inquiétudes. Je le voyais, aux élections prochaines, nommé au scrutin de liste dans un grand nombre de départemens comme l'avait été M. Thiers en 1871, et porté ensuite comme lui au pouvoir par les monarchistes, ce qui me paraissait une imprudence et même un péril, étant donnée l'opinion que j'avais de sa personne. J'eus à cette occasion une explication avec M. le Comte de Paris, et je lui dis mes craintes. « Je n'ai pas plus que vous, me répondit-il, le désir de voir arriver au pouvoir le général Boulanger;

mais je vois en lui une force électorale dont, surtout au scrutin de liste, les monarchistes ont parfaitement le droit de se servir pour triompher de la pression gouvernementale et arriver en majorité à la Chambre; quand ils y seront, ils feront du général Boulanger ce qu'ils voudront. S'il est ce que vous dites, il ne sera que plus facile à eux de se passer de lui. » Et, comme je lui objectais qu'au milieu de toute cette agitation l'idée monarchique s'oblitérait, il me répliqua : « Mais c'est aux monarchistes à la faire vivre, par la propagande, par la presse, par les conférences. Vous qui avez le goût de la parole, vous devriez faire un discours quelque part où vous diriez que la monarchie est la conséquence nécessaire de tout ceci. Ne parlez pas du général Boulanger d'une façon blessante, c'est tout ce que je vous demande. » Je ne me le fis pas répéter, et, quelques mois après, je prononçais à Lyon (c'était en décembre 1888) un discours où, après avoir parlé du général Boulanger, sans bienveillance mais sans injures, ce qui me paraissait inutile, je fus assez heureux pour faire applaudir par trois mille personnes ces paroles significatives : « Royalistes, nous ne travaillerons jamais que pour le Roi. Tout ce qui ne nous conduirait pas à la monarchie n'aura jamais notre concours. Tout ce qui prétendrait nous en éloigner nous trouvera résolument sur son passage. » Quelques jours après, je reçus une lettre du prince, que je ne publie pas parce qu'elle était trop obligeante pour moi, mais qui me montrait que j'avais parfaitement traduit sa pensée.

Cependant les chances du général Boulanger semblaient grandir chaque jour, et son élection foudroyante à Paris le portait, pour un temps bien court, au pinacle. Les élections approchaient; chacun commençait à penser à soi-même, et à se préoccuper de l'attitude qu'il aurait à prendre. Le bruit se répandait de plus en plus qu'un arrangement était conclu entre le général Boulanger et les monarchistes; que ceux-ci le feraient arriver au pouvoir sous une forme ou sous une autre, et qu'au bout d'un temps plus ou moins long il serait le Monk d'une restauration nouvelle. Je ne croyais pas au succès de la campagne, et j'étais décidé en tout cas à n'y pas prêter les mains. Mais, comme j'avais l'intention de me présenter aux élections, je voulus avoir à ce sujet avec M. le Comte de Paris une explication décisive; car, à supposer que je fusse nommé, je ne voulais pas avoir à me mettre en travers de ce plan, si vraiment il était agréé, et me trouver dans cette situation singulière de me ranger du côté de M. Carnot contre M. le Comte de Paris. Je lui dis donc un jour, et avec une certaine vivacité : « Monseigneur, à tort ou à raison, je suis parfaitement résolu, si je suis nommé député, à ne pas contribuer à faire ar-

river le général Boulanger au pouvoir à quelque titre que ce soit, ni comme président de la République, ni même comme président de la Chambre. Si donc votre désir est qu'il y arrive, dites-le-moi bien franchement, je vous en supplie, et je ne me présenterai pas. Rien n'est plus simple, et du reste, le sacrifice ne sera pas grand, car j'ai peu de chances d'être nommé.

« — Mais tranquillisez-vous donc! me répondit-il avec la voix un peu impatiente que je lui connaissais lorsqu'on le forçait à répéter plusieurs fois la même chose. Je vous affirme de nouveau que je n'ai aucune intention de faire arriver le général Boulanger au pouvoir, et vous pourrez voter contre lui tant que cela vous fera plaisir sans vous mettre en opposition avec moi. Au surplus, je ne vous en voudrais jamais de voter suivant votre conscience; mais il ne sera nullement nécessaire de faire du général Boulanger un président de la République éphémère pour arriver à se débarrasser de la République elle-même. »

Alors il m'expliqua par quel expédient une majorité monarchique, disciplinée et bien conduite, pourrait contraindre M. Carnot à se soumettre ou à se démettre, comme les républicains y avaient autrefois contraint le maréchal de Mac-Mahon, et proposer à la ratification du pays le rétablissement de la monarchie. L'expédient, qu'il est inutile de rapporter ici, me parut d'un succès très incertain. Je persistai donc dans mon avis, et j'y persiste encore, car je demeure persuadé que, si les monarchistes, en majorité dans l'Assemblée, avaient refusé de porter le général Boulanger au pouvoir, il se serait emparé du pouvoir malgré eux, en soulevant la rue contre l'Assemblée. Je ne viens donc pas dire aujourd'hui que M. le Comte de Paris ait eu raison, après m'être permis de lui dire autrefois qu'il avait tort. Je me suis même souvent demandé comment, avec son esprit si juste, il avait pu s'embarquer dans une entreprise qui répugnait autant à sa nature. Voici la seule explication que j'en puisse trouver, et cette explication est pour moi une certitude. A ce moment de sa vie M. le Comte de Paris ne pouvait encore pardonner à ceux qui l'avaient exilé. Ils l'avaient mis hors la loi : à ses yeux, ils étaient hors la loi à leur tour. Un instrument s'offrit à lui pour les atteindre : il le ramassa, c'est l'expression même qu'il a employée, là où il l'avait trouvé, et il crut avoir le droit de s'en servir pour frapper d'un coup mortel ceux qui l'avaient lui-même frappé en plein cœur. Ce n'étaient, suivant lui, que légitimes représailles, et cette erreur, cette faute si l'on veut, qui lui ont été si durement reprochées, n'ont été que l'erreur et la faute d'un patriotisme ulcéré.

VI

Lorsque M. Bocher, après une longue vie de dévouement, crut avoir gagné le droit de prendre sa retraite, je n'ai jamais bien su quelles raisons déterminèrent M. le Comte de Paris à me faire un honneur tout à fait disproportionné avec mon âge, et surtout avec ma situation dans le parti en me choisissant pour être son représentant auprès des comités et de la presse monarchique. Je me suis toujours figuré que notre dissentiment à propos de la campagne précédente fut sinon l'unique, du moins la principale cause de ce choix. Il reconnut que, si je me croyais dans le vrai, il n'était pas absolument facile de me faire changer d'avis. Assez obstiné lui-même, il faisait cas de l'obstination chez les autres. Et puis, il s'était dit, avec raison, que mon affection pour lui ne me permettrait pas de répudier une tâche assez difficile et ingrate. Je conserve, comme un titre de noblesse, une lettre, du 23 février 1891, dans laquelle, pour me résoudre à accepter ce qu'il appelait une belle et grande mission, il faisait appel « à mon dévouement à la France, à ma foi politique, à mon amitié personnelle. » Il m'invitait à venir à Villamanrique en conférer avec lui, et il ajoutait : « Votre visite sera un bon souvenir de plus parmi ceux qui me rattachent à cette résidence, mon seul *home* depuis l'exil. J'aime mieux vous recevoir ici que dans l'un des *garnis* que j'occupe en Angleterre avec la même tristesse indifférente, qu'ils s'appellent Folkestone, Sheen ou Stowe. »

Durant les quelques jours que je passai à Villamanrique, nous tombâmes rapidement d'accord sur le plan que je lui soumis. Rallier par un langage clair et vigoureux nos amis, un peu désorientés par la dernière campagne; remettre en pleine lumière l'idée monarchique, que les préoccupations électorales avaient trop rejetée dans l'ombre; restaurer la façade de l'édifice, qui pendant la bagarre avait reçu certaines injures; la repeindre en blanc, mais planter au sommet le drapeau tricolore : c'est là ce que, d'accord avec lui, je me suis proposé pendant trois ans. Si j'y ai plus ou moins bien réussi, la chose ne vaut pas la peine de s'y arrêter. Je tiens à dire cependant quel concours, pour ma besogne quotidienne j'ai trouvé chez lui, concours non pas seulement, moral mais en quelque sorte matériel.

M. le Comte de Paris savait à merveille sa France politique. Il n'y avait pas un département, pas un arrondissement, presque pas un canton sur lequel il n'eût, dans sa mémoire, les renseignemens les plus précis. De même l'histoire personnelle de chacun, ses origines, ses préférences, ses succès ou ses mésaventures, lui

étaient connus sur le bout du doigt, et l'on peut penser de quel secours était pour moi, novice, cette sûreté d'informations. Je n'avais avec lui qu'une difficulté : c'était de l'empêcher d'en trop faire et de prendre trop de choses sur lui. Au lieu de laisser peser sur ceux qui avaient sa confiance la responsabilité des détails, et aussi l'impopularité de mesures parfois nécessaires, son mouvement était de les couvrir toujours; et, lorsque, sur tel ou tel point, ils avaient agi contre son sentiment et que la chose n'avait pas réussi, loin de s'en prendre à eux, il ne les abandonnait jamais. Pour se tenir ainsi, du fond de l'exil, au courant des moindres choses, pour prêter attention à tous les incidens, pour, dans les momens qui portaient le plus au découragement, ne rien négliger, ne rien abandonner, il fallait une force d'esprit et une énergie morale peu communes. Mais lorsque j'ai appris depuis dans quelles conditions il s'adonnait à cette occupation quotidienne, le respect que j'avais toujours eu pour lui s'est transformé en vénération.

En 1890, j'avais accompagné M. le Comte de Paris aux États-Unis et au Canada, où il fut triomphalement reçu. Ce furent ses derniers beaux jours. Durant la traversée, de cruelles souffrances l'obligèrent à s'aliter quarante-huit heures. Je croyais cependant à une indisposition sans gravité. Je fus donc surpris lorsque, sur la figure du docteur Récamier, qui nous accompagnait, je lus, un matin, une véritable angoisse, et lorsqu'il me dit : « J'aurai peut-être une détermination très grave à prendre : je ne ferai rien sans vous prévenir. » Je soupçonnai dès lors qu'une menace planait sur la santé du prince. Je fus donc moins étonné lorsque, au mois de mars 1891, à Villamanrique, après que nous fûmes convenus de tout, il ajouta : « Je dois vous prévenir d'une chose. J'étais très fort autrefois, je ne le suis plus maintenant : ma santé exige de grands ménagemens. En particulier, l'humidité de l'Angleterre me fait grand mal. Sans doute, le jour où j'aurai un devoir à remplir, j'y reviendrai à tout prix. Mais, dans l'habitude de la vie, si vous me voyez faire ici des séjours plus prolongés que cela ne vous paraîtra bon pour nos affaires, sachez que j'y suis obligé. » Je compris, mais à demi seulement, car je ne savais pas encore ce que j'ai su depuis : c'est que, depuis deux ans déjà, les médecins les plus illustres l'avaient condamné sans appel ; c'est qu'il vivait dans l'alternative ou d'une complication qui l'emporterait en quelques jours, ou d'une mort lente et accompagnée de souffrances cruelles. Peu à peu cependant, et à force de vivre dans son intimité, je devinai à certains indices, à certaines paroles, le douloureux secret qui n'avait qu'un seul confident bien digne de le recevoir : son frère. Je devinai qu'il ne devait la prolongation de ses

jours qu'aux soins assidus qu'il recevait; que de tant d'application, de tant d'efforts, de tant de sacrifices, il ne pouvait plus attendre aucune récompense personnelle, et que, s'il n'épargnait rien pour préparer et rapprocher le succès, c'était pour son fils, pour la monarchie elle-même et surtout pour la France, qu'il épuisait le reste de ses forces. On me permettra d'ajouter que je considère comme l'honneur de ma vie d'avoir été associé pendant trois ans à ce labeur désintéressé.

Les derniers jours de M. le Comte de Paris furent tristes. Je ne voudrais rien dire qui pût troubler l'âme de ceux qui ajoutèrent à ces tristesses, mais ici encore je dois la vérité. M. le Comte de Paris avait, en politique, l'esprit remarquablement large et intelligent des points de vue différens du sien. Il comprenait que la cause de la religion catholique et celle de la monarchie pussent et dussent même être séparées. Il n'avait jamais été partisan de ces alliances étroites qui, dans le passé de notre pays, n'ont jamais profité à la longue ni à l'un ni à l'autre pouvoir; dans l'avenir, il considérait même la séparation des deux causes comme un bienfait. Mais, ce qu'il ne comprenait pas, c'était que, après s'être compromis au service de l'Église, après avoir défendu, pour ne point l'abandonner et par point d'honneur, des thèses souvent difficiles et impopulaires, les monarchistes fussent, du jour au lendemain, devenus l'ennemi, qu'ils se vissent dénoncés, poursuivis, parfois injuriés. Il comprenait encore que certains esprits un peu flottans, après avoir espéré en la monarchie, se fussent détournés d'elle au lendemain de l'insuccès, et demandassent à un autre régime ce qu'ils lui auraient demandé; mais il ne comprenait pas que ceux qu'il avait reçus en familiers, et auxquels il avait donné sa confiance ne se crussent pas tenus au moins à la fidélité personnelle. Je dois dire cependant que, s'il se plaignait parfois de ces défections, je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche une parole violente ni même amère. Son âme, de plus en plus chrétienne, savait bien que le pardon est la première vertu comme la dernière espérance du chrétien.

Les seules consolations que M. le Comte de Paris ait goûtées en ces dernières années lui vinrent des siens. Ce qu'a été pour lui M[me] la Comtesse de Paris, je ne me permettrai pas de le dire. Mais il a joui surtout de deux choses : de voir grandir chez son fils, dont la fougue juvénile le charmait en l'inquiétant un peu, le respect, la confiance, la maturité, et de voir croître en intelligence et en solidité de jugement la princesse qui vient de recueillir, dans un pays étranger, les hommages auxquels sa beauté et sa grâce auraient eu droit dans son pays natal. J'aurais tort d'oublier ses deux plus jeunes filles, dont la sollicitude et la tendresse

'enveloppaient déjà, et son dernier fils dont la vivacité enfantine le divertissait. Peut-être trouva-t-il aussi une certaine douceur dans la fidélité et le dévouement de quelques amis. Pour moi, lorsque j'ai appris, par les termes de son testament, qu'il avait « toujours ressenti pour moi une affection particulière », je me suis senti récompensé du peu que j'ai essayé de faire pour lui.

Au commencement de juin de l'année dernière, M. le Comte de Paris revint d'Espagne dans un état lamentable. Il n'était plus qu'un cadavre soutenu par la volonté, mais il n'avait rien perdu de sa force d'âme et de son application aux choses. Je passai plusieurs jours avec lui à Stowe. Parfois, pendant la promenade d'une heure qu'il faisait à pied chaque jour (il ne pouvait plus supporter la voiture), ses souffrances devenaient telles qu'on le voyait pâlir; son front se couvrait de gouttes de sueur, et il était obligé de s'arrêter. Puis, au bout de quelques instans, il se remettait en marche, et reprenait la conversation sur quelque question d'intérêt secondaire au point précis où il l'avait laissée. Lorsque je le quittai, je me demandai si je le reverrais encore. Il languit cependant plusieurs mois, et, durant ce triste été, tous ceux qui lui étaient attachés, à des titres divers, firent le voyage de Stowe. Nos impressions à tous étaient les mêmes, mais il y avait entre nous comme une convention tacite de ne les point échanger. J'étais même étonné que le secret sur l'état du prince pût être si bien gardé, car ce fut bien peu de temps avant sa mort que le bruit commença de se répandre qu'il était perdu. Mais nous savions tous qu'il continuait de lire lui-même les journaux avec le plus grand soin, et chacun avait à cœur de s'abstenir d'une indiscrétion qui aurait pu lui passer sous les yeux.

M. le Comte de Paris nous venait lui-même en aide pour entretenir cette illusion, car, jusqu'au bout, il continua de s'appliquer avec la même assiduité, je pourrais dire avec le même acharnement à sa besogne quotidienne, sa correspondance demeurait aussi active que par le passé, et pas un détail n'était négligé par lui. Au commencement d'août, à la suite de certains incidens locaux, le président du comité d'un département important avait cru devoir donner sa démission. J'écrivis à M. le Comte de Paris pour l'en informer, en lui disant que seul il pouvait obtenir le retrait de cette démission, et que précisément la personne dont il s'agissait était en Angleterre. Je n'en disais pas davantage. Immédiatement, le prince lui écrivit pour le mander à Stowe, et quelques jours après, cet excellent homme me racontait, les larmes aux yeux, sa conversation : « J'ai trouvé, me disait-il, le prince au

dernier degré de la faiblesse ; mais il m'a tenu cependant trois quarts d'heure dans son cabinet. Je voulais l'empêcher de se fatiguer en lui disant que je ferais tout ce qu'il me demanderait. Comment lui rien refuser ! Mais je n'ai pas pu l'empêcher de m'entretenir dans les moindres détails de la situation de mon département. A chaque instant je croyais qu'il allait s'évanouir de fatigue et de souffrances, mais je n'ai pas pu l'arrêter. » Et il ajoutait en s'essuyant les yeux : « Ah ! quel courage ! quel homme ! »

Huit jours après, je m'entretins moi-même avec le prince pour la dernière fois. Comme j'étais venu en Angleterre peu de temps auparavant, je pris pour prétexte d'un nouveau voyage l'arrivée de la reine de Portugal, et je demandai la permission de venir la saluer. C'était un dimanche. Le prince, qui avait fait l'effort de se lever pour aller à la messe, avait dû se coucher aussitôt après. Il ne devait plus se relever. Pour la première fois, il fit allusion avec moi à son état désespéré. « J'ai eu bien du plaisir à voir ma fille, me dit-il. Son voyage va faire dire par les journaux que je suis perdu. Mais, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, à présent cela n'a plus d'inconvéniens. » Puis il se reprit aussitôt, et m'entretint de la situation politique en France. M. Casimir-Perier était alors Président de la République. Il me parla de lui avec égards et presque avec sympathie. « C'est une tâche impossible que celle à laquelle il s'est attelé, me dit-il. Il ne pourra jamais la mener à bonne fin. Mais il ne faut pas que les monarchistes lui créent des embarras. S'ils étaient la cause directe de son échec, la France ne le leur pardonnerait pas. » Nous échangeâmes encore quelques propos indifférens ; puis, au moment où j'allais le quitter, il m'attira vers lui et me serra dans ses bras. Nous nous étions compris : c'était un adieu.

Quelques jours après commençait en effet cette agonie lucide dont la lenteur a attendri même ses adversaires, et où il a déployé une fermeté d'âme, je puis même dire une grandeur surprenantes, pour ceux-là seuls qui ne le connaissaient pas. Je n'en sais rien d'autre que ce qui a été rapporté partout. Celui qui avait déjà et qui aura toujours droit à mon obéissance et à mon dévouement jugea, avec raison, que mon devoir me retenait à Paris : aucun ne m'a jamais été plus cruel à remplir. On m'a dit que, depuis ma visite, il n'avait plus parlé des choses de ce monde. Il avait assez pensé à la France pour avoir le droit de ne plus penser qu'à Dieu, à qui, pour elle, il offrit cependant plusieurs fois ses souffrances.

Le 8 septembre au soir, je le revis encore, mais étendu sans vie sur ce modeste lit où il avait tant souffert. Je baisai pieusement ses mains décharnées qui tenaient un crucifix. La rigidité de la

mort avait imprimé à ses traits une réelle beauté, et je les ai eus longtemps devant les yeux. Mais, quand je pense à lui, ce n'est point cependant ainsi qu'il m'apparaît. C'est plutôt sous l'aspect où me le représente une photographie récente que j'ai en face de moi en écrivant et que me rend doublement chère la main qui me l'a donnée : avec son front élevé déjà dégarni, avec son sourire fin, devenu triste, avec ses yeux bons et doux, un peu voilés d'ordinaire, mais auxquels l'approche de la mort avait donné quelque chose de profond, de diaphane et presque de lumineux, comme le reflet d'une autre clarté. Depuis longtemps déjà son regard confiant ne se tournait plus qu'en haut, et c'est là aujourd'hui que les nôtres le cherchent.

J'ai dit en commençant que je ne porterais point un jugement sur M. le Comte de Paris. Cependant, je ne puis, avant de le quitter encore, m'empêcher de dire mon sentiment sur lui. Il avait toutes les qualités à l'aide desquelles se conserve et se défend un trône : la résistance et la mesure, la fermeté et la souplesse, la trempe du caractère et la largeur de l'esprit. Peut-être lui manquait-il quelques-uns de ces dons qui sont utiles pour le conquérir : la grâce extérieure, l'art de la mise en scène, et, si l'on veut, l'ardeur irréfléchie. Mais qu'une chance inopinée se fût offerte à lui, pour périlleuse qu'elle eût été, il ne l'en aurait pas moins saisie ; il aurait été audacieux par devoir, comme il était ambitieux par conscience. Et, si au contraire, dans une France plus heureuse, il était arrivé au trône comme l'héritier de la longue lignée de nos rois, si cette France, attachée à sa dynastie, comme l'Angleterre à la dynastie de Hanovre, l'Autriche et la Russie à la dynastie des Hapsbourg et des Romanoff, eût gardé la touchante habitude de donner à chacun de ses souverains le surnom qui lui convînt le mieux, pour celui dont je viens de parler elle n'aurait point hésité : elle l'aurait appelé *Philippe le Noble*.

HAUSSONVILLE.

APRÈS FORTUNE FAITE

DEUXIÈME PARTIE (1)

VI

Silvère Sauvagin n'était ni un ours, ni un profond politique, comme le prétendait son cousin germain Casimir Trayaz. Était-ce un original? Oui, si l'on entend par là qu'il avait ses idées particulières sur les biens et les maux de la vie. Dis-moi ce que tu prises et ce que tu méprises, et je te dirai qui tu es. Ce qui nous fait ce que nous sommes, c'est notre échelle des valeurs : Silvère avait la sienne, qui n'était pas celle de tout le monde.

Ajoutez qu'il avait le caractère entier, peu de souplesse dans l'humeur. C'était écrit sur sa figure. Quelqu'un avait dit de lui dans son enfance : « Il n'est pas beau, mais il aura un jour ce genre de laideur qui plaît aux femmes. » Pendant de longues années, ce petit noiraud au teint presque basané, à la face anguleuse, à qui son nez crochu, les ardeurs et l'inquiétude de son regard donnaient l'air d'un émerillon tombé du nid, avait paru fort déplaisant, et la seule femme qui l'eût en gré était sa mère. Il avait été difficile à élever. Douceur ou force, on ne savait comment le prendre. Ne pouvant souffrir qu'on l'embrassât, il se cabrait sous les caresses, qu'il semblait tenir pour des affronts, et les châtimens l'exaspéraient. Un jour qu'on l'avait fouetté, il s'enfuit : on le retrouva caché dans la cale d'un bâtiment de commerce en partance pour l'Amérique. « Cet enfant, disait-on, n'a

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

point de cœur. » On découvrit qu'il en avait un, il s'en avisa lui-même, et de ce moment sa figure s'arrangea, s'adoucit. Par intervalles, ses petits yeux noirs, agités et pétillans, prenaient une expression de caressante mansuétude et semblaient dire, comme les anges de la Nativité : « Gloire à Dieu ! paix sur la terre ! » Mais dans ses meilleurs momens, comme M. Trayaz, il alliait quelque sauvagerie à sa grâce. C'était leur seule ressemblance. Depuis qu'il vivait en oisif et que la fièvre des affaires ne lui brûlait plus le sang, l'oncle cherchait en vain quelque chose qui le passionnât; le neveu avait des tendresses et des haines. Tout jeune il avait senti naître en lui une de ces passions indomptables, aussi sûres d'elles-mêmes que l'instinct des bêtes, et qu'il faut satisfaire à tout prix, sous peine de manquer sa destinée. Cette passion faisait son bonheur. Plus tard, des circonstances de sa vie, qu'il ne pouvait oublier, lui avaient inspiré une violente et insurmontable antipathie pour certaines choses et certaines gens, et ses rancunes mêlaient de l'amertume à ses joies. Il ne savait ni aimer ni haïr à demi; rien n'est plus propre à compliquer l'existence.

Le plus grand souci de sa première jeunesse avait été de défendre sa passion contre son père, qui la trouvait absurde. Fils d'architecte, architecte lui-même et amoureux de son métier, M. Sauvagin entendait faire de son fils un architecte. Mme Sauvagin, qui, s'étant mariée tard, avait eu cet enfant à l'âge où la plupart des femmes n'enfantent plus, l'aimait jusqu'à l'adoration et disait quelquefois à son mari : « Laissons-le tranquille, il a son idée. » Cet homme doux, mais entêté, jugeait que la sienne était la bonne. Il voulait que, comme lui, Silvère commençât ses études au collège de Toulon, les achevât au lycée de Marseille, et, après avoir pris ses grades, vînt faire son apprentissage dans les bureaux de son père. Tout ce qu'il y gagna fut que Silvère se dégoûta bien vite d'études qui devaient le mener où il ne voulait pas aller, et fut pendant quelques années un piètre écolier. Il avait décidé qu'il n'était pas fait pour bâtir des maisons, que les êtres les plus intéressans de toute la création sont les plantes, et qu'il serait un jour un grand botaniste.

Cette idée lui était venue à douze ans. Ses parens venaient de s'installer dans un des faubourgs de Toulon, où ils avaient pour voisin un horticulteur, M. Sévérat, habile dans son art. Un jeudi après-midi, comme Silvère, au lieu de faire ses devoirs, musait, le nez collé à la vitre, il l'aperçut greffant des rosiers. Pris de curiosité et n'étant pas timide, il descendit, s'introduisit dans le jardin, demanda au bonhomme ce qu'il faisait. M. Sévérat daigna le lui expliquer, tout en continuant son travail. Silvère le vit préparer un œil, pratiquer une incision sur le ro-

sier, en écarter les lèvres pour y glisser son écusson, et, après les avoir rapprochées, les enfermer dans une ligature de laine à tricoter. Il le regardait faire avec une profonde admiration; il lui semblait qu'un homme qui ente un rosier est un personnage aussi auguste qu'un prêtre accomplissant à l'autel les saints mystères. Il le supplia de l'autoriser à faire une greffe. M. Sévérat lui passa son greffoir, en se moquant de lui. L'instant d'après, il ne se moqua plus, il s'émerveilla de son adresse, et lui dit : « Vous avez ça dans le sang. » C'était aussi l'opinion de Silvère, qui rentra chez lui transformé. Dorénavant l'univers lui paraissait un endroit intéressant, et il enviait de toute son âme le bonheur des jardiniers.

Dès lors, pendant deux années, il passa toutes ses heures de loisir dans la société de son vieil ami, qui l'employait à diverses besognes, lui apprenait beaucoup de choses, lui enseignait l'art de biner, d'arroser, de faire des boutures et des marcottes, et lui révéla certaines rubriques qu'il était fier d'avoir inventées. Silvère lui ayant dit un jour que le plus fortuné des mortels est celui qui cultive son jardin :

— Eh! oui, répondit-il : je suis heureux comme un homme qui, n'ayant jamais pris femme, a épousé la terre.

Et montrant de la main ses renoncules et ses anémones : « Voilà nos filles! »

Silvère pensa, sans oser le dire, que la terre a plus d'un mari, qu'elle se donne à qui l'aime, et il se promit secrètement de l'épouser. Ce fut à partir de ce moment que sa physionomie s'adoucit. Sa mère lui en sut gré; mais son père, à qui ses professeurs se plaignaient de ses trop fréquentes distractions, lui adressait de tendres reproches, auxquels il était sensible. On le punissait quelquefois, mais doucement, on craignait toujours qu'il ne s'enfuît dans une cale de bateau. Il avait de bonnes intentions, il aurait voulu contenter son père; que ne pouvait-il lui faire comprendre qu'il n'était plus libre, qu'il s'était donné, qu'il s'était lié? La terre et lui avaient célébré au plus profond de son cœur de mystérieuses fiançailles; ces cérémonies engagent.

M. Sauvagin, qui avait plusieurs maisons à construire à Hyères, où l'on bâtit beaucoup, alla s'y fixer. Silvère dut se séparer à jamais de M. Sévérat; ce fut un moment cruel, mais il trouva de quoi se consoler. Hyères est une grande fabrique de légumes et de fleurs; son territoire, jusqu'à la mer, est un immense jardin maraîcher, et sa banlieue est riche en parterres fleuris et en établissemens horticoles; Silvère y était toujours fourré. Ce garçon avenant et sérieux inspirait confiance, on le laissait pénétrer dans les serres; il avait pour les fleurs tous les respects,

tous les égards que peut avoir un chevalier pour sa dame. Il avait ouï dire que les hommes s'occupaient beaucoup des femmes et se grisaient facilement de leur beauté. Il posait en principe que les fleurs sont plus belles que les femmes, que la carnation la plus délicate est loin d'égaler la finesse et le moelleux de ces tissus de soie et de satin. Comme il était raisonnable, il admettait qu'une petite fille pût être jolie, mais la comparer à un bouton de rose, quel blasphème!

Au culte des fleurs de jardin il joignit bientôt celui des fleurs sauvages, qui abondent dans le délicieux pays où son père bâtissait des maisons. Dès qu'il avait deux ou trois heures à lui, il s'échappait, allait errer sur la colline du Château, dans les Maurettes ou sur la butte Saint-Martin. Il en rapportait des brassées de plantes communes ou rares, qu'il introduisait secrètement dans sa chambre, avec des précautions de contrebandier faisant passer la frontière à des marchandises prohibées. Son adoration avait changé de caractère : il ne lui suffisait plus d'admirer, il voulai comprendre. L'amour l'excitant au crime, il déroba sans pudeu une loupe, dont il s'aida pour étudier la structure intime, les dessous secrets des chères créatures. Il voulut connaître aussi leur histoire, leur filiation, leurs familles, les nommer et les classer. Il trouva sur un rayon de bibliothèque un vieux traité de botanique, selon la méthode de Linné, qu'il vola comme la loupe, et qu'il apprit par cœur. Il se crut désormais en état de répondre à toutes les questions qu'il se posait à lui-même, et tour à tour il s'enflammait pour des vérités vieilles comme le monde qu'il croyait découvrir, ou pour des erreurs qui lui semblaient plus séduisantes que des vérités. Tout cela se passait clandestinement, il s'enveloppait d'ombre et de mystère; il eût été aussi confus d'être surpris par son père sa loupe à la main que d'être aperçu sortant d'un mauvais lieu. Cette œuvre de ténèbres absorbait sa vie et son âme; le reste du monde lui était indifférent. On l'avait mis dans un pensionnat : comme ses professeurs de Toulon, ses nouveaux maîtres se plaignaient de ses distractions et de sa paresse. Son père le sermonnait, sa mère intercédait; mais ce qu'elle disait pour l'excuser et le défendre le révoltait encore plus que les réquisitoires paternels. Pendant ces scènes de colère et de larmes, qui se renouvelaient souvent, il fut plus d'une fois sur le point d'éclater, de tout dire, de confesser hautement et sa foi, et ses péchés, et son mépris pour les études nauséabondes qu'on lui imposait, et, cela fait, de s'enfuir dans un désert, dans une île, pour se soustraire au supplice d'avoir à rougir de ses amours et à cacher sa maîtresse. Une rencontre qu'il fit dans les Maurettes l'assagit subitement.

Par un beau jour de printemps, il était monté au Fenouillet. Il en redescendait chargé de fleurs, quand il avisa un inconnu entre deux âges qui, assis sur le revers d'un fossé, reprenait haleine et s'épongeait avec son mouchoir. Cet inconnu était un botaniste de renom, M. Martigue, professeur au Muséum, membre de l'Académie des sciences. Il était venu passer les vacances de Pâques à Hyères pour herboriser. Il fit signe à Silvère d'approcher, examina son paquet, y trouva deux variétés d'orchis assez rares. Après les avoir regardées, il regarda le gamin qui les avait cueillies, et sa figure le frappa. Il aimait la jeunesse; il ne s'intéressait pas seulement aux plantes des bois et des montagnes, mais à tout ce qui peut germer, boutonner ou fleurir dans une âme qui se cherche, et ne s'est pas encore trouvée. Ce vétéran fit causer ce conscrit, lui demanda ce qu'il pensait des orchidées, s'il admettait qu'elles fussent des iridées à fleurs irrégulières, et lui posa tour à tour des questions difficiles, qu'il résolvait en se jouant, et d'autres beaucoup plus simples, qui l'embarrassèrent. M. Martigue, également étonné de ses divinations et de ses ignorances, voulut savoir qui lui enseignait la botanique. Sur sa réponse :

— Ah! oui, dit-il, vous êtes un autodidacte; j'aurais dû m'en douter. Mon enfant, défiez-vous de votre manuel : les livres vieillissent comme les hommes.

Puis il lui fit une leçon, que l'enfant écouta avec une religieuse attention. Il y avait à deux pas de là un nid de guêpes qui venaient par instans bourdonner autour d'eux : ni le professeur ni l'élève ne les entendirent et ne songèrent à s'en garer; elles reconnurent que c'étaient deux êtres inoffensifs et candides, qui ne faisaient rien d'inquiétant, et elles ne les piquèrent point. Ils se remirent en route, trouvèrent d'autres fleurs, qui donnèrent lieu à une seconde leçon. Le sentier était étroit, raboteux. Silvère, qui marchait devant, écartait avec grand soin les verdures qui l'obstruaient et les gros cailloux qui auraient pu faire broncher l'homme admirable auquel il avait de si précieuses obligations. Il lui témoignait tous les égards qu'il aurait pu avoir pour un dieu descendu du ciel, et de fait il ne mettait que peu de différence entre un olympien et ce botaniste qui savait tout.

Ils firent encore une halte, pendant laquelle M. Martigue le questionna sur sa famille. Silvère profita de l'occasion pour se plaindre au dieu du fatal aveuglement de son père, qui s'obstinait à lui faire apprendre quantité de choses inutiles et ennuyeuses. Le dieu lui repartit d'un air sévère qu'il déraisonnait, qu'il y a des choses que tout homme qui se respecte doit savoir, que rien n'est inutile, que tout sert à tout.

— Mon petit ami, lui dit-il, j'ai reconnu que de tous les exer-

cices de l'esprit le plus inutile à la fois et le plus utile est le thème latin.

Il partait le lendemain. Il lui promit, en le quittant, de lui envoyer des livres et lui fit promettre de soigner ses thèmes. Silvère lui demanda comme une grâce de l'autoriser à lui écrire de loin en loin pour lui soumettre ses doutes et ses difficultés.

— Je le veux bien, dit-il; mais je ne vous répondrai que si vos notes sont bonnes.

Silvère rentra fort tard; ses parens commençaient à s'inquiéter. Il n'eut garde de leur souffler mot d'une rencontre providentielle, qui devait demeurer un secret entre sa destinée et lui : l'amour, qui enfante tous les crimes, lui avait appris à voler et lui apprit à mentir. Il raconta une histoire, que M. Sauvagin jugea bizarre et sa femme vraisemblable. Mais dès le lendemain il fut le plus appliqué des écoliers, et ses maîtres en témoignèrent. Quelques mois plus tard il priait son père de l'envoyer au lycée de Marseille, s'engageant à lui faire honneur. Il tint parole. A dix-huit ans, il avait été reçu bachelier ès lettres et bachelier ès sciences, avec la mention *bien*. Il quitta Marseille pour passer ses vacances chez ses parens. Le moment était venu de s'expliquer avec eux, de leur déclarer qu'il n'était pas du bois dont on fait les architectes. Il prévoyait de nouvelles scènes de colère et de larmes, et d'avance il s'en attristait. Il arriva à Hyères la tête haute, le cœur tourmenté. Un malheur qui l'y attendait lui épargna le chagrin de se quereller avec son père.

M. Sauvagin avait fait d'assez bonnes affaires; il en aurait fait de meilleures s'il avait eu plus d'indulgence pour les fantaisies des bourgeois qui l'employaient. Il passait pour un homme de talent et d'une scrupuleuse honnêteté, coulant en matière d'intérêt, mais inflexible et trop délicat sur tout ce qui touchait aux questions d'art, qui étaient pour lui des questions d'honneur. Il n'avait travaillé jusqu'alors que pour les particuliers : son rêve était de se voir chargé de construire à sa guise un édifice public, où il donnerait sa mesure. On pensa quelque temps à pourvoir par la construction d'un théâtre aux plaisirs des étrangers qui viennent passer la mauvaise saison à Hyères; ce projet fut bientôt abandonné. Cette vieille petite cité, fière de son long passé, croirait déchoir en se considérant comme une simple station hivernale. Les Hyérois ont à l'endroit de l'hivernant des sentimens contradictoires : on reconnaît qu'il apporte de l'argent dans le pays, qu'il aide à faire aller le petit commerce; mais on lui en veut de se chauffer à un soleil qui n'est pas à lui et sur lequel il s'arroge des droits. On le regarde comme un être utile, mais encombrant; on serait fâché qu'il ne revînt plus, on lui fait bon ac-

cueil, on est ravi de le voir partir : dès qu'il a tourné les talons, on s'appartient, on se sent chez soi, on respire plus librement et on recommence à danser en plein air. Bref, le théâtre ne fut pas construit, et M. Sauvagin, à qui on avait fait des promesses, perdit l'occasion espérée de montrer enfin tout ce qu'il valait.

Il crut la retrouver quelques mois plus tard. Un grand spéculateur en terrains et en maisons, M. Ravinot, se présenta chez lui un matin, et lui annonça qu'une société, dont il était le directeur, se proposait de doter d'un casino une petite ville du littoral, plus désireuse que la municipalité d'Hyères d'attirer et de retenir les étrangers; il ajouta que M. Sauvagin était le seul architecte capable de faire de ce casino une œuvre d'art; qu'on lui donnerait carte blanche, que ses plans et ses devis étaient acceptés d'avance. M. Ravinot avait une éloquence persuasive, le don de jongler avec les mots et les chiffres, de transmuer les invraisemblances en certitudes, les chimères en réalités et l'étain en argent; avec cela, un air de mystère, des allusions discrètes à ses puissantes amitiés, aux intelligences qu'il avait dans les hautes régions de la finance et de la banque. Quoi qu'il pût dire, on s'imaginait qu'il ne disait pas tout; on avait peine à se défendre du charme de sa parole, qui avait de la grâce et du poids. En l'écoutant, les affamés croyaient manger, les paralytiques se sentaient des jambes, les gueux voyaient tomber une pluie d'or sur leur misère. Il gagna promptement la confiance de M. Sauvagin. Cet homme honnête et trop crédule se convainquit en peu de temps que, s'il y allait de sa gloire de bâtir un casino monumental, son intérêt le plus évident lui commandait d'en devenir un des principaux actionnaires. Mme Sauvagin, à qui le visage de M. Ravinot ne revenait pas, hasarda quelques timides objections : il lui répondit qu'il n'appartenait qu'aux femmes de juger des gens et des affaires sur leur figure.

La souscription était loin d'être couverte quand les travaux furent commencés sur un terrain acquis récemment par M. Ravinot, et qu'il revendit très cher à la société. On les poussa vivement, et ils étaient fort avancés, quand il fallut les interrompre, faute d'argent. Le grand enjôleur avait changé d'air et de langage; à ses empressemens d'autrefois avaient succédé d'inquiétantes froideurs. Quand M. Sauvagin le pressait d'avancer des fonds qu'il était sûr de recouvrer, il répondait sèchement qu'il avait déjà fait beaucoup de frais, qu'on ne pouvait exiger de lui qu'il se ruinât pour des imbéciles qui, ne comprenant pas leurs intérêts, s'étaient refusés à mettre du leur dans une entreprise destinée à les enrichir. M. Sauvagin commençait à penser que les femmes ne se trompent pas toujours, qu'il est permis quelquefois de juger des âmes sur

les figures; mais les réflexions tardives ne servent de rien. La construction était arrêtée, l'herbe poussait dans les cours, le casino monumental offrait le triste aspect d'une ruine neuve. La société dut se mettre en règle avec ses créanciers, se dissoudre, se liquider, et l'immeuble inachevé fut mis en vente. Un entrepreneur marseillais l'acheta à un prix dérisoire; on sut bientôt que le véritable acquéreur était M. Ravinot, qui le fit achever, couvrir, aménager, et le convertit en maison de location meublée, d'un bon rapport.

M. Sauvagin avait perdu par son imprudence la moitié de sa modeste fortune; pour obéir à ses scrupules, il n'hésita pas à écorner le reste. Nombre de ses ouvriers avaient accepté en paiement des actions de la société : il se fit un devoir de les indemniser à ses dépens. Rien ne manquait à son malheur, et chaque jour sa femme lui répétait : « Pourtant si tu avais daigné m'en croire! » Cette catastrophe était survenue pendant que Silvère passait ses examens. En rentrant chez son père, il s'attendait à ce qu'on fît fête à ses dix-huit ans et à ses succès : il entra dans une maison triste et silencieuse, où il trouva deux figures pâles, ravagées par le chagrin. On lui conta la déplorable aventure, et à son tour il pâlit, moins de chagrin que de colère. Il était désolé de savoir son père à peu près ruiné; ce qui le désolait encore plus, c'était de penser aux insolentes prospérités de M. Ravinot. De ce jour il conçut une haine effroyable pour la race des hommes d'affaires et de finance. Cet apprenti botaniste aurait dû se dire que la même famille renferme des plantes vénéneuses et d'autres qui ne le sont point, que la pomme de terre et la jusquiame sont toutes deux des solanées. Dans sa juste colère il ne distinguait plus l'innocent du coupable; il tenait pour démontré que tout homme qui s'enrichit est un coquin, qui a pris son bien dans la poche d'autrui. Quand il montait sur la colline du Château, où il avait si souvent herborisé, ce n'était plus pour y chercher des fleurs, ni pour contempler la rade et les élégantes découpures de son rivage. Assis sur un mur en pierres sèches, il pensait à M. Ravinot, et il se sentait le cœur comme rongé par un ulcère.

Il avait raison de croire que les tours d'escamotage de cet habile homme ne nuisaient point à sa considération; on disait de lui : « Il est très fort; c'est un malin! » Et lorsqu'il tombait un écu de sa poche, on le ramassait. Les brigands grecs, qui ont rançonné assez de voyageurs pour faire leur pelote, prélèvent une dîme sur leur butin et le sanctifient en bâtissant une chapelle à la Panagia. M. Ravinot rachetait ses spéculations véreuses par ses libéralités; il laissait dans toutes les villes du littoral où il avait fait un coup des marques de sa munificence, des fontaines ou des

boulevards qui portaient son nom. Cet homme très fort vint passer quelques jours à Hyères. Il se promenait un matin dans l'avenue des Palmiers,entouré de ses admirateurs et de ses parasites, quand un petit jeune homme au teint olivâtre, au regard de feu, se planta devant lui, et sans préambule :

— Est-ce à M. Ravinot que j'ai l'honneur de parler?

— Que lui voulez-vous, mon jeune ami?

— Je tenais à lui dire qu'il est un drôle.

M. Ravinot parut plus étonné que scandalisé de cette apostrophe inattendue.

— D'où sort ce gamin-là? demanda-t-il.

— C'est le petit Sauvagin, lui répondit quelqu'un.

— Oui, je suis le petit Sauvagin, et j'aime mieux être fils d'une dupe que d'un fripon.

M. Ravinot lui tourna le dos, et suivi de tout son monde, il s'éloigna majestueux comme un général escorté de son état-major.

Silvère était si candide qu'il passa le reste du jour à attendre les témoins de M. Ravinot et à s'étonner de ne pas les voir paraître. Il ne tarda pas à apprendre que le grand spéculateur était reparti; il ne courut pas après lui, il le laissa vivre et garda précieusement sa haine, qu'il commençait à aimer : elle l'occupait et lui tenait chaud. On ne lui demandait plus de se faire architecte; son père, devenu indifférent à tout, lui abandonnait le soin de régler son avenir comme il l'entendrait. M. Sauvagin était de ces hommes qui n'ont du ressort que tant qu'ils sont heureux : l'adversité les terrasse. Il tomba en langueur; sa santé dépérit à vue d'œil. A la fin de l'hiver une fluxion de poitrine l'emporta en quelques jours; il partit pour un monde où il espérait ne rencontrer aucun Ravinot.

Peu de temps avant de mourir, il avait eu un entretien avec son fils, lui avait exposé le triste état de ses affaires. Ayant mangé les trois quarts de la dot de sa femme, il désirait lui assurer la jouissance du très peu qu'il laissait.

— Tu peux avoir l'esprit tranquille, lui avait répondu Silvère : je ne lui coûterai pas un sou et, pour qu'elle ait ses aises, je lui ferai placer son bien en viager. Je me charge de me faire vivre.

C'était plus facile à dire qu'à faire. Son grand souci fut désormais de trouver quelque part un emploi rémunérateur. Il n'était pas exigeant; il goûtait un plaisir superbe à mettre son orgueil sous ses pieds. Il découvrit un jour à la quatrième page d'une feuille locale un avis ainsi conçu : « On demande un aide-jardinier, robuste, honnête, sachant bien son métier et pouvant fournir de bonnes références. S'adresser à Mme la comtesse de Rins. »

— Voilà justement mon affaire! pensa-t-il.

La comtesse de Rins était une Bretonne de santé délicate, qui, s'étant bien trouvée des hivers qu'elle avait passés à Hyères, avait fini par s'y fixer. Elle avait acheté un bel immeuble et un grand jardin qui, transformé par ses soins, faisait l'admiration des connaisseurs. Devenue veuve dix mois après son mariage, depuis un quart de siècle environ elle portait le demi-deuil et avait résolu de le porter toujours. Près d'atteindre la cinquantaine, on devinait sans peine qu'elle avait été fort belle; mais elle était plus imposante qu'attirante. Elle avait l'air noble et froid, une grande tournure, la démarche et la parole lentes, un double menton, le teint d'un blanc mat et le sourire grave. Elle ressemblait moins à une femme du monde qu'à une religieuse constituée en dignité. Cette abbesse, à laquelle il ne manquait que la crosse, était grasse sans être replète, et son embonpoint, dont elle se plaignait, servait de prétexte à son humeur casanière. Un peu lourde de corps, la tête et les doigts actifs, les jambes paresseuses, elle ne sortait guère de chez elle que pour aller chaque matin à la première messe; elle passait le reste de ses journées dans son jardin. Dieu et ses fleurs étaient ses seules passions ou, si l'on aime mieux, ses seuls goûts assez forts pour accélérer les battemens de son cœur.

Deux heures après avoir lu l'avis qui lui avait fait dire : « Voilà mon affaire! » Silvère se présentait chez Mme de Rins. Il la trouva assise dans un pavillon, où elle préparait une mixture, d'odeur répugnante, qu'on lui avait recommandée comme un antidote souverain contre les pucerons. Elle reçut le solliciteur avec une politesse irréprochable, mais froidement, et à peine sut-elle ce qui l'amenait, elle se récria :

— Ceci, monsieur, lui dit-elle, ressemble à une plaisanterie. Parlez-vous sérieusement?

— Jamais, madame, je n'ai été plus sérieux : mon père est mort ruiné, et je ne veux pas être à la charge de ma mère.

— Le fils d'un architecte, M. Silvère Sauvagin, ce jeune homme de grande espérance, demande à entrer à mon service comme aide-jardinier?

— Oui, madame, et je tâcherai de vous prouver qu'un bachelier peut être bon à quelque chose.

— Vous dirai-je toute ma pensée? Je crains que vous ne soyez à la fois au-dessus et au-dessous de vos fonctions. Car enfin il faut savoir le métier, on ne s'improvise pas jardinier.

— Demandez-moi, je vous prie, le nom de toutes les fleurs, de tous les arbustes, de tous les arbres de votre jardin. J'aperçois là-bas une *Dioclea glycinoïdes* originaire de la Nouvelle-Grenade,

et un peu plus loin, un *Bignonia crucifera*, qui vient des Antilles. Cet arbre est un cognassier de Chine, *Cydonia sinensis*.

— Vous leur donnez leurs noms scientifiques, mon jardinier ne les sait pas.

— Les plantes, répondit-il en riant, viennent mieux quand on les nomme en latin. C'est un hommage auquel elles sont sensibles.

— Il ne me suffit point, reprit-elle, qu'on connaisse les plantes : j'exige qu'on les respecte, qu'on les aime.

— Je ne les aime pas, je les adore. Et tenez, madame, j'ai vu tout à l'heure un beau citronnier qu'on laisse manger par les pucerons : cela m'a indigné, cela m'a navré.

— Ne voyez-vous pas que je m'occupe à lui préparer une drogue qui le guérira?

— Votre drogue ne sera jamais qu'un palliatif. Le seul remède efficace est le pétrole.

— Ah! permettez, c'est un remède pire que le mal : le pétrole brûle les plantes.

— Parce qu'on ne sait pas le mélanger avec l'eau. C'est pourtant un secret qui a été trouvé et qu'un horticulteur de Toulon m'a révélé! Oh! madame, prenez-moi à votre service, et avant deux jours votre citronnier sera guéri.

Ce jeune homme lui plaisait par sa physionomie ouverte et franche ; mais ses petits yeux enfoncés avaient un éclat qui l'inquiétait.

— Il est possible, dit-elle, après un silence, que vous vous entendiez à tuer les pucerons; mais je désire que les gens que j'emploie aient le caractère souple, facile, égal, qu'ils acceptent avec douceur mes conseils et mes réprimandes. N'auriez-vous pas la tête un peu chaude? J'ai entendu parler d'une scène très inconvenante qui s'est passée dans l'avenue des Palmiers. Est-il vrai, est-il faux que vous ayez traité quelqu'un de drôle et de fripon?

— En conscience, madame, oseriez-vous dire que je l'ai calomnié?

— Il y a des choses que je pense et que je ne dis pas.

— J'en conviens, je dis volontiers ce que je pense. Mais, je vous le jure, je suis un garçon très doux avec les gens que je respecte, et rien qu'à vous regarder, je sens que je vous respecterai beaucoup. Je vous en supplie, madame, prenez-moi à l'essai.

Elle ne se rendit pas tout de suite, elle ajourna sa réponse. Si elle avait eu de l'imagination, elle aurait soupçonné peut-être ce bachelier qui voulait entrer à son service de méditer un mauvais coup; peut-être aussi eût-elle pensé que malgré ses quarante-six ans et son double menton, il était amoureux d'elle : c'était invraisemblable, mais ce n'était pas impossible. Elle n'imagina rien : le

cas lui parut singulier, et ce fut tout. Le lendemain, elle envoya aux informations, qui lui parurent satisfaisantes. Elle décida que Silvère était un original, et les originaux ne lui déplaisaient point. Quand on n'est plus allante, qu'on ne sort guère de chez soi, on est bien aise de rencontrer dans son jardin un jeune homme qui est une curiosité, une énigme à deviner. Deux jours après, elle le fit revenir et lui annonça qu'elle consentait à le prendre à l'essai.

Quand sa mère sut quel emploi il avait sollicité et obtenu, elle jeta les hauts cris, et employa toute une soirée à l'adjurer de revenir sur sa résolution.

— Quel déshonneur! quelle déchéance! disait-elle. Mon Dieu! qu'en pensera notre famille?

— Que m'importe ce qu'elle en peut penser? répliquait-il. Ces aimables gens nous ont-ils secourus dans nos détresses? Nous ont-ils même fait la politesse d'assister à l'enterrement de mon père? Ils ont trouvé des prétextes pour s'en dispenser. Ma tante Limiès seule est venue; elle aurait mieux fait de rester à Marseille : elle avait l'air de nous faire une grâce. Je ne nie pas qu'elle n'ait eu dans le temps des bontés pour moi; mon père était alors quelqu'un. Mais nous ne sommes plus pour elle que des gueux, et elle est repartie bien vite, de crainte que l'un de nous ne lui demandât l'aumône. Un empereur romain disait que tout argent sent bon : les gens qui manquent d'âme trouvent que tout malheur sent le pourri; ils en redoutent l'infection et se tiennent prudemment à distance... Ah! notre famille! Qu'elle pense ce qu'elle voudra! Je ne suis rien pour elle, elle n'est rien pour moi.

Dès le jour suivant, il entrait en fonctions; la binette ou l'arrosoir en main, il exécutait les ordres d'un vieux maître jardinier, ombrageux et jaloux, qui le regardait de côté et guettait l'occasion de le prendre en faute. Ce déshonneur, cette déchéance, qui désespérait la mère, procurait au fils des joies sombres. J'ose à peine dire dans quelles imaginations insensées et puériles se complaisait ce déclassé. En traitant publiquement M. Ravinot de drôle, il avait cru souffleter sur cette vilaine joue l'humanité tout entière; il lui semblait qu'en réduisant un bachelier à la condition de manœuvre, il faisait son procès à la société, qu'il humiliait en sa personne cette bourgeoisie au sang vicié, qui adore les grandeurs et tombe aux genoux des fripons heureux. Cette pensée le délectait, et ses yeux par instans se remplissaient d'une lumière noire.

La fille de Mme de Rins, la marquise de Bellesme, vint faire un séjour chez sa mère. Elle avait l'esprit altier, mais elle était curieuse. Ce bachelier l'intrigua : elle vit dans son étrange résolu-

tion un coup de désespoir amoureux, car les jeunes femmes sont disposées à expliquer par l'amour tout ce qui passe dans ce monde sublunaire, les aventures des particuliers, comme les révolutions des empires. Elle tenta de le faire causer, de lui extorquer son secret. Elle ne tira de lui que cette réponse : « Je me suis fait jardinier parce que j'aime les plantes. » Piquée de son échec, elle dit à sa mère :

— A votre place, je me défierais de ce sournois. Je ne sais ce qu'il a dans le cœur ou dans la tête, mais sa figure me déplaît; je lui trouve l'air d'un conspirateur.

— Tu comprends bien, lui répondit Mme de Rins, que lui et moi, nous ne sommes pas mariés, et qu'à la première incartade je lui donnerai son paquet. Mais il fait à lui seul la besogne de trois ouvriers, et il sait une foule de choses que les jardiniers ignorent. Et puis, il n'est pas si méchant qu'il en a l'air. J'ai ma petite police secrète : il est rangé, sage, ne met jamais les pieds au café, consacre ses soirées à sa mère, avec laquelle il est, dit-on, aux petits soins.

Les espions de Mme de Rins l'avaient bien renseignée : Silvère consacrait à sa mère, chez qui il logeait et faisait ses repas, toutes ses heures de liberté, à l'exception de ses matinées du dimanche, qu'il employait à chercher des fleurs, à enrichir de semaine en semaine son herbier, qui prenait déjà figure. Mme Sauvagin avait désormais en horreur les rues et les places d'Hyères; elle fuyait les questions, les questionneurs, les regards qui semblaient dire : « Voilà la mère d'un bachelier qui s'est mis en service. » Silvère lui avait trouvé un petit logement à vingt minutes de la ville, sur la colline de Costebelle : c'était une maisonnette de cultivateur, qu'on leur louait à très bon compte. Au surplus, il s'efforçait de la réconcilier avec son déshonneur en lui représentant qu'il n'entendait pas rester éternellement aide-jardinier, qu'il faisait son apprentissage, que Jacob avait servi sept ans pour mériter Rachel, que la Rachel qu'il comptait épouser était un établissement d'horticulture, qu'il aurait un jour du crédit, qu'on lui avancerait des fonds. Il ajoutait que le propriétaire du plus riche de ces établissemens avait cultivé longtemps pour un maigre salaire le jardin d'un particulier. Tour à tour elle avait la foi ou la perdait, le trouvait adorable ou criminel.

Quand, l'année d'après, la marquise de Bellesme revint passer quelques semaines chez sa mère, elle fut surprise du changement qui s'était fait dans ce bachelier. Il s'était détendu, apaisé; il n'avait plus l'air d'un conspirateur. Dorénavant il s'occupait moins d'humilier les bourgeois en sa personne que de bien faire son métier, qui lui plaisait, et il était devenu doux parce qu'il

était heureux. Une fois encore le végétal lui avait fait sentir sa miraculeuse influence.

Approchez de la sensitive qu'on appelle le *Phycomices nitens* une plaque de platine que vous aurez eu soin d'exposer quelque temps au soleil, vous verrez la fleur s'incliner aussitôt vers cette étrangère qui lui apporte des nouvelles de celui qu'elle aime. Si les plantes obéissent à d'irrésistibles sympathies, elles exercent elles-mêmes sur certaines âmes des attractions plus puissantes encore. Ce garçon qui avait lu Virgile, Lucrèce, et quelque peu philosophé, les aimait autant que dans son enfance, mais autrement. Les plus insignifiantes l'intéressaient et le charmaient ; il ne leur demandait pas d'être belles, il leur savait gré d'être plantes. Ces créatures inconscientes et mystérieuses, qui entretiennent de secrets rapports avec l'air, le ciel, la terre, et que ne travaille en apparence aucune inquiétude ; ces organismes qui ont une âme et n'ont point de passions, qui ignorent les crises violentes, et dans lesquels l'existence et la mort, tout s'accomplit tranquillement ; ces êtres animés qui n'éprouvent ni le besoin de changer de place ni celui de parler ; cette sensibilité latente et confuse, cette vie qui est un rêve, ce sommeil éveillé, paraissaient à Silvère l'expression la plus parfaite du divin, et dans les momens où il adorait leur immobilité et leur silence, il s'étonnait que Dieu ne se soit pas contenté de se faire plante et ait eu la fantaisie de trouver mieux. La plante subit sa destinée ; l'animal et l'homme, qui se meuvent et parlent, sont tenus de chercher la leur. De là naissent les conflits d'intérêts, les ambitions, les cupidités injustes, les crimes, les fraudes, les Ravinot. Le seul remède à nos maux, se disait-il, est un retour volontaire à l'existence végétative. Méprisant les faux biens que convoitent les imbéciles et les méchans, avare de ses paroles, occupé de se sentir vivre et de s'écouter penser, le sage participe à la quiétude des lis amoureux de leur blancheur, au silence des noirs cyprès à qui leur tristesse est chère. Quand parfois, interrompant son travail, Silvère contemplait, appuyé sur sa bêche, le magnifique jardin où il avait renfermé sa vie et qu'il s'appropriait par la jouissance, il lui semblait que de cette terre arrosée de ses sueurs sortait une bénédiction muette et une douceur divine qu'il sentait couler dans ses veines. Il devenait plante, et Ravinot n'existait plus.

Si ses fleurs le rendaient heureux, il n'avait pas à se plaindre de Mme de Rins. Quoiqu'elle eût peu d'abandon dans les manières, elle lui marquait à sa façon son estime et son bon vouloir, en le traitant comme un jeune homme qui n'était pas à sa place. Mais soit tempérament, soit habitude de vivre seule, elle était défiante, et, craignant qu'il ne s'émancipât, elle fut longtemps à décou-

vrir qu'il y avait en lui un fond de timide et fière sauvagerie ; que, quelques avances qu'elle pût lui faire, il se tiendrait toujours sur la réserve. Elle aimait les fleurs sans les connaître : elle voulut apprendre la botanique. Elle passait des heures à l'interroger, et ce bachelier, comme elle le disait à sa fille, lui semblait désormais plus intéressant qu'effrayant.

En sa qualité de fils de veuve, il n'avait qu'une année à passer au régiment. Elle lui prouva le cas qu'elle faisait de lui et le prix qu'elle attachait à ses services et à ses leçons en lui annonçant, le jour de son départ, que sa place resterait vacante ; que, si le cœur lui en disait, il la retrouverait à son retour. Le cœur lui en dit, et elle lui tint parole.

Le jardinier en chef, maître Nicolas, de plus en plus jaloux de la faveur qu'elle témoignait à celui qu'il qualifiait tour à tour de jeune serin, de marchand d'oracles et d'avaleur de charrettes ferrées, dit un jour à ses autres aides :

— Je lui rabattrai ses clous ; il se fâchera, je le ferai attraper par Madame, et nous en serons débarrassés.

Mme de Rins eut peut-être vent de ce petit complot, et ce fut dans l'intérêt de son jardin et de son repos que cette femme, à la fois très charitable et très personnelle, s'appliqua à le déjouer. Elle détestait le bruit, les tracasseries, les disputes. Elle signifia à maître Nicolas que dorénavant il n'aurait plus d'ordres à donner à Silvère ; qu'elle le priait de lui laisser le soin des serres, le laboratoire des graines et le carré des semis, en se réservant l'administration de tout le reste. Il fut sur le point de se fâcher ; mais il était bien payé, et il sacrifia sa rancune à son traitement. Un peu plus tard, à la suite d'un hiver rigoureux, il y eut quelque dégât dans les serres, qui n'étaient chauffées, comme il arrive dans le Midi, que par le soleil, et quelques plantes rares périrent, surprises par la gelée. Maître Nicolas trouva l'occasion de dire devant Mme de Rins qu'il connaissait un jeune homme qui faisait l'entendu et parlait latin aux plantes ; que cela ne les empêchait pas de crever. Elle lui répondit sèchement que ce n'était pas le latin qui faisait crever les plantes ; qu'elle connaissait une comtesse que M. Sauvagin avait suppliée de faire la dépense d'un calorifère et qui avait eu le tort de s'y refuser. Elle ajouta qu'elle n'aimait pas les jaloux et les mécontens. Le rustre offrit aussitôt sa démission, dans l'espérance qu'on ne l'accepterait pas : on l'accepta, et quand il voulut rhabiller les choses, il était trop tard. La comtesse revenait rarement sur une décision. Le lendemain elle nommait Silvère jardinier en chef, avec trois aides sous ses ordres, et elle portait ses appointemens à quatre mille francs.

En apprenant cette heureuse nouvelle, Mme Sauvagin, étonnée

d'un avancement si rapide, se persuada cette fois que son fils n'était pas un fou. Dès lors elle suivit docilement tous les conseils de ce jeune homme si sûr de son fait. Il la décida à se mieux loger, à vivre plus largement. Le plus clair de son avoir était la petite maison du faubourg de Toulon, qui avait servi de remploi à une partie de sa dot, et dont elle ne retirait qu'un maigre loyer. Silvère réussit à la convaincre qu'elle ferait une bonne affaire pour lui comme pour elle en la vendant à fonds perdus. L'acquéreur fut M. Sévérat, qui en servit un très bel intérêt. Il ne le servit pas longtemps. Mme Sauvagin, qui se portait à merveille, mourut après une courte maladie à l'âge de soixante-trois ans, dans cette année climatérique si fatale aux Trayaz. Elle laissait bien peu de chose à son fils, mais durant vingt mois elle avait recouvré son ancienne aisance. C'était ce qu'il voulait : cet orgueilleux et tendre jeune homme avait juré d'être le fils de ses œuvres, de ne rien devoir à personne.

Mme de Rins parut sympathiser avec son deuil, et dans cette occasion, pour la première fois, elle lui tendit sa longue main blanche. Elle était lente dans ses pensées comme dans sa démarche ; mais, à pas comptés, elle finissait par arriver. Après y avoir beaucoup réfléchi, elle comprit quelle place Silvère tenait dans sa vie, qu'elle aurait beaucoup de peine à se passer de lui, et que, pour le garder longtemps auprès d'elle, elle devait se l'attacher par de bons procédés. Il y avait au bout du jardin un pavillon, composé de trois pièces, dont elle s'était servie pour loger de vieux prêtres qui venaient refaire leur santé à Hyères. Sans dire mot à personne de son projet, elle le fit réparer, arranger, remettre à neuf, et quand tout fut prêt, elle pria Silvère de s'y installer avec ses herbiers. Il s'en défendit, il aimait sa liberté ; mais il craignait de la blesser en s'obstinant dans son refus, il se résigna à son bonheur. Elle l'avait invité de loin en loin à déjeuner ; elle lui annonça un jour que son couvert serait toujours mis chez elle, qu'elle désirait lui donner le logement et la table. Il fit quelques façons, elle insista, et, je ne sais quel attrait s'en mêlant, il finit par céder.

Ils en étaient venus à vivre ensemble. Ils passaient leurs soirées à causer jardinage, botanique ; quelquefois aussi elle lui parlait de ses petites affaires, lui faisait des confidences. Il ne se déplaisait point dans la société de cette femme grave, qui n'aimait que les robes de teinte sombre et qui emprisonnait ses cheveux dans une résille de dentelle noire. A défaut de grâce, il lui trouvait des qualités solides, qu'il appréciait, et il lui témoignait son respect par des complaisances qui ne coûtaient rien à sa fierté. Elle avait de son côté, de jour en jour, un goût plus marqué

pour ce jeune homme. Il lui semblait qu'elle avait ajouté à sa vie quelque chose qui lui manquait, qu'ils se convenaient de tout point l'un à l'autre, que cette petite roue engrenait bien dans la grande. Elle avait alors cinquante-deux ans, il en avait vingt-quatre, et ils n'étaient point désassortis. Des goûts communs les rapprochaient; ils avaient, elle et lui, les mêmes admirations, les mêmes mépris. La marquise de Bellesme s'inquiétait de cette intimité croissante. Elle dit un jour au marquis :

— Vous verrez que cela finira par un mariage.

Elle se trompait, les esprits seuls étaient mariés. Il n'y avait qu'un sujet sur lequel on ne s'entendît pas : aussi n'en parlait-on jamais. Mme de Rins se demandait parfois avec une vague inquiétude comment il pouvait se faire qu'elle éprouvât tant de sympathie pour un jeune homme qui ne pratiquait point : n'était-ce pas là une faiblesse condamnable? ne manquait-elle pas à son devoir en s'abstenant de l'avertir, de le catéchiser? Mais ce scrupule ne la tourmentait pas longtemps. Comme on sait, elle était aussi personnelle que dévote. Très préoccupée de son salut, elle se souciait moins de celui des autres. Cependant, un dimanche des Rameaux, pour l'acquit de sa conscience, elle se crut tenue de l'engager à se mettre en état de faire de bonnes pâques. Elle vit aussitôt son front se plisser et battit en retraite.

— Vous êtes jeune, s'empressa-t-elle de lui dire : la foi viendra.

Il aurait voulu lui répondre qu'il avait sa façon de croire et de pratiquer; que si la vie humaine était en proie à d'affreux désordres qui le révoltaient, il découvrait dans les plantes de divines correspondances qui lui révélaient la grande harmonie de l'univers; que le jardin qu'il cultivait était son église, qu'il y rencontrait Dieu et lui parlait.

On a toujours des nuages à chasser. Un soir, des visiteurs étant survenus après le dîner, il en profita pour s'échapper, pour se retirer dans son pavillon et s'y livrer à des observations microscopiques sur une famille de plantes, qu'il s'était promis d'étudier à fond. Avant de se mettre au travail, il contempla un instant par sa fenêtre ouverte son cher jardin, que la lune éclairait et dont les parfums embaumaient sa chambre. Il se dit que, somme toute, son sort était doux; que parfois, sans le savoir et sans le vouloir, les Ravinat font des heureux. En ce moment un laquais en livrée vint l'avertir que madame la comtesse le faisait appeler.

— Eh! oui, pensa-t-il, mais, comme le chien de la fable, mon bonheur porte un collier, et nous avons le cou pelé!

VII

M. Trayaz était revenu en France dix-huit mois après la mort de sa sœur. Silvère avait appris ce grand événement avec une parfaite indifférence. Il s'était entièrement détaché de sa famille, il avait rompu dans son cœur avec tous les Trayaz. En était-il un seul qui se fût intéressé aux infortunes de sa mère?

— Qu'il habite l'Europe ou l'Amérique, se dit-il, ce nabab ne me sera jamais de rien !

Quand il reçut l'invitation de son oncle, il pensa que ce nabab entendait tenir cour plénière, s'entourer de tous ses parens, même des plus obscurs, pour leur faire contempler sa gloire, adorer son soleil. Il s'excusa, en alléguant qu'il ne disposait pas de son temps. M. Trayaz aimait à faire ses volontés : il écrivit directement à Mme de Rins et la pria d'accorder un congé de quinze jours à son neveu.

Cette lettre jeta la comtesse dans un grand trouble. Depuis qu'elle savait par une longue expérience tout ce que valait Silvère, elle craignait qu'on ne le lui prît : elle gardait son trésor contre les voleurs, et l'insistance de M. Trayaz l'inquiéta. Elle n'était pas de ces femmes dont on peut dire que leur premier mouvement est le bon. Au contraire, dans les importantes circonstances de sa vie, c'était son intérêt qu'elle consultait tout d'abord; mais, comme elle avait cette dévotion sincère qui agit sur les sentimens et le cœur, elle se reprochait son égoïsme, et de tous les partis entre lesquels elle avait à choisir, elle se décidait, après réflexion, pour celui qui contrariait le plus ses penchans naturels et ses secrets désirs. C'était une mortification, une sorte de pénitence qu'elle s'infligeait.

Silvère était auprès d'elle lorsqu'elle reçut la lettre de M. Trayaz, qu'elle lui passa, et, selon sa coutume, entrant brusquement en matière :

— Pourquoi, lui demanda-t-elle, avez-vous refusé d'aller rendre vos devoirs à monsieur votre oncle?

— Madame, répondit-il, il y a dans ce monde des occupations plus intéressantes que de prendre le train pour aller adorer des millions mal acquis.

— Personne ne vous demande de les adorer ; et, au surplus, avez-vous la preuve que M. Trayaz ait mal acquis les siens?

— Je ne sais rien de positif à ce sujet; mais j'ai le droit de présumer que ces grandes fortunes, qui poussent en une nuit comme des champignons, s'acquièrent toujours par des moyens malhonnêtes.

— Et nous en revenons à M. Ravinot, dit-elle en froissant entre ses doigts les brides de sa marmotte de dentelle noire, nouée sous le menton, qu'elle ne quittait jamais, et qui lui tenait lieu de béguin. Vous avez un malheureux penchant à la déclamation. Croyez-en l'expérience d'une vieille femme, toutes les thèses générales sont fausses, il n'y a que des cas particuliers, et, ne connaissant pas celui dont il s'agit, abstenez-vous de juger jusqu'à plus ample informé. Pauvreté n'est pas crime, mais il n'est pas démontré que tout riche soit un scélérat, et puisque monsieur votre oncle désire vous voir...

— Savez-vous pourquoi il désire me voir? interrompit-il. Je gagerais qu'il est mécontent de son jardinier en chef, et qu'il compte sur moi pour le remplacer.

— S'il vous fait cette proposition et vous offre de très beaux appointemens, que lui répondrez-vous? dit-elle avec un peu d'émotion.

— Je lui répondrai que je suis bien où je suis et que j'y reste.

Si sensible qu'elle fût à la préférence qu'il lui donnait, elle ne le remercia pas : elle ne remerciait jamais. Après une pause, qu'elle employa à interroger de nouveau sa conscience, elle se crut tenue de retourner à la charge, d'insister.

— Mais en vérité, madame, pourquoi désirez-vous tant que j'aille présenter mes hommages à ce nabab?

— C'est dans mon intérêt, répliqua-t-elle, autant que dans le vôtre. Si demain ce nabab venait à mourir, et que vous fussiez le seul de ses parens à qui il ne laissât rien, c'est à moi que je m'en prendrais : je me reprocherais de ne vous avoir pas assez pressé et je n'aime pas les remords; ils empêchent de dormir, je tiens à mon sommeil. Allez à la Figuière, monsieur; vous y découvrirez peut-être que le diable est moins noir que vous ne le pensez, à votre retour vous ne déclamerez plus, et vous deviendrez un jeune homme parfait. Nous y gagnerons, vous et moi... Vous adorez les fleurs, elles ne déclament jamais.

— Soit, madame! répondit-il : pour l'amour des fleurs et de vous, je partirai demain soir pour la Figuière.

Il envoya une dépêche. Vingt-quatre heures plus tard, il prenait le train en maugréant. Sa mauvaise humeur redoubla de station en station. La démarche qu'il s'était laissé imposer l'humiliait profondément. Qui pourrait croire qu'elle fût désintéressée? — « On a toujours la figure de son emploi, pensait-il; je suis sûr qu'en ce moment j'ai l'air d'un pied-plat, d'un captateur d'héritages. » Et, se révoltant contre lui-même, il gonflait ses joues, redressait son épine dorsale, se promettait d'être hautain, revêche, frondeur, désagréable. D'avance, sa fierté se hérissait,

se roulait en boule. Ce fut dans cette heureuse disposition d'esprit qu'il arriva à la Figuière, sans se douter que M. Trayaz, au vif étonnement de tous ses hôtes, lui avait fait la grâce insigne de retarder pour lui son dîner d'une grande heure.

Un domestique, qui l'attendait, lui prit sa valise des mains, et le conduisit dans l'appartement qu'on lui avait préparé au second étage du pavillon de gauche, qu'habitait son oncle. L'instant d'après, il descendait au salon, où tout le monde était réuni. En apercevant un petit homme pâle qui venait à sa rencontre : Voilà l'ennemi! pensa-t-il. — Cependant l'ennemi lui fit bonne mine, lui frappa amicalement sur l'épaule, et après l'avoir envisagé un moment sans mot dire, s'écria :

— Je te sais gré, mon garçon, de ressembler beaucoup à ta mère.

Il n'y avait là rien de désobligeant. Mais le long nez pointu de ce millionnaire, son teint livide, son regard triste, aussi pesant que du plomb, la façon bruyante dont il respirait, comme s'il n'y avait pas eu dans le monde assez d'air pour sa consommation personnelle, et puis les familiarités qu'il prenait, ce coup sur l'épaule, ce tutoiement auquel Silvère ne s'attendait point, tout cela lui causa une surprise si désagréable qu'il recula d'un demi-pas. Sous cette accueillante bonhomie il flairait une insolence cachée. Il promena ses yeux autour de lui : tous tant qu'ils étaient, ses parens lui semblèrent fort déplaisans; il décida que tous ces visages étaient des masques. Il n'y eut pas jusqu'aux grâces de Huguette qui ne lui parussent artificielles et de fabrique. Au demeurant, si l'impression qu'il éprouvait n'était pas bonne, celle qu'il donnait de lui n'était pas meilleure. On eût dit un loup pris au piège, qui maudit son erreur et sa fosse et voudrait bien savoir par où l'on s'en va.

— Il a l'air un peu fou, dit tout bas Mme Lejail à sa sœur.

— Et ses yeux ont des griffes, répondit-elle.

A table, il se trouva placé entre Mme de la Farlède et Huguette. Cette jolie fille ne fit aucune attention à lui, s'appliqua à lui prouver qu'il n'existait pas pour elle. Mme de la Farlède, au contraire, l'examinait à la dérobée; elle constata que, si ce jardinier avait des griffes dans les yeux, il ne manquait pas de tenue, qu'il était mis proprement et soignait beaucoup ses mains et ses ongles. Elle n'était pas seule à l'étudier. Il s'avisa que par intervalles tous les regards étaient braqués sur lui, qu'on l'observait avec une curiosité plus indiscrète que bienveillante.

— Qu'ont-ils donc à me dévisager ainsi? se dit-il. Eh! j'y pense, ils sont tous persuadés que je suis venu réclamer ma part du gâteau. Quels imbéciles!

Tout en le dévisageant, on épiait du coin de l'œil les jeux de physionomie de l'amphitryon, on tâchait de lire sur sa figure ce qu'il pensait du nouveau venu. Comme tous les hommes qui dans les aventures de leur jeunesse ont connu les privations et la faim, et pour qui dîner fut quelquefois une bonne fortune, M. Trayaz mettait les morceaux doubles et, traitant ses repas comme une affaire, mangeait en silence, avec recueillement. Ce ne fut qu'à la fin du second service que, ayant accompli son devoir et reprenant haleine, il laissa tomber un regard sur Silvère; puis il se tourna vers Mme Limiès, assise à sa droite, et lui dit :

— Ne trouves-tu pas comme moi que ce jeune homme est tout le portrait de sa mère? Au risque de te chagriner, je t'avouerai que, frères et sœurs, je préférais Marianne à vous tous. Je regrette sincèrement d'être revenu d'Amérique trop tard pour la retrouver vivante et de n'avoir pu même lui rendre les derniers devoirs.

— Oh! bien, lui repartit Mme Limiès en regardant son neveu de travers, je suppose que pas plus que nous tu n'aurais été prié à cette triste cérémonie.

— Comment! mon garçon, tu n'as pas convoqué tous tes parens aux obsèques de ta mère?

— Non, mon oncle, répondit-il. Avant de la perdre, j'avais perdu mon père, et cette fois je les avais convoqués. Presque tous ont trouvé des prétextes pour ne pas se déranger; ceux qui sont venus m'ont fait sentir qu'ils se dérangeaient.

Cette déclaration excita un murmure général.

— La jeunesse a perdu son innocence, dit M. Trayaz. Eh! quoi, malheureux, tu ne crois plus à la famille? Je te soutiens, moi, que c'est une superbe institution. Je n'y croyais pas, et quand j'ai bâti cette maison, je m'étais juré d'y vivre en ours, seul avec moi-même. Mais je me suis ravisé, et je m'en trouve bien. Sœur, neveux, nièces, petites-nièces, tout le monde me choie, me cajole, me dorlote. Je suis un coq dans son poulailler.

— Et vous êtes aussi, dit Silvère, une place forte devant laquelle on établit un siège en règle.

— Tu n'admets donc pas, triple mécréant, qu'il y ait dans ce monde des affections désintéressées?

— Il y en a quelquefois, mais souvent aussi on en fait la grimace.

— Comme il vous calomnie, mes enfans! s'écria le coq en contemplant ses poules.

On ne murmurait plus, on s'indignait, et peu s'en fallut que les gros yeux ronds de M. de la Farlède ne sortissent de leurs orbites.

— Que chacun parle pour soi ! dit Mme Lejail de sa voix la plus sèche. Nous n'avons pas tous le cœur fait de la même façon.

— Prenez garde, mon cousin, s'exclama en riant Casimir, qui ne s'indignait jamais. C'est un dangereux métier que celui de crocheteur de consciences.

— Laissez parler l'orateur, reprit M. Trayaz: ce saint Jean bouche d'or m'amuse. Tu conviens donc, mon garçon, qu'en venant ici tu as fait une démarche intéressée ?

— Distinguons, mon oncle. J'ai toujours pensé qu'il y avait trois sortes d'hommes. Les uns, ayant une médiocre fortune, arrivent facilement à jouir de ce qu'ils possèdent; mais, par une méprise fatale, ils se persuadent que s'ils doublaient leur avoir, ils doubleraient leur jouissance ; ils ne se doutent pas qu'ils la diminueront de moitié. Il en est d'autres qui n'ont rien, comme votre serviteur, et qui ont pris le parti de jouir de ce qu'ils ne possèdent pas. N'a-t-on pas dit que voir c'est avoir ? Je trouve autant de plaisir à cultiver le jardin de Mme de Rins que s'il m'appartenait, et je m'imagine souvent qu'il est à moi.

— Elle ne t'en veut pas de t'approprier ainsi son bien ? Au fait, je me suis laissé dire que vous vivez, elle et toi, dans une grande amitié.

— Je connais intimement, fit M. de la Farlède, un neveu de la comtesse, le baron Viette, avec qui je chasse quelquefois.

— Je m'en doutais, dit en ricanant M. Trayaz.

Il ne s'affecta pas de ce brocard, c'est à Silvère qu'il en avait, et, retroussant sa moustache, comme c'était sa coutume quand il méditait une impertinence :

— Le baron Viette m'a assuré que la comtesse avait bon cœur, qu'elle était douce et indulgente pour tout son monde.

— Qu'entendez-vous par son monde ? demanda Silvère.

— Eh ! cela s'entend de soi : je veux dire que la comtesse est pleine de condescendance pour tous ceux qui la servent.

— Vous avez raison, et je ne lave jamais sa vaisselle sans qu'elle me dise merci.

— La discussion dévie, reprit M. Trayaz. Tu nous as dit qu'il y avait trois sortes d'hommes : arrivons à la troisième.

— Ce sont, mon oncle, ceux que la fortune a tellement comblés qu'ils ne réussissent pas à manger leurs revenus; ils ne savent que faire de ce qu'ils ont, le morceau est trop gros pour qu'ils l'avalent. Quand Sancho Pança fut invité aux noces de Gamache, il aborda un des cuisiniers, et avec la politesse d'un estomac affamé, il le pria de permettre qu'il trempât une croûte dans une de ses marmites. Prenant une casserole, le cuisinier la plongea dans le chaudron et l'en retira pleine. — « Tenez, ami,

déjeunez de cette écume, en attendant l'heure du dîner. — Grand merci, repartit Sancho, mais je ne sais où mettre tout cela. » Il était à la fois heureux et marri. Il se faisait un devoir de venir à bout de sa casserole, qui contenait trois poules et deux oies, et il découvrait avec mélancolie que le fils de sa mère n'avait qu'une bouche.

M. Trayaz devint pensif : c'était à peu près son histoire. Après un instant de silence :

— A ce compte, mon beau jardinier, tu me plains ?

— Je me trompe bien, répliqua l'audacieux jeune homme, ou vous êtes le plus pauvre des riches ou le plus riche de tous les pauvres. Mais vous avez le plaisir de nous mépriser.

— Tu n'es pas à la conversation, Huguette, cria M. Trayaz à sa petite-nièce, en lui lançant un macaron qu'elle attrapa adroitement à la volée. Si tu as entendu cet insolent, dis-moi un peu ce qu'il t'en semble.

— J'ignore absolument ce qu'il a pu dire, répondit-elle d'un air pincé : je n'écoute que les gens qui m'intéressent.

— Au diable ! dit-il. Ce soir tout le monde tourne à l'aigre, et on a mêlé de l'absinthe à notre lait. Galopine, viens me chanter une romance, cela nous remettra.

Et on sortit de table. A peine Huguette avait-elle achevé sa romance, que Silvère écouta sans plaisir, M. Trayaz se retira. Il avait déjà ouvert la porte, quand il se retourna brusquement, et prenant son neveu au collet :

— Sais-tu l'anglais ?

— Je devrais le savoir, je suis censé l'avoir appris au lycée.

— Eh bien ! je veux te citer un proverbe, en y changeant un mot. Mon garçon, dis-toi que *sour heart never won fair lady*.

Silvère, autour de qui on faisait le vide, ne tarda pas à se retirer, lui aussi. Dès qu'il eut tourné les talons, on se précipita sur Huguette, seule personne de la famille qui sût l'anglais, et on lui demanda ce que signifiait le proverbe arrangé par M. Trayaz.

— Il signifie, répondit-elle, qu'un cœur aigri n'a jamais belle amie.

— Voilà qui est limpide et transparent ! s'écria M. de la Farlède en se frottant les mains. La belle amie, c'est la succession, et M. Trayaz ne pouvait dire plus clairement à ce morveux : « Les malotrus de ton espèce ne verront jamais la couleur de mon argent : va débiter ailleurs tes impertinences. » Ne vous avais-je pas prédit que votre Silvère ne resterait pas vingt-quatre heures ici ?

— Vous raisonnez en l'air, Hector, lui dit sentencieusement M. Lejail. M. Trayaz est un homme si singulier qu'il est impossible de savoir ce qu'il fera ou ne fera pas.

— Que le diable vous emporte, vous et votre pessimisme! Je vous parie tout ce qu'il vous plaira que notre oncle renverra dès demain chez lui ce jardinier qui met les pieds dans tous les plats.

— Eh! oui, dans les plats des autres, fit Casimir. Pour moi, je persiste à croire qu'il est un profond politique.

Pendant qu'ils discouraient ainsi, le profond politique, seul avec lui-même, allait et venait dans sa chambre, en se disant: — « L'imbécile c'est moi, et j'ai mérité la leçon qu'on vient de me donner. J'ai joué ce soir le sot rôle d'un pédant morose et d'un ferrailleur qui se met en garde avant que personne songe à l'attaquer. Le proverbe de M. Trayaz dit vrai: les plus grandes ennemies de notre bonheur sont les passions aigres; prenez-les pour conseillères, vous n'en retirerez d'autre profit que de gâter votre vie et de compromettre votre dignité. Je n'ai jamais rien fait de bon que lorsque j'avais un peu de joie dans le cœur. Je me flattais d'irriter mon oncle par mes insolences : il ne m'a pas fait l'honneur de se fâcher; il s'est dit: « Je serai facile et débonnaire, pour le mettre encore plus dans son tort. » Tout à l'heure, en me chapitrant, il avait je ne sais quoi de paternel dans l'accent et la figure; ses yeux n'étaient plus mornes, son regard était presque chaud. Quelques péchés qu'il ait sur la conscience, ce nabab n'est pas un homme ordinaire... Allons, puisque je dois passer ici quelques jours, changeons de méthode, armons-nous de philosophie, tâchons de prendre notre mal en patience et d'avoir, s'il est possible, un peu de gaîté dans la résignation. »

M. Trayaz avait deux raisons pour user d'indulgence à l'égard du jeune insolent qui avait traité si cavalièrement ses millions, et qui tenait leur propriétaire pour le plus riche de tous les pauvres. Il lui savait gré de ressembler beaucoup à sa sœur Marianne, seule personne de sa famille qui eût cru à son avenir et à son génie. Comme l'avait dit M. Lejail, il y a des choses qui ne s'oublient pas. Ajoutons que, lorsqu'on s'est affadi l'estomac par l'abus des sucreries, l'amertume de l'aloès ou d'une pomme de coloquinte ne déplaît point, et que quand on ne voit autour de soi que des fronts qui s'inclinent, des épaules qui se plient, un jeune homme qui se tient debout est une nouveauté piquante. Le sans-gêne de Silvère et ses libertés de langage avaient étonné M. Trayaz, mais il ne s'en était point blessé; selon le mot de Casimir, cela le changeait. Il lui parut que ce jeune sauvage, qui n'avait pas froid aux yeux, tenait de lui, et il se proposa de faire quelques frais pour l'apprivoiser. Toutefois, se défiant de sa première impression, avant de s'intéresser sérieusement au fils de sa sœur Marianne, il entendait le mieux connaître et lui tâter le pouls.

Le lendemain, il entra de grand matin dans la chambre de

Silvère et lui signifia qu'il avait une affaire à régler à Léoube, qu'il l'emmenait. Une heure plus tard, M. de la Farlède apprenait avec stupeur que l'oncle et le neveu étaient allés se promener en voiture tête à tête.

— Quand je vous le disais, Hector! lui dit son beau-frère.

— C'est moi qui l'avais dit le premier, fit Casimir.

Lorsque M. Trayaz, qui conduisait, eut mis ses deux alezans à l'allure qu'il désirait leur donner, les laissant sur leur bonne foi, il ne s'occupa plus que de son neveu, entreprit de le faire causer, lui fit subir un interrogatoire en forme, sur faits et articles, auquel Silvère ne se prêta d'abord qu'à moitié et de mauvaise grâce. Il n'était pas d'un naturel communicatif; ses premières réponses furent courtes, évasives. Mais le questionneur était si intelligent et si pressant, ses questions étaient si nettes, si précises, que peu à peu, bon gré mal gré, il se départit de sa réserve, et, je ne sais quel charme opérant, il raconta tout d'une haleine les ennuis et les rêves de son enfance, sa passion pour les fleurs, son mariage avec la terre, sa rencontre avec M. Martigue, ses études au lycée de Marseille, les raisons qu'il avait eues de se faire jardinier, les duretés de son apprentissage, son prompt avancement, la confiance que lui témoignait Mme de Rins, sur quel pied ils étaient ensemble, cette comtesse et lui.

M. Trayaz, très attentif, ne perdait pas un mot de ce récit, et, sans en rien marquer, il se disait à lui-même: « Ce garçon a de la volonté, du caractère et du bon sens; il a su découvrir qu'il n'y a pas de sot métier. Ce n'est pas un Casimir, et je reconnais mon sang. »

Tout à coup Silvère lui dit:

— Je vous ai trop parlé de moi, mon oncle. Je vous prie, parlez-moi un peu de vous.

Cette sommation, qui lui était adressée sur un ton de gracieuse familiarité, le surprit; mais il ne s'en formalisa point.

— Que désires-tu que je t'apprenne?

— Expliquez-moi comment on s'y prend pour faire fortune en Amérique.

— Il faut savoir pâtir et vouloir: c'est tout le secret.

Là-dessus, il raconta à son tour quelques épisodes de son aventureuse jeunesse, ses privations, ses souffrances, la vie qu'on mène dans les *ranchs* et dans les mines. Ses explications claires, limpides, sobres, concises, firent une vive impression sur Silvère. Il lui parut que depuis le jour où il avait rencontré M. Martigue sur le Fenouillet, personne ne lui avait appris tant de choses en si peu de temps et en si peu de mots.

— Mme de Rins a raison, murmura-t-il entre ses dents.

— Que chante-t-elle, ta comtesse?

— Quand je lui ai signifié que je ne voulais pas venir ici parce que j'avais en horreur toute la race des grands capitalistes, elle m'a répondu que j'avais tort, que le diable est souvent moins noir qu'on ne le pense, qu'il n'y a dans ce monde que des cas particuliers.

— Tu te permets donc de m'avouer que tu avais pour moi, sans me connaître, une effroyable aversion? Et à présent que tu me connais...

— Je vous plains et je vous admire.

— Dieu! qu'il est aimable! Grand merci du compliment! Je suis on ne peut plus touché de la bonne opinion que tu daignes avoir de moi... Mais sais-tu que tu es un drôle de pèlerin? Tu as donc l'habitude de dire crûment aux gens tout ce que tu penses?

— Il n'y a pas d'inconvénient, mon oncle, à parler librement aux hommes supérieurs: ils ont un goût naturel pour la vérité.

— Ne t'y fie pas trop, répondit-il en lui serrant le bout des doigts. J'en connais qui se fâchent quelquefois.

Ils arrivèrent à Léoube. M. Trayaz eut bientôt fait de régler sa petite affaire, et ils repartirent; mais au retour ils parlèrent moins qu'à l'aller. De part et d'autre on craignait de s'être trop avancé, d'avoir été dupe d'une illusion. Comme ils gravissaient une côte sablonneuse, les alezans se mirent au pas.

— Vous vous ménagez trop, mes enfans, leur cria M. Trayaz: vous avez besoin qu'on vous dégourdisse.

Il les sangla d'un vigoureux coup de fouet. Ils se cabrèrent et furent sur le point de s'emballer, mais la main qui les tenait les fit rentrer dans le devoir.

— A la manière dont il traite les bêtes, pensa Silvère, on peut juger de sa façon de traiter les hommes.

Et il se repentit d'avoir eu trop de plaisir à l'écouter. Pendant le dernier quart d'heure, ils n'échangèrent pas trois paroles. A leur arrivée ils furent reçus par M. de la Farlède, qui crut s'apercevoir que ni l'un ni l'autre n'étaient en belle humeur. Quelques minutes après, il disait à Casimir:

— Comme Lejail, vous vous créez, mon cher, des chimères noires. Je doute qu'ils aient trouvé beaucoup d'agrément à se promener ensemble. Au retour, notre oncle avait la mine renfrognée, et le jardinier ressemblait à un homme à qui on a fait avaler en guise de vin un grand verre de vinaigre.

Cependant il se passa le soir un événement qui l'aurait fort inquiété s'il en avait eu connaissance. Silvère avait regagné sa

chambre vers neuf heures. Il découvrit dans un coin une armoire pleine de vieux livres qui n'avaient pas trouvé place dans la bibliothèque principale de la villa. A la Figuière, tous les livres étaient vieux, le nouveau propriétaire n'en achetant jamais : ceux qu'il possédait lui avaient été légués par le comte Destreux et ses ancêtres. Silvère prit au hasard un de ces bouquins, intitulé : *Moralistes anciens*. Il le feuilleta et tomba sur cette pensée de Marc-Aurèle : « Celui qui en toutes choses suit la raison sait concilier la détente de l'âme avec les résistances nécessaires et l'enjouement avec un air posé. As-tu la raison en partage ? Oui. Pourquoi donc ne t'en sers-tu pas ? »

Comme il méditait sur cette sentence, qui lui parut pleine d'à-propos, quelqu'un frappa à sa porte, et au même instant son oncle entra. Depuis la veille au matin, M. Sucquier était absent : son patron l'avait envoyé en mission d'affaires à Paris. Privé de la conversation de son intendant, qui l'aidait à passer ses soirées, M. Trayaz s'était avisé qu'il n'y avait dans sa maison qu'une personne qui pût lui en tenir lieu.

— Que lis-tu donc là ? demanda-t-il à son neveu.

Et lui ayant pris son livre des mains, il fit la grimace. Ce plat ne lui revenait pas.

— Quoique tu préfères la société des morts à celle des vivans, et que je ne sois ni un empereur ni un débiteur de morales, viens tenir compagnie à ton vieil oncle. Nos bavardages de ce matin m'ont mis en goût.

Il l'emmena dans son cabinet de travail et lui offrit un verre de whiskey, sa boisson favorite, qu'il préparait lui-même. Jusqu'à minuit il le fit causer jardinage, le questionna sur la taille des arbres, sur les engrais chimiques. Il trouva que ce jeune homme était savant dans son métier et parlait bien de ce qu'il savait. Ces conférences nocturnes se renouvelèrent plus d'une fois, sans que personne en eût vent. En présence des autres membres de la famille, M. Trayaz s'observait, et sa conduite à l'égard du nouveau venu n'avait rien qui pût les inquiéter. Il ne paraissait point le distinguer, et le plus souvent il réservait ses attentions pour ses nièces.

Il se passait en lui quelque chose de bizarre. Il n'avait vu d'abord dans son neveu qu'un sauvage à apprivoiser ; mais son intelligence vive et ouverte, son humeur libre, franche, ses fiertés et ses candeurs, la limpidité de son regard et de sa voix lui plaisaient beaucoup, et il résistait à la séduction. Il ne lui était pas arrivé souvent d'aimer quelqu'un ; cette aventure l'étonnait, et, les despotes considérant les affections comme des servitudes, il

se raidissait contre un goût naissant qui lui faisait l'effet d'une faiblesse ou d'une méprise. Silvère, lui aussi, éprouvait à sa manière les perplexités d'un cœur combattu par le désir de se donner et une incurable défiance. Il avait peine à comprendre que l'aversion qu'il avait vouée à son oncle se fût changée si facilement en une sympathie mêlée d'admiration. Il se disait : « N'allons pas trop vite, je ne le connais pas encore. » Il ressemblait à un homme qui traverse une forêt mal famée : quoiqu'il n'y découvre rien d'alarmant, il s'attend sans cesse à une dangereuse rencontre et se tient sur le qui-vive.

Au surplus, Silvère observait fidèlement la loi qu'il s'était prescrite d'être jusqu'à la fin de son séjour aimable pour tout le monde. Il avait beaucoup à réparer, et les tentatives qu'il fit pour regagner les bonnes grâces de Mme Lejail et de sa sœur furent infructueuses. M. de la Farlède affectait, en lui parlant, le ton protecteur; M. Lejail était poli, et c'était tout. Casimir seul lui faisait bonne mine : cet homme d'esprit pensait qu'il est absurde de tenir ses ennemis à distance, qu'on trouve plus de profit à les étudier qu'à les bouder. Pour la charmante Huguette, perchée sur son nuage, ce parent pauvre, qui se permettait d'être insolent, lui apparaissait comme un insecte venimeux.

Un jour, il se croisa avec elle dans une allée du parc. Elle avait de la littérature, comme on sait; en passant près de lui, elle fredonna sur un air de son invention ces vers du fabuliste :

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait dans certain village
Un jardin assez propre et le clos attenant.

Il la salua très bas et lui dit : « Ma cousine, La Fontaine ne pensait point à moi, car mon jardin ne m'appartient pas. »

VIII

M. Trayaz s'était fait construire par la Société des forges et chantiers de la Méditerranée un superbe yacht à vapeur, de fort tonnage, qu'il avait dénommé l'*Albatros*, et qui lui coûtait plus de six cent mille francs. Il était enclin à se dégoûter des biens qu'il avait longtemps possédés, à se fatiguer des plaisirs qu'un long usage lui rendait insipides. En revanche, il s'intéressait vivement aux choses qu'il ne possédait pas encore ou qui lui étaient un peu nouvelles. Il s'était rendu plus d'une fois à la Seyne

pour s'assurer que son bateau serait tel qu'il le désirait. L'*Albatros* avait récemment pris la mer et, s'y étant bien comporté, était venu mouiller dans l'anse de la Figuière. Il en voulut faire aussitôt l'essai. Un matin, il annonça d'un air de fête à ses amés et féaux qu'il les mènerait dans l'après-midi visiter son yacht, qu'on ferait une pointe au large, que la promenade se terminerait par un dîner au Lavandou, lieu célèbre par ses bouillabaisses. Quelques visages s'allongèrent ou se rembrunirent. Mme Limiès et ses filles aimaient peu la mer; M. Lejail la détestait, il la regardait comme le plus malsain des quatre élémens, comme un immense réservoir de maladies innomées, qui emportent leur homme en vingt-quatre heures. Aussi bien, elle était agitée ce jour-là par un vent d'est qui n'était pas chaud. Cependant, la première émotion passée, hormis M. Lejail, qui ne savait pas mentir, tout le monde manifesta le plus vif désir de naviguer sur l'*Albatros*, et l'invitation fut acceptée avec transport.

Il y avait de la houle, et les minutes qui s'écoulèrent avant que le canot où l'on s'embarqua eût accosté le yacht parurent des siècles à Mme Limiès. Son impitoyable frère n'avait pas l'air de s'en douter. Elle avait hâte de monter à bord : il exigea au préalable qu'elle admirât ou feignît d'admirer les qualités nautiques de l'*Albatros* et son séduisant profil, sa coque peinte en blanc et décorée d'un liston d'or, sa mâture élancée, son arrière effilé, la guibre élégante de l'avant. Il expliqua savamment comment les formes de la carène avaient été combinées en vue de concilier la vitesse avec toute la stabilité désirable. Il se tut enfin, on monta à l'échelle. Un sifflet aigu souhaita la bienvenue aux arrivans, le capitaine leur présenta ses respects, et le pavillon fut hissé, après quoi on fit le tour du propriétaire. Il fallut tout voir, tout examiner en détail : l'appareil moteur, la machine à pilon et à triple détente; sur le pont supérieur le rouf à carcasse métallique; la cuisine, les logemens de l'entrepont; à l'avant, un salon aux boiseries d'érable et de tilleul, et ses fenêtres garnies de tentures en velours, la salle à manger en bois de teck, et ses larges divans recouverts en drap rouge et ornés de crépines de soie torse; les chambres à coucher, les cabinets de toilette, la salle de bains, l'office, le fumoir. Pendant que M. Trayaz faisait remarquer à l'assistance que de la poupe à la proue l'*Albatros* était éclairé à l'électricité, pendant qu'il discourait de turbines, de dynamos, d'ampères et de volts, sa sœur constatait avec chagrin qu'en dépit de ses qualités nautiques l'équilibre de l'*Albatros* était fort instable. Plus vif dans ses ressentimens, M. Lejail, occupé de se garantir des courans d'air, chargeait

d'exécrations tacites les chantiers où avait été construit ce yacht miraculeux et le millionnaire malfaisant qui lui en faisait les honneurs.

On dérapa, on se mit en marche. M. Trayaz avait décidé qu'après avoir franchi la passe des Grottes, on piquerait vers la haute mer et qu'on reviendrait en contournant l'île du Titan. Le capitaine lui représenta révérencieusement que cette promenade ne serait pas une partie de plaisir pour ses invités, que la vague était courte et dure, que le bateau pris de travers par le vent roulerait beaucoup. Il secoua ses oreilles; il compatissait peu aux souffrances de son prochain, et dans certains cas elles amusaient sa malice. Cependant Mme Limiès avait les lèvres blanches et les yeux morts, Mme Lejail était blême, Mme de la Farlède était verte. Elles luttèrent héroïquement, mais elles durent se rendre. Après avoir pris les précautions nécessaires, elles se réfugièrent dans la salle à manger, où elles s'étendirent de leur long sur les divans rouges. M. Lejail leur avait donné l'exemple. M. de la Farlède, qui se disait inaccessible au mal de mer, fut saisi lui-même d'un vague malaise; il ne portait plus le nez au vent; sa parole était brève et sa gaîté sonnait creux. Il alla enfouir sa honte dans l'entrepont, près d'un hublot.

L'intrépide Huguette avait le cœur plus solide et le pied marin. Jules, qui n'était jamais malade, s'avisant que le pont de l'*Albatros* était le plus bel endroit du monde pour jouer à cache-cache, lui en proposa le divertissement; elle accepta. Ils furent interrompus dans leurs ébats par Casimir, qui pensait, lui, que les yachts sont des lieux propices aux tête-à-tête amoureux. Elle fit bon visage à cet obstiné prétendant, que ses rigueurs ne décourageaient point; elle se proposait de mortifier Silvère, en lui prouvant qu'il y avait des jeunes gens pour qui elle avait des bontés au moins intermittentes, et en faveur desquels elle sortait quelquefois de l'étui magique qui le renfermait les grâces de son éblouissant sourire. M. Trayaz la surprit causant d'un ton fort animé avec celui de ses cousins qu'elle ne rebutait que de deux jours l'un.

— Tu ne te connais pas en hommes, ma chère, lui dit-il, et tu places mal tes affections. Ce grand hurluberlu n'a pour lui que sa tournure de hussard, sa fine moustache et sa langue dorée.

— A tous ces avantages qui ne sont pas à mépriser, interrompit Casimir, ajoutez, ma cousine, un cœur qui sait aimer.

— A ta place, reprit M. Trayaz en lui montrant du doigt Silvère qui s'approchait d'eux, le jeune homme que voici m'inspirerait plus de confiance. Et puis, il faut songer à tout. Nous avons

passé tantôt près de l'écueil de la Fourmigue, où en 1885 s'est perdu corps et biens le paquebot *Général-Abattucci*. On m'affirme que mon capitaine est un bon marin, qu'il a navigué à l'État, et je veux espérer que nous ne ferons pas naufrage. Encore est-il bon de prendre ses sûretés. Mets-toi bien avec Silvère, je gagerais qu'il nage comme un poisson.

— Je suis bon nageur, en effet, répondit-il; mais ma jolie cousine a si peu de goût pour moi que même au fond de l'eau elle refuserait mes services.

— Bah ! fit M. Trayaz, les petites filles tiennent beaucoup à la vie, et au surplus leurs amitiés comme leurs antipathies ne sont que des simagrées.

— Quelquefois, dit Huguette, mais pas toujours.

En ce moment, l'écume de deux lames qui s'entre-choquaient rejaillit jusqu'à elle, et comme elle s'éloignait précipitamment du bordage, s'étant pris le pied dans une corde, elle trébucha et serait tombée si Silvère ne l'avait reçue dans ses bras.

— Heureux mortel, que je t'envie! s'écria Casimir.

— Vous verrez, dit M. Trayaz, que cette petite masque l'a fait exprès.

Elle s'était redressée vivement, en jetant à Silvère un regard dédaigneux. Il s'inclina humblement :

— Croyez bien, princesse, lui dit-il, que personne n'est moins sujet que moi aux illusions et ne connaît mieux son néant.

Sur le soir, ayant suffisamment éprouvé son yacht et ballotté ses nièces, M. Trayaz daigna enjoindre au pilote de porter le cap à terre et, s'aidant de la voile, on cingla vers le Lavandou. Au débarquer, il demanda à Mme Lejail, dont le visage débiffé révélait la triste aventure, si elle était satisfaite de sa promenade : elle lui affirma qu'elle en garderait à jamais un délicieux souvenir. Puis il plaisanta le corpulent Hector sur son cœur de poulet et sa soudaine disparition; à quoi M. de la Farlède répondit avec assurance que, loin d'être incommodé, il avait passé son temps à fumer sur le pont; que si on ne l'y avait pas vu, ce n'était pas sa faute.

Quelques minutes après, on s'installait à l'hôtel des Étrangers, où M. Trayaz, au désespoir de l'ex-préfet, ordonna que le couvert fût mis sur la terrasse, presque en plein air, sous une tente rustique ouverte de partout, que soutenaient aux quatre coins, des colonnettes en bois autour desquelles grimpait une vigne sauvage. On apercevait de là, sur la gauche, une route en corniche accompagnant toutes les sinuosités de la montagne; au premier plan, le village, la jetée, les blocs de béton qui la protègent

contre la lame; un grand terre-plein où séchaient des filets de pêcheurs. On avait la mer en face; elle s'était calmée : après avoir été d'un bleu dur, elle avait pâli par degrés à mesure que le vent d'est baissait, et tout à coup, comme il arrive parfois dans ces parages, sa teinte d'opale s'était changée en un blanc mat. Quelques nuages rougis par le soleil couchant s'y réfléchissaient çà et là; on eût dit une immense jatte de lait où une invisible divinité s'amusait à effeuiller des roses.

M. Trayaz était de fort belle humeur; il avait constaté que son bateau, sur lequel il comptait s'embarquer avant peu pour l'Amérique, où l'appelaient ses affaires, tenait bien la mer et marchait avec la vitesse promise. L'imposante bouillabaisse qu'il avait commandée dès la veille lui parut délicieuse; il déclara que celles qu'on lui servait chez lui étaient loin de la valoir. Aussitôt qu'il eut satisfait son premier appétit, il contempla sa famille de l'air débonnaire d'un bon berger qui compte les bêtes de son troupeau. Puis il dit à Jules :

— Eh bien! mon ami, à quoi penses-tu?

Jules, qui avait fait honneur à la bouillabaisse et au sauterne, était en ce moment replet et bouffi comme certains angelots de tableaux de sainteté, qui semblent s'être repus de gloire céleste. Mais sa plénitude d'estomac ne nuisant pas à l'activité de son cerveau, il était occupé à se dire que les yachts sont une invention merveilleuse, que le parfait bonheur est d'en posséder un, et son esprit s'égarait dans la région des rêves. Il dodelina sa grosse tête, qui lui pesait, et avançant vers son oncle sa face blafarde de vieux bébé, qui, à l'âge où la vie nous porte, semblait fatigué de porter la sienne :

— Oncle Christophe, quand je serai grand et que vous serez mort...

Il s'arrêta court : un geste et un regard terrible de sa mère lui avaient fait rentrer dans la gorge la fin de sa phrase. M. Trayaz ne s'offensa point de ce propos malencontreux :

— Laisse-le donc parler, ma chère, dit-il. Je ne suis pas arrivé à mon âge sans avoir acquis la quasi-certitude que je mourrai un jour.. Continue, mon fils. Tu penses que, quand je serai mort...

— Vous me laisserez l'*Albatros*.

— Eh! mon ami, que sait-on? Je me dégoûte quelquefois de ce que j'ai, je te le laisserai peut-être de mon vivant. Mais, je te prie, qu'en feras-tu?

— J'inviterai Huguette et nous y jouerons à cache-cache. Mais je n'inviterai pas Casimir : c'est un gêneur.

— Attrape, Casimir, dit M. Trayaz. Jules, mon amour, tu es plein de judiciaire et aussi sage que le petit pâtre qui rêvait de devenir riche à millions pour garder ses moutons à cheval. Moi qui te parle, dans ma petite enfance, ayant pris en horreur un pantalon fripé que ma mère m'avait taillé dans un rideau de serge verte, je m'étais promis de faire fortune pour ne plus porter de pantalons verts.

Puis, promenant son regard tout autour de la table :

— Ce sont les souhaits qui révèlent les cœurs. Parlez, mes enfans. Si d'aventure, dès demain, chacun de vous voyait tomber du ciel ou de ma poche un beau million dans son escarcelle, qu'en feriez-vous?

Ces paroles inattendues firent un prodigieux effet: jusqu'à ce jour, M. Trayaz n'avait jamais mis pareil sujet sur le tapis. Un frémissement parcourut l'assistance; les fronts s'étaient subitement illuminés, les yeux pétillaient, les fourchettes restèrent en l'air. M. de la Farlède, qui, ayant des pertes à réparer, mangeait comme un ogre, laissa tomber la sienne, et, le nez levé, il ressemblait à une carpe ouvrant une gueule énorme pour happer une proie qui surpasse son espérance.

— Au fait, reprit M. Trayaz, à quoi bon vous interroger? J'ai lu depuis longtemps dans vos pensées. Toi, Marthe, ma sœur, tu es une bonne âme; tu as une vie de reflet, tes affaires sont les affaires des autres, et tu te laisses manger dans la main. Tu emploieras ton million à faire des heureux et des ingrats. En seras-tu plus heureuse? C'est possible : on l'est quand on croit l'être... Quand elle aura touché le sien, Mélanie, ta fille aînée, aura hâte de quitter le Dattier. Cette personne grave, aux noirs sourcils, a du goût pour la représentation et pour les grandes villes. Elle se promettra d'avoir un grand train de maison et de prouver qu'on ne perd pas son temps dans les préfectures, qu'on y apprend à se tenir, à recevoir, qu'on y acquiert la science des formes, l'art difficile des politesses nuancées... Quant à vous, mon cher Lejail, vos goûts sont plus modestes et vous méprisez les vaines apparences. Un livre rare, un paquet de cigarettes, une demi-douzaine de pardessus, vous voilà content. Les plus sages ont leur grain de folie; vous vous êtes mis dans la tête qu'il se trouve quelque part dans le monde un endroit où il n'y a jamais de courans d'air, et vous regrettez de n'y pas être : c'est votre chimère. Hors de là, vous êtes un grand philosophe, vous savez que les millions ne sont pas des emplâtres sur les blessures de la vie et qu'ils n'ont jamais guéri d'un rhume. Vous repasserez le vôtre à votre fille Huguette: de cette affaire elle en aura deux, et

je vous jure qu'elle saura qu'en faire. Elle pense que le bonheur est une chose compliquée, qu'il se compose d'une infinité de détails très coûteux...

— Ah! mon oncle, interrompit-elle, convenez que les détails ont bien leur importance.

— Eh! vraiment oui, ma fille: la bagatelle fait presque tout le fond de la vie, quoiqu'elle ne suffise pas aux amoureux... N'entends-tu pas qu'il est question de toi, Casimir le gêneur? Que feras-tu de ta fortune?... Je te dispense de me répondre: elle te servira à faire, non des heureux, mais des heureuses.

— Je n'en veux faire qu'une, repartit Casimir en coulant sur Huguette un regard furtif et tendre.

— Mon cher Hector, poursuivit M. Trayaz, vous me semblez perdu dans un rêve. Vous pensez sans doute, vous et votre femme, à certain château dont vous m'avez fait quelquefois la description. Ce n'est pas un château en Espagne, il dresse ses antiques tourelles à quelques kilomètres de Grasse. Il a très grand air, m'avez-vous dit; ma villa n'est en comparaison de ce manoir qu'une chaumière, une masure. L'homme qui le possédera pourra marcher de pair avec les barons et les marquises. Ne rougissez pas, Hector; nous avons tous nos faiblesses. Et toi, mon gros Jules, réjouis-toi, ton avenir est assuré et tu pourras désormais te dispenser d'étudier tes fables. On t'achètera à Rome un titre de comte, on te mariera à une héritière, et quand vous ferez votre voyage de noce sur le yacht que tu n'as pas encore, ce n'est pas à cache-cache que tu joueras avec elle.

— Oncle Christophe, lui cria Jules, quand je n'ai pas mon âne, cache-cache est le jeu que je préfère.

— Patience! mon enfant: tu découvriras un jour qu'il en est de plus doux et qu'il n'est pas besoin d'avoir du génie pour les apprendre.

Quoique son discours fût fourré d'épigrammes, il le débitait d'un air si paternel, d'un ton si bénin qu'il était difficile à ses héritiers présomptifs de douter qu'il n'eût de gracieuses intentions à leur égard. Aussi bien, pour les rendre heureux, il lui suffisait de le vouloir. Leur offrît-il dix millions à se partager entre eux, en serait-il plus pauvre? Il en avait tant! Cependant, à l'exception de M. de la Farlède, qui tenait la chose pour faite et avait déjà engrangé sa moisson, on mêlait à sa joie un peu de défiance, et tour à tour on croyait ou on ne croyait plus. Quand la foi prévalait sur le doute, on s'abandonnait à d'agréables rêveries. M[me] Limiès oubliait l'*Albatros* et les affres du mal de mer; elle voyait ses filles heureuses. M[me] Lejail faisait ses adieux

au Dattier. Mme de la Farlède passait en revue les héritières du département du Var. Huguette avait calculé qu'en plaçant au quatre pour cent ses deux millions, elle jouirait d'un revenu de quatre-vingt mille francs, et que c'est assez pour satisfaire chaque année quatre-vingts fantaisies coûtant mille francs pièce. Casimir la lorgnait amoureusement et se disait : « Elle sera à moi avant l'automne, mais il faudra que d'ici là je me débarrasse d'Anaïs, qui ne lâche pas facilement ce qu'elle tient; je serai bon prince, je lui ferai un pont d'or. » M. Lejail, cet homme riche en expériences, avait conservé toute sa tête et doutait plus qu'il ne croyait. Une seule chose lui paraissait évidente, c'est qu'il sentait un vent coulis qui lui 'glaçait la nuque, et, ayant jugé que le collet relevé de sa redingote le protégeait insuffisamment, il avait noué un foulard autour de son cou.

Pour Silvère, il était intimement convaincu que M. Trayaz se moquait de son monde et s'amusait à tirer les alouettes au miroir. Ce jeu, qui n'était pas doux, lui semblait fort impertinent, et en dépit des vœux qu'il avait faits, il s'était promis que si son tour venait, il répondrait aux brocards par des lardons. Son tour vint.

— Quant au silencieux jeune homme qui est assis au bout de cette table, reprit M. Trayaz, il méprise les millions et plaint ceux qui les possèdent. On ne se soucie d'être riche que lorsqu'on a un vice à contenter, et jusqu'ici je ne lui en connais point. Ah! si, pourtant : il a pour les végétaux une passion désordonnée, qui se tourne en fureur. Ajoutez qu'il a le col roide; il voudrait être son maître, il aspire en secret à l'indépendance du charbonnier. Quelques attentions flatteuses qu'ait pour lui la comtesse de Rins, son bonheur cloche et son bât le blesse. Que demain un bailleur de fonds mette obligeamment à sa disposition quelques centaines de mille francs, il aura bientôt fait de créer à Hyères un établissement horticole qu'il gouvernera à sa guise, et, devenu son maître, son bonheur ne clochera plus... Ai-je menti, monsieur?

Silvère se sentit confus d'avoir été si bien deviné, et il s'écria :

— Mais, vraiment, mon oncle, vous ai-je jamais dit un mot qui puisse vous faire croire?...

— Eh! que veux-tu? je suis un peu sorcier.

Il fit venir du champagne, et soulevant sa flûte à la hauteur de ses yeux :

— Mes chers enfans, je bois à votre bonheur!

Puis changeant brusquement de ton :

— Sur ces entrefaites, ajouta-t-il, ils se réveillèrent tous.

Ce mot rompit le charme, et, tout le monde s'étant réveillé,

on s'avisa que pendant ce décevant entretien la nuit était venue, qu'il y avait encore un peu de crépuscule, que le temps avait changé, qu'un orage se préparait. Plus d'une fois déjà, M. Lejail avait insinué qu'on ne saurait trop se défier du vent d'est; que sur le littoral il est l'ami des intempéries; qu'au surplus, à la vive satisfaction des jardiniers et au vif déplaisir des promeneurs, les derniers jours d'avril sont toujours pluvieux. On avait l'esprit ailleurs et on ne l'avait point écouté; il avait cependant toujours raison. La mer, qui avait perdu sa couleur laiteuse, ne se distinguait plus des îles et des montagnes, mais on l'entendait; elle geignait sourdement, comme un malade assoupi dont le repos est troublé par des songes. On voyait s'avancer au loin une énorme et sombre nuée, aux franges pendantes, qui de place en place se déchiquetait, s'effilochait et, tombant du ciel en lambeaux, projetait sur le couchant encore en feu un amas confus de fumée noire, incessamment sillonnée par la lueur livide et les zigzags des éclairs.

Ce spectacle était beau, mais alarmant. Le vent avait de nouveau fraîchi et poussait vers le Lavandou cette fumée, qui s'épandait de plus en plus; on entendait déjà le crépitement de la foudre. Mme Limiès, qui était la femme de tous les dévoûmens, n'avait qu'une faiblesse : le tonnerre lui faisait peur. Ses filles et sa petite-fille commençaient à trembler pour leurs robes et leurs chapeaux. Sourd à toutes les insinuations, M. Trayaz, qui avait allumé un cigare, semblait à son tour plongé dans une rêverie qu'on se croyait tenu de respecter. Il s'informa enfin si le break était avancé; il leva la séance, entra dans la cuisine, où il questionna longuement l'aubergiste sur sa façon de préparer la bouillabaisse, prouvant ainsi qu'il lui restait des candeurs : les aubergistes ne disent jamais le dernier mot de leurs recettes. Après s'être assuré que la rascasse est un ingrédient essentiel de la soupe de poisson et qu'il n'est pas toujours facile de s'en procurer, il donna le signal du départ. On s'entassa dans le break. A peine se fut-on mis en route, de grosses gouttes tombèrent, et bientôt les écluses du ciel s'ouvrirent. Ces dames n'avaient pour se garantir du déluge que leurs misérables ombrelles. Elles affectaient d'en prendre gaîment leur parti; personne n'osait se plaindre. Par quelques tribulations que le Dieu qu'ils adorent exerce leur patience, les héritiers présomptifs sont aussi durs à eux-mêmes que des ascètes qui aspirent au divin royaume.

Ils arrivèrent à la Figuière ruisselans, trempés jusqu'aux os et dans le plus piteux équipage. En descendant de voiture, M. de la Farlède se secoua comme un caniche qui sort de l'eau.

— Bah! lui dit M. Trayaz d'un ton sarcastique, deux gouttes de pluie n'ont jamais tué un homme, et tu ne me feras pas croire, toi, Blandine, que ton chapeau soit perdu.

— Nous le lui demanderons demain, mon cher oncle, répondit-elle avec un sourire ineffable.

M. Lejail tenait pour certain que sa dernière heure était venue. A peine fut-il entré dans son appartement que, saisissant sa femme par les deux épaules et les serrant à la faire crier, il lui dit d'une voix étranglée :

— Cet homme n'est pas seulement le dernier des mauvais plaisans, c'est un assassin! Mais là, madame, quel charme a donc jeté sur vous ce satané vieillard? Gageons que vous croyez encore aux deux millions de Huguette et au vôtre, dont je ne donnerais pas les quatre fers d'un chien!

Il ajouta que, s'il survivait à sa noyade, avant quarante-huit heures il serait de retour au Dattier. Elle ne l'en croyait plus. Les oiseaux se prennent à la glu, et les hommes sont les prisonniers de leurs espérances. Si éloignées, si fragiles, si douteuses qu'elles soient, on ne s'en dépêtre pas. On dit cent fois : « Dès demain je quitterai pour toujours cette maudite maison! » — et alléché par de vaines amorces, séduit par la douceur d'une fallacieuse image, on patiente et on reste.

IX

Silvère avait résolu d'avancer son départ, et moins inconséquent dans sa conduite que M. Lejail, exempt de toute espérance, ce qu'il avait décidé il le faisait. Il se reprochait d'être revenu trop facilement de ses premières préventions, d'avoir retiré ses griffes en donnant la patte à un tyran plein d'ironie. Il ne pouvait lui pardonner d'avoir pénétré le fond de son cœur et divulgué ses secrets désirs à la seule fin de s'égayer à ses dépens. Il lui battit froid tout un jour, répondit sèchement à ses questions; la famille constata avec plaisir qu'il y avait de l'aigreur entre eux.

Le lendemain, M. Trayaz reçut de Paris une lettre qui n'était point de M. Sucquier, et qu'il lut et relut avec une extrême attention. Après le déjeuner, il dit à son neveu, en lui pinçant l'oreille :

— Monte chez moi; j'ai à te parler.

Silvère le suivit, déterminé à mettre l'occasion à profit pour dire son fait à ce vieillard perspicace, qui employait son art divinatoire et sa sorcellerie à mystifier ses invités.

Après l'avoir fait asseoir : — Fumons et causons, lui dit le

vieillard perspicace, en lui offrant un cigare qu'il accepta de mauvaise grâce. Sais-tu que tu as un fichu caractère? Tu es susceptible en diable, et voilà vingt-quatre heures que tu me boudes. Pourquoi, je te prie? Tu prétendais un jour que les hommes supérieurs ont du goût pour la vérité. Ai-je dit vrai l'autre soir, quand je me suis permis d'avancer que, si heureux que tu sois, ton bonheur cloche, que par momens ta comtesse te pèse, que tu aspires à devenir ton maître?

— Où elle est attachée il faut que la chèvre broute; qu'elle tire ou non sur sa corde, cela ne regarde qu'elle, et elle n'aime pas qu'on publie ses secrets sur les toits. Les ambitions que vous me reprochez...

— Je les trouve un peu minces, mon fils, et tes projets me semblent trop modestes; j'ai une autre idée à te proposer, qui me paraît meilleure... Mais ton cigare brûle mal : c'est que tu l'as mal allumé. Quand on est de mauvaise humeur, on fait tout mal.

Il frotta une allumette, la lui passa, et, ayant fait deux ou trois tours dans la chambre, il se planta devant lui, les poings sur ses hanches :

— Un établissement horticole! Y penses-tu? Il y en a déjà huit ou dix à Hyères, et aussi bien rien ne me prouve que tu aies du talent pour le commerce. C'est la science qui est ton affaire. Ai-je raison, oui ou non?

— Pour se vouer tout entier à la science, repartit Silvère avec un peu d'irritation, il faut avoir des loisirs, et pour avoir des loisirs...

— Il faut avoir un oncle, interrompit M. Trayaz. Tu en as un : que ne t'en sers-tu?... Fais-moi le plaisir de te taire et de m'écouter. Je ne suis pas aussi mystérieux que toi, et je ne crains point qu'on lise dans mon jeu. Tous les parvenus, quand ils ne sont pas des imbéciles, éprouvent tôt ou tard le besoin de donner un peu de gloire à leurs écus. Il en est qui bâtissent des hôpitaux. C'est faire, à mon sens, un sot usage de son argent; les hôpitaux et les hospices ne servent qu'à prolonger la vie d'infirmes qui sont indignes de vivre, et ceux qui les bâtissent travaillent à l'abâtardissement de l'espèce humaine. Je m'étais dit : « J'ai fait ma fortune chez les Yankees : acquittons-nous envers eux en leur offrant en cadeau un observatoire, une université. » Après tout, cette fortune, c'est un Provençal qui l'a gagnée : n'est-il pas juste que ce soit la Provence qui se sente de mes libéralités? Tu es un garçon d'une conversation suggestive; en causant avec toi, il m'est venu une idée. Je voudrais créer à Hyères un jardin botanique; mais, tu

m'entends, j'en voudrais faire un de ces établissemens modèles, dont on parle et qu'on vient voir de loin. On dit là-bas que l'argent peut tout. Il y a au Muséum de Paris, si j'en crois mon journal, des services en souffrance; leur budget est un peu maigre: le nôtre, je te le jure, sera très gras. Dût-il m'en coûter vingt, trente, quarante millions, je suis bon pour cette somme, et indigènes, exotiques, alimentaires, industrielles, médicinales, l'engrais ne manquera pas à nos plantes. Je les vois d'ici dans leurs carrés bien tenus, propres jusqu'à l'excès, coupés par des allées, hérissés de baguettes de fer portant des étiquettes rouges et jaunes. Jardin de naturalisation et de semis, école des arbres fruitiers, serres chaudes et orangeries, bibliothèque, collections, herbiers, amphithéâtre pour les conférences, laboratoires de chimie et de physique végétales, nous ne nous refuserons rien; on trouvera chez nous tout ce qui peut faire le bonheur d'un botaniste, et tout sera luxueux, abondant, magnifique, et ceux de ces messieurs qui viendront travailler dans nos laboratoires seront logés dans un bâtiment affecté spécialement à cet usage, et ils s'écrieront : C'est un rêve!... Mais les Américains, gens pratiques, estiment que, quoi qu'on fasse, il faut faire quelque chose pour les badauds, qui constituent la grande majorité du genre humain, que les grands succès sont à ce prix. Nous aurons notre labyrinthe et nos jets d'eau, notre faisanderie et notre palais des singes, nos goélands, nos marabouts, nos mouflons à manchettes, notre rhinocéros et nos girafes : les badauds ont un faible pour les girafes. Et nous aurons aussi notre salle des fêtes, notre pavillon des concerts, et que sait-on? Nous passerons peut-être un accord avec la musique des équipages de Toulon!... Tu vois que je descends aux détails; comme dit Huguette, ils ont leur importance... Mais tu as laissé s'éteindre ton cigare, tu ne sais pas fumer.

Silvère écoutait ce surprenant discours en regardant son oncle d'un œil fixe. Il ne le voyait pas : il avait été pris d'un éblouissement.

— A propos, que penses-tu de cette jeune personne?

— Je n'en pense rien.

— Tu ne peux nier qu'elle ne soit fort jolie. Oh! ne va pas t'imaginer que j'aie l'intention de te la faire épouser de force. Tu désires peut-être rester garçon. Les femmes sont quelquefois de précieux auxiliaires et quelquefois aussi de très grands empêchemens... Mais revenons à notre affaire. Tu ne t'offenseras pas si je t'avoue qu'avant de te faire aucune proposition, j'ai tenu à m'informer. Je suis en matière de plantes d'une crasse ignorance.

Je distingue très nettement les champignons comestibles de ceux qui ne le sont pas. Hors de là, j'en sais autant que la bonne femme qui m'allaita. Je me suis assuré en te faisant bavarder que tu es un garçon très bien doué, que tu as la conception vive et l'intelligence aiguë qui fait le trou. Mais ce que vaut ton savoir, il n'y avait qu'un homme compétent qui pût me le dire.. Tu m'avais parlé de ce grand botaniste, professeur-administrateur au Muséum, que tu rencontras un jour sur le Fenouillet, et avec lequel tu entretiens, paraît-il, une correspondance fort active. Je lui ai écrit et j'ai reçu tantôt sa réponse, que je ne te montre pas, je craindrais de blesser ta modestie. M. Martigue m'affirme que tu as la vocation et le diable au corps; que tu serais un naturaliste de grand avenir si le métier que tu fais ne t'empêchait de te donner tout entier à la science; que tu lui as envoyé récemment une monographie fort remarquable sur je ne sais quel genre appartenant à je ne sais quelle famille, qu'il y a deux sortes de botanistes, les descripteurs et les physiologistes, que tu as autant de dispositions pour les études microscopiques que pour... comment dit-il?... pour la diagnose des espèces nouvelles. On pourrait m'objecter que tu n'es encore qu'une jeune barbe; mais j'ai toujours pensé que la jeunesse est l'espérance, et que l'espérance est le premier des talens. Bref, après avoir reçu et médité la lettre que voici, j'ai résolu de te nommer le directeur de mon jardin botanique, et sans compter les frais de déplacement et, s'il le faut, de représentation, je t'alloue dès aujourd'hui un traitement de vingt mille francs. Cela te va-t-il?

Il était hors d'état de répondre, mais sa pâleur répondait pour lui. On est quelquefois pâle de bonheur.

— Qui ne dit mot consent! Dans trois jours tu retourneras à Hyères, tu donneras ton congé à ta comtesse, et tu te rendras à Paris pour y causer avec ton savant ami, qui te dévoilera les mystères du Jardin des plantes, après quoi tu iras en étudier d'autres en Angleterre, en Hollande et ailleurs. Tu observeras, tu te renseigneras, tu prendras des notes. Pendant ce temps je ferai un saut en Amérique; à mon retour, tu me présenteras ton devis. Encore un coup, ne tremble pas devant les gros chiffres! J'entends faire grand et qu'il en soit parlé. Au surplus, sois sans inquiétude; je suis un homme de précautions, je ferai sous peu mon testament dont tu seras satisfait, et j'assurerai un avenir à ton jardin et à toi.

Silvère était hors de lui; il voyait danser devant ses yeux des mouches volantes, il avait des bourdonnemens dans les oreilles, le cerveau lui tintait. Il se disait : « Est-ce bien lui qui me parle? est-ce moi qui l'écoute? »

— Je ne te demande qu'une chose, ajouta M. Trayaz : nous avons tous nos petites vanités, je désire qu'il y ait à la porte de notre grille une inscription qui fasse connaître aux passans le nom du fondateur.

Il recouvra la voix, et s'élançant vers son oncle, lui prenant les deux mains :

— Cette inscription, dit-il, sera gravée en lettres d'or aussi grandes que moi. Mais en vérité, je ne sais comment vous dire...

— Ah ! ah ! tu te ravises ! interrompit M. Trayaz ; j'ai réussi à te prouver que les millionnaires ont du bon, qu'ils peuvent servir à quelque chose. Bah ! ne me remercie pas trop, on pense toujours à soi en faisant des heureux. Tu avais tort de me mépriser, tu as raison de me plaindre. Ce n'est pas seulement le soin de ma gloire qui m'occupe : avant d'avoir l'honneur de te connaître, j'avais déjà découvert qu'il est cent fois plus facile d'amasser une fortune que d'en jouir, qu'il y a des morceaux qu'on n'avale pas et que le pauvre des pauvres est celui qui ne sait que faire de ce qu'il a. Bref, je crevais d'ennui. Notre entreprise donnera de l'occupation et quelque saveur à mes longues journées, elle sera le sel de ma morose existence et, grâce à toi, je ne m'ennuierai plus. Mon fils, va rêver à ton aventure, nous en reparlerons avant ton départ... Tu me parais aussi étonné que content. Un Américain me disait un jour : « *You are a Jack-in-the-box.* » Il ne mentait pas : en bien comme en mal, je suis une boîte à surprises. Tu as su plaire au bon Jack, et j'en suis certain, nous serons toujours bons amis.

Silvère rentra chez lui en passant par la bibliothèque, qui communiquait avec sa chambre par un escalier tournant et avec le cabinet de M. Trayaz par un couloir, qu'éclairait un œil-de-bœuf. Comme il traversait ce couloir, il aperçut à terre un objet brillant, qu'il ramassa. C'était une broche en or émaillé qui représentait un lézard mordant sa queue. Il l'avait déjà vue et savait à qui elle appartenait. Du même coup il se souvint qu'à deux reprises, quoiqu'il fût suspendu aux lèvres de son oncle, il avait cru entendre derrière la porte le froissement d'une robe de soie.

Comme les funestes surprises les grandes joies subites meurtrissent le cœur ; mais leurs blessures sont délicieuses. Il sentit le besoin de faire prendre l'air à son bonheur. Il sortit, traversa le jardin sans rencontrer personne, longea une haie de grenadiers dont les corolles écarlates commençaient à s'ouvrir, et se dirigea vers la mer. C'était le premier dimanche de mai. La campagne avait ces tons roux ou blonds qu'elle a dans le midi quand les oli-

viers et les chênes-lièges sont en fleur et que les tamaris jettent leurs épis. Çà et là sur ces teintes amorties tranchait le feuillage luisant d'un figuier, dont le vert d'émeraude éclatait comme un pétard. Le ciel était d'un bleu sans tache; les girouettes de la villa et les chéneaux des fermes jetaient des étincelles; les ombres s'imprégnaient de lumière; tout avait un air et une odeur de fête.

A quelque cent pas de la plage, il s'assit sur un tertre, au pied d'un arbre. Cet endroit lui était bien connu: depuis son arrivée à la Figuière, il y était venu presque tous les jours. C'était son refuge ordinaire lorsqu'il était las des impertinences, des froideurs, des démonstrations hostiles de sa parentèle; mais ce jour-là ce n'était pas son ennui, c'était sa joie qu'il venait cacher dans cette solitude, qu'il avait peine à reconnaître. Les racines traçantes des pins, qui se tordaient dans le sable comme des serpens, les cistes blancs ou roses, les genêts dorés, les glaïeuls purpurins, le port élégant et la pâleur mélancolique des asphodèles, les touffes de lavande tapies sous les buissons, les dunes et leurs longues herbes échevelées, les bruyères déjà défleuries, un ruisseau languissant, à demi tari, que ses joncs et ses iris jaunes regardaient dormir, tout cela avait pour cet homme heureux le charme des choses souvent vues, qui, par une magie du cœur changeant soudain de visage, paraissent nouvelles, étonnantes et rares. La mer tranquille miroitait. Sur la droite du golfe, l'île du Titan dressait ses falaises blondes couronnées de bois. A gauche, s'allongeait la chaîne granitique des Maures, dont les contours moelleux, fondus, les croupes onduleuses, les enfoncemens et les promontoires ressemblaient aux plis d'une draperie magnifiquement agencée. Les lointains, qui baignaient dans une vapeur lumineuse, étaient beaux comme un rêve. Iles et montagnes, herbes et fleurs, Silvère les prenait à témoin, leur disait : « Vous savez ce qui m'arrive? »

Les rossignols, les merles s'égosillaient, les tourterelles roucoulaient. Un coucou remplissait les bois de sa monotone chanson, à laquelle répondaient les trilles d'une alouette perdue dans le ciel. Par intervalles, une brise de terre apportait de Bormes le bruit argentin d'une cloche sonnée en branle, et quand la cloche et les oiseaux se taisaient, on n'entendait plus que le clapotis léger de la vague, mourant sur la plage avec un murmure qui avait la douceur d'un baiser. Les vagues, les cloches, les merles, les rossignols, Silvère ne doutait pas qu'ils ne fussent tous dans le secret.

La vie lui faisait l'effet d'un conte de fées. Il était aussi étonné qu'Aladin lorsque, ayant frotté la vieille lampe qui faisait des mi-

racles, un génie sortit de terre et lui dit : « Demande-moi ce qu'il te plaira, je te le donnerai. » Son cas était plus extraordinaire encore. Un homme dur, désobligeant, qu'il n'aimait pas, s'était révélé subitement à lui comme son bon génie et avait prévenu ses demandes, lui avait offert ce qu'il n'aurait jamais osé désirer. Quelle situation on lui faisait! S'appartenir, se redresser, n'être plus au service d'une femme bonne, bien intentionnée, mais personnelle et exigeante, qui ne se doutait qu'à moitié de ce qu'il valait, ne plus connaître d'autres assujettissemens que ses goûts, qui étaient des fureurs, se donner tout entier à son démon, avoir un jardin botanique à créer, puis à gouverner, posséder désormais des ressources immenses et plus qu'il ne lui en fallait pour étendre ses recherches et poursuivre des travaux qui lui feraient un nom, — quel coup de théâtre! quelle fortune! quel avenir! Au préalable il irait courir l'Europe, il causerait avec des savans, il verrait de près mille choses qu'il n'avait jamais vues qu'en songe... Oui, il y avait de la féerie dans cette affaire.

— Et pourtant, pensait-il, si Mme de Rins ne m'avait fait ma leçon, je serais resté dans mon trou, et j'aurais manqué ma destinée. Pauvre femme! il n'en faut pas médire.

Il se rappela certains réquisitoires ampoulés qu'il avait prononcés jadis, et il se les reprocha. Qu'étaient devenues ses vieilles ires, ses âpres rancunes contre la société? Mme de Rins avait raison, les fleurs ne déclament jamais; elles prêchent l'apaisement des troubles du cœur, et ceux qui les cultivent devraient les en croire. N'était-il pas une preuve vivante que ces capitalistes qu'il avait si souvent maudits sont dans l'occasion des êtres utiles et bienfaisans? Sans doute il est fâcheux que les uns aient tout, que les autres n'aient rien; mais si personne ne possédait quelques millions de trop, se trouverait-il des particuliers pour créer des jardins botaniques? Eh! oui, les Ravinot existent, et en expiation de leurs crimes, ils n'ont jamais créé que des boulevards et des fontaines. Le sage doit en prendre son parti et se résigner à certains désordres qui disparaissent dans l'harmonie universelle.

Un souvenir qui lui revint tout à coup à l'esprit acheva de le convaincre que le monde est bien fait. Il tenait à la main une anémone qu'il avait cueillie en venant, et dont la corolle se transforma subitement à ses yeux en un visage de jeune fille. Ce n'était pas une vaine image, un fantôme. Cette ravissante créature vivait et respirait ; il l'avait rencontrée souvent dans les rues d'Hyères, et il savait depuis longtemps qu'elle s'appelait Ameline.

— Après ce qui vient de m'arriver, pensa-t-il, quel beau parti je serais pour elle!

Au même instant, il entendit crier le sable derrière lui : il se retourna et se trouva en présence de M[lle] Huguette Lejail. Il s'était levé et s'apprêtait à lui quitter la place; il n'en eut pas le temps. Allant droit à lui, elle lui coupa la retraite.

— Je vous cherchais, mon cousin, et si je viens ici, c'est que j'étais sûre de vous y trouver.

Elle avait marché vite. Elle souffla, s'éventa avec son mouchoir, et, ayant retiré sa capeline, elle mit à l'air ses beaux cheveux blonds. Puis s'adossant contre un pin et fouillant le sable avec son ombrelle :

— Oui, je vous cherchais, mon cousin, pour faire ma paix avec vous.

— Nous étions donc en guerre, mademoiselle?

— Ne me traitez pas avec tant de cérémonie. Ne suis-je pas votre cousine?

— Eh bien! ma cousine, je vous assure que si vous avez eu de mauvais procédés à mon égard, l'amateur de jardinage, demi-bourgeois, demi-manant, ne s'en souvient plus.

Elle détourna son visage comme pour lui dérober sa confusion. Puis, le regardant en coulisse :

— Vous voyez bien, mon cousin, que vous vous en souvenez. Oui, j'ai été impolie, malhonnête, et l'autre jour encore, sur le pont du steam-yacht... Pardonnez à une jeune fille contrite et repentante : voilà deux nuits que ses remords l'empêchent de dormir.

— C'est avoir la conscience trop délicate.

— Mais vous-même, mon cousin, n'avez-vous rien à vous reprocher? Convenez que le soir de votre arrivée vous aviez été fort maussade. Vous étiez assis à côté de moi; du commencement à la fin du dîner, à peine avez-vous daigné me regarder.

— Je suis un ours, et pour être aimable j'ai besoin qu'on m'encourage.

Elle se mit à rire et lui dit :

— Mon père prétend que les femmes s'attribuent le droit d'être injustes, que c'est celui de leurs privilèges auquel elles tiennent le plus. Si vous aviez été moins maussade, vous auriez deviné dès le premier moment que j'avais de grandes sympathies pour vous.

— En vérité?... Cela m'étonne.

— Eh! oui. Je connaissais votre histoire, vos embarras, vos difficultés, la fière résolution que vous aviez prise, et je ne vois rien de si beau dans le monde qu'un jeune homme pauvre qui se

fraie courageusement un chemin à travers les broussailles et les ronces de la vie... C'est si beau, le courage! C'est si beau, la volonté! Vous souriez? Ah! que voulez-vous? je suis très romanesque, moi, et j'aime les hommes de forte volonté, les héros, et à votre façon vous êtes un héros, mon cousin.

— Prenez garde, vous allez me donner de l'orgueil. Être loué par une si jolie bouche...

Elle attacha sur lui des yeux qui promettaient beaucoup. Elle croyait à la puissance magnétique de son regard, dont Casimir disait dans un langage un peu trivial « qu'il avait de la pince. »

— Vous me trouvez jolie, mon cousin?

— Vous seriez bien étonnée si je vous disais le contraire.

Elle battit des mains :

— Oh! que je suis contente d'être venue! Je vois que vous m'avez pardonné, et me voilà soulagée d'un grand poids. J'étais sûre que nous finirions par nous entendre, que cela devait arriver. Non seulement je me sens une grande admiration pour votre caractère si noble, si généreux, mais je partage vos goûts. J'ai pour les fleurs une passion d'ignorante, qui les adore sans savoir leurs noms. Quand on m'avait annoncé que vous viendriez à la Figuière, je m'étais flattée que vous seriez assez bon pour me donner quelques leçons de botanique... Nous avons mal débuté, mon cousin; quand on a mal commencé, on recommence : voulez-vous que nous recommencions?

— Je le voudrais bien, mais dans trois jours je ne serai plus ici, et si intelligente que vous soyez, trois jours ne me suffiraient pas pour vous enseigner la botanique.

— On fait bien des choses dans une journée, mon cousin. Savez-vous quoi? levons-nous demain, vous et moi, de très bonne heure! nous irons herboriser dans la montagne que voilà et qui est pleine de jolis sentiers. Dites oui.

— Mais qu'en penserait-on? Et Casimir, qu'en dirait-il?

— Ah! tu es jaloux! pensa-t-elle : je te tiens.

Et elle répondit aussitôt :

— Il m'obsède, Casimir, il est sans cesse à mes trousses, il m'assassine de ses complimens. Entre nous soit dit, je crois que ses vues sont sérieuses; mais ce n'est pas tout d'aimer, il faut plaire... Ainsi, demain à huit heures, c'est convenu.

Elle lui avait tendu ses deux mains et lui parlait de si près qu'elle semblait lui offrir ses lèvres, et que, s'il avait aimé autant qu'il plaisait, il n'aurait tenu qu'à lui de s'assurer qu'elles étaient aussi tendres que fraîches. Il recula d'un pas, et lui dit avec un accent de froide ironie :

— Que je suis étourdi ! J'oubliais que tout à l'heure, en sortant de causer avec mon oncle, j'ai trouvé dans le petit couloir qui fait communiquer sa chambre avec la bibliothèque le joli bijou que voici. Je soupçonne qu'il vous appartient.

Elle prit la broche qu'il lui présentait, le regarda fixement, s'avisa à son expression railleuse qu'il avait tout compris, tout deviné. Rouge de colère, elle lui tourna brusquement le dos, et, pendant qu'il regagnait la villa, elle arpenta la plage, racontant aux vagues son humiliation, sa défaite, son injure, et comment il arrive que les aversions se transforment en amitiés et les amitiés en haines.

D'habitude, pendant les conférences qui se tenaient dans le salon rouge, elle ne sonnait mot, se contentant de faire son profit de tout ce qui se disait autour d'elle. Ce soir-là, dès que l'assistance fut au complet, elle prit la parole d'un air échauffé, annonça à ces innocens, qui ne savaient pas s'enquérir, le mémorable événement du jour. Elle raconta qu'étant allée chercher un livre dans la bibliothèque, elle avait entendu des éclats de voix; que, s'imaginant qu'on se querellait et la curiosité l'emportant sur sa discrétion naturelle, elle s'était glissée dans le couloir et malgré elle avait écouté un long entretien, qu'elle rapporta mot pour mot, car elle avait la mémoire aussi précise que son ouïe était fine. Mais, ne se piquant pas de tout dire, elle omit le détail de la broche perdue et de la façon dont elle l'avait recouvrée. En revanche, elle répéta jusqu'à trois fois cette parole sinistre : « Dût-il m'en coûter vingt, trente, quarante millions, je suis bon pour cette somme. »

Son récit tragique plongea l'auditoire dans une douloureuse stupeur. Jamais le salon rouge n'avait vu des visages si sombres et si allongés, jamais il n'avait entendu de si lugubres doléances.

— Tout pour lui, rien pour nous! disait l'un.

— Nous sommes volés comme dans un bois ! disait un autre.

— Je me suis défié de ce parent pauvre! disait un troisième.

— Il y a des bourrus qui sont des intrigans ! disait Mme Limiès.

Les optimistes désabusés mettent tout au pis, et leurs découragemens sont des désespoirs. M. de la Farlède, à qui son verre de cognac avait paru amer, le déposa si violemment sur la table qu'il le fit voler en éclats.

— Décidément, dit-il, il n'y a à récolter dans cette maison que des rebuffades, des déceptions, des déconvenues...

— Et des coryzas, ajouta M. Lejail d'une voix caverneuse, en enfonçant sa calotte sur ses oreilles.

Huguette s'était retirée dans l'embrasure d'une fenêtre, où Casimir la rejoignit.

— Laissons les lamentations à ces faibles cœurs, lui dit-il. Que sert de gémir? Il y a mieux à faire.

— Quoi donc?

— Travaillons à brouiller le tyran et le favori.

— Vous en parlez à votre aise: dans trois jours cet insupportable fat ne sera plus ici, et le moyen de se brouiller quand on ne se voit pas?

— J'entends qu'avant trois jours il tombe en disgrâce, qu'on lui signifie son renvoi, que dès demain peut-être il s'en retourne avec sa courte honte.

— Vous avez donc une idée?

— Daignez vous en remettre à moi. Vous mettiez toute votre étude à tenir l'ennemi à distance: mauvais système. J'ai lié connaissance avec lui, je l'ai sondé, pressenti, je connais son faible, c'est par là que je le prendrai. Veuillez considérer qu'en machinant ma petite trahison, je ne songe qu'à vous plaire. Mon Dieu! je suis quelque peu philosophe, et mes petites rentes me suffisent. Si je tiens à mon million, c'est pour avoir la joie de le déposer à vos pieds... Parlez franc, ma cousine, vous le détestez bien, ce fat?

— Je l'abhorre.

— Eh bien! si je réussis à faire jouer ma machine, quelle sera ma récompense?

— Nous irons faire une promenade en mer, répondit-elle en lui serrant tendrement les deux poignets.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

TROIS MAITRES D'ITALIE

III [1]

PERGOLÈSE

Il faut peu de mots pour parler de lui, car sa vie et son œuvre sont brèves; mais il faudrait des mots exquis, car c'est une exquise figure. *Giovane e moribondo*, dit l'inscription placée dans une salle attenant à l'église de Pouzzoles où il repose. Jeune et mourant, c'est bien ainsi qu'on le voit, qu'on le plaint et qu'on l'aime. Ses deux chefs-d'œuvre, égaux et divers, la *Servante maîtresse* et le *Stabat Mater*, ont le double prestige de la jeunesse et de la mort. Il ne fut pas comme Marcello un grand, un riche, un heureux, et sous le ciel de Naples jamais plus beaux vingt ans ne moururent de plus de tristesse et de plus de misère. Après Marcello, qui fut la force, Pergolèse est la grâce, la grâce furtive et passagère. Après le maître grandiose de la mélodie italienne, en voici le maître délicieux; au pied de l'arbre et dans son ombre, la fleur charmante, hélas! passée avant le soir. Si l'on sait peu de chose de lui, ne cherchons pas à en savoir davantage. Rêvons-le, si nous ne pouvons le connaître. Surtout ne mêlons rien d'abstrait ni d'aride à sa poétique mémoire. A ce génie simple, un peu frêle, épargnons tout ce qui pourrait lui peser et disons

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1894 et du 1er avril 1895.

comme Perdican devant une fleur aussi : « Je n'en sais pas si long... Je trouve qu'elle sent bon, voilà tout. »

I

Quand j'essaie de me figurer Pergolèse, je le vois d'abord à seize ans. Pour venir à Naples, il a quitté Jesi, la petite ville pontificale où il naquit d'une humble famille : son grand-père était cordonnier, son père arpenteur (*agrimensore*). Le svelte et frêle adolescent porte la soutane rouge et le manteau bleu des « Pauvres de Jésus-Christ. » Sur la recommandation d'un grand seigneur de son pays il a été admis au conservatoire de ce nom. Naples recueillait là, pour les instruire, les plus abandonnés et les plus malheureux de ses enfans. Ils y étaient élevés gratuitement, formés à des métiers divers suivant la diversité de leurs aptitudes et de leurs goûts. En même temps que la religion et la morale, on leur enseignait la musique. Partout ainsi, à Naples comme à Venise, la mélodieuse et deux fois libérale patrie donnait à ses fils avec un peu de son or un peu de son génie, et de chaque asile de misère faisait une école de beauté.

L'écolier qu'était Pergolèse étonna bientôt ses maîtres : son maître de violon d'abord. Pareil au chanteur de la fable, « il faisait des passages »; et si hardis, si nouveaux, qu'on s'en émerveillait. De Greco, de Durante, de Feo tour à tour il apprit l'harmonie et le contrepoint; il n'apprit la mélodie de personne. Souvent il allait avec ses condisciples par les campagnes délicieuses. Alors, comme un ruban d'écarlate et d'azur, la file des petits moinillons serpentait au flanc des coteaux napolitains. On revenait le soir, le long du Pausilippe, à l'heure où les pêcheurs tournent le promontoire en chantant. Les paysans chantaient aussi sur le chemin. Chansons de la terre et chansons des vagues, l'enfant les écoutait toutes. Follement joyeuses ou tristes à mourir, ainsi qu'elles sont encore, toutes étaient sincères, toutes étaient vivantes, et c'est d'elles peut-être que passa dans l'œuvre de Pergolèse, dans la *Servante maîtresse* et dans le *Tre giorni son che Nina*, je ne sais quel goût de terroir et de peuple, l'accent de la vie et de la vérité.

Autant que la musique populaire, il aimait la musique sacrée. Quand venaient les jours du carnaval, le petit « Pauvre de Jésus-Christ » se plaisait à les sanctifier. Laissant la ville à sa folie, il entrait dans une chapelle d'Oratoriens voisine du conservatoire, et jouait sur l'orgue les morceaux qui, d'après la règle même de saint Philippe, doivent pendant l'office alterner avec les homélies.

C'est ainsi qu'il faisait de ces heures de plaisir, de ces « Quarante heures » que profanait le monde, des heures de prière et de piété.

Sa première œuvre fut un oratorio : la *Conversion de saint Guillaume, duc d'Aquitaine*. Exécutée au couvent de Sant'Agnello Maggiore en 1731, elle y fut très admirée. Pergolèse avait alors vingt et un ans et ne devait plus vivre que cinq années : ce fut assez pour son génie et pour son infortune. Deux ou trois opéras malheureux le détournèrent un instant de la musique dramatique. Résolu de l'abandonner, il écrivit à cette époque trente trios pour deux violons et basse, plusieurs messes, des vêpres et des cantates. Mais le théâtre bientôt le ressaisit. Acclamée en 1733 sur la petite scène de San Bartolomeo, la *Servante maîtresse* fit la gloire du jeune maître. Deux ans plus tard, à Rome, l'*Olympiade* la défit; l'*Olympiade* injustement sifflée, tandis que triomphait, injustement aussi, le *Nerone* de Duni. C'est en conduisant la tumultueuse représentation de l'*Olympiade* que Pergolèse assis au clavecin reçut, dit-on, une orange en plein visage. Affolé de douleur et de honte, il s'enfuit à Lorette, où il avait été nommé maître de chapelle. Il y portait, avec un front outragé, un cœur blessé à mort. Sa vingt-cinquième année, la dernière de sa vie, avait été fatale non seulement à sa renommée, mais à ses amours. Un jour, raconte le biographe le mieux informé de Pergolèse, un jour une fille de noble race, Maria Spinelli, vit entrer chez elle ses trois frères. Tirant leurs épées ils lui dirent que, si dans trois jours elle n'avait choisi pour époux un homme d'une naissance égale à la sienne, de ce fer qu'ils tenaient à la main périrait Pergolèse le musicien, parce qu'elle l'aimait et qu'elle en était aimée. Au bout des trois jours ils revinrent : leur sœur avait obéi et s'était fiancée à Dieu. Maria prit l'habit des Clarisses. Un an plus tard, le 11 mars 1735, la cloche du couvent de Sainte-Claire sonnait le glas, et dans la chapelle Pergolèse mourant dirigeait lui-même l'office funèbre de sa pauvre morte (1).

De Lorette, où il avait commencé le *Stabat Mater*, il revint à Naples pour l'achever et pour mourir à son tour. La phtisie le consumait. On lui conseilla le tiède séjour de Pouzzoles. Des Franciscains recueillirent dans leur monastère celui qui devait être jusqu'à la fin un pauvre de Jésus-Christ. Mais leur charité ne put le guérir. Brisé par la toux et tremblant de fièvre, il défaillait en écrivant ce *Stabat* que lui avait commandé et payé d'avance (dix ducats!) une pieuse congrégation. Un jour que Feo, son ancien

(1) Voir sur ce point et sur tout ce qui touche la vie et l'œuvre de Pergolèse : *la Scuola musicale di Napoli e i suoi Conservatorii, con uno sguardo sulla storia della musica in Italia*, per Francesco Florimo; Napoli, 1882.

maître, était venu le visiter et le suppliait de suspendre son travail : « Hélas! murmura-t-il, je n'ai pas de temps à perdre si je veux tenir ma promesse. Triste, misérable ouvrage ! Dieu sait comment la postérité le jugera. Ils me l'ont payé dix ducats et je crois fermement qu'il ne vaut pas dix *baiocchi !* » Il eut du moins la consolation de le terminer. D'une main que glaçait l'agonie, il écrivit encore pour le violon, pour son instrument bien-aimé, l'admirable ritournelle du *Quando corpus morietur*. Puis il mourut et fut enseveli sans pompe dans la cathédrale de Pouzzoles. On y voit son tombeau, sur lequel on aimerait à lire le salut de Voltaire à Vauvenargues, cet autre mort jeune et charmant : « Adieu, belle âme et beau génie ! »

II

L'œuvre de Pergolèse se partage tout naturellement en ses deux chefs-d'œuvre : la *Servante maîtresse* et le *Stabat Mater*. L'un et l'autre sont du même génie, mais le second est d'une âme changée, émue et attendrie par la souffrance. Essayons de marquer ce passage; allons, ou plutôt élevons-nous, comme fit Pergolèse lui-même, de l'ironie à la pitié, du rire à la prière et de la terre au ciel.

Deux fois admirable est la *Servante maîtresse*. Elle l'est d'abord extérieurement par l'esprit, le mouvement et la clarté, par la vivacité et la verve, par la jeunesse, une insolente et triomphante jeunesse. Elle l'est encore, et plus au fond, par l'observation morale et l'étude des caractères. C'est une merveille de musique dramatique et de psychologie musicale à la fois. De ce petit *intermezzo* (1) comme d'un germe, d'une goutte de vie, sont nés l'opéra-comique français et l'opéra-bouffe italien. Chacun des deux genres est en quelque sorte une dilution de l'œuvre essentielle de Pergolèse, et ce que tous deux ont gagné en étendue, ils l'ont peut-être perdu en profondeur. Auprès de la *Servante maîtresse* il arrive que le *Barbier de Séville* semble superficiel, la *Dame Blanche* sentimentale et le *Domino noir* vaudevillesque. Une force existe en cette opérette de génie, que nulle part ailleurs on ne retrouve ainsi ramassée et intacte. Et cette force a quelque chose de primitif et de rude, parfois même une sécheresse, une âpreté, qu'en France comme en Italie la mélodie bientôt dépouillera.

(1) On appelait ainsi en Italie des ouvrages légers et comiques qui se jouaient entre deux actes d'un opéra sérieux « *per sollevare l'uditorio dalla soverchia attenzione* ».

Par ce nerf et cette verdeur le Pergolèse de la *Servante maîtresse* ressemble encore à Marcello. S'il n'eut jamais l'ampleur et la magnificence du grand Vénitien, il en eut d'abord la fermeté, la mélodie aux angles droits, aux arêtes vives. Et cette carrure mélodique fait toute l'œuvre un peu rigide, ou rigoureuse. Elle est charmante, exquise, mais avec un arrière-goût amer; œuvre sinon de moraliste, au moins de psychologue ironique et sans indulgence. Avant de l'élever sur les hauteurs divines du *Stabat*, comme Pergolèse a rabaissé l'idéal féminin! Impossible de railler avec plus de malice, pour ne pas dire de mépris, la vieille et pitoyable aventure des ancillaires amours. La *Servante maîtresse* représente par la musique une des formes les plus vulgaires de l'éternelle lutte, de la rencontre de l'homme et de la femme, terrible ou ridicule dès qu'elle n'est plus un duo mais un duel. Le duel est ici entre la vieillesse amoureuse et la jeunesse effrontée. Uberto peut prendre place dans le groupe des barbons classiques, à côté d'Arnolphe et de Bartolo; non, pas à côté : au-dessous, car son âme est plus médiocre que la leur. Quant à Serpina, Rosine auprès d'elle est une ingénue. Serpina, ce n'est pas la rusée pupille, ni même la soubrette maligne, c'est dans toute la réalité, presque dans tout le réalisme du mot, la servante. C'est plus encore : la femme, l'ennemie; non certes l'ennemie tragique, la guenon du pays de Nod, comme dit M. Dumas fils, mais l'ennemie charmante et mélodieuse, l'immortelle sirène. Celle-ci, fût-ce au pays napolitain, n'habite pas toujours les flots bleus; elle fait parfois le ménage, voire la cuisine, en « cotillon simple et souliers plats. »

Sous presque chaque page de la *Servante* affleure un fond de dureté. A tout moment une pointe aiguë dépasse et blesse. Du premier air d'Uberto, par exemple, il est impossible que l'oreille ne sente pas les aspérités. Quant au rôle de Serpina, c'est une merveille d'ironie impérieuse et cassante. Il n'est fait que de rythmes incisifs, de notes piquées, de phrases courtes, irritées et irritantes. Toutes ailées et toutes armées, c'est un essaim de guêpes que cet essaim de mélodies. Oui de mélodies, et de mélodies seulement. Jamais plus qu'ici le génie mélodique ne fut par lui-même et par lui seul efficace. Ici toute expression, toute vérité, toute beauté est contenue dans le chant. L'accompagnement, et par conséquent l'harmonie, existe à peine : le premier violon double constamment la voix, et les basses ne servent guère qu'à marquer la mesure. La mélodie de Pergolèse a fait comme Serpina elle-même : pour être plus agile, elle s'est court vêtue aussi.

La page capitale de la *Servante maîtresse*, le chef-d'œuvre du

chef-d'œuvre, est assurément le fameux duo, que Rousseau jadis admirait tant. C'est ici que la comédie musicale a son centre ou son sommet. Du duel entre les deux personnages voici la passe décisive. Serpina attaque la première, à fond et tout droit : « Vous m'épouserez, je le vois à ces petits yeux fripons, voleurs, malins; vous avez beau dire non, eux me font signe que si (1). » Hardie jusqu'à l'impudence, la phrase est musicale autant qu'expressive; elle chante et parle à la fois. Elle détache les mots à effet : *furbi, ladri, malignetti*. Tandis qu'elle escamote les : *no, no, no*, elle marque au contraire les : *si, si, si*, de notes brillantes. La riposte d'Uberto : « *Signorina, v'ingannate!*... Vous vous trompez, mademoiselle, » imite l'attaque : à la tonique répond la dominante; c'est la modulation classique, par où la symétrie s'établit dans le duo. Puis de la première phrase une autre se déduit, non plus impérieuse, mais coquette, prompte à se parer d'un rien : d'une syncope qui l'avive, d'un éclat spirituellement emphatique, d'un *rallentando* qui l'alanguit. Avec une largeur, une finesse aussi dont la musique de ce temps offre peu d'exemples, les deux caractères se développent en s'opposant. Aux agaceries de Serpina, à l'insolence de sa jeune victoire, Uberto ne répond déjà plus qu'en grondant, par une sorte de ronron sénile, à la fois honteux et satisfait. Toujours mélodique, rythmé toujours, presque symphonique parfois, le duo longtemps se poursuit, et jusqu'à la fin, en dépit de libres épisodes, d'incidences exquises, l'alternative et le choc des *no!* et des *si!* lui donnent la précision un peu sèche et comme la rigueur logique d'une discussion.

Cinquante-trois ans après le duo de la *Servante maîtresse*, entre un maître également et non plus une servante, mais une soubrette, sur des *si* et des *no* qui se répondront de même, un autre duo se chantera. Oui, tout autre sera dans les *Noces de Figaro* le duo du comte avec Suzanne. Ici encore la femme commande et triomphe; elle se moque, elle rit, et l'homme une fois de plus est sa dupe. Mais quelle différence! Dès les premières mesures: *Perche, crudel, fin'ora Farmi languir cosi!* quelle langueur en effet, au lieu de quelle vivacité! « *Languir* », voilà bien le mot qui donne le ton, voilà bien le diapason sentimental de presque tout ce duo. M. Cherbuliez à propos des *Noces* justement parlait un jour des « enchantemens d'une musique qui fond le cœur ». En vérité, de Pergolèse à Mozart, quelque chose en mu-

(1) Lo conosco a quegli occhietti
Furbi, ladri, malignetti,
Che, sebben voi dite no,
Pur accennano di si.

sique s'est fondu. Ne nous opposez pas qu'une illusion nous abuse et que nous transportons dans la musique des nuances qui ne sont que littéraires. Littéraires, il est vrai qu'elles le sont d'abord, et c'est entre les deux sujets et les deux situations, entre les personnages de l'intermède italien et ceux de la comédie de Beaumarchais que préexistent les différences. Si verdissante, comme dit Figaro, que soit Suzon, elle est moins haute en couleur, elle a quelque chose de moins cru, ou de moins dru, que Serpina. Elle aussi veut se faire épouser, mais ce n'est pas par son maître. Sans compter que ce maître, le bel Almaviva, n'est point un bonhomme Cassandre, et que sous les grands marronniers, ce soir, Suzette serait moins à plaindre que ne le sera Serpina en l'alcôve de son barbon. Tout cela, les mots sans doute le disent les premiers; mais en leur langage les notes le disent aussi. N'écoutons plus qu'elles; oublions s'il se peut le théâtre, les personnages et jusqu'aux paroles. Nous entendrons encore les mêmes choses. Nous les entendrons en un sens moins précis peut-être et moins particulier, mais plus profond. Nous entendrons qu'il ne s'agit pas seulement ici de deux duos ou de deux comédies, mais de deux états ou de deux étapes de la sensibilité. Nous reconnaîtrons qu'un souffle tiède et d'une divine douceur a passé, et qu'il s'est insinué dans la musique, dans l'âme mystérieuse des sons, pour la renouveler et l'attendrir.

III

De cette douceur nouvelle, avant Mozart et chez Pergolèse déjà, nous allons trouver les prémices. Il y a dans l'œuvre du maître napolitain trois *canzones* où l'on voit en quelque sorte la mélodie de la *Servante maîtresse* se détendre et s'assouplir. La première dit ceci : « Toute peine, fût-ce la plus cruelle, cette âme affligée, désolée, la supporterait, si du moins elle caressait l'espérance de pouvoir se consoler. Mais, hélas! tout espoir lui manque; il n'y a moyen, il n'y a lieu de rien espérer (1). » — Et de la seconde *canzone* voici le texte : « Si tu m'aimes, si tu soupires pour moi seule, gentil berger, je plains ton martyre et

(1) Ogni pena più spietata
Soffriria quest' alma afflitta,
Desolata,
Se godesse la speranza
Di potersi consolar.
Ma, ohime! cade ogni speme,
Non c'è luogo, non c'è vita,
Non c'è modo di sperar!

j'aime ton amour. Mais si tu penses que toi seul je te doive aimer en retour, oh! alors, petit berger, tu risques fort de te méprendre. Belle rose de pourpre, qu'aujourd'hui cueillera Silvie! Sous le prétexte de l'épine, elle la dédaignera demain. Mais des hommes le conseil par moi ne sera pas suivi, et parce que j'aime le lis, je ne dédaignerai pas les autres fleurs (1). »

Charmantes l'une et l'autre, les deux romances ont le même charme. Voici que sur la mélodie de Pergolèse une ombre s'est répandue. Le mode d'abord a changé : le mineur alangui succède au majeur éclatant. Ce n'est pas tout : cette mélodie, si droite, si ferme dans la *Servante*, ondule ici et ploie ; elle se laisse fléchir et même elle se laisse orner. Oh! d'ornemens légers et mélancoliques, mais enfin d'ornemens. Ainsi parée, bien que naturelle encore, rêveuse déjà mais encore souriante, elle est deux fois délicieuse. Lisez surtout la déclaration ou l'avertissement au petit berger. Ce morceau, dans le recueil d'où nous le tirons, se trouve à côté d'un air de Serpina; mais qu'il en est éloigné par le sentiment! Qu'il y a de distance entre ces deux âmes de femme! Qu'il y a loin de cette sécheresse à cet attendrissement! Là tout s'accusait en relief; ici tout s'enveloppe et se voile, plus rien ne heurte et plus rien ne froisse. La chanteuse inconnue trahira le *pastorello;* elle s'en accuse d'avance, mais elle s'en excuse aussi, et dans cette excuse féminine on sent un si joli regret, un si gentil chagrin dans cet aveu de fragilité, d'impuissance à demeurer fidèle, qu'avec une indulgente tristesse on ne peut ici que sourire et pardonner.

Pergolèse eut non seulement la grâce dans la mélancolie, mais jusque dans la douleur. Il a laissé un de ces chants extraor-

(1) Se tu m'ami, se tu sospiri
Sol per me, gentil pastor,
Ho dolor dei tuoi martiri,
Ho diletto del tuo amor.
Ma se pensi che soletto
Io ti debbo riamar,
Pastorello, sei soggetto
Facilmente a t'ingannar.

Bella rosa porporina
Oggi Silvia scéglierà,
Colla scusa della spina
Doman poi la sprezzerà.
Ma degli uomini il consiglio
Io per me non seguirò :
Non perche mi piace il giglio,
Gli altri fiori sprezzerò.

Ces deux romances figurent dans un recueil de vieux airs italiens qu'on ne saurait trop recommander : *Arie antiche, raccolte per cura di A. Parisotti;* chez Ricordi.

dinaires, uniques même, où semblent aboutir et se résumer des siècles de beauté ; un de ces chants qui suffiraient à témoigner d'un art et à permettre de le reconstituer, alors que tout, hormis ce chant, en aurait péri. Oui, ne demeurât-il de la mélodie italienne que le *Tre giorni son che Nina*, on en connaîtrait la tristesse, comme par le *Cieli immensi* de Marcello on en connaîtrait la joie.

« Depuis trois jours, Nina sur sa couche est étendue. Fifres, cymbales, timbales, éveillez ma Ninette, et qu'elle ne dorme plus (1). » Voilà tout : trois lignes de poésie, huit lignes de musique, et un chef-d'œuvre. Je n'en connais pas de plus court. Surtout je n'en connais pas de plus exclusivement mélodique. Nulle part la mélodie italienne n'offre rien de moins harmonisé, rien de plus linéaire et de plus nu. Mais de ces lignes le dessin est adorable ; divins sont les contours de cette nudité. Il y a même ici, comme en toute beauté parfaite, de la raison, de la logique, et de cette phrase musicale il faut admirer jusqu'à la syntaxe. Si brève qu'elle soit, comme elle est composée ! comme elle s'équilibre avec symétrie et sans raideur ! Elle ne module même pas, ou à peine, et passant dans le ton relatif mineur, elle le traverse, mais sans s'y arrêter. Est-il nécessaire de signaler, ou de rappeler, car tout cela est connu, le lyrisme de l'apostrophe : *Pifferi, cembali, timpani!* Faut-il montrer comment ce nouveau motif se déduit du premier et comment il le ramène? Qui donc enfin, n'eût-il entendu qu'une seule fois monter la gamme déchirante : *Svegliatemi Ninetta!* n'en a conservé dans son âme la trace et comme le sillon douloureux ! Un mystère plane sur cette page sublime, un mystère d'amour et de deuil. Qui dira quelle fut Ninette, et sous quel balcon désert, sous quelle fenêtre à jamais close, la triste aubade fut chantée ! Elle a quelque chose de funèbre ; ce n'est point une endormie qu'elle veut éveiller, c'est une morte. On songe en l'écoutant à toutes les vierges de la poésie et de l'histoire que le trépas a pâlies, à l'une d'elles surtout : à la jeune fille de l'Évangile, que ressuscita Jésus. Pour elle aussi « déjà les musiciens et les joueurs de flûte étaient arrivés. » — *Pifferi, cembali*... Telle est l'ardeur de cet appel, qu'une douleur véritable lui demanderait peut-être un pareil miracle ; peut-être devant une morte bien-aimée, ce chant vous monterait-il au cœur avec l'espoir insensé, presque l'attente de la voir se réveiller.

(1) Tre giorni son che Nina a letto se ne sta.
Pifferi, cembali, timpani,
Svegliate mi Ninetta, acciò non dorma più.

IV

Le *Stabat Mater* n'est pas plus beau. Pergolèse avait chanté la souffrance humaine avec tant de noblesse, de tendresse et de pureté, qu'il n'eut qu'à chanter ainsi les divines souffrances pour les chanter dignement.

Il n'est pas sans intérêt, en achevant ces trois études sur la musique italienne, de rencontrer un même sujet, que, du XIIIe siècle au XIXe, dans la forme et selon l'idéal particulier à chaque époque, cette musique a traité quatre fois. *Stabat* liturgique, *Stabat* de Palestrina, *Stabat* de Pergolèse et de Rossini, le cycle de ces quatre œuvres enferme l'évolution complète et pour ainsi dire la courbe totale du génie italien.

Le *Stabat Mater* de la liturgie a été attribué à divers auteurs : à saint Grégoire le Grand, à saint Bonaventure, à Innocent III et au bienheureux Jacopone de Todi. D'après l'opinion la plus répandue aujourd'hui et la mieux défendue, il paraît être décidément l'œuvre de Jacopone, de ce franciscain violent et tendre, qui fut un pamphlétaire impitoyable et un poète délicieux (1). En tout cas on ne connaît pas de copie du *Stabat* antérieure au XIIIe siècle. Que Jacopone l'ait ou non chanté le premier, ce sujet de la compassion de la Vierge hantait l'imagination du temps. Il revient souvent dans les laudes, ces chants dialogués et représentés même quelquefois par les confréries et les associations religieuses. Voici notamment, telle que la rapporte M. Gebhart (2), une laude pour le temps de la Passion. La Vierge, le Christ, le peuple et le poète lui-même se répondent : « O Pilate, ne tourmente pas mon fils. Je puis te prouver qu'on l'a accusé à tort. — Crucifie-le! Crucifie-le, l'homme qui se dit notre roi. Selon notre loi il a péché contre le Sénat. — Dame, regarde! ils ont pris son bras, l'ont étendu sur la croix, ont cloué la main. — Mère, pourquoi es-tu venue? Tu me portes un coup mortel par tes larmes.—Mon fils, on m'avait appelée. Mon enfant, mon père, mon époux, mon enfant, qui t'a dépouillé?... Mon fils, tu as rendu l'âme, mon fils blanc et vermeil, tu m'as donc abandonnée, mon fils blanc et blond,

(1) Sur l'attribution du *Stabat* à Jacopone di Todi, voir :

B. Hauréau, de l'Institut, *Notices et extraits de quelques manuscrits latins*, t. VI, p. 188 : analyse du manuscrit 333, année 1893;

Ulysse Chevalier, *Poésie liturgique traditionnelle* Desclée, Tournai, 1894, p. 277; — *Poésie liturgique du moyen âge* Lyon, Emmanuel Vitte, 1892.

Sur la curieuse figure de Fra Jacopone, consulter : A.-F. Ozanam, *les Poètes franciscains en Italie au XIIIe siècle;* Paris, Lecoffre; et M. Emile Gebhart, *l'Italie mystique;* Paris, Hachette.

(2) *Op. cit.*

mon fils, visage charmant, mon fils, pourquoi le monde t'a-t-il si cruellement outragé? Jean, fils qui viens de m'être donné, ton frère est mort, et j'ai senti le couteau qui m'a été prophétisé et qui a tué d'une même blessure la mère et son enfant. »

Voilà, sous la forme dramatique, le sujet dont la séquence latine donne la forme lyrique. Quant à la musique du *Stabat*, est-elle comme le texte l'œuvre de Jacopone? Bien que rien ne le prouve, il est permis de le croire, car Jacopone était musicien et musicien compositeur; mais il se pourrait aussi qu'il eût adapté les paroles du *Stabat* à quelque mélodie populaire de son temps et de son pays. Tout le monde connaît le *Stabat* liturgique; pour le bien connaître, il faut l'entendre le soir du vendredi saint à Notre-Dame, chanté par des centaines de voix d'hommes, escortant de son grave unisson les reliques portées à travers les nefs : les épines, le clou, l'éclat sacré du bois même contre lequel s'est tenue debout la Mère douloureuse. « La liturgie catholique, écrit Ozanam (1), n'a rien de plus touchant que cette complainte si triste, dont les strophes monotones tombent comme des larmes; si douce qu'on y reconnaît bien une douleur toute divine et consolée par les anges; si simple enfin dans son latin populaire, que les femmes et les enfans en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et par le cœur. »

Ozanam a raison; le *Stabat* est simple, il est triste et il est doux. Peut-être même un peu trop doux : hommage de pieux respect plutôt que de tendresse émue. Il manque à cette psalmodie en majeur la note pathétique, cette note sensible altérée, par exemple, qui fait si tragique un autre chant contemporain du *Stabat*, le *Dies Iræ*. Tous deux se ressemblent encore par l'affranchissement des lois prosodiques, par le rythme et la notation en longues valeurs isochrones. Mais tandis que la mélodie du *Dies Iræ* commence par descendre, celle du *Stabat* monte au contraire, comme pour se dresser elle aussi debout au pied de la croix. Enfin la plus notable particularité du *Stabat* liturgique, par laquelle il se distingue de tous les autres, c'est la division en strophes identiques. Elle donne au chant un grand caractère d'unité, quelque chose aussi de surnaturel, de supérieur à la brièveté de nos douleurs humaines, quelque chose d'inconsolable éternellement.

Le *Stabat* de Palestrina n'est pas moins un que celui de la liturgie; il l'est seulement par d'autres moyens : non plus par la répétition, mais par la continuité. Sans un arrêt et sans une re-

(1) *Op. cit.*

dite, il se développe, beau de toutes les beautés qui font décidément de la musique palestrinienne la musique religieuse par excellence, la divine musique. Nous-même en ce moment, après tant de jours passés dans l'enchantement de la mélodie, de la plus magnifique et la plus touchante, celle des Pergolèse et des Marcello, il nous plaît de revenir un instant au vieux maître de l'harmonie et de goûter une dernière fois l'infinie douceur des consonances inaltérées. Le *Stabat* de Palestrina est écrit pour deux chœurs à quatre voix, tantôt alternés, tantôt réunis. Dès le premier verset ils se répondent. Des accords, puis des accords, et des accords toujours s'enchaînent; toujours parfaits, leur perfection successive s'engendre pour ainsi dire elle-même à l'infini. Ils flottent longuement et lentement ils descendent, comme feraient des voiles légers, des brumes ou des ombres. Ils créent autour de nous une atmosphère, un asile où l'âme en repos, en solitude et en sûreté, s'enveloppe de tendresse et de mélancolie. Bien que cette mélancolie et cette tendresse se soutiennent jusqu'au bout, Palestrina pourtant a rompu ici avec la monotonie du chant liturgique. Il a introduit dans la longue complainte tout ce que la forme de la polyphonie vocale comporte de variété, de liberté même. Musique avant tout intérieure et contemplative, avons-nous dit naguère. Il faut le redire devant ce dernier chef-d'œuvre de contemplation et d'intériorité. Sans jamais s'emporter au dehors, sans quitter le domaine inviolé de la méditation et de la prière, cette musique arrive à surprendre et à noter les moindres mouvemens, les nuances les plus délicates. Ouvrons le *Stabat* palestrinien à ce tercet :

Vidit suum dulcem natum
Moriendo desolatum,
Dum emisit spiritum.

Nous trouvons sur les derniers mots une explosion presque dramatique, un échange entre les deux chœurs d'accords sonnant à pleines voix, unis pour finir dans un majeur éclatant. Lisons encore :

Eia! Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac ut tecum lugeam.

« O mère, source d'amour, faites que je sente la force de votre douleur, faites que je pleure avec vous! » — Que voyons-nous ici? Une légère altération de rythme : changement de la mesure à quatre temps en mesure à trois temps; la carrure par conséquent détruite, le mouvement soudain ralenti; enfin l'éclat des

voix brusquement étouffé. Il n'en faut pas davantage au génie de Palestrina pour marquer délicieusement le passage du récit à l'oraison. Le regard alors quitte la croix et s'abaisse; l'âme se reploie et se referme avec un adorable mouvement d'humilité, de mystique pudeur. Elle s'applique la leçon terrible; elle s'approprie les mérites du sang divin et des divines larmes. Ce tercet mystérieux après ce tercet tragique, c'est en quelque sorte la conclusion pratique du spectacle sacré; c'est la morale naissant de la foi; c'est le dernier trait d'une psychologie religieuse si profonde et si fine, que toute autre paraît superficielle et sommaire à côté.

Toute autre, celle d'un Pergolèse exceptée. Nulle part aussi bien qu'en deux ou trois versets de l'un et de l'autre *Stabat*, n'apparaît la même perfection également réalisée par deux procédés aussi divers : polyphonie et mélodie. La voici enfin, la mélodie idéale; belle deux fois, de beauté et de vérité, la voici telle que l'Italie l'a faite, hélas! et telle que bientôt elle la défera. En écoutant la première strophe du *Stabat* de Pergolèse, souvenez-vous des *Psaumes* de Marcello. Vous sentirez qu'à la mélodie alors manquait encore l'onction, manquait encore l'amour. Rien ne lui manque plus désormais. Elle ne s'est pas seulement attendrie; elle s'est allongée aussi. Le souffle en est devenu plus durable à la fois et plus doux. Quel exorde musical eut jamais chez Marcello cette flexibilité de lignes, ces contours ployans et cette « longueur de grâces »? La phrase de Pergolèse, il est vrai, n'ose encore aller que de la tonique à la dominante; elle ne suit que la modulation primitive et en quelque sorte le raisonnement élémentaire de la logique musicale, mais elle le suit plus librement. Elle arrive au même but que la phrase de Marcello, mais par un plus aimable chemin, où l'on commence à rencontrer des haltes et des fleurs. La mélodie n'est pas encore ornée, mais déjà elle n'est plus nue. Enfin, par un dernier égard, par un raffinement suprême de respect et de tendresse, Pergolèse n'a voulu confier qu'à deux voix de femmes le plus féminin des chants sacrés. Toute voix masculine lui sembla trop rude, fût-ce pour compatir à de maternelles douleurs.

Mais, dans l'histoire de l'art italien, le *Stabat* de Pergolèse ne marque pas seulement un point d'arrivée; il indique aussi un point de départ. On y trouve la mélodie fixée en la plénitude, en la perfection de son être; on l'y entrevoit déjà penchant du côté où elle tombera un jour. Telle ou telle strophe, le *Quæ mœrebat* ou l'*Inflammatus*, contient le germe d'un mal, le principe d'une décadence qui sera brillante, somptueuse même, mais qui sera la décadence pourtant. « *Quæ mœrebat et dolebat;* elle qui s'affligeait

et souffrait. » Par quelle singulière contradiction ces tristes paroles ont-elles provoqué, chez Pergolèse, et jusque chez Palestrina, ce mouvement et presque ce transport! Oui, Palestrina lui-même les a revêtues le premier non seulement de force, mais d'allégresse. Il les a marquées de syncopes éclatantes, en deux ou trois mesures où s'annonce, deux siècles à l'avance, l'air éclatant et syncopé aussi de Pergolèse. A cet air, écrit pour *contralto*, le timbre de cette voix donne, il est vrai, quelque gravité. Mais avec cela, malgré cela, quel accent de fête! Quel retour, quelle rentrée dans l'art religieux, de l'âme italienne, de l'âme de joie retrouvée et incapable de se contraindre à de trop longues douleurs! Admirons ici la beauté pour elle-même, en elle-même, et non plus au service de la foi. Une strophe pareille n'est plus d'église, mais de concert, presque de salon. C'est dans un salon, d'ailleurs attentif et recueilli (on était en carême), mais enfin dans un salon, que nous entendîmes pour la première fois le *Stabat* de Pergolèse, et des pages comme celle-ci n'y parurent point déplacées. Une assistance choisie, un peu mondaine, écoutait; les deux cantatrices étaient en toilette sombre, mais en toilette pourtant, et cette œuvre et ce milieu s'accordaient harmonieusement.

Si maintenant du *Stabat* de Pergolèse, ne fût-ce que pour un instant, nous passions à celui de Rossini, c'est là que nous trouverions le germe, le germe fâcheux épanoui : non plus seulement comme dans Pergolèse quelques touches trop vives, mais un éclat continu et parfois blessant; une œuvre d'un bout à l'autre retentissante de joie; toute onction absente, toute douleur méconnue; toute prière changée en cavatine d'opéra, l'arbre de la croix disparu sous les fleurs. Corruption, avons-nous dit, et décadence. Mais est-ce bien ce qu'il faut dire? Qu'y a-t-il après tout ici que le terme fatal d'une évolution nécessaire, l'emportement de l'âme italienne jusqu'au bout, jusqu'au delà de soi-même, le triomphe du génie d'une race se soumettant un sujet au lieu de s'y soumettre? N'en est-il pas ainsi toujours, et des artistes, des grands artistes, lesquels furent jamais les plus nombreux, ceux qui s'effacent ou ceux qui s'affirment? Ailleurs même qu'en Italie, en Flandre, rappelez-vous au milieu de quelles fanfares de couleurs, de quelles symphonies triomphales, expire sur les toiles de Rubens le fils de la Mère désolée. Souvenez-vous de certaine *Montée au Calvaire*, qui se voit au musée de Bruxelles. « Le Christ est mourant de fatigue, sainte Véronique lui essuie le front; la Vierge en pleurs se précipite et lui tend les bras; Simon le Cyrénéen soutient le gibet; — et, malgré ce bois d'infamie, ces femmes en larmes et en deuil, ce supplicié rampant sur ses genoux, dont la

bouche haletante, les tempes humides, les yeux effarés font pitié, malgré l'épouvante, les cris, la mort à deux pas, il est clair pour qui sait voir, que cette pompe équestre, ces bannières au vent, ce centurion en cuirasse qui se renverse sur son cheval avec un beau geste, et dans lequel on reconnaît les traits de Rubens, tout cela fait oublier le supplice et donne la plus manifeste idée d'un triomphe. Telle est la logique particulière de ce brillant esprit. On dirait que la scène est prise à contresens, qu'elle est mélodramatique, sans gravité, sans majesté, sans beauté, sans rien d'auguste, presque théâtrale. Le pittoresque, qui pouvait la perdre, est ce qui la sauve; la fantaisie s'en empare et l'élève. Un éclair de sensibilité vraie la traverse et l'ennoblit. Quelque chose comme un trait d'éloquence en fait monter le style. Enfin je ne sais quelle verve heureuse, quel emportement bien inspiré, font de ce tableau justement ce qu'il fallait qu'il devînt, un tableau de mort triviale et d'apothéose (1). »

Tâchons d'entendre certaines pages de musique italienne, le *Quæ mœrebat* de Rossini, par exemple, et même celui de Pergolèse, comme Fromentin voyait certains tableaux de Rubens. Laissons-nous gagner nous aussi par cet emportement bien inspiré, cette verve heureuse, par ces traits d'éloquence et ces éclairs, par cette mélodie qui sauve ce qu'elle pouvait perdre et change le deuil en apothéose. Au fond a-t-elle si grand tort? Que s'est-il accompli sur le Calvaire? Un mystère d'horreur, mais aussi de bénédiction; un forfait, mais un bienfait inouï. De la mort passagère y naquit la vie éternelle, et Pergolèse, en éclairant de quelque joie son douloureux sujet, n'a peut-être fait que le mieux comprendre, et le révéler plus profondément.

Et puis, et surtout n'enviez pas au jeune mourant ce furtif sourire, ce rayon sitôt évanoui. Un jour peut-être (en son pays il en est de si beaux!) un jour il aura regardé au dehors, et voyant que le ciel était pur et que les flots étaient bleus, il aura cru guérir, il aura cru revivre. Alors son cœur a battu d'espoir, il a chanté son illusion ravie, la mélodie heureuse a oublié les tristes paroles, et à cet oubli d'un instant la Mère de douleurs elle-même aura certainement pardonné.

Aussi bien cet instant fut court. « Quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, la mort s'est offerte à sa vue (2). » Le dernier tercet du *Stabat* de Pergolèse est sublime. « *Quando corpus morietur*... Quand mourra le corps, faites qu'à l'âme soit

(1) Eugène Fromentin, *les Maîtres d'autrefois*.
(2) Vauvenargues.

donnée la gloire du Paradis. » Je ne sais pas une autre page de musique où la mort soit ainsi acceptée, où soit ainsi demandé le ciel. Cela est encore plus ravissant, encore plus divin que l'*Eia mater* de Palestrina. Le retour sur soi-même est ici plus direct et surtout plus douloureux. Pauvre enfant, qui chantait à la fois et l'agonie divine et sa propre agonie! *Quando corpus morietur*. En cette strophe finale, quelle poignante douceur! Les paroles semblent ne prier que vaguement et de loin pour notre corps à tous qui doit mourir un jour; mais les notes prient, et de quelle immédiate et personnelle prière! pour un pauvre corps, hélas! qui va mourir aujourd'hui!

Nous prendrons ici congé de la mélodie italienne. Après l'avoir aperçue ou plutôt soupçonnée sous la polyphonie de Palestrina, nous l'avons vue se dégager et croître, acquérir avec Marcello toute sa force, toute sa grâce avec Pergolèse, et donner, pour ainsi dire, en la même saison, des fruits avec des fleurs. Si grands que soient les maîtres qui suivront, ils ne le seront pas plus que le maître des *Psaumes* et celui du *Stabat;* d'un chant de Pergolèse, un chant du seul Mozart pourra surpasser la beauté, et Mozart n'est pas Italien, ou ne l'est qu'à demi. Deux fois, à la fin du XVIe et au milieu du XVIIIe siècle, le génie musical italien a réalisé l'idéal. Il a porté jusqu'à la perfection deux formes de l'art : la polyphonie vocale et la mélodie. Une troisième forme va naître, qui ne naîtra point italienne. Plus de dix années avant la mort des Pergolèse et des Marcello, elle s'élaborait sur le clavier de Sébastien Bach (1). Ce n'est encore que la fugue; mais vienne seulement Haydn, ce sera la symphonie, et par la symphonie une fois encore la musique sera renouvelée.

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) La première partie du *Clavecin bien tempéré* date de 1722.

LA HONGRIE

ET L'OPPOSITION CROATE

I

Il faut remonter aux événemens de 1849 pour trouver les traces, d'ailleurs sanglantes, du seul conflit entre Hongrois et Croates dont le public se soit jamais occupé. Les contemporains y virent moins, du reste, l'effet d'une rivalité de races qu'un élan populaire de loyalisme qui se portait au-devant d'une révolution. C'est l'une et l'autre cause qui mirent ces peuples aux prises : la première seule subsiste, car le chemin de la rébellion a été, pour les Hongrois, celui du pouvoir. La constitution de 1867 en a fait les associés, souvent impérieux, de la politique autrichienne. A l'intérieur ils gouvernent la descendance des hommes qui leur rappelèrent jadis leurs devoirs de sujets. Il ne paraît point que cette bienveillante ironie du sort leur inspire un gouvernement paternel. Ils ont contraint la Transylvanie à poser, devant l'Europe, la question roumaine. La question croate est moins connue. L'intérêt va naturellement à qui l'appelle, et, hors de la monarchie ou de l'armée, les Croates ont rarement su faire parler d'eux.

En France, ils n'éveillent que des souvenirs militaires. Ils ont servi contre nous, quelquefois avec nous; l'histoire mêle leur nom à la rumeur de toutes nos grandes guerres; la légende en a fait les Cosaques de l'empire autrichien. La campagne improvisée qui les conduisit, en 1849, sous les murs de Vienne, si elle ajoute à leur gloire, ne change rien à leur physionomie. Nous avons peine à nous les figurer aujourd'hui sous les traits d'un peuple constitutionnel.

donnée la gloire du Paradis. » Je ne sais pas une autre page de musique où la mort soit ainsi acceptée, où soit ainsi demandé le ciel. Cela est encore plus ravissant, encore plus divin que l'*Eia mater* de Palestrina. Le retour sur soi-même est ici plus direct et surtout plus douloureux. Pauvre enfant, qui chantait à la fois et l'agonie divine et sa propre agonie! *Quando corpus morietur*. En cette strophe finale, quelle poignante douceur! Les paroles semblent ne prier que vaguement et de loin pour notre corps à tous qui doit mourir un jour; mais les notes prient, et de quelle immédiate et personnelle prière! pour un pauvre corps, hélas! qui va mourir aujourd'hui!

Nous prendrons ici congé de la mélodie italienne. Après l'avoir aperçue ou plutôt soupçonnée sous la polyphonie de Palestrina, nous l'avons vue se dégager et croître, acquérir avec Marcello toute sa force, toute sa grâce avec Pergolèse, et donner, pour ainsi dire, en la même saison, des fruits avec des fleurs. Si grands que soient les maîtres qui suivront, ils ne le seront pas plus que le maître des *Psaumes* et celui du *Stabat;* d'un chant de Pergolèse, un chant du seul Mozart pourra surpasser la beauté, et Mozart n'est pas Italien, ou ne l'est qu'à demi. Deux fois, à la fin du XVIe et au milieu du XVIIIe siècle, le génie musical italien a réalisé l'idéal. Il a porté jusqu'à la perfection deux formes de l'art : la polyphonie vocale et la mélodie. Une troisième forme va naître, qui ne naîtra point italienne. Plus de dix années avant la mort des Pergolèse et des Marcello, elle s'élaborait sur le clavier de Sébastien Bach (1). Ce n'est encore que la fugue; mais vienne seulement Haydn, ce sera la symphonie, et par la symphonie une fois encore la musique sera renouvelée.

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) La première partie du *Clavecin bien tempéré* date de 1722.

LA HONGRIE

ET L'OPPOSITION CROATE

I

Il faut remonter aux événemens de 1849 pour trouver les traces, d'ailleurs sanglantes, du seul conflit entre Hongrois et Croates dont le public se soit jamais occupé. Les contemporains y virent moins, du reste, l'effet d'une rivalité de races qu'un élan populaire de loyalisme qui se portait au-devant d'une révolution. C'est l'une et l'autre cause qui mirent ces peuples aux prises : la première seule subsiste, car le chemin de la rébellion a été, pour les Hongrois, celui du pouvoir. La constitution de 1867 en a fait les associés, souvent impérieux, de la politique autrichienne. A l'intérieur ils gouvernent la descendance des hommes qui leur rappelèrent jadis leurs devoirs de sujets. Il ne paraît point que cette bienveillante ironie du sort leur inspire un gouvernement paternel. Ils ont contraint la Transylvanie à poser, devant l'Europe, la question roumaine. La question croate est moins connue. L'intérêt va naturellement à qui l'appelle, et, hors de la monarchie ou de l'armée, les Croates ont rarement su faire parler d'eux.

En France, ils n'éveillent que des souvenirs militaires. Ils ont servi contre nous, quelquefois avec nous ; l'histoire mêle leur nom à la rumeur de toutes nos grandes guerres ; la légende en a fait les Cosaques de l'empire autrichien. La campagne improvisée qui les conduisit, en 1849, sous les murs de Vienne, si elle ajoute à leur gloire, ne change rien à leur physionomie. Nous avons peine à nous les figurer aujourd'hui sous les traits d'un peuple constitutionnel.

Sous cet aspect pourtant, la Croatie intéresse à bien des égards. L'histoire de sa constitution, sa constitution elle-même, découvrent la source psychologique des conflits de race, la diversité des tempéramens qui nous apparaissent, le Magyar, dans la plénitude de ses appétits et de ses ressources, le Slave, à l'état pour ainsi dire occidental et isolé. Derrière la question croate, on voit poindre la nouvelle question d'Orient, l'évolution lente et chaotique des Jugo-Slaves vers l'unité, je ne sais quelle rosée d'avenir qui fertilisera ces vieux champs de bataille de la chrétienté et de l'Islam. Au premier plan, et déjà acquises à l'histoire, des figures puissantes ou originales : Strossmaier, expression unique et harmonieuse du génie slave-latin; Mazuranic, le ban national poète; Starcevic, la première organisation démocratique de son pays. Dans le lointain, des foules colorées, de vieilles mœurs, des lucidités surprenantes alternées d'enfantillages, des enthousiasmes rythmés sur des chansons presque lugubres, l'arrière-garde des invasions ottomanes, la Bosnie et ses minarets enchâssés dans la patrie jugo-slave, champ de cimetières chrétiens de la cathédrale de Djakovo à Saint-Blaise de Raguse. — Foulée de souvenirs; monde qui s'élabore; peuple qui attend.

C'est en 1860, après la guerre d'Italie et la chute du ministère Bach, que se présenta, pour la Croatie, le passage difficile de la vie traditionnelle aux expériences parlementaires. Une diète fut réunie à Agram, comme dans tous les centres de la monarchie, sorte de Constituante consultative dont la composition, d'ailleurs, était réglée par le diplôme de convocation.

L'objet qui la préoccupa d'abord, et duquel dépendaient, du reste, les solutions ultérieures, consistait moins à dresser une liste de garanties constitutionnelles qu'à préciser la nature du lien qui rattachait le pays à la couronne. Nul ne contestait le souverain; mais en quelle qualité serait-il reconnu pour tel? Ce n'était pas une question de mots. Si la Diète ne voulait voir dans sa personne que le roi de Croatie, elle réclamait l'autonomie, solidaire, ou peu s'en faut, de l'établissement dans tout l'empire du système fédératif, dont, à ce moment même, Strossmaier plaidait l'opportunité au Reichsrath de Vienne. C'était la solution doctrinale et ambitieuse. — Si la Diète y renonçait, il lui fallait opter entre l'empereur d'Autriche et l'héritier de la couronne de Saint-Étienne, et accepter les conséquences d'un protectorat politique : l'allemand ou le magyar.

La majorité de la Diète penchait à l'autonomie. C'était justement celui des trois partis sur lequel, au fond, on ne la consul-

tait pas. Ni la cour, ni les représentans des nationalités dominantes n'envisageaient le fédéralisme comme la première étape de l'évolution constitutionnelle. Du reste, de Vienne et de Pesth, les Croates recevaient des avances. Deak, qui cherchait alors pour son pays des alliés contre le germanisme, leur tendait son historique *page blanche*, avec prière d'y inscrire la formule d'un accord politique avec la Hongrie. Le ministère viennois appuyait sur les souvenirs de 1849, faisait valoir son néo-libéralisme, et flattait, en outre, une ambition populaire entre la Save et l'Adriatique : la reconstitution du vieux royaume tri-unitaire aux trois fleurons de Croatie, Slavonie, Dalmatie.

Ces sollicitations en partie double ne profitent qu'aux habiles. Elles ne profitent surtout qu'aux hommes qui savent ce qu'ils veulent et restent unis pour le vouloir. La Diète de 1861 ne sut répondre opportunément ni à Pesth, ni à Vienne. Dès le début elle se divisa. Les uns, sous le nom de parti *national*, s'obstinèrent à réclamer l'autonomie; les autres, que l'opinion devait baptiser *magyarons*, — le nom, du reste, a survécu, — conseillèrent inutilement l'entente avec les Hongrois. Dans le fond, comme il arrive presque toujours en pareille matière, ce ne sont pas les opinions qui parlaient, mais les intérêts et surtout les tempéramens. A l'aversion du despotisme autrichien, au besoin longtemps comprimé d'être à soi, les *nationaux* mêlaient une conception presque trop fière des droits et des destinées de leur patrie. La Croatie militante de Jellacic et littéraire de Louis Gaj s'exprimait par leur bouche. Du côté des *magyarons* inclinaient, par une association singulière, l'opportunisme aristocratique et les passions blessées, — magnats escomptant, dans un retour aux institutions traditionnelles, la restauration des privilèges abolis en 1848, — patriotes démocrates, en petit nombre, qu'un instinct semi-révolutionnaire, un grain de folie libérale, poussaient vers la patrie de Kossuth, en aversion d'une cour classique dans les annales de l'autorité.

Le parti national dominait à la Diète. Il en profita pour faire œuvre théorique de Constituante. Sa grande préoccupation, — qui s'affirme dans un acte resté célèbre, — fut d'établir qu'aucun *rapport de droit* ne préexistait entre les Croates et la Hongrie. Le même esprit lui dicta une adresse à la Couronne, portant refus de nommer des délégués aux conseils de l'Empire.

A la suite de l'adresse, la Diète fut dissoute. C'était au ministère à prendre son temps : il ne la convoqua de nouveau qu'en 1865. Dans cette assemblée un troisième parti se dessine. Il s'appelle *autonome*, et l'ironie veut que ce titre couvre une

renonciation partielle à l'autonomie doctrinale, sous forme d'entente avec le cabinet viennois; elle veut aussi que ce groupe, le plus positif en l'état des circonstances, ait pour chef un poète. C'est Ivan Mazuranic, l'auteur de *Cengic-Aga*. — Mazuranic avait raison : l'heure n'était pas aux réminiscences du ministère Bach, mais à l'option en faveur de l'Autriche. Ce choix conciliait aux Croates les bonnes grâces de la cour, les abritait contre les rancunes des Magyars, surtout leur restituait le contact politique avec la Dalmatie qu'au détriment de l'unité jugo-slave le hasard des événemens leur avait fait perdre.

Tant de dissentimens devaient aboutir à la pire des solutions. C'est à Pesth que, de guerre lasse, la Diète finit par envoyer des délégués. Les négociations commencèrent l'année même de Sadowa, sous le ministère Belcredi. Malheureusement pour les Croates, le temps de la *page blanche* est passé. Les Hongrois qui ont temporisé avec Vienne, et pour cause, se pressent moins encore de conclure avec Agram. La sagacité de leurs hommes d'État pressent une humiliation de la politique et des armes autrichiennes, l'*Ausgleich* qui en sera la conséquence, et la soumission des Jugo-Slaves au régime qu'on voudra bien leur accorder. Leur tactique se borne à traîner la discussion, au point d'alarmer la dignité de M[gr] Strossmaier, qui abandonne avec éclat ses collègues de la délégation croate. Sur ces entrefaites, la guerre éclate; les revers fraient le chemin aux ambitions hongroises; le successeur de Belcredi, Beust, entre résolument dans la voie du dualisme, qui reçoit, un an après, sa forme organique. La question des nationalités était résolue au profit des dominantes; les rêves d'autonomie croate sombraient dans la fiction politique de la Transleithanie.

La Diète d'Agram refusa de se faire représenter à Pesth, aux fêtes du couronnement. C'était un acte ombrageux et inhabile. Elle fut dissoute le 25 mai 1867. On ne la supposait pas assez souple, on la sentait trop froissée surtout pour renouer avec elle des négociations. Presque à la même époque un ordre de la cour, coloré d'une mission vague, éloignait M[gr] Strossmaier. L'évêque vint à Paris, où le hasard lui fit rencontrer Kossuth. Kossuth, dans la réconciliation de l'exil, jugea comme lui la politique des Magyars, qui consacrait l'isolement de leur nation, même au faîte de sa puissance, et tassait autour d'elle la redoutable inimitié du monde slave.

Les dernières séances de la Diète furent les mieux employées. Elle vota quelques lois destinées, en prévision des mauvais jours, à constituer, sous la forme littéraire et artistique, une citadelle

à l'esprit national. C'est le 28 juillet de la même année que fut inaugurée l'Académie jugo-slave des sciences et des arts (*Iugoslavenska Academija znanosti i umjetnosti*), à laquelle contribuèrent, du reste, des fondations particulières, et surtout la générosité de l'évêque de Djakovo. Agram retentit, ce jour-là, de *Zivila!* et d'ovations, écho faible, et quelque peu particulariste, aux fêtes de Pesth.

La réalité apparut avec le baron Rauch, chef du parti *magyaron*, nommé ban par Andrassy, et chargé de mettre en vigueur un nouveau règlement électoral. La vigueur fut telle, corroborée de tant d'épurations et d'une pression si savante, que la nouvelle Diète de 1868 comptait à peine quinze députés patriotes. Ceux-ci péchèrent, comme leurs prédécesseurs, par fierté lasse, ignorant ce qu'à ce moment même un regard vers la France leur eût appris : la puissance d'une opposition ramassée en quelques hommes d'énergie. Ils se retirèrent d'une assemblée qu'à Pesth on eût pu déclarer la *Chambre introuvable*. C'est du sein de cette Diète que sortit la commission chargée, d'accord avec les délégués hongrois, de formuler le pacte dont les travaux préparatoires languissaient depuis 1861.

II

Ce pacte, ou *Nagoda*, mérite une place à part dans la vitrine des curiosités constitutionnelles. C'est du moins l'opinion du jurisconsulte Palma, qui le définit : « *La costituzione dei popoli liberi, colle parole : unio realis, inæqualis, singolarissima.* »

Imaginez une sorte de fédération, — le mot est absent du pacte, mais l'idée s'en dégage, — qui laisse subsister la notion de peuples et de territoires distincts, sépare soigneusement les affaires communes des *autonomes*, mais adjuge à l'un de ces peuples, et naturellement au plus fort, le pouvoir exécutif et les finances. C'est le trait essentiel et original de la *Nagoda*.

Les affaires communes sont la règle et les *autonomes* l'exception, en ce sens que celles-ci seulement sont l'objet d'une énumération limitative. Cette énumération comprend : l'administration intérieure, la Justice, l'Instruction publique et les Cultes. En ces matières, la Diète croate est théoriquement souveraine, de même que le ban, chef du pouvoir exécutif, est théoriquement responsable. Seulement elle n'est ni maîtresse de son budget, ni armée d'une sanction contre la politique du ban. Celui-ci ne relève, en fait, que de la Couronne, qui seule le nomme ou le destitue, sur la proposition du ministère hongrois.

La Croatie est représentée, à titre spécial, aux Délégations. Mais ses finances, — ainsi que tous les services qui sont censés en dépendre : travaux publics, commerce, agriculture, chemins de fer, postes et télégraphes, voire même armée territoriale, — lui sont déclarées *communes* avec la Hongrie. Pour défendre la part de son pays dans ces intérêts soi-disant communs, la Diète d'Agram délègue quarante de ses membres au parlement transleithan. On conçoit que cette représentation joue les rôles muets ou fasse figure de minorité de parade, dans une assemblée dix fois plus nombreuse.

En revanche, la *Nagoda* accorde libéralement à la Croatie tout ce qui, dans la forme, peut rassurer l'amour-propre national. Dans le cabinet hongrois, un ministre sans portefeuille a charge des « affaires croates ». Il est stipulé, par exemple, que les couleurs des deux nations flotteront sur le Parlement pendant la discussion des affaires communes ; qu'au cours de ces mêmes discussions, les députés croates pourront s'exprimer dans leur langue. La première de ces règles est inobservée ; la seconde, puérile, car les législateurs de Pesth ne comprennent que l'allemand ou le magyar.

Les questions d'écusson, de sceau, sont minutieusement réglées. Il est entendu que, sur les actes de l'autorité et les bâtimens publics figureront les armes de la Croatie, surmontées de la couronne de Saint-Étienne. Est réputé seul officiel, sur le territoire croate, l'idiome jugo-slave, ce qui n'a point empêché les Hongrois d'introduire leur propre langue dans l'administration des chemins de fer et dans les postes. L'étranger s'aperçoit vite qu'ils se sont arrogé en Croatie, sous ce rapport, un privilège d'exterritorialité.

La *Nagoda* réserve le *statu quo* à la ville de Fiume, dont la possession est un sujet de rivalités séculaires entre Slaves et Magyars, et que ceux-ci ont fini par soumettre à un régime de fait, à défaut d'entente possible sur un régime de droit. Une dernière clause consacre, à la charge du gouvernement de Pesth, l'engagement d'aider les Croates à reconstituer, par l'annexion de la Dalmatie, l'ancien royaume tri-unitaire. Promesse insérée, dirait Palma, *ad pompam et ostentationem,* que les Hongrois n'ont jamais tenue et qu'au fond il ne dépend guère d'eux de tenir.

La *Nagoda* ne mettait pas sans doute la Croatie hors de chez elle, mais y installait les Magyars. Un pays qui reçoit de l'étranger le chef du pouvoir exécutif et voit son existence économique

absorbée dans celle d'un peuple voisin, eût-il par ailleurs une constitution respectueuse de la tradition nationale, en fait ne s'appartient pas; il est en tutelle. L'ancien groupe patriote, qui s'était tenu à l'écart des négociations, dénonça le piège. Il fut entendu. C'est la belle période de l'opposition croate qui commence, — et pour cause, — avec le fonctionnement de la constitution.

Le premier engagement fut un succès, et il est intéressant de noter qu'à une époque où la presse ne dénonçait pas communément le mélange bâtard de la politique et des affaires, c'est dans une « histoire d'argent » qu'on fit sombrer le premier ban *magyaron*. C'était le baron Rauch. On le sut intéressé dans une société financière, constituée en vue d'assainir les marécages de la Lunja, et qui sollicitait la garantie du gouvernement. Un modeste journal de Pétrinja, dans les Confins militaires, le prit violemment à partie, par la plume de l'avocat Mrazovic. En vertu de la législation alors en vigueur dans les Confins, ce délit de presse eut le sort original d'être déféré à une sorte de conseil de guerre. Mrazovic prouva ses dires, fut acquitté, et Rauch dut donner sa démission.

Il suffit de peu pour réconforter un parti vaincu, surtout en pays jugo-slave. Le procès fit du bruit. Justement il coïncidait avec des élections, les pouvoirs de la Diète de 1868 étant expirés. Cette fois, le parti national l'emporta. Un nouveau ban, Koloman Bedekovic, esprit honnête mais faible, cédant à la pression des Magyars, prorogea trois fois l'Assemblée. Elle se montra réfractaire et fut dissoute. Sur ce demi-coup d'État, une majorité patriote revint; la nation protestait décidément contre la *Nagoda*, il fallait la lui appliquer de force. Le successeur d'Andrassy, Lonyay, crut en trouver le moyen.

Il fit convoquer à la Diète d'Agram tous les magnats qu'une pratique quasi féodale et tombée en désuétude autorisait à y siéger. En fait, une partie de cette noblesse avait cessé depuis longtemps d'habiter la Croatie et d'en parler la langue. Elle comptait des familles établies depuis un siècle et plus en Hongrie, en Autriche, en Allemagne, même en Angleterre; le peuple avait oublié leurs noms: c'étaient, en somme, des étrangers. Cet élément, par plusieurs raisons, était acquis aux Magyars. Sa présence à la Diète paralysa l'opposition, mais ne permit pas de constituer une majorité de gouvernement.

C'est peut-être à ce point de l'histoire de la Croatie qu'il faut s'arrêter pour considérer la répartition des forces sociales dans ce conflit que le dualisme a ouvert. La richesse et les habitudes

cosmopolites ont éteint, chez les magnats croates, l'esprit national. Ils ne saisissent même pas très bien pourquoi, à la fin du XIXe siècle, leurs compatriotes aspirent à faire figure de nation. Leurs traditions, non moins que le néo-occidentalisme des Hongrois, les inclinent vers cette race, séduisante sous bien des rapports, dont, après les gloires, ils affectent de partager les plaisirs. Il est fort peu d'aristocrates, en Croatie, qui disent avec fierté : Notre peuple. Ceux qui le disent ont pourtant raison. Le peuple est ce que les Croates ont de meilleur. Il a conservé le dépôt de la foi, de la langue ; il a le culte du souverain, de la patrie, et une rare aptitude au dévouement. Seulement, rien ne le prépare à la vie politique, et sous le régime du cens électoral il y est appelé fort peu. L'ancienne noblesse s'en éloigne, non qu'elle le tienne pour démocrate, — ce serait prématuré, — mais parce qu'elle ne voit en lui qu'une force inférieure et barbare. Il y a un monde, on le sent, entre les mélancolies de la plaine slavonne, l'hymne d'avenir qui monte sur les basses grêles de la *tambourica*, et les élégances du féodalisme boulevardier.

Entre ces extrêmes, un tiers état s'élabore. Dans un pays presque dépourvu de commerce et d'industrie, ces hommes du tiers ne peuvent guère être que des intellectuels ou des prédestinés au fonctionnarisme. Sous l'uniforme, beaucoup de ces derniers, surtout parmi les modestes, gardent l'amour du pays et l'aversion du Magyar. Mais cette aversion ne saurait être publique, encore moins communicative. Au vote, il faut soutenir le gouvernement, ombrageux en Transleithanie plus qu'ailleurs. Restent les savans, les lettrés, le groupe des professions libérales, les propriétaires aisés, quelques représentans de la noblesse récente, confinant à la bourgeoisie, surtout les prêtres. Dans l'histoire de la vie nationale, le clergé mérite une place et un éloge à part. Il a séparé sa cause de celle de la haute aristocratie dont ses intérêts temporels auraient pu le rendre solidaire. Il fut l'âme de l'opposition ; il l'est encore.

Telle est l'avant-garde que la Croatie a pu mettre en ligne contre la magyarisation, au premier jour de sa vie constitutionnelle, qui fut, en somme, pour l'ensemble du pays, une surprise. Nous verrons plus tard l'opposition prendre des formes concrètes, le courant moderne la traverser et faire fonction d'isolateur, l'esprit démocratique se dégager du pur sentiment national. En 1872, elle est instinctive et elle est une ; idéaliste en même temps, et ceci, il faut bien le dire, ne tient pas uniquement à l'éducation des hommes. Dans un pays où ni la question religieuse, — au sens où l'entendent nos sociétés occidentales, — ni

la question sociale, ni la question dynastique ne sont posées, l'opposition manque de son aliment quotidien. Elle est obligée de remonter toujours aux mêmes sources, ataviques, lointaines, qui ne tarissent pas, il est vrai, mais ne coulent à pleins bords qu'en certaines saisons de l'histoire.

Les Croates avaient fourni, au cours de cette lutte de quatre ans, tout ce dont ils étaient capables, en l'état des circonstances et de leurs moyens. Les Hongrois eurent l'habileté de ne pas les pousser à bout et se prêtèrent à une revision de la *Nagoda*. Ils avaient l'expérience de la diplomatie croate : ils étaient assurés de garder les positions acquises et de mettre encore, en apparence, le beau rôle de leur côté. De fait, cette revision, obtenue à si haut prix, n'apporta que des modifications de détail au régime des finances, sans toucher au principe désastreux qui liait l'indépendance économique de la Croatie. Elle fut signée au cours de l'été de 1873.

Le même besoin réciproque de trêve porta au pouvoir un homme qu'y prédestinaient sa haute quiétude intellectuelle et une sorte de primauté d'honneur acceptée par tous les partis. C'était Ivan Mazuranic, le seul ban national que son pays ait obtenu depuis vingt-cinq ans.

Mazuranic ne s'était distingué, dans la politique, que par des conseils sensés et des manifestes fort éloquens. Dans les lettres, il était l'orgueil de la Croatie. Il avait pris, fort jeune, à côté de Louis Gaj, la tête du mouvement illyrien de 1835. A trente-deux ans, il écrivait *Cengic-Aga*, poème admirable de couleur et de concision, dont le sujet, d'une actualité poignante alors, est emprunté aux guerres des Monténégrins et des Turcs. Les deux héros de cette moderne épopée, le Turc et le chrétien, se trouvèrent face à face dans une rencontre. Cengic-Aga fut tué. Le Slave Novica Cerovic trouva sur le cadavre une montre d'or, et son fils l'offrit au poète, en s'excusant de ce qu'elle fût *malo udubljena*, — littéralement « un peu enfoncée ».

Le cadeau était plus digne des sentimens que Mazuranic avait inspirés que de ceux qu'il éprouvait. Sa dominante était l'horreur du fanatisme. Il se défiait même de la pénétration de la vie publique par le sens religieux. On retrouve dans sa politique l'esprit qui lui dicta cette strophe de l'*Osmanide :* « Oh, qu'il soit maudit, l'homme qui persécute son frère à cause de sa foi. Tous tes malheurs, ô terre des Slaves, prennent leur source dans cette boue! »

Très ouvert aux idées de l'Occident, il essaya d'introduire en Croatie l'éducation libérale. En 1874 il fit voter une réforme

retentissante, qui excluait le clergé de la direction des écoles. Cette semi-laïcisation, péniblement acceptée des catholiques, irrita tout à fait les orthodoxes, dont elle nivelait d'anciens privilèges. Ce fut une des causes — peut-être un des prétextes — qu'invoqua en Croatie le *parti serbe* pour susciter un nouveau schisme national. Mazuranic n'était pas homme à garder le pouvoir contre le gré d'une partie de ses concitoyens. Il le quitta comme il l'avait pris et comme il l'avait exercé, en esprit supérieur et amoureux surtout de l'intimité des lettres.

Sa démission remonte à 1879. Ce fut un malheur d'autant plus grand pour le pays que le parti national n'était guère en état de lui trouver un successeur. Les Hongrois en profitèrent pour confier les fonctions de ban à une de leurs créatures, le comte Pejacevic, puis à Hédervary. De cette époque date ce que les Croates appellent la période de *magyarisation*, qu'on pourrait caractériser : la conquête du pays par le pays, à l'instigation et au profit d'une race étrangère.

III

La nation magyare subit, plus rigoureusement qu'une autre, peut-être, la loi de la lutte pour la vie. Il faut le dire à sa décharge et ne pas requérir, sans réserves, contre son tempérament. Dans un siècle où le sentiment de la race se réveille et s'attribue une part prépondérante à la formation ou à la réforme des corps politiques, la situation des Magyars est particulièrement périlleuse. Ils ne se rattachent à aucune des grandes familles européennes. Il ne leur est pas donné de prononcer ce mot, qui, à lui seul, est une douceur pour les peuples isolés : frères de race, ou, s'ils le prononcent, on les renvoie aux Mongols. Les tassemens constitutifs de la nouvelle Europe s'opèrent autour de leur petit groupe, en vertu d'une loi naturelle contre laquelle ils se sentent contraints de réagir, sous peine d'être réduits à un rôle nul, sinon à une sécurité douteuse. De là le caractère artificiel et inquiet de leur politique. Il y a quelque chose de défensif dans leur plan d'assimilation acharnée. Leur bloc ethnique ne peut être soutenu que par l'alluvion.

Leur politique, vis-à-vis des Slaves du Sud, — comme vis-à-vis des Slovaques et des Roumains, du reste, — n'est que le développement de cet esprit de conservation égoïste et militant. Les froissemens qu'ils infligent à cette nation, que le dualisme leur a livrée, ne sont pas le pur effet d'une haine de race, qui agirait sans but et uniquement pour s'assouvir. Ils n'ont point

résolu, — comme le soutient parfois l'exaltation des patriotes croates, — de tenir le pays dans une sorte de servage à distance, analogue au régime que l'Angleterre applique à l'Irlande ou à celui que l'Autriche fit sentir à la Lombardie. C'est un autre esprit, un autre système. Ils exigent à la fois plus et moins. Leur but est de faire entrer de force la Croatie dans le moule magyare, de contraindre l'idée nationale à se fondre dans l'unité politique que la constitution de 1867 a créée à leur profit et dont ils sont l'âme.

Le *Budapesti Hirlap* disait, en 1891 : « Il est de l'intérêt de l'État que le magyarisme s'étende aux dépens des nationalités, les conquière et les assimile. » Jamais formule mieux appropriée au dessein soutenu du peuple hongrois. Son ennemi c'est donc la nationalité des autres. Par l'exécutif et par le budget ils disposent de la vie officielle en Croatie. Par l'exploitation de l'intérêt ou de la peur ils tentent d'absorber sa vie intime. Leur méthode est d'associer les Croates eux-mêmes à l'œuvre de magyarisation, en peuplant les fonctions publiques et la Diète d'employés soumis et de députés complaisans. Elle a relativement réussi. L'étranger qui ne prend contact qu'avec la surface du pays n'aperçoit pas d'antagonisme entre le gouvernement et l'esprit national.

Il faut pourtant savoir à quel prix ces apparences sont acquises. On est tenté de dire de la loi électorale que c'est le régime censitaire retourné. La *capacité*, ou ce qui passe pour tel, fournit plus aux listes que le cens. Elle est acquise, non seulement à qui justifie d'un diplôme ou d'un grade déterminés, mais à tous les fonctionnaires et employés sans distinction, y compris le personnel communal et celui des chemins de fer. Il en résulte qu'un cantonnier, un garçon de bureau, un balayeur municipal, voire un garde-barrière ou un homme d'équipe, quelquefois Hongrois d'origine, n'ayant aucune attache à la Croatie, dont il parle à peine la langue, prennent part aux élections, alors que la majorité des possesseurs du sol y reste étrangère. Le cens est élevé, en effet, pour un pays pauvre. Il varie entre 15 et 30 florins d'impôts directs.

Les velléités d'indépendance sont prévues. Le vote est public, verbal; il est reçu, au chef-lieu du collège électoral, par un représentant de l'administration. Je passe sur l'intervention des gendarmes, l'*ultima ratio* des élections douteuses, qui servit notamment à repousser, dans la circonscription de Djakovo, sous les fenêtres du palais épiscopal, les partisans du comte Vojnovic. — C'est aussi l'élément administratif qui prévaut dans les com-

missions de recensement. Plus encore : il entre de droit à la Diète, comme les magnats, dans la personne des *Veliki zupani* (préfets), ce qui ferme, on en conviendra, le cycle des ressources officielles contre une saute de vent électorale.

Ce n'est donc point par voie de suffrage que la réaction nationale peut triompher. La presse n'est pas soumise à un régime moins prévoyant. En principe elle est justiciable du jury : mais le jury peut être suspendu par mesure d'État, et le comte Hédervary a usé, deux années durant, de cette prérogative. Sa meilleure garantie contre l'amende et la prison est encore la confiscation préalable. Une épreuve de chaque numéro est remise, avant tirage, au procureur d'État, qui supprime ce qui lui déplaît, alinéa ou article. Le rédacteur laisse soigneusement en blanc la partie confisquée, ce qui donne à un organe de l'opposition l'aspect matériel du journal blessé dans la lutte. La censure ne badine pas. Il n'est point permis, par exemple, à l'*Obzor*, feuille patriote d'Agram, de demander en quoi le millénaire de l'établissement d'Arpad dans les plaines du Danube, que les Hongrois se préparent à célébrer, peut intéresser la Croatie. Le cas s'est présenté au mois de décembre 1893. Il valut à l'*Obzor* deux confiscations successives. A cette date — 13 décembre — le journaliste pouvait écrire : « Cela fait un chiffre. Nous en avons déjà subi cinq cent soixante-treize! »

La question financière, en Croatie, mériterait une étude à part. Elle est d'autant plus compliquée que le pays alimente un triple budget : celui des affaires communes avec tout l'Empire (guerre, relations extérieures, Bosnie et Herzégovine), — celui des affaires communes avec la Hongrie seulement, — celui enfin des affaires spéciales à la Croatie ; le tout suivant les distinctions établies par la *Nagoda* et une règle de proportions sujette à la revision décennale.

La convention de 1868 attribuait en principe à la Croatie le 45 pour 100 de ses revenus, le surplus représentant sa contribution aux charges communes quelconques. Seulement, sous couleur d'assistance *fraternelle* (c'est l'expression même de l'article 13), la Hongrie se substituait pour dix ans à ses engagemens vis-à-vis de la communauté, moyennant un forfait de 2200000 florins, dont la Croatie se contentait pour couvrir ses dépenses propres. Le forfait, la première année, fut avantageux aux Croates ; la suite en montra le piège, les Hongrois se libérant envers eux par une somme fixe et réalisant, d'année en année, par de nouvelles taxes, des bénéfices sur cette ferme des impôts. Ce fut un des griefs sur lesquels s'appuya la campagne de la revision. Le

dernier exercice qui la précéda, celui de 1872, accusait une différence de 343155 florins, au détriment de la Croatie, entre la somme forfaitaire et le 45 pour 100 auquel, en principe, elle avait droit. La revision de 1873 rétablit le partage proportionnel (le rapport a été légèrement modifié en 1890, toujours au détriment de la Croatie, et ne lui assigne plus en propre que le 44 pour 100 de ses revenus), — mais laissa substituer un abus grave : la centralisation de la comptabilité entre les mains des Magyars. Il n'existe pas, entre la Croatie et la Transleithanie de juridiction neutre, — comme entre la Confédération américaine et les divers États qui la composent, — chargée de trancher les différends d'ordre financier. Le budget que le ministère hongrois fait voter par le parlement transleithan s'impose à la Diète d'Agram, en ce sens qu'elle n'a aucun moyen légal de faire reviser contradictoirement les comptes auxquels s'applique la formule de répartition.

L'opposition croate, surtout par l'organe du docteur Franck, qui s'est fait une spécialité des questions financières, élève contre ce système une double protestation. Elle se plaint premièrement de ce qu'une partie des revenus constatés de la Croatie, ne trouvant leur application ni à ses dépenses propres, ni aux charges diverses qu'elle assume vis-à-vis de la double communauté, sont absorbés par les Hongrois et à leur profit; ensuite de ce que les statistiques officielles ne portent pas en compte un groupe de revenus hors budget, — notamment ceux des chemins de fer et des postes, — dont l'omission diminue d'autant le *quantum* du 44 pour 100 affecté à l'autonomie croate. Dans un remarquable discours du 23 décembre 1893, le docteur Franck a démontré, par exemple, s'appuyant sur les chiffres mêmes du budget en discussion, que les recettes brutes de la Croatie s'élevaient à environ 22500000 florins, le chapitre de ses dépenses propres étant arrêté à 7159702 seulement. Cette somme — même majorée de la part contributoire de la Croatie aux frais de perception des impôts — s'écarte sensiblement du 44 pour 100 de la précédente.

Si l'on ajoute que la comptabilité quasi occulte des chemins de fer de l'État, le budget des Confins militaires, le régime des tabacs et celui des octrois, même la clef de la *Quote Kroatiens* dans les charges communes à tous les pays de la monarchie austro-hongroise sont autant de sujets de contestations et de plaintes, on aura une idée, non seulement de l'effrayante complexité des finances de la Croatie, mais des abus auxquels un régime si peu simple, si peu égal surtout, doit donner lieu. Au fond, la

Regnicolar Deputation qui, en 1868 et en 1873, avait charge des intérêts croates, a souscrit à une sorte d'indivision léonine, en une matière où l'indépendance réciproque était la seule garantie du faible contre le fort. Les impôts augmentent; leur recouvrement donne lieu à des scènes qui rappellent de loin celui du *haratch;* et grâce à des artifices que le docteur Franck, le 28 juillet de l'année dernière, qualifiait en pleine diète de « fraudes d'État » la situation continue à être présentée par les Hongrois sous le faux jour d'une charité permanente faite par leur nation à la Croatie.

Cette région, surtout agricole, aurait besoin d'un bon réseau vicinal et de quelques tronçons de chemins de fer, se raccordant aux grandes lignes qui la traversent, pour écouler les produits de son élevage et de ses bois. Le ministère commun de Pesth les lui a refusés, surtout pendant les dix premières années du fonctionnement de la *Nagoda*. Son grand souci fut d'attirer au centre de la Hongrie le commerce de l'Adriatique. Il a construit le chemin de fer de Pesth à Fiume en négligeant ce qui ne concourait pas à ce but et en supprimant ce qui pouvait le contrarier. La Croatie, traitée, au point de vue économique, en simple région de transit, non seulement n'a tiré de cette ligne qu'un avantage médiocre, mais a vu tomber son propre commerce maritime, sa navigation à voiles et l'ancienne prospérité de ses petits ports, par la redoutable concurrence de Fiume, dont l'importance dépasse aujourd'hui celle de Trieste.

Avec l'occupation de la Bosnie, en 1878, s'ouvre, pour les Croates, une ère plus favorable. Ils bénéficient, grâce à leur position géographique, de quelques-uns des efforts tentés par l'Autriche en faveur de cette province. Le vieux boulevard militaire de Brod sert d'amorce à la voie ferrée qui, par Serajevo, relie l'Adriatique à la Save. Un peu d'activité commence à se manifester sur ce grand fleuve mélancolique, autrefois frontière de l'Islam, grâce à la flottille commerciale de ses affluens bosniaques. On a fini par construire en entier la ligne Agram-Brod-Belgrade, qui met en communication les capitales de la Serbie et de la Croatie, soit deux centres jugo-slaves, dont l'isolement avait trop longtemps servi les intérêts magyars. De vagues encouragemens, sous forme d'écoles professionnelles, sont donnés au commerce et à l'industrie.

Agram est devenue une grande ville, attrayante, animée, où la couleur locale et la civilisation semblent échanger des sourires. Aux abords de la magnifique place Zrinjski, l'État a fait construire une nouvelle gare. Par Agram passeront peut-être un

jour les grands express européens. Depuis l'achèvement du tronçon Brod-Belgrade, la ligne la plus courte de Trieste, de la Haute-Italie et même de Marseille à Constantinople traverse la Croatie. Il est vrai que, dans l'état actuel des graphiques et des horaires, il faut trente heures pour passer de Zapresic, frontière croate occidentale, à la frontière serbe. Les Hongrois, maîtres des voies ferrées, n'ont assuré le confort, la vitesse et même l'économie, qu'à celles qui ont Pesth pour tête de ligne.

C'est peut-être en matière d'instruction publique que la politique magyare a le mieux toléré le développement de la Croatie. Elle y était, du reste, intéressée. Chez les Jugo-Slaves l'enseignement libre est presque inconnu. C'est le gouvernement qui nomme les professeurs et les instituteurs. On fait concourir les plus dociles à la magyarisation du pays. Dans les campagnes, leur influence contrecarre celle du clergé. Le conflit du maître d'école et du curé existe en Croatie, un peu comme en France. Seulement la question cléricale s'y mêle à la question nationale. L'école a bien conservé un caractère semi-confessionnel, en ce sens que la prière et la récitation du catéchisme y sont prescrites. Mais le personnel enseignant, sous l'influence éloignée de la philosophie allemande, et aussi un peu, je pense, du « libéralisme » français, se détache peu à peu du dogme et de l'esprit religieux. Il devient insensiblement ce qu'il est chez nous, à l'attitude extérieure près, neutre en religion et gouvernemental en politique. Le clergé réagit contre cette double tendance : il lutte, au sens rigoureux, pour Dieu et pour la patrie. De là son autorité sur des populations traditionnalistes et pieuses, qui serait plus considérable encore, s'il ne la diminuait par ses mœurs.

L'enseignement secondaire a fait, depuis vingt ans, des progrès immenses. On trouve à Agram quantité de *gymnases* ou d'*instituts* où dominent les méthodes allemandes. Le ministre actuel de l'instruction publique, M. Krsnjavi, a une prédilection pour les lycées de filles. Leur modernisme dépasse celui des établissemens similaires en France. Dans l'un sont installés des ateliers de couture, de coupe, de montage de chapeaux : on y forme assidûment la femme pratique. Dans l'autre, on enseigne le latin. N'y cherchez point, du reste, le frou-frou de la traîne de Philaminte : ce n'est que curiosité d'apprendre et désir du mieux, avivé par l'émulation de la savante Allemagne. Au fond, du reste, une idée positive : celle de préparer la mère à contrôler l'éducation des enfans.

Agram possède une Université, inaugurée le 19 octobre 1874, sous Mazuranic. Elle se divise en trois Facultés : droit, théologie,

lettres et sciences. Née de la réaction patriote de 1868 et des généreuses ambitions de Strossmaier, elle porte encore aujourd'hui le cachet de sa double origine, malgré l'épuration magyare, qui est même parvenue à y introduire l'athéisme.

L'Académie, assez richement dotée, couronne chaque année des travaux et assume les frais de leur publication. Le plus considérable est sans contredit le grand dictionnaire jugo-slave, conçu d'après la méthode de Littré, et parvenu jusqu'à la lettre *L*. Le premier collaborateur du dictionnaire fut le célèbre philologue Danicic, élève de Vuk, continué par le type accompli de l'encyclopédiste et du polyglotte, Budmani. L'Académie est placée hors de la sphère d'autorité et même d'influence de l'État. C'est le refuge de la haute culture nationale, le sanctuaire où se conserve le pur esprit de l'homme auquel la Croatie doit son reste de force vitale, après quinze années de ce régime dissolvant: Mgr Strossmaier.

IV

Cette grande figure de Strossmaier n'a pas encore été placée, devant le public européen, sous son vrai jour. Certes, le siècle la revendique, et parmi les orateurs, les érudits, les philosophes, élite réclamée, en quelque sorte, par le genre humain, il pourrait choisir son groupe, assuré d'y trouver le rang. Au fond, il appartient surtout à son peuple et n'a toute sa taille que dans ce cadre qu'il a choisi et illustré.

C'est lui qui, au lendemain de la mort de Jellacic, précédée d'une disgrâce caractéristique, a sauvé l'héritage de la renaissance nationale. Quand un peuple essentiellement militaire, enthousiaste, courageux, honnête, — quelquefois jusqu'à la crédulité, — est surpris par la crue ambiante de la civilisation et obligé de se jeter dans des formes nouvelles de lutte pour la vie, il a besoin, avant tout, d'un ordonnateur de la transition. Si ce peuple est faible et riche surtout de bonne volonté, cet ordonnateur doit être doublé d'un croyant. Mgr Strossmaier croit à l'avenir des Jugo-Slaves, d'une foi grandiose et communicative, qui tantôt s'élève au-dessus des déceptions inévitables, tantôt descend aux détails d'une œuvre complexe et contrariée.

De bonne heure il a deviné son étoile. Mais c'est sa volonté qui l'a fixée. Déjà célèbre à l'*Augustineum*, ancien prédicateur de la Cour, servi par de hautes relations avant même que commençât sa carrière épiscopale, il n'eût dépendu que de lui de s'élever, dans l'Église d'Autriche, au rang des prélats conseillers des trônes. Il

a préféré servir de conseil et de guide à sa patrie, et l'histoire officielle n'attache d'autre titre à ce grand nom que celui d'évêque de Djakovo.

Ce siège de Djakovo l'attirait : il s'y sentait prédestiné. On raconte que, simple vicaire à Péterwardein, il vint confier à l'évêque de ce temps, Kukovic, quelque déception professionnelle. Éconduit, il passa la nuit en prières et écrivit sur ses tablettes (ce curieux autographe est conservé à l'Académie d'Agram) : *Mihi semper est orandum, præsertim autem hac nocte, et si mihi licet in futura prospicere, me Deus ad magna destinavit.* Au matin, Kukovic le fait appeler, et lui tendant une lettre : « Vous êtes heureux, lui dit-il, on vous attend à l'*Augustineum.* » Ici l'âme slave déborde, et l'abbé Strossmaier, touchant l'épaule du prélat stupéfait : « Monseigneur, n'en doutez point, je serai votre successeur ! » Kukovic regimbe. « N'en doutez point, insiste le futur évêque de Djakovo, une voix de Dieu me le dit ! »

Le pressentiment vint à échéance huit ans plus tard. C'est le 29 septembre 1850 que la cérémonie d'intronisation eut lieu. Depuis cette époque, il n'est pas une œuvre, pas une lutte, pas une épreuve nationales à laquelle Mgr Strossmaier ne s'associe. Souvent contrarié dans ses vues politiques et convaincu qu'une nouvelle trempe intellectuelle est surtout nécessaire à son pays, son génie s'exerce à la lui fournir. Il provoque des souscriptions et paie magnifiquement d'exemple en faveur de l'Académie et de l'Université. Il découvre les maîtres, subventionne les élèves, encourage le goût de l'histoire et de la langue nationales. Il se dépouille de ses tableaux et fonde à Agram la galerie qui porte son nom. De la plaine de Slavonie, aux bourgades monotones, où ne circulent guère que des charrettes de paysans et dont l'automne transforme les routes en fleuves de boue, émerge un chef-d'œuvre, digne de Vienne ou de Paris, lumineux, attirant, personnel : sa cathédrale, véritable élan d'une âme d'artiste vers Dieu, d'un penseur aussi, qui lui donne la forme symbolique de la croix grecque, pour attester sa foi en la réconciliation des deux Églises, — sa cathédrale, où, les jours de fête, une foule rustique, naïve, bariolée, s'agenouille devant des fresques de Seitz, aux sons d'un orgue tenu par un lauréat du conservatoire de Prague.

Son exemple maintient le clergé dans les voies du nationalisme, et aussi de la culture occidentale ; par le clergé, son génie est diffusé dans la démocratie naissante, qu'il épure. Au Vatican, qui lui tint longtemps rigueur de son attitude au Concile, ses avis ont épargné, en matière de promotions épiscopales, des erreurs que la nonciature de Vienne ne signalait pas. La nomi-

nation du respectable Mgr Posilovic au siège d'Agram, à la suite d'une vacance qui défraya, pendant trois ans, la chronique européenne, est indirectement son œuvre.

Ni le fanatisme des Serbes orthodoxes, qui lui ont refusé même une chapelle à Belgrade, ni leur attitude déplorable en Croatie, où ils votent avec le parti *magyaron*, ne l'ont découragé de poursuivre l'apaisement entre frères de race et de faire ressortir, lui, évêque catholique, la fraternité des croyances. Il entrevoit la solidarité de l'unité jugo-slave et de l'union des deux Églises. C'est un grand unitaire, un lutteur contre la force centrifuge qui dévore la péninsule des Balkans. On suit à la trace ses desseins et même ses générosités jusqu'en Bulgarie, où il édite à ses frais un recueil de chants nationaux (*Narodne bugarske pjesme*), œuvre de Constant et de Dimitri Miladinov. Toute sa conduite s'inspire d'une immense charité intellectuelle, du besoin d'attirer à des sources communes une race encore ignorante et émiettée. Prêtre dans l'âme, d'une indicible autorité sous ses habits sacerdotaux, évêque avec les puissans, enjoué avec les humbles, homme de prévision et même de détail, on l'a vu donner une instruction pastorale, — entre tant d'autres qui sont des chefs-d'œuvre d'apologétique chrétienne, — contre les prospectus financiers qui inondent les cures de son diocèse, faisant en cela œuvre d'économiste, que l'épiscopat français aurait grand sujet d'imiter.

On a calomnié Mgr Strossmaier en suspectant son loyalisme. Aristocrate de tempérament, et attaché à la maison régnante autant par la culture historique que par l'atavisme, il n'a jamais cessé d'être retenu, même attiré, par le droit dynastique. La presse hongroise, l'israélite surtout, l'a peint autrement. D'un sujet à la fois respectueux et fier, conscient des droits et de l'avenir de sa race, elle a fait je ne sais quel prélat aigri, un propagateur de désillusion. La littérature magyare est prise trop au sérieux à Vienne. Mgr Strossmaier lui doit une des plus sensibles épreuves de sa vie : la scène de Belovar.

En 1888, à l'occasion du millénaire de Saint Vladimir et des fêtes auxquelles prit part toute la Russie, il fit parvenir un télégramme, non point — comme le crut, sur de faux rapports, l'empereur François-Joseph — à la Société slave de bienfaisance, dont il est membre d'honneur et qu'Ignatieff préside, mais au comité de Kief. La presse germano-hongroise prit feu ; elle prononça les mots de conspiration ouverte et de panslavisme. Quelque temps après, au cours des manœuvres du 13e corps d'armée, l'évêque va saluer l'empereur à Belovar. A ses côtés,

dans le salon de l'hôtel de ville, Mgr Mihalovic, l'ancien archevêque d'Agram, Mgr Posilovic, alors évêque de Senj, le patriarche Angelic, et l'évêque orthodoxe de Krizevac, dont il avait été l'hôte la veille. L'empereur s'incline devant les trois premiers prélats, mais, en face de Strossmaier, prend du recul et dit sévèrement : « Qu'avez-vous fait, monseigneur ? » (*Herr Bischoff, was haben sie gethan?*) — Puis : « Vous avez envoyé un télégramme trahissant votre foi et votre État ! » — L'évêque se redresse : « Ma conscience est tranquille. » — « Vous avez envoyé, insiste l'empereur, une dépêche à une monstruosité (*Ausbund*), à laquelle même la dynastie russe est hostile. » — « Majesté, je vous demande pardon, mais cela je ne puis le croire ! » (*Majestät, erlauben sie, das kann ich nicht glauben!*) — L'empereur, irrité, tourna les talons.

Tel est le récit exact de cette entrevue, que la presse a dénaturée, et qui ne donnait pas, heureusement, l'expression reposée des sentimens de la famille impériale. Quelques semaines après, le Kronprinz Rodolphe, passant par la Croatie, rendit à Mgr Strossmaier des témoignages publics de déférence. On ne saurait nier toutefois que la politique magyare, à force de travestir le rôle et les intentions de l'évêque de Djakovo, ne soit parvenue à isoler ce grand esprit, manifestement né pour représenter l'élément slave aux conseils de l'Empire. Cet isolement, que la nation croate sent et partage, n'a fait perdre à la dynastie ni un sujet ni un soldat. Mais il refroidit un dévouement séculaire et prépare mal des populations, jadis attachées à l'empereur jusqu'au fanatisme, à subir l'épreuve qui les attend, si jamais une guerre contre la Russie met aux prises leur loyalisme et la voix du sang. A Vienne, cet état nouveau et caractéristique de tiédeur passe pour n'être point ignoré. On attribue aux appréhensions qu'il cause une démarche fort commentée, il y a deux ans, dans les pays slaves. Au mois d'octobre 1893, à l'époque où l'attitude de l'Italie provoquait des rumeurs de guerre, le ban Kuhen-Hédervary, qui avait combattu à outrance la personne, l'influence et jusqu'aux amis de Mgr Strossmaier, fit à Djakovo une visite inopinée. Le sens en parut clair à l'entourage et même au public. L'entretien fut, du reste, tout officiel, et cette visite, qui n'avait point été provoquée, à l'heure actuelle, n'est pas encore rendue.

Mgr Strossmaier a quatre-vingts ans. Il ne quitte plus guère Djakovo ; sa résidence tient du palais et du couvent. Le faste y est digne, l'étiquette tempérée de je ne sais quoi de paternel et d'hospitalier. Il y règne le silence dont on aime à sentir entouré l'homme de génie. La vie y est réglée et le travail l'absorbe. A

l'appel d'une cloche, le personnel de l'évêché et les hôtes se réunissent, le soir, dans une antichambre attenante à la salle à manger. Quelques instans après, dans la pénombre d'immenses salons formant galerie, portes ouvertes à deux battans, et dont les ors tremblotent au passage du bougeoir, un vieillard à peine voûté, les épaules couvertes d'un châle, s'avance d'un pas agile, précédé d'un serviteur. L'œil caressant, chercheur, plein de feu; des tempes qui semblent repousser des flocons de cheveux gris; le geste d'une grâce indicible; un peu d'ironie dans la bouche : c'est Mgr Strossmaier.

A la table qu'il préside, peu importe le sujet de la conversation. Quel qu'il soit, ce causeur incomparable va l'évoquer, le marquera de son empreinte, le vêtira des chatoiemens de son imagination, ou le nourrira de quelque substance inattendue, fortifiante, d'un produit spécial de son érudition à lui. Une idée qui a passé par sa bouche n'est plus un simple être de raison : on lui trouve une quasi-personnalité, de la vie. La parole est lente, nuancée, prenante. Dans la controverse, où le grand orateur du concile est resté maître, elle semble happer l'argument contraire, et du monde intellectuel on croit percevoir un bruit de chose broyée. Les mains magnifiquement jointes, le front attentif et mobile complètent cette physionomie, à laquelle pas une séduction ne manque, et qui se détend, après les jeux de l'athlète, dans un rayonnement de bonté.

V

On peut s'étonner qu'un esprit si puissant et si prodigue de lui-même n'ait pas pris sur sa génération, au point de vue politique, une influence décisive. Le fait est qu'une partie de l'opposition croate échappe aujourd'hui aux voies dans lesquelles Strossmaier avait voulu la fixer. Il l'entrevoyait sous l'aspect d'une résurrection plénière de vie nationale, alimentée par les lettres, les arts, l'instruction à tous les degrés, largement communiquée surtout aux races sœurs qui entourent la Croatie. Son sentiment était que, ce programme rempli, la question proprement politique se résoudrait d'elle-même. Cette double préoccupation d'élever l'âme de son pays et de la faire rayonner sur toute la famille jugo-slave n'honore pas seulement le prélat, le philosophe et l'artiste. C'est une vue positive, à longue échéance, il est vrai, inaccessible à la vanité et au particularisme démocratiques, — mais adaptée aux besoins du pays, à sa constitution ethnique et au meilleur de ses aspirations.

Cette idée d'éducation, ces conseils implicites de patience, par-dessus tout l'appel à l'altruisme national, fût-il fondé sur la communauté de race, sont insupportables à certains caractères, épris de succès immédiat, local et bruyant. Le reproche d'idéalisme leur est familier; celui de modérantisme suit de près. Au fond, c'est le tempérament démocrate, instinctivement hostile aux esprits supérieurs, et dont le grand luxe intellectuel est l'intransigeance. Ce luxe éblouit quelquefois, surtout quand il est affiché par un doctrinaire. Le doctrinaire s'est rencontré en Croatie, figure de second plan à laquelle on ne saurait contester, d'ailleurs, ni l'actualité, ni le relief. C'est Antoine Starcevic, qui s'est haussé au rang de rival politique de Strossmaier et presque à celui de chef de l'opposition.

Antoine Starcevic est docteur en philosophie, et même philosophe à sa manière. Il habite, à Agram, un quatrième étage, presque une mansarde, vit retiré, parle rarement, et suit, depuis trente ans, son idée fixe, en des écrits d'une véhémence rugueuse. Ses allures l'ont fait comparer à Diogène; son esprit de conspirateur prudent à Mazzini. Du moins, personne ne lui reproche de n'avoir pas mis d'accord ses principes et sa conduite. Il n'a jamais cherché ni fonction ni faveur. Il a créé un dogme et s'y tient. Personnellement peu porté à l'action, il la suscite. Idéaliste dans son genre, — son programme en fait foi, — il méprise pourtant avec ostentation l'illyrisme de Gaj et le jugo-slavisme de Strossmaier, le jugo-slavisme surtout, car il est l'adversaire acharné des Serbes. Au point de vue extérieur, il a placé successivement ses sympathies sur tous les adversaires de l'Autriche. Son journal *Hrvatska* (Croatie), qui fit jadis la cour à Napoléon III, est à présent russophile.

Il est l'âme du « parti du Droit » qui ne comptait que cinq députés à la Diète de 1861, ne fut représenté par personne de 1868 à 1875, et absorbe aujourd'hui presque toutes les forces actives de l'opposition. Ce parti, appelé plus communément *radical* ou *starcevicien*, réclame pour la Croatie un traitement identique à celui que la Hongrie a obtenu pour elle-même, sur la base de l'autonomie intégrale, à l'union personnelle près, étant bien entendu, par ailleurs, que le « royaume croate » s'étendra à tous les pays jugo-slaves de la monarchie, soit : la Dalmatie, l'Istrie, une partie de la Carniole, la Bosnie et l'Herzégovine. Ainsi élargie, la Croatie devient, en effet, une puissance, d'au moins six millions d'habitans, comprenant — sauf Trieste — tout le littoral austro-hongrois, et dont il ne reste plus qu'à fixer la capitale : Agram ou Serajevo.

Le *starcevicianisme* est avant tout l'expression d'un tempérament. C'est le patriotisme démocratisé, ne doutant de rien, légèrement frotté des essences de 1848, tout au moins d'un extrait d'irrédentisme, sous la formule : *Croatia farà da se*. C'est un peu l'esprit des échauffourées populaires et des émeutes d'Université. Ses ennemis lui reprochent encore, non sans sujet, d'être une école plutôt de déclamation que de caractères. Il s'en faut que le maître ait communiqué à tous ses disciples ce détachement très franc, même un peu cynique, des bienfaits que dispense le pouvoir. Beaucoup de ses partisans finissent dans les bureaux et ne demandent qu'à être calmés, ce à quoi le ban actuel, connaisseur d'hommes, se prête à l'occasion. Quand Diogène fait de la politique, il lui arrive quelquefois d'engendrer Rabagas.

Mais il engendre aussi, — c'est une justice à lui rendre, — des convaincus, des batailleurs, des héros d'épopées électorales, dont une opposition, singulièrement en pays jeune, a toujours besoin. Cet homme, dont le caractère, par bien des côtés, sinon par tous, s'éloigne du type commun des Croates, a fini par prendre beaucoup d'empire sur la génération nouvelle : on lui trouve une irrésistible unité; on le place sur une sorte d'autel patriotique, entre le type idéal du patriarche et celui du penseur. Starcevic n'écrit plus guère de brochures et communique aujourd'hui ses opinions par la voie du journal et de l'almanach. Il a condensé les principes du « parti du Droit » en une sorte de catéchisme. C'est un mélange de vues politiques neuves et d'aphorismes à la Franklin, d'un effet toujours imposant sur une démocratie qui commence à lire. On y trouve, amalgamées au *pancroatisme*, toutes les idées qui défraient la littérature électorale de l'Occident et singulièrement la nôtre : progrès, solidarité, instruction, tolérance — mais à l'état encore philosophique, de monnaie qui n'a point passé par toutes les mains. Ainsi :

§ 6. — La pauvreté et la persécution ont mis au cœur du peuple la malice qui rend les uns satisfaits ou dédaigneux du malheur des autres. On ne l'extirpera qu'en apprenant au peuple, par la parole et par l'exemple, que le bonheur ou le malheur d'un fils de la patrie finit par se communiquer à tous, et qu'en conséquence chacun doit regarder comme sien le mal qui échoit à l'un de ses frères.

§ 13. — Le parti du Droit doit enseigner au peuple que la foi est une affaire de conscience, qu'elle ne divise point les nations, que personne ne doit toucher à celle des autres; que la nation, diversifiée par les croyances, doit être une dans le bonheur et la liberté.

§ 24. — Ne promettez rien au peuple que ce que vous pouvez lui donner et appelez son attention sur ceux qui lui font des promesses.

§ 25. — Le peuple ne doit pas s'en remettre aux individus de ses affaires,

ni rien attendre d'eux; mais préparer lui-même ses destinées et être son propre bienfaiteur.

On croirait lire l'*Almanach du bon citoyen*.

Sous le rapport purement politique, le « parti du Droit » fait front, en même temps : au principe de la constitution austro-hongroise; à la *Nagoda*, qui l'applique; aux prétentions des Serbes, qui font valoir, eux aussi, des titres à la Bosnie et à l'Herzégovine ; enfin à l'esprit, plus encore qu'au programme de Mgr Strossmaier, dont il incrimine la résignation au fait constitutionnel et par-dessus tout la tendance à solidariser l'avenir de la Croatie avec celui des autres pays jugo-slaves.

Autour de l'évêque se groupèrent naturellement quelques hommes d'élite, de ces esprits consciencieux et clairvoyans capables d'exercer, même des régions où ils se tiennent, une bonne influence sur leur pays, à la condition d'être docilement écoutés. L'un des plus éminens, le chanoine Racki, est mort l'année dernière; il jouissait, comme historien, d'une haute notoriété dans tous les pays slaves; le jour de ses obsèques, qui furent vraiment nationales, affluèrent à Agram les télégrammes et les couronnes des corps savans de Bohême, d'Allemagne et de Russie. Un autre, qui fut plus particulièrement l'*exécutif* politique de Mgr Strossmaier, le comte Constantin Vojnovic, ancien doyen de l'Université, garde, dans la retraite où l'ont relégué les rancunes mesquines d'Héderváry, l'autorité qui s'attache à une magnifique carrière oratoire et au caractère le plus honoré du parti. C'est peut-être pléiade qu'il faudrait dire, car, dans ce groupement dont Strossmaier fut le centre, l'érudition et les lettres occupèrent une large place, quelquefois au détriment de l'action. Markovic, par exemple, dont le nom figure avec honneur dans l'histoire de cette lutte pour la vie nationale, ne fut jamais un homme politique : c'est le poète, l'âme slave blessée au contact d'une race qui en foule les délicatesses et les espoirs.

De la masse, un peu bruyante et crédule, qui a choisi Starcevic pour prophète, émergent quelques personnalités dont il serait injuste de méconnaître le mérite. C'est un mérite d'un autre genre, en dehors, militant, tribunitien. Au premier rang, d'une popularité presque égale à celle du maître, d'une culture supérieure, le député de Fiume-campagne, Erasme Barcic, qu'on appelle quelquefois le Garibaldi croate. Il a de l'audace, de la tactique et du trait. Ses « mots » sont imprégnés de ce je ne sais quoi dont les masses sont friandes et qu'elles s'assimilent. C'est lui qui, en 1885, fit tomber de la tribune d'Agram cette phrase

restée légendaire : « La politique magyare amènera un jour les Cosaques à faire résonner les sabots de leurs chevaux sur le pavé de Vienne. » Il est coutumier, du reste, de ces propos d'enfant terrible, mais d'enfant terrible qui sait ce qu'il veut et où il va. — En novembre 1893, le tsar Alexandre III éprouva les atteintes du mal qui devait l'emporter. On télégraphia successivement à Agram la mauvaise nouvelle, puis un bulletin d'amélioration. Il y avait séance à la Diète et, dans une tribune, le président du parlement de Pesth y assistait. Barcic demande la parole, et, dévisageant le Hongrois : « J'invite mes collègues, dit-il, à manifester la joie que, très certainement, le rétablissement de la santé du Tsar leur cause. N'oublions pas que c'est un de ses ancêtres, Nicolas I[er] , qui a sauvé la monarchie, en étouffant la rébellion magyare. »

Barcic est la physionomie la plus brillante et la plus sympathique du parti *starcevicien*. Le docteur Franck en est le modérateur, surtout l'économiste, spécialité rare et d'autant plus appréciée dans son pays. Il faut reconnaître à cette opposition, qui s'intitule radicale et se montre telle sous bien des rapports, qu'elle n'a jamais pris contact, même à distance, avec le socialisme. L'infiltration socialiste s'est produite en Croatie, depuis quelques années, par les ouvriers allemands. Les typographes, comme de juste, se rendirent les premiers aux argumens de Marx et de Lasalle et propagèrent une agitation qui gagna les villes, mais fort peu les campagnes. Il y a quatre ans, au congrès socialiste de Pesth, le prolétariat croate, à la suite d'une réunion publique tenue à Agram, se fit représenter par trois délégués. Ce congrès décida la publication, en Croatie, d'un recueil bimensuel, *Sloboda* (Liberté), et lui donna probablement, outre l'investiture d'organe officiel du parti socialiste démocratique, les fonds nécessaires à son existence. La *Sloboda* est mal rédigée. Son aridité et son intransigeance ont fini par provoquer une scission entre doctrinaires et possibilistes, la typographie, cette fois, s'enrégimentant parmi les seconds. Cet organe est combattu, du reste, avec succès, par une feuille populaire d'Agram, *Obrtnik* (l'Artisan), que dirige le très distingué secrétaire de la Chambre de commerce, M. Milan Kresic. — Au total, le socialisme ne compte encore, en Croatie, ni comme facteur de la politique, ni comme tremplin de politicien. Ce n'est, du reste, que sous la forme agraire qu'il pourrait devenir dangereux, et, dans les campagnes, il est d'une adaptation très difficile au tempérament national.

VI

Le magyarisme, depuis la mort de Mazuranic, non seulement dispose de l'autorité en Croatie, mais n'a jamais rencontré qu'une opposition désunie. Il a d'ailleurs été servi par un instrument inflexible, le comte Kuhen-Hédervary, ban depuis 1883.

Le comte Hédervary, — qui a déjà été appelé par deux fois, notamment après la chute de M. Weckerlé, à former un cabinet et à en prendre la présidence, — réussit mieux à étendre les conquêtes artificielles de la Hongrie qu'à lui procurer des ministères. Il est jeune, actif, intelligent, charmeur même, assurent ceux qui l'ont approché. A Pesth, on le tient pour un homme d'État. Son mariage avec la nièce de M. Tisza n'a certainement pas nui à sa carrière, ni au crédit presque illimité dont il jouit dans les hautes sphères politiques de la Transleithanie. En Croatie, il est redouté des fonctionnaires, dont il tranche ou modifie les destinées; courtisé par l'aristocratie, qui reconnaît en lui un des siens; maître des élections, qu'il pétrit d'une main alternativement habile et rude; dédaigneux du peuple, auquel il se considère comme doublement supérieur, et par la race, et par la caste. Il eût dépendu de lui d'être une manière de bon tyran : les patriotes s'accordent à le dénoncer comme un tyran sans épithète. La part faite à l'exagération naturelle aux administrés, il apporte probablement à son rôle un trop petit nombre de scrupules pour avoir le droit d'être plus scrupuleusement jugé.

Ses débuts furent marqués par une épreuve caractéristique, qui ne contribua certainement pas à humaniser ses relations avec le parti national. Quoiqu'elle remonte à une douzaine d'années, elle fait encore la joie de ses adversaires. Un coup de main la lui attira. Ce coup de main provoqua un coup de pied.

Il s'était avisé de faire rassembler, une nuit, et entasser dans un wagon, à destination de Pesth, certaines archives d'État, touchant l'histoire et le droit politique de la Croatie, qu'en avait rapportées Jellacic, en 1849, — d'accord, du reste, avec le gouverneur impérial. Ce procédé peu parlementaire fit sensation à Agram. A la Diète, il y eut interpellation. Hédervary se montra hautain, convint du fait, et ajouta que cette réintégration nocturne s'imposait, les Croates étant « de mauvaise foi » en possession de ces documens. A ce mot, la discussion dégénéra en bagarre. Le ban fut bousculé et reçut, affirment les Croates, du neveu de Starcevic, un coup de pied des plus immodestement placés. En tous cas, il y eut procès. Gros scandale, mais réparation difficile. Le

procureur d'État se garda bien, et pour cause, de qualifier le délit de violence sur la personne. Il requit et obtint une condamnation du chef d'attentat « à une assemblée régulièrement constituée » (littéralement : *crime de publique violence*). Il en coûtait alors de ne pas souscrire à l'euphémisme. Un pauvre avocat, Tuskan, ayant juré qu'il avait vu porter le coup, et avancé des détails sur sa trajectoire, se vit condamner, comme faux témoin, à la déchéance de son titre et à l'emprisonnement. Il est aujourd'hui aubergiste à Sissek. On peut conjecturer qu'il appartient toujours à l'opposition.

Je cite cette anecdote, classique dans les annales des patriotes, — il n'est pas rare de trouver chez eux une photographie de la botte de David Starcevic, tirée à un grand nombre d'exemplaires — parce qu'elle est caractéristique du tempérament des Croates. Incapables, quoique fort intelligens, de rompre les mailles d'une politique persévérante et raffinée, ils deviennent ombrageux et passent promptement à l'action, dès qu'on entreprend sur une forme sensible de leur patriotisme. Une question d'archives valut à Hédervary une voie de fait; avant lui, sous Pejacevic, une question d'écusson avait provoqué une émeute. Le neveu de M. Tisza dégagea la philosophie de ces expériences. Il ganta ce que la presse hongroise appelait avec éloges son « poing de fer ». On le voit même dédaigner, en ce qui le concerne, les attaques de la presse, d'autant plus fort pour sévir contre les articles impersonnels, dirigés contre le principe de son gouvernement. Il connaît l'art de faire à ses ennemis des concessions stériles et de leur abandonner quelques sièges, surtout quand la partie électorale est douteuse. C'est ainsi qu'en décembre 1893 il n'a suscité aucun concurrent, dans le collège de Brod, au romancier Kumicic, appelé l'Alexandre Dumas de la Croatie, dont le succès était ardemment désiré par le parti national. Du reste, en s'abstenant d'écraser l'opposition, il en laisse juste assez pour qu'elle témoigne de ses propres dissentimens.

Ces dissentimens se sont exprimés longtemps sous une forme amère et désolante pour les patriotes éclairés. Les indépendans, dans l'*Obzor*, les *starceviciens*, dans la *Hrvatska*, se prodiguaient les injures, s'accusant réciproquement et assidument de faire le jeu de la politique magyare. Depuis quelques années, l'excès même des humiliations qu'a engendrées ce conflit amène insensiblement une détente. En 1892, le conseil municipal d'Agram ayant été dissous, les deux partis se mirent d'accord, arrêtèrent une liste, et la firent passer. Plus tard, élargissant les bases de l'union, ils finirent par s'entendre, sous la dénomination d'Opposition réunie

(*Sjedinjena opozicija*) et par élaborer un programme commun. Ce programme revendique l'autonomie de la nation croate, et en recule les limites au delà de l'ancien royaume tri-unitaire, jusques et y compris Fiume, l'Istrie, la Bosnie et l'Herzégovine. Cette nation doit être sur un pied d'égalité parfaite, au point de vue des affaires communes, avec les autres pays de l'Empire. Elle doit jouir du véritable régime parlementaire, faussé par la *Nagoda*. Elle recherchera l'union des Slovènes, qui paraissent bien disposés, en effet, à entrer dans cette combinaison, si jamais la fortune semble lui sourire.

L'*Opposition réunie* a grand'peine, du reste, à se maintenir compacte. La nature compliquée des Slaves prend à chaque instant des revanches sur ce mouvement de patriotisme et de bon sens. Tantôt c'est une question de mots : les *starceviciens* veulent revenir à leur dénomination traditionnelle de *parti du droit*. Tantôt c'est un retour de tempérament : dans le sein même du parti de Starcevic un schisme menace de se produire, sous forme d'adhésion partielle et provisoire au pacte constitutionnel, conseillée par l'opportunisme du docteur Franck. Tantôt enfin, c'est un conflit de consciences : à l'*Obzor*, on est catholique sans compromission; la libre pensée est répandue, au contraire, dans les hauts rangs des *starceviciens*, et l'on cite telle personnalité qui vient de s'affilier à la nouvelle loge maçonnique d'Agram. Il est évident que ce chaos a grand'peine à s'organiser.

Par cette raison et d'autres qu'on devine, il n'est guère d'homme d'État, en Autriche-Hongrie, qui prenne au sérieux le nouveau programme. Il paraît bien porter le cachet d'une opposition à la fois imaginative et diserte, à laquelle il coûte d'autant moins de remanier en esprit la carte constitutionnelle, qu'en fait elle soupçonne mieux son impuissance. Et pourtant cette reconstitution de la « Grande Croatie », dans laquelle on retrouve une part de l'illyrisme de Gaj, une autre du panslavisme de Strossmaier, une consécration, — par l'exclusion des Serbes, — de l'intransigeance de Starcevic, enfin un appel au droit commun des peuples civilisés, répond, de la Save à l'Adriatique, à la vibration nationale. Il y a sans doute, devant un tel dessein, un épais rideau de complications et même d'impossibilités actuelles. Mais derrière s'affirme la même force qui a fait l'Allemagne et l'Italie.

Communauté de race, quasi-communauté d'histoire, solidarité d'intérêts économiques, sens inquiet et partagé de l'isolement, dans ce coin de l'Europe qui servit de boulevard à l'Occident, pendant que l'Occident construisait les siens, ce sont des élémens qui, même dispersés, refoulés, hésitans, chaotiques, à la longue

engendrent une nation. Leur ciment naturel est l'usage de la même langue : déjà la langue trahit la tendance unitaire. Des confins du Syrmium aux portes de Fiume et aux Bouches de Cattaro, nul mot n'est plus populaire que celui de *narod* (nation), et nul n'entend par là son pays propre. Le peuple ne saurait dire exactement où commence cette patrie, quelles sont ses frontières et sa capitale. Mais il est sûr qu'elle existe ; il sent que l'avenir la révélera ; il n'en adoptera jamais d'autre.

Quoique la Russie observe l'attitude la plus prudente et se garde d'encourager les tendances panslavistes, son prestige, dans ces régions, est considérable. Ce n'est pas seulement la sœur aînée, à laquelle va naturellement l'affection des nationalités slaves secondaires, ni l'émancipatrice des frères chrétiens des Balkans, c'est encore, dans l'arrière-pensée commune, le *Deus ex machina* qui paraîtra au dernier acte de cette lutte contre les élémens étrangers. L'accord de sa politique avec celle de la France a paru de bon augure aux Jugo-Slaves. Après tout, le programme de l'*Opposition réunie* ne fait qu'élargir une conception napoléonienne. Il étend, à l'est, les frontières du royaume d'Illyrie et y annexe les provinces jadis chrétiennes que les Turcs ont été forcés d'abandonner. Et cet élargissement, au regard, du moins, de l'historien et du philologue, n'est pas arbitraire : car le Bosniaque est Slave ; ses ancêtres ont été gouvernés par des rois du même sang ; quand Vuk est remonté aux sources de la langue nationale, c'est dans la pauvre Herzégovine qu'il s'est arrêté.

La politique hongroise ne se borne donc pas à entreprendre sur la personnalité de la nation croate, qui ne compte que deux millions et demi d'âmes ; elle refoule l'idée commune et chère à la plupart des Jugo-Slaves de la monarchie. Par là seulement on jugera du caractère véritable de la réaction qu'elle provoque. Une opposition, en Croatie, qui se bornerait à réclamer une somme plus large de libertés publiques, qui serait un pastiche de la guerre que les « progressistes » de l'Occident font depuis si longtemps au principe autoritaire, manquerait d'intérêt et n'aurait qu'un avenir banal. Sur le terrain *national*, appuyée moralement par des populations du même sang, parlant la même langue et aspirant, en somme, au même résultat, elle apparaît légitime, sensée, et se hausse jusqu'à la région des problèmes européens. Car nul ne méconnaît les effets qu'aurait, sur la politique extérieure de l'Autriche, la réalisation d'une hégémonie jugo-slave.

Cette hégémonie, on comprend que les Hongrois la redoutent. Non seulement, elle est inconciliable avec le régime dualiste, mais elle constituerait à côté d'eux un état égal et rival. Ce qu'on

saisit moins, c'est la défiance et le dédain qu'elle inspire à Vienne. Pris en masse, les Jugo-Slaves sont encore sujets fidèles; leur particularisme respecte le droit dynastique : c'est le pur effet d'une réaction contre le séquestre, insupportable à la longue, qu'on a mis sur leur nationalité. Leur position géographique est exceptionnelle; ils sont placés sur les routes de l'Orient et de la mer. La porte de l'Orient s'ouvre précisément sur d'autres régions slaves, et supposé même que l'Autriche borne son expansion aux limites tracées par le congrès de Berlin, la tâche d'assimiler la Bosnie et l'Herzégovine échoit bien plus naturellement aux frères de race des anciens *raïas* qu'à des fonctionnaires allemands, polonais ou magyars, dont le génie administratif — le même partout — ne fera jamais qu'une Algérie continentale.

Le problème soulevé par l'opposition croate, qu'on a essayé quelquefois de réduire aux proportions d'une question de clocher transleithane, engage donc l'avenir de la monarchie en Orient, et, jusqu'à un certain point, son équilibre à l'intérieur. Les fausses relations finissent par engendrer de faux sentimens. Plus on considère les rapports de la race jugo-slave avec les autres élémens de l'empire austro-hongrois, plus apparaît le contraste entre la minutie du mécanisme administratif et le relâchement du lien moral. Il n'y a plus, en somme, dans les dispositions intimes de cette race, de *substratum* qu'à l'union purement personnelle. On a cherché à rendre cette union aussi *réelle* que possible; elle est si arbitrairement conçue que de ce groupe, un par le sang, la langue et même les mœurs, on a fait trois tronçons, déduit la nécessité de trois régimes : le cisleithan en Dalmatie, le magyar en Croatie-Slavonie, le colonial, ou peu s'en faut, dans la Bosnie et l'Herzégovine. Il est impossible qu'une combinaison si mal adaptée aux besoins d'un peuple, et qui est, en somme, la négation de son unité, n'ait pas pour effet, à la longue, de dévoyer ses inclinations naturelles ou traditionnelles. Constitué pour servir de réserve au loyalisme, dans les temps difficiles que le mouvement social présage à toutes les dynasties, il risque, au détriment de son génie, de ses intérêts et de ceux de l'Autriche, de s'égarer dans les voies du panslavisme ou de chercher une issue vers l'idéal républicain. Ce n'est pas œuvre faite; la vieille génération y serait probablement réfractaire; mais qui répondra de la démocratie qui s'élabore, épelle les déclarations du « parti du Droit », et se laissera conduire, là plus qu'ailleurs, avec une formule et une chanson?

CHARLES LOISEAU.

LA SCIENCE ET L'AGRICULTURE

II [1]

LES PLANTES DE GRANDE CULTURE

I

LA POMME DE TERRE

Le nombre des espèces végétales qui se prêtent à la grande culture est restreint : presque toutes celles qui couvrent nos champs sont utilisées depuis des époques tellement reculées, qu'on n'en retrouve plus les formes primitives ; il est très rare qu'une plante nouvelle s'introduise dans les cultures ; et on peut répéter avec A. de Humboldt que, depuis les temps historiques, aucune acquisition n'est comparable à celle de la pomme de terre, de cette plante rustique, cultivée aujourd'hui dans le monde entier et qui, sur une surface donnée, fournit plus de matière nutritive qu'aucune des autres plantes agricoles.

Son extension est récente. Lorsque, à la fin du siècle dernier, A. Young parcourt notre pays, il mentionne à peine la pomme de terre, contre laquelle régnait alors un préjugé tellement vivace que le voyageur ajoute : « Les 99 centièmes de l'espèce humaine n'y voudraient pas toucher. »

Ce préjugé a disparu si complètement, qu'on estime aujourd'hui à 3 milliards 142 millions de francs la valeur des pommes de terre produites annuellement dans le monde ; sur cette somme

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et 15 août 1894.

formidable, la part de la France est de 600 à 700 millions, pour une production dépassant 100 millions de quintaux et s'étendant sur 1 350 000 hectares; l'Allemagne récolte au delà de 200 millions de quintaux; la Russie, 82; les Iles Britanniques, 80.

Nous voulons montrer dans cet article comment la pomme de terre, longtemps dédaignée, s'est propagée aussitôt qu'eurent été reconnues ses admirables qualités; nous voulons indiquer, en outre, quels progrès récens ont été réalisés dans sa culture, comment on a réussi à triompher de la maladie qui a failli amener la disparition de cette plante précieuse, et enfin quels efforts nous devons faire encore pour en tirer tous les services qu'elle est capable de rendre.

I

Quand les hardis navigateurs espagnols franchirent l'isthme qui sépare les deux Amériques et descendirent, le long de la côte du Pacifique, au Pérou, puis au Chili, ils trouvèrent la pomme de terre cultivée, partout où le climat est tempéré, et il résulte d'une discussion minutieuse à laquelle s'est livré M. de Candolle que le *Solanum tuberosum* est spontané dans les Andes du Chili : c'est de là qu'il est venu en Espagne, au commencement du XVIe siècle. La pomme de terre a probablement été introduite au Mexique par les Espagnols, car elle y était inconnue au moment de la conquête; elle paraît avoir été apportée, également par les Européens, dans la partie des États-Unis appelée aujourd'hui Virginie et Caroline du Nord pendant la seconde moitié du XVIe siècle, et c'est de là que Raleigh l'introduisit de nouveau en Europe.

Sa culture n'y fit d'abord que peu de progrès : nous la trouvons répandue au XVIIIe siècle dans l'est de la France, là où le blé ne donnait que de maigres produits. La pomme de terre est considérée, à cette époque, comme un aliment grossier : l'article que la grande *Encyclopédie* consacre à la pomme de terre parut en 1765; il indique que cette plante est cultivée en Alsace, dans le Lyonnais, le Vivarais, le Dauphiné, mais qu'elle ne peut convenir qu'aux estomacs robustes des paysans.

Les nations, comme les hommes, ne s'instruisent qu'aux rudes leçons de l'adversité : en France, de mauvaises récoltes de blé se succédèrent en 1767, 1768 et 1769, et comme le pain était alors la nourriture exclusive des pauvres gens, la détresse fut extrême; la population errait sur les routes, demandant à la charité une subsistance que la terre ne pouvait lui fournir.

L'insuffisance des voies de communication, les entraves administratives empêchant la circulation des grains, l'énormité des impôts pesant sur le cultivateur et décourageant les efforts les plus opiniâtres, contribuaient sans doute à engendrer ces misères; elles paraissaient dues cependant à des causes plus profondes. On commençait à douter que le blé fût à lui seul capable de subvenir aux besoins du pays, et sous l'empire de ces préoccupations générales l'Académie de Besançon mit au concours, en 1771, la question suivante: « Quelles plantes, en France, peuvent, dans les temps de disette, suppléer aux autres nourritures de l'homme, et quelle est la nature de l'aliment qu'on peut tirer de ces végétaux? »

Plus qu'aucun autre, un pharmacien des armées, Parmentier, s'émut des souffrances de la population; mais sa pitié ne s'exhala pas en vaines lamentations: elle lui dicta la virile résolution de chercher la cause du mal, pour le combattre et le vaincre.

Parmentier eut tout d'abord la vue nette et précise que l'alimentation publique n'est assurée que si elle repose sur la culture de plusieurs végétaux différens, car il est rare que les conditions atmosphériques soient défavorables à toutes les récoltes, et d'ordinaire l'abondance de l'une compense le déficit des autres.

En 1772, il envoie à l'Académie de Besançon le mémoire dans lequel il préconise la culture de la pomme de terre et commence la longue lutte dans laquelle, sans faiblir, il répondra à toutes les objections, triomphera de toutes les résistances.

Il montre par l'analyse que la pomme de terre ne renferme aucun principe nuisible, puis revient à ses cultures; chaque année il les répète, et ne distribue que parcimonieusement les tubercules, pour donner le désir d'acquérir une plante qui paraîtra d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare.

En 1781, il réimprime son mémoire qu'il intitule : *Recherches sur les végétaux qui dans les temps de disette peuvent remplacer les alimens ordinaires*. Lentement l'opinion s'émeut. Les railleurs, toujours ennemis des nouveautés, commencent à désarmer; la culture de la pomme de terre est encouragée; Louis XVI se pare de ses fleurs; enfin en 1785 est exécutée la célèbre expérience de la plaine des Sablons : à juste titre, le souvenir s'en est conservé. Dans un terrain bien en vue, Parmentier fait cultiver la pomme de terre; on multiplie les façons pour attirer l'attention; quand les tubercules commencent à mûrir, il fait garder le champ par des soldats pour repousser les pillards: la plante est décidément de haute valeur, puisqu'on prend tant de

peine pour la conserver; la nuit, cependant, la surveillance se relâche : quelques hardis maraudeurs dérobent les tubercules, les goûtent, les trouvent excellens; les larcins se multiplient, toute la récolte y passe. Aussitôt que, grâce au stratagème de Parmentier, on s'est décidé à manger les pommes de terre, leurs qualités apparaissent et on recherche un aliment qu'on repoussait naguère. Sa culture, dès ce moment, se répandit rapidement, et, au dire des contemporains, à deux ou trois reprises, elle préserva la France des horreurs de la famine. A la fin de sa vie, Parmentier peut écrire : « La pomme de terre n'a plus que des amis, même dans les contrées où l'esprit de système et de contradiction voulait la bannir à jamais. »

C'est en 1819, six ans après la mort de Parmentier, qu'un des plus illustres secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, le grand Cuvier, prononça son éloge; il s'y trouve un portrait qu'on aime à relire :

« Cette longue et continuelle habitude de s'occuper du bien des hommes avait fini par s'empreindre jusque dans son air extérieur; on aurait cru voir en lui la bienfaisance personnifiée. Une taille élevée et restée droite jusque dans ses derniers jours, une figure pleine d'aménité, un regard à la fois noble et doux, de beaux cheveux, blancs comme la neige, semblaient faire de ce respectable vieillard l'image de la bonté et de la vertu. Sa physionomie plaisait surtout par ce sentiment de bonheur, né du bien qu'il avait fait. Et qui, en effet, aurait mieux mérité d'être heureux, que l'homme qui, sans naissance, sans fortune, sans de grandes places, sans même une éminence de génie, mais par la seule persévérance de l'amour du bien, a peut-être autant contribué au bien-être de ses semblables qu'aucun de ceux sur lesquels la nature et le hasard accumulent tous les moyens de les servir? »

Et plus loin, résumant en quelques traits le caractère de Parmentier, Cuvier ajoute :

« En un mot, partout où l'on pouvait travailler beaucoup, rendre de grands services et ne rien recevoir, partout où l'on se réunissait pour faire du bien, il accourait le premier, et l'on pouvait être sûr de disposer de son temps, de sa plume et au besoin de sa fortune. »

Depuis le commencement du siècle, la culture de la pomme de terre, si justement préconisée par le bon Parmentier, n'a cessé de s'étendre. Il devait en être ainsi : la plante est robuste, s'accommode des climats les plus différens et se prête à des emplois variés. Moins chargés de matières azotées, d'albuminoïdes, que les grains des céréales, les tubercules de pommes de terre sont très riches

en fécule, identique, sauf la grosseur des grains, à l'amidon du blé. Agréable au goût, la pomme de terre entre avec grand avantage dans l'alimentation de l'homme et des animaux; elle constitue en outre la matière première de deux industries importantes : la féculerie, la fabrication de l'alcool.

II

Bien que la plupart des variétés de pommes de terre portent des fleurs, puis des fruits de la grosseur d'une petite prune, remplis de graines susceptibles de germer, ce n'est pas habituellement par le semis de ces graines, mais par la plantation des tubercules conservés de la récolte précédente, qu'on prépare une nouvelle culture.

A la surface des tubercules, on distingue aisément les bourgeons, les germes, — les yeux suivant l'expression vulgaire, — qui vont donner naissance aux nouveaux organes. Quoique ces tubercules soient des tiges modifiées et présentent par suite une structure tout à fait différente de celle d'une graine, la série des transformations qui détermine l'épanouissement des bourgeons de la pomme de terre est tout à fait du même ordre que celle qui provoque la germination d'une graine, et pour suivre aisément ces métamorphoses délicates, il est avantageux de considérer d'abord ce qui se passe dans la graine.

Quand on ouvre un haricot de façon à séparer les deux parties dont il est formé, on distingue aisément, collées contre une des parois intérieures, une petite radicelle et une petite tige portant un rudiment de feuilles : ce sont ces organes qui doivent se développer, percer les enveloppes, de façon que la radicelle s'enfonce dans le sol et que la tigelle pointant au-dessus du sillon apparaisse à la lumière. Visiblement, pour que ces jeunes organes s'accroissent, grandissent, se développent, il faut qu'ils s'assimilent de nouvelles matières, qu'ils se nourrissent. Leur nourriture est là à côté d'eux; les cotylédons, les deux fragmens du haricot entre lesquels l'embryon est logé, en sont gonflés; la graine est à la fois une mère et une nourrice : elle renferme des matières azotées, de l'amidon ou de l'huile, et c'est précisément à cause de cette accumulation de matières nutritives dans les graines que depuis un temps immémorial elles sont employées à la nourriture de l'homme et des animaux.

Ces matières azotées, cet amidon, cette huile, sont destinées à nourrir l'embryon. Mais embryon et alimens restent accolés l'un à l'autre au repos, tant que la graine est sèche et la

température basse; aussitôt au contraire que la pluie arrive, que le temps devient plus doux, la graine entre en évolution, elle absorbe de l'eau, se gonfle, et les principes contenus dans les cotylédons, les réserves restées jusque-là inertes et inutiles, commencent leur métamorphose. Au repos, ces réserves sont insolubles dans l'eau, or pour être assimilées, utilisées par l'embryon, il faut qu'elles deviennent solubles, qu'elles prennent une forme telle qu'elles traversent les parois des cellules, qu'elles se diffusent, qu'elles acquièrent, suivant la jolie expression des physiologistes allemands, « une forme de voyage. »

Si on examine au microscope une coupe d'une graine amylacée en germination et qu'on ait, ce qui est très facile, une image assez amplifiée pour distinguer les grains d'amidon, on les voit diminués, rongés, digérés. Ils se dissolvent sous l'influence d'un ferment soluble, la diastase, qui prend naissance dès que sont réunies les conditions extérieures nécessaires à la germination, c'est-à-dire de l'humidité, une température de 10° à 15°, et enfin de l'oxygène qui pénètre les tissus, les brûle partiellement et favorise, par la chaleur que dégage cette combustion, l'ensemble des métamorphoses.

Toutes ces transformations se produisent dans les tubercules de pomme de terre; leur évolution est même bien plus facile que celle des graines: au lieu des 10 centièmes d'humidité que renferment habituellement les graines et qui sont insuffisans pour que la germination commence, on en trouve dans les tubercules 70 centièmes; aussi voit-on au printemps, dès que la température s'élève, les tubercules émettre des germes. — Ceux qui apparaissent ainsi dans les caves ou les silos, à l'abri de la lumière, présentent un aspect très particulier. Tandis qu'un tubercule planté dans le sol forme des radicelles, puis une tige courte qui se couvre immédiatement de feuilles, que ce sont ces feuilles qu'on aperçoit tout d'abord quand on visite une plantation récente, la pomme de terre qui germe en silos produit, autour du bourgeon qui commence son évolution un court verticelle de racines, puis une tige blanche, grêle, qui porte, très espacées les unes des autres, des feuilles rudimentaires jaunâtres; au lieu de s'épanouir, celles-ci restent fixées le long de la tige.

Privées de lumière, les feuilles sont sans utilité: elles ne peuvent travailler à décomposer de l'acide carbonique, elles ne pourront fonctionner tant qu'elles n'auront pas atteint un espace éclairé, et dès lors les réserves du tubercule s'emploient à allonger les tiges qui peuvent conduire les feuilles à la lumière. Dans bien d'autres circonstances encore, on voit les végétaux utiliser les

matériaux dont ils disposent de façons différentes, suivant les conditions dans lesquelles ils sont placés, et toujours en développant les organes dont l'accroissement est le plus avantageux.

Que le tubercule donne des pousses blanches et grêles à l'obscurité, ou vertes et courtes à la lumière, il n'accomplit ce travail qu'à ses dépens; il mérite absolument le nom de *mère* qu'on lui a donné : il se ride, se vide, diminue de poids. Sa fécule se dissout, devient glycose, puis cellulose pour former les parois des cellules des organes nouveaux; les matières azotées, les albuminoïdes du tubercule se dissolvent également, et pour pénétrer dans les jeunes pousses où on les retrouve bientôt à leur état primitif, elles prennent la forme transitoire de substances solubles, dialysables, cristallines. Parmi ces dérivés des albuminoïdes se trouve la solanine, matière vénéneuse, comme plusieurs autres principes sécrétés par la famille des Solanées, à laquelle appartient la pomme de terre; on sait, en effet, que la nicotine se rencontre dans le tabac, et l'atropine dans la belladone. Les propriétés toxiques de la solanine sont bien connues des praticiens, qui ne manquent pas de priver de leurs pousses, où se localise la solanine, les tubercules germés avant de les distribuer aux animaux.

Quand les tubercules ont été régulièrement plantés, que leurs bourgeons se sont normalement développés; que les radicelles commencent à puiser dans le sol l'eau et les matières dissoutes, et les feuilles dans l'atmosphère l'acide carbonique aérien, le rôle du tubercule mère n'est pas terminé : il continue à se vider des provisions de matières nutritives qu'il renferme encore, et, après quelques semaines, ridé, noirci, presque réduit à ses enveloppes, il sert encore de réservoir d'humidité, tellement que sa suppression, même tardive, diminue la vigueur des plantes qui en ont été privées et par suite l'abondance des récoltes.

Si, avec M. Aimé Girard, à qui on doit sur la culture de la pomme de terre d'importans travaux que nous utiliserons souvent dans cet écrit, on suit l'évolution des différens organes depuis la plantation jusqu'à la récolte, on reconnaît que dès le mois de juillet le réseau des radicelles est complètement formé : son poids ne varie plus jusqu'à la fin de septembre, et c'est seulement au mois d'octobre qu'il participe à la décadence de toute la plante. Les feuilles se développent rapidement pendant les mois de mai et de juin; elles ne s'accroissent plus que médiocrement en juillet et en août, tandis que c'est seulement pendant ce dernier mois que le poids des tiges présente son maximum.

Les tubercules, qui ont commencé à se montrer dès les pre-

miers jours de juillet, s'accroissent en même temps que les feuilles et les tiges pendant l'été; mais tandis qu'en septembre les feuilles se flétrissent et tombent, que les tiges sèchent et méritent de plus en plus le nom de fanes sous lequel on les désigne, les tubercules continuent à s'accroître jusqu'au milieu d'octobre, époque à laquelle on procède à leur récolte.

Le développement des tiges et des feuilles précède celui des tubercules, et il est nécessaire qu'il en soit ainsi : la feuille est le laboratoire de la plante, la petite usine dans laquelle s'élabore la matière végétale; le tubercule n'est que le magasin dans lequel s'accumule cette matière qui lui est amenée par les vaisseaux de la tige.

Nous avons indiqué déjà dans un article précédent (1) quelle est l'origine des matières végétales, et il est inutile d'y revenir. Les feuilles travaillent dans la pomme de terre comme dans les autres espèces cultivées; mais, tandis que, dans le blé, l'avoine, les pois, les haricots, etc., tous les principes élaborés par l'activité chlorophyllienne sont utilisés à la formation des réserves de la graine, dans la pomme de terre ces principes émigrent vers les tiges renflées, vers les tubercules. Le chemin que suivent ces principes élaborés est facile à déterminer : si on pratique dans une tige de pomme de terre et dans le sens de la longueur une coupe assez mince pour être examinée au microscope, et qu'on imprègne cette coupe d'eau iodée de façon à colorer en bleu les grains de fécule, on voit ceux-ci épars, jalonnant les parois des vaisseaux les plus voisins de la partie extérieure; ces vaisseaux se prolongent en dehors de la tige en un mince filet blanc, le stolon, qui se renfle bientôt en tubercules : c'est là que s'accumulent la fécule et en bien moindre proportion les matières azotées.

Il y a trente ans environ que j'ai essayé de montrer par une expérience schématique le mécanisme de l'accumulation de la fécule dans le tubercule de la pomme de terre, de l'amidon dans le grain de blé : ces substances se forment dans les feuilles, mais elles ne s'y rencontrent jamais qu'en très minimes proportions. Comment cheminent-elles d'un organe à l'autre et finissent-elles par s'accumuler de façon à former les trois quarts du poids de la matière sèche soit dans le grain, soit dans le tubercule ? C'est là ce qu'il faut concevoir.

L'explication que j'ai donnée repose sur la découverte des phénomènes de diffusion, due au chimiste anglais Th. Graham.

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1894, p. 419.

Une matière soluble introduite dans un liquide tend à s'y répandre uniformément : si, par exemple, on place dans un vase de verre renfermant une dissolution de sulfate de cuivre un cylindre creux de biscuit de porcelaine non vernissée, poreux par conséquent, et qu'on remplisse ce cylindre d'eau distillée, on observe qu'après quelques jours le sulfate de cuivre a traversé les pores de la porcelaine, a pénétré dans l'eau distillée, bien que les deux liquides eux-mêmes n'aient participé en rien à ce mouvement. Si, poussant plus loin l'investigation, on détermine par l'analyse les poids de sulfate de cuivre que renferment des volumes égaux de la dissolution extérieure et du liquide contenu dans le vase poreux, on trouve que ces poids sont égaux : l'équilibre est établi ; la matière dissoute a cheminé de molécules d'eau en molécules d'eau, sans que l'eau elle-même ait participé à ce mouvement. Il y a indépendance absolue entre la matière dissoute et le dissolvant : l'un se transporte, tandis que l'autre reste en place.

Si aucune cause perturbatrice n'intervenait, l'équilibre établi par diffusion persisterait indéfiniment ; mais il n'en sera plus ainsi si, par un artifice quelconque, nous enlevons à l'eau contenue dans le vase poreux le sulfate de cuivre dont elle est chargée, si, par exemple, nous faisons tomber dans le vase poreux quelques gouttes d'eau de baryte : cette base amène l'acide sulfurique à l'état insoluble, en formant avec lui du sulfate de baryte, et l'oxyde de cuivre hydraté, insoluble quand il est séparé de l'acide sulfurique, se précipite du même coup. A ce moment l'eau du vase poreux est privée de matière dissoute, et aussitôt la diffusion entre en jeu de nouveau : le sulfate de cuivre du vase extérieur chemine vers le liquide intérieur et, bientôt l'équilibre détruit par l'action de l'eau de baryte est rétabli. Après quelques jours, quand l'analyse a montré que, de nouveau, les deux liquides sont au même degré de concentration, que l'un s'est appauvri de ce que l'autre a gagné, on procède à une nouvelle précipitation, et, en continuant ainsi, on peut accumuler dans le vase poreux les deux élémens du sulfate de cuivre, l'acide et la base, et la seule raison de cette accumulation est l'insolubilité qu'ils ont acquise dans le vase poreux.

Dans la feuille de pomme de terre, la cellule à chlorophylle élabore des hydrates de carbone solubles : glycose, saccharose, qui parfois s'y concrètent momentanément sous forme d'amidon, pour reprendre bientôt l'état soluble. Ces hydrates de carbone dissous dans l'eau de la cellule tendent à se répandre uniformément dans les liquides qui gorgent les vaisseaux ; ils y cheminent par diffusion, comme le sulfate de cuivre dans l'expérience

schématique que nous venons de rappeler, ils arrivent jusqu'au stolon : là, par un mécanisme dont nous ignorons encore le détail, sans doute sous l'influence d'un ferment, ces hydrates de carbone se transforment en fécule insoluble, et dès lors le liquide qui a perdu par précipitation les hydrates de carbone solubles qu'il renfermait est apte à en recevoir un nouvel afflux; la dissolution s'appauvrit de proche en proche, et cet appauvrissement détermine un mouvement de diffusion de la feuille où s'élaborent les hydrates de carbone, jusqu'au tubercule, où ils se concrètent sous forme de fécule.

Les albuminoïdes contenus dans les tubercules de pommes de terre ne paraissent pas y être à l'état insoluble, et par suite l'interprétation précédente ne paraîtrait pas pouvoir s'appliquer à leur accumulation, si on ne savait que la matière soluble peut affecter un état tel qu'elle soit incapable de cheminer au travers des cellules : c'est l'état colloïdal. Le sucre et la gomme ont des compositions identiques : certaines variétés de gomme sont solubles comme le sucre et cependant ne peuvent passer comme lui au travers des membranes; le sucre cristallin se diffuse aisément, la gomme colloïdale reste là où elle est formée; les matières albuminoïdes sont dans le même cas : aussi, quand elles doivent cheminer d'un organe à l'autre, prennent-elles, ainsi que nous l'avons dit déjà, des formes de voyage. Il est vraisemblable que les matières azotées formées dans les feuilles subissent quelques métamorphoses qui leur permettent de suivre les hydrates de carbone dans leur migration vers le tubercule, et qu'arrivées là, elles reprennent la forme colloïdale, qui équivaut à l'insolubilité.

A cette influence de la précipitation des matières dissoutes dans les tubercules se joint, à l'arrière-saison, celle de la dessiccation des feuilles et des tiges, dessiccation qui détermine la concentration des liquides qu'elles renferment et par suite le cheminement des matières dissoutes vers les tubercules; en effet, la dissolution est plus concentrée dans les feuilles que dans le tubercule, où cette dissolution se détruit par précipitation des hydrates de carbone à l'état de fécule, des matières azotées à l'état colloïdal.

De même que toute l'activité d'une plante annuelle à graine se concentre sur la production de cette graine, où s'accumulent l'amidon, l'huile et la matière azotée, de même toute l'activité de la pomme de terre tend à la formation des tubercules. Au moment de la moisson, les tiges du blé ont séché, jauni; le grain seul reste vivant : de même au moment de la récolte des pommes de

terre, les tiges ont noirci, les feuilles ont disparu, leur rôle est terminé : elles se sont épuisées à nourrir les tubercules que la houe ramène à la surface du champ.

Dans la formation de la graine ou dans celle du tubercule, le dessein de la nature est le même : la production des organes destinés à conserver l'espèce, à la perpétuer, à la disséminer. Dans la graine ou le tubercule se trouvent accumulés sous un petit volume tous les produits que la plante a élaborés pendant sa vie pour nourrir l'embryon de la graine ou le bourgeon du tubercule et lui fournir au retour de la bonne saison les matériaux nécessaires à la formation des nouveaux organes. Or, ces substances nécessaires aux germes végétaux sont aussi des alimens pour les hommes et les animaux : de là les immenses surfaces que consacrent tous les peuples, depuis un temps immémorial, à la culture des plantes à graines comestibles : blé, seigle, orge, avoine, pois, haricots, sarrasin, etc., ou aux plantes qui forment des tubercules : pommes de terre et topinambours dans nos contrées; ignames, patates, dans d'autres pays.

III

La pomme de terre, nous l'avons dit déjà, se prête à de nombreux usages; elle entre pour une large part dans la consommation humaine, l'on en tire de la fécule, on métamorphose cette fécule en alcool, enfin on utilise les tubercules à la nourriture des animaux domestiques. Les pommes de terre destinées à la table acquièrent des valeurs très différentes suivant qu'elles sont de conserve ou qu'elles viennent d'être récoltées; les pommes de terre *nouvelles* font prime sur le marché : elles sont obtenues par la culture maraîchère, qui emploie des procédés un peu différens de ceux qu'utilise la grande culture, dont il faut nous occuper d'abord.

Pendant longtemps la culture de la pomme de terre industrielle est restée stationnaire dans notre pays : la statistique de 1882 nous montre que les rendemens à l'hectare sont en général médiocres, ils ne dépassent guère 10 000 kilos; or les tubercules destinés à l'industrie ou consommés à la ferme ne valent que 4 à 5 francs le quintal : on réalisait donc de 400 à 500 francs de produit brut à l'hectare, ce qui n'est que peu avantageux.

Sans doute, tout le monde n'en était pas là : M. Dailly, de Trappes, qui a laissé une comptabilité très bien tenue, accusait pendant les années 1845, 1863, 1875 des rendemens de 30 000 kilos, mais ils étaient exceptionnels, et en moyenne la récolte res-

tait seulement à 17 000 kilos. Sans doute encore d'habiles cultivateurs, M. Boursier dans l'Oise, M. P. Genay dans Meurthe-et-Moselle, atteignaient des rendemens plus élevés; mais en général et sur toute l'étendue de notre territoire, la production à l'hectare est faible et surtout les tubercules obtenus de médiocre valeur. Le *Bulletin du Ministère de l'Agriculture* nous apprend qu'en 1891 la France obtenait, sur 1 465 000 hectares, 131 millions d'hectolitres de tubercules (1); ce qui donne comme produit moyen à l'hectare 89 hect. 75, tandis que l'Allemagne produisait sur 2 920 000 hectares, 322 millions d'hectolitres, correspondant à 110 hectolitres à l'hectare. En outre, en France la valeur de l'hectolitre moyen est de 5 fr. 91, tandis qu'il s'élève à 7 fr. 15 en Allemagne.

Ainsi la production en France est plus faible qu'en Allemagne, les rendemens sont moindres, les prix plus bas.

A quelles causes attribuer cette infériorité? Comment la faire cesser? Telles sont les questions qu'il y a dix ans M. Aimé Girard résolut d'aborder.

Pourquoi tout d'abord la pomme de terre a-t-elle plus de valeur de l'autre côté du Rhin qu'en France? C'est qu'en Allemagne elle est surtout employée comme matière première de la fabrication de l'alcool : or la partie du tubercule qui se saccharifie, puis fermente, est la fécule, et les tubercules allemands sont plus riches que les nôtres.

Comme, au début de ses recherches, M. Aimé Girard pensait surtout à développer en France la fabrication de l'alcool au moyen des tubercules de pommes de terre, il voulut obtenir d'une surface de terrain consacré à cette plante le maximum de fécule, c'est-à-dire de matière alcoolisable. Dans certaines cultures, le poids de matière végétale élaborée est seul à considérer : on ne fait pas de distinctions assez profondes dans la qualité du blé recueilli, pour qu'il n'y ait pas, presque toujours, avantage à porter tous ses efforts vers les gros rendemens; et, bien que les beaux blés blancs se vendent de 1 franc à 1 fr. 50 de plus par quintal que les blés roux, cette différence ne peut entrer en compensation avec les excédens de rendemens de 10 à 12 quintaux par hectare que produisent ces derniers. Pour les pommes de terre destinées à la fabrication de l'alcool, il s'agit non seulement de recueillir à l'hectare un poids considérable de tubercules, mais en outre de tubercules riches en fécule et tout de suite cette nécessité orientait les recherches.

Si, en effet, à l'aide de bons procédés de culture, d'engrais

(1) L'hectolitre pèse environ 75 kilos.

appropriés, on réussit à augmenter le poids de matière végétale élaborée à l'hectare, travail du sol et engrais ont beaucoup moins d'action sur la composition de la récolte obtenue : cette composition est au contraire étroitement liée à la nature de la variété employée.

La supériorité des résultats constatés en Allemagne était-elle due à des conditions météorologiques plus favorables que celles que présente notre climat? ou bien devait-on l'attribuer surtout au choix des variétés plantées? Pour le savoir, M. Girard a introduit d'Allemagne des semenceaux de plusieurs variétés considérées comme les plus favorables à une forte production de fécule à l'hectare; ces essais commencés en 1884, puis poursuivis pendant les années suivantes sur les variétés : Richter's Imperator, Gelbe Rose, Hermann et Magnum Bonum, fournirent des rendemens plus élevés à l'hectare, des tubercules plus riches que ceux qu'on obtient habituellement de l'autre côté du Rhin; ce qui montrait tout d'abord que notre climat n'oppose aucun obstacle à la culture de variétés plus prolifiques que celles qu'on plantait d'ordinaire.

En 1888, les résultats devinrent décisifs. Pour être certain de ne laisser échapper aucune chance de succès, 22 variétés furent mises en comparaison, et tandis que la variété Chardon, très répandue en France pour alimenter les féculeries, donnait à l'hectare 21 500 kilos de tubercules renfermant 3 010 kilos de fécule, plusieurs autres variétés lui furent notablement supérieures, et parmi elles la Richter's Imperator se plaça nettement au premier rang : sur une petite surface, égale à celle qu'occupaient les autres variétés, elle fournit la valeur de 44 000 kilos de tubercules à l'hectare avec 8 tonnes de fécules dans un cas, 41 072 kilos dans un autre, encore avec 8 000 kilos de fécule. Deux autres essais furent un peu moins favorables, mais l'un d'eux disposé sur un hectare fournit cependant 33 tonnes de tubercules renfermant 5 808 kilos de fécule.

La fécondité de la Richter's Imperator, mise en lumière par les travaux de M. Aimé Girard, frappa vivement un certain nombre de cultivateurs avisés, qui n'hésitèrent pas à mettre en expérience la nouvelle variété. Les résultats obtenus confirmèrent absolument ceux qu'avait annoncés notre savant confrère : deux observateurs recueillirent à l'hectare plus de 9 000 kilos de fécule, quatre plus de 8 000, sept des quantités variant entre 7 et 8 000 kilos; les récoltes les plus faibles donnèrent encore assez de tubercules pour qu'on y trouvât de 6 à 7 000 kilos de fécule.

Le brillant succès de la Richter's Imperator témoignait de

l'extrême importance que présente le choix des variétés, puisqu'il avait suffi de substituer aux pommes de terre plantées habituellement les tubercules de Richter pour augmenter la récolte dans d'énormes proportions. Depuis cinq ou six ans on s'est engagé dans la voie si heureusement ouverte, et de nombreuses variétés nouvelles ont été mises à l'étude ; on a recommandé notamment : Chancelier de l'Empire, Géante sans pareille, Géante bleue, Tsarine; nous les avons nous-même cultivées au champ d'expériences de Grignon, et bien que quelques-unes soient recommandables, soit par l'abondance de leur production à l'hectare, soit par leur teneur en fécule, aucune ne s'est montrée nettement supérieure à la Richter, qui reste la grande favorite, bien qu'on lui reproche de ne pas se conserver pendant l'hiver aussi longtemps qu'il serait désirable.

M. Aimé Girard ne s'est pas borné du reste à préconiser cette variété prolifique, il a en outre donné des indications très précises sur les méthodes de culture à employer pour en obtenir le maximum de produit (1). La nature du terrain paraît indifférente : on atteint les hauts rendemens aussi bien dans les terres légères que dans les terres fortes ; les sols fertiles donnent naturellement des récoltes plus abondantes que les terrains ingrats, mais sur ceux-ci cependant la culture est encore profitable. La profondeur du labour exerce en revanche une influence décisive : il faut, toutes les fois que cela est possible, remuer de 25 à 30 centimètres de terre ; aussitôt qu'on se borne à des labours superficiels de 10 centimètres, la récolte baisse. Tandis que sur les anciennes variétés peu prolifiques les copieuses fumures n'exerçaient pas d'action bien sensible, la Richter, au contraire, bénéficie des engrais qui lui sont distribués : c'est en enfouissant à l'hectare de 20 à 25 000 kilos de fumier de ferme, 200 kilos de nitrate de soude, autant de sulfate de potasse et 400 kilos de superphosphate, qu'on obtient les rendemens les plus élevés. M. Aimé Girard se garde bien cependant de vouloir imposer une formule générale applicable partout et toujours; il sait que l'engrais n'est efficace qu'autant qu'il apporte au sol un élément qui lui fait défaut, et que par suite la composition de la fumure doit varier avec la nature du sol auquel elle est destinée.

La terre est labourée, les engrais enfouis, la variété choisie, il faut procéder à la plantation, et ici encore le mode d'opérer est

(1) On trouvera ces indications dans l'ouvrage : *Recherches sur la culture de la pomme de terre industrielle et fourragère*, chez Gauthier-Villars; dans divers journaux agricoles en 1890 et 1891; et notamment dans le tome XVI des *Annales agronomiques*, p. 145 et 529.

loin d'être indifférent. M. Aimé Girard prescrit d'employer des tubercules moyens et surtout de les planter entiers : si les cultivateurs ont habituellement suivi les indications précédentes et s'en sont bien trouvés, ils sont plus rebelles au sujet de cette dernière règle et les partisans des pommes de terre fragmentées restent nombreux.

Il importe enfin de procéder à une plantation régulière en lignes distantes de 60 centimètres, portant un pied de 50 en 50 centimètres. A ces écartemens, tous les travaux exécutés avec les animaux restent faciles. Parmi ces travaux, le plus avantageux est le buttage : butter les pommes de terre, c'est recouvrir le collet d'une petite butte de terre; les bourgeons qui partent de la partie de la tige ainsi enterrée donnent en effet des rameaux à tubercule, et la récolte est augmentée.

Vers le mois de juillet, quand la saison est favorable, les champs sont complètement couverts, c'est à ce moment qu'il faut marquer les pieds les plus vigoureux, dont les tubercules serviront à la récolte suivante. Faut-il aller plus loin encore, et au moment des plantations choisir parmi les tubercules issus d'un pied se distinguant par sa puissante végétation ceux qui présentent la plus grande richesse en fécule, ce qui est aisé en remarquant que les tubercules les plus riches sont aussi les plus denses et que par suite une simple balance hydrostatique permet le classement? On l'a cru, mais de nouveaux essais ont fait voir que la richesse en fécule n'était pas héréditaire et qu'un tubercule pauvre pouvait engendrer des pommes de terre chargées de fécule, tandis que d'un riche il naissait parfois au contraire des tubercules médiocres, de telle sorte que le triage des tubercules à la balance hydrostatique ou à l'aide de bains plus ou moins chargés de sel ne paraît pas nécessaire.

Grâce aux beaux travaux, aux instructions précises de M. Aimé Girard, il est facile d'obtenir d'un hectare un poids de tubercules, un poids de fécule singulièrement plus élevés que ceux qu'on récoltait naguère. Comment utiliser ce surcroît de produit? C'est là ce qu'il importe d'examiner.

IV

La pomme de terre alimente, ainsi qu'il a été dit déjà, deux industries importantes : la fabrication de la fécule, celle de l'alcool.

La fécule est une poudre blanche, impalpable, composée de grains très fins, faciles à observer au microscope; sa composition est identique à celle de l'amidon des céréales, formé de grains

arrondis comme la fécule, mais de dimensions encore plus réduites.

Outre quelques usages culinaires, la fécule est utilisée en nature à la fabrication du papier. Après avoir subi l'action des acides étendus à chaud, elle devient soluble : c'est alors la dextrine qui, très économiquement, remplace la gomme. Soumise plus longtemps à l'action des acides, la fécule devient glycose, entre dans la préparation de la bière, dans celle de la confiserie commune : on fabrique chaque année en France 10 millions de kilogrammes de sirop de fécule.

L'extraction de la fécule est très aisée : il suffit pour l'obtenir de réduire les pommes de terre en pulpe et de laver cette pulpe sur un tamis; l'eau entraîne les grains de fécule assez fins pour traverser les mailles du tamis, tandis que les pulpes formées de débris de cellules sont retenues. Les eaux de lavage laiteuses abandonnées au repos pendant quelques instans laissent déposer la fécule ; l'albumine entraînée en même temps que la fécule reste en dissolution : on sépare l'eau qui a laissé déposer la fécule, on remet celle-ci en suspension à deux ou trois reprises différentes, dans de l'eau pure, on la laisse déposer une dernière fois, et il ne reste plus qu'à dessécher à basse température, afin d'éviter la formation de ces masses mucilagineuses connues sous le nom d'empois.

La fabrication industrielle imite absolument la préparation des laboratoires que nous venons d'indiquer : on se borne à substituer des procédés mécaniques aux manipulations.

Les tubercules, bien lavés pour les débarrasser de la terre restée adhérente après l'arrachage, sont conduits à des râpes qui les déchirent de leurs dents tranchantes ; la pulpe formée tombe dans de grands cylindres en toile métallique constamment parcourus par un filet d'eau. Pour favoriser le passage de la fécule au travers des mailles de cette toile métallique, des brosses montées perpendiculairement sur un axe qui tourne dans le cylindre en toile métallique remuent la pulpe, l'appuient contre la toile, et la débarrassent de sa fécule. L'eau laiteuse tombe dans des conduites en bois légèrement inclinées, la fécule se dépose peu à peu. Elle est remise en suspension dans l'eau une dernière fois, et se dépose assez pure pour qu'il n'y ait plus qu'à la dessécher et à l'emmagasiner.

Les eaux qui ont servi à l'extraction, puis au lavage de la fécule, renferment l'albumine soluble contenue dans les tubercules; cette albumine fermente aisément en répandant une odeur infecte, aussi les eaux de féculerie sont-elles l'origine de gros embarras. On diminue beaucoup leurs inconvéniens en les portant, dès que

la fécule est déposée, à une température de 75°, suffisante pour coaguler l'albumine : elle est dès lors devenue insoluble, et si on fait filtrer les eaux sur les pulpes destinées à l'alimentation du bétail, on augmente beaucoup leur valeur nutritive ; en outre, on peut impunément rejeter dans les ruisseaux les eaux dépouillées de l'élément putrescible qu'elles renfermaient. Il est bien à remarquer cependant que l'échauffement de la grande masse d'eau nécessaire à l'extraction et au lavage de la fécule est coûteux, et que c'est seulement quand on ne peut pas employer directement les eaux de féculerie aux irrigations ou les rejeter impunément en dehors des usines qu'on se résigne à séparer l'albumine qu'elles renferment.

Jusqu'à présent, nous ne produisons en France, à l'aide des pommes de terre, que de minimes quantités d'alcool : les usines qui avaient été montées ont même suspendu leurs opérations, par suite du bas prix actuel de l'alcool. L'année 1893 a produit une énorme quantité de fruits de toute espèce ; les bouilleurs de cru s'en sont donné à cœur joie ; et la fraude s'est tellement étendue que les cours de l'alcool régulièrement fabriqué se sont effondrés.

En Allemagne, il n'en est pas ainsi : sur les 4 millions d'hectolitres d'alcool jetés annuellement sur le marché, 3 millions proviennent des pommes de terre. Cet alcool est surtout produit dans de petites distilleries agricoles analogues à celles qui ont prospéré chez nous pendant quelques années, après le ravage de nos vignobles par l'oïdium ; en France, on employait surtout comme source d'alcool la betterave, les Allemands au contraire utilisent la pomme de terre. La fabrication comprend trois opérations distinctes : il faut d'abord, suivant l'expression consacrée, saccharifier la fécule ; puis déterminer par fermentation la transformation du sucre produit en alcool ; et enfin séparer cet alcool par distillation du liquide où il a pris naissance.

La première de ces opérations, la saccharification de la fécule, met en jeu ce ferment soluble que nous avons vu se développer dans toutes les graines qui entrent en germination, la diastase : on l'emprunte à de l'orge germée. Les pommes de terre cuites à la vapeur, écrasées entre deux cylindres, tombent dans un grand vase. On y introduit, en outre, de l'orge germée en poudre et de l'eau portée à 50° environ ; puis, à l'aide d'agitateurs mécaniques, on brasse énergiquement le mélange. D'abord pâteux, il se fluidifie rapidement. Après quatre ou cinq heures la fécule est dissoute ; elle s'est combinée à une petite quantité d'eau pour former un sucre analogue à ceux qu'on trouve dans les fruits, la glycose : on sépare le liquide des principes non saccharifiables de la

pomme de terre, on refroidit, et on conduit aux cuves de fermentation.

Le ferment alcoolique qui se rencontre sur tous les fruits sucrés n'est plus soluble dans l'eau comme la diastase : c'est un véritable végétal formé de petites cellules; il se multiplie dans les cuves où les brasseurs déterminent la fermentation de l'infusion d'orge, d'où le nom de levure de bière sous lequel on désigne habituellement ce ferment alcoolique. Son action est beaucoup plus lente que celle de la diastase; c'est seulement trois ou quatre heures après l'ensemencement de la levure qu'apparaissent les premières bulles d'acide carbonique, dont la production est corrélative de celle de l'alcool.

Comme, malgré la filtration grossière qu'il a subie, le liquide mis en fermentation n'était pas limpide, que l'addition de la levure de bière a augmenté son trouble, on voit bientôt apparaître à la surface du liquide des matières solides entraînées par l'acide carbonique : c'est le chapeau; il persiste quelque temps, puis se brise, se disloque, retombe au fond. Après trois jours l'effervescence est calmée, et il ne reste plus qu'à faire passer le liquide à l'appareil distillatoire.

L'alcool *éthylique* qui est le produit principal de la fermentation entre en ébullition à 78°, l'eau, comme chacun sait, à 100° : on conçoit donc que, si on soumet à l'action de la chaleur un mélange d'alcool et d'eau, ce soit la vapeur d'alcool qui s'échappe la première, et que, si on arrête la distillation quand une fraction du liquide, un tiers par exemple, aura été réduit en vapeur, tout l'alcool se trouvera dans ce tiers qui a distillé le premier. La vapeur est condensée à l'aide d'appareils réfrigérans, et on obtient ainsi un produit désigné sous le nom de flegmes. Les flegmes renferment, outre de l'alcool éthylique et de l'eau, un grand nombre d'autres produits volatils qui prennent naissance pendant la fermentation. Parmi eux se trouve l'alcool *amylique*, encore désigné sous le nom d'huile de pommes de terre, et quand la dernière opération à laquelle se livrent les distillateurs pour séparer des flegmes l'alcool éthylique, la rectification, n'est pas très bien conduite, l'alcool amylique figure parmi les produits livrés à la consommation dans la proportion de 2 à 5 millièmes. On assure qu'il exerce sur l'organisme une action encore plus nocive que celle de l'alcool éthylique : aussi cherche-t-on à l'éliminer des produits qu'on désigne sous le nom d'*alcools bon goût*. On y réussit, et les alcools industriels présentent souvent une pureté remarquable : ils servent à la fabrication des liqueurs fines, et notamment à l'imitation des eaux-de-vie renommées, tandis que les bas produits provenant de ces rectifications sont employés à la fabrica-

tion des liqueurs dans lesquelles des parfums violens masquent la saveur désagréable des alcools mauvais goût.

La fabrication de l'alcool de pommes de terre laisse d'importans résidus employés à la nourriture du bétail; ils portent le nom de drêches. Dans la série d'opérations que subit la pomme de terre pour fournir de l'alcool, un seul de ses élémens, la fécule, est transformée, et elle ne l'est jamais entièrement : l'albumine, la cellulose, persistent et se retrouvent dans les résidus solides des opérations; mais elles s'y retrouvent diluées dans des quantités d'eau considérables : aussi, dans les distilleries agricoles, les drèches sont-elles distribuées au bétail, liquides et chaudes, à 40 ou 50°. L'hectolitre ne contient guère que 8 kilos de matière sèche; cette espèce de bouillon convient très bien cependant aux animaux de l'espèce bovine et aux porcs. Si la drêche doit être expédiée à quelque distance, il convient de lui enlever une partie de l'eau qu'elle renferme, soit par une simple décantation du liquide qui flotte au-dessus des résidus solides soit par compression de ceux-ci : on obtient ainsi une matière ne renfermant plus que les trois quarts de son poids d'eau, plus chargée par conséquent de matières nutritives que les betteraves fourragères, et en associant les drêches à du foin, à des menues pailles, à des tourteaux, on obtient une excellente ration.

La grosse dépense de toutes les spéculations qui portent sur les animaux est naturellement leur alimentation : si la ration baisse de prix, la vente du lait, des animaux couvre et au delà les dépenses; le fumier produit est obtenu en surcroît, et la ferme prospère. On conçoit dès lors quels avantages présentent les industries agricoles annexées aux exploitations rurales. Si je cultive des pommes de terre et que le prix de l'alcool que j'en tire me paie toutes les dépenses afférentes à cette culture, que j'aie les drêches comme bénéfice, je puis nourrir mes animaux à bas prix et par suite réaliser un gain qui m'échapperait si j'étais obligé de faire consommer mes pommes de terre en nature.

C'est bien cependant ainsi qu'elles sont employées habituellement; elles servent surtout à l'alimentation des porcs. On ne les donne qu'après cuisson à la vapeur; elles sont mélangées à des eaux grasses, à du petit-lait et, à la fin de l'engraissement, à de la farine d'orge, de seigle, de maïs, dans les pays où ces grains sont abondans : c'est à nourrir les porcs que les États-Unis emploient la plus grande partie de l'énorme quantité de maïs qu'ils récoltent chaque année.

Si on songe que de tous les animaux domestiques le porc est le plus prolifique, le plus aisé à nourrir, celui qui le plus rapidement se résout en viande, en graisse, en sang, faciles à prépa-

rer, à saler, à conserver, on concevra combien la propagation de la pomme de terre a favorisé l'élevage du porc : en 1850, nous n'en comptions en France que 5 millions; en 1867, leur nombre s'élevait à 6 millions; en 1882, il atteignait déjà 7 millions.

Consommation humaine dans les campagnes, fabrication de la fécule, de l'alcool, nourriture des porcs, tels sont les usages auxquels se prêtent les pommes de terre de grande culture. Ainsi qu'il a été dit déjà, nous lui consacrons en France près d'un million et demi d'hectares : or, si nos cultivateurs bien conseillés, plus attentifs qu'ils ne le sont d'ordinaire, abandonnent leurs variétés peu prolifiques et consentent à planter celles qui sont préconisées aujourd'hui; s'ils donnent des labours plus profonds, s'ils emploient des engrais appropriés à la nature de leur sol, les rendemens vont s'élever : de 80 à 100 quintaux à l'hectare, ils monteront à 200 ou 250, et alors n'est-il pas à craindre que nous nous trouvions devant une production hors de toutes proportions avec nos besoins?

M. Aimé Girard a très bien compris qu'il y avait là un danger qu'il fallait conjurer en ouvrant à la pomme de terre de nouveaux débouchés : or depuis longtemps, dans quelques-uns de nos départemens de l'Est, on donne au bétail des pommes de terre cuites; mais aucune expérience régulière n'avait été entreprise pour connaître les effets de cette ration, quand mon savant confrère entreprit la longue série d'études qu'il continue encore aujourd'hui.

L'analyse montre que la pomme de terre cuite est beaucoup moins aqueuse que la betterave fourragère employée habituellement pendant l'hiver à l'alimentation des bêtes à cornes : aussi peut-on substituer aux 50 kilos de betteraves donnés journellement 25 kilos de pommes de terre; en ajoutant, pour constituer la ration des bœufs à l'engrais, 7 kil,500 de foin, 5 kilos de paille, et 30 grammes de sel, on a très bien réussi, et au dernier concours agricole des Champs-Élysées on a pu voir en excellent état des animaux dont l'engraissement avait été ainsi conduit.

Il est d'autant plus intéressant de faire entrer la pomme de terre dans l'alimentation des animaux, que cette plante donne encore des récoltes passables pendant les années sèches, si contraires à la production des betteraves et à la végétation des prairies. On se rappelle quelle influence déplorable a exercé sur nos étables la sécheresse persistante qui a régné pendant le printemps et l'automne de 1893 (1) : si les cultivateurs avisés consacrent une partie de leurs domaines à la plantation des variétés de pommes

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1893.

de terre à grand rendement, ils auront plus de chances d'éviter les effets ruineux qu'exercent les sécheresses prolongées sur les plantes employées aujourd'hui à l'alimentation du bétail.

V

Les variétés de pommes de terre de grande culture les plus avantageuses par l'abondance de leurs rendemens n'ont pas toutes une saveur agréable : on les consomme cependant dans les campagnes, mais en général les tubercules destinés à la table appartiennent à des variétés différentes de celles qui alimentent les usines ou les animaux de la ferme. On sait, en outre, que les pommes de terre récemment arrachées, les pommes de terre *nouvelles*, sont plus tendres, plus délicates que celles qui sont conservées pendant plusieurs mois ; elles se vendent à des prix infiniment plus élevés : tandis que le quintal des tubercules de grande culture ne vaut guère que 4 à 5 francs, les pommes de terre nouvelles atteignent parfois à Paris le prix de 100 francs le quintal. Suivant que les conditions météorologiques de l'hiver favorisent ou contrarient la culture, les tubercules sont abondans ou rares : de là d'une année à l'autre d'énormes différences de prix. On a payé à la halle de Paris le quintal de pommes de terre nouvelles de 74 à 84 fr. 50 en 1891, de 47 à 56 francs en 1892.

Comme les pommes de terre nouvelles sont d'autant plus recherchées qu'elles arrivent plus tôt sur le marché, qu'en outre elles sont moins offertes dans les premiers mois de l'année qu'un peu plus tard, les prix pendant la même année varient d'un mois à l'autre : très élevés en février et mars, encore soutenus en avril, ils commencent à décliner en mai et juin.

Le désir de profiter des hauts prix qu'atteignent les pommes de terre de primeur conduit à ne planter que des variétés d'un développement très rapide, qu'on arrache souvent avant que les tubercules n'aient atteint leur complet développement ; et comme cette récolte doit être faite en hiver ou au premier printemps, la culture ne peut s'établir que dans les contrées où les gelées hivernales sont rares. Le marché de Paris est alimenté par l'Algérie, la Provence, puis par le Finistère, les Côtes-du-Nord, la Manche, là où le courant marin adoucit les rigueurs de l'hiver. Les maraîchers parisiens ont eu longtemps une part prépondérante dans la production de la pomme de terre de primeur : la concurrence de l'Algérie et de la Provence rend aujourd'hui cette culture moins profitable.

On sait quelles différences de climat présentent les diverses

régions de notre Algérie : tandis que les hivers sont rudes sur les hauts plateaux, particulièrement dans la province de Constantine, il ne gèle guère sur le littoral, et on peut y cultiver la pomme de terre de primeur. L'ennemi sur les grèves est le vent : aussi faut-il se défendre à l'aide de palissades de roseaux qui forment de petits carrés enveloppés de tous côtés par des abris et dans lesquels on plante en août et septembre, pour récolter en décembre et janvier ; on fume au fumier de ferme et on choisit comme variété la Quarantaine de la halle, la *Royal Kedney*, la Saucisse, dite aussi Merveille d'Algérie. Les maraîchers mahonnais, qui s'adonnent particulièrement (1) à cette culture, n'obtiennent que de médiocres rendemens : quand ils récoltent trois fois la semence, ils s'estiment heureux. Le poids de tubercules exporté du port d'Alger, a dépassé 40000 quintaux en 1891 et 1892 ; il est tombé à 18000 en 1893, pour se relever à 25000 en 1894.

Les prix de vente varient entre des limites étendues : les plus faibles sont de 20 à 25 francs, les plus élevés de 60 francs. En moyenne on peut estimer que le quintal se vend 40 francs ; c'est-à-dire que les pommes de terre de primeur atteignent un prix dix fois plus élevé que celui des tubercules de grande culture, la somme réalisée par la culture des environs d'Alger dépasse 1 million de francs.

En Provence, la culture est déjà plus chanceuse : les gelées du printemps, si elles ne détruisent pas les récoltes, retardent l'arrachage, ce qui cause un grave préjudice, car, ainsi qu'il a été dit, les prix de vente sont d'autant plus élevés que la saison est moins avancée. Il faut, surtout dans la vallée de la Durance, se garer des grands vents en entourant les champs de palissades construites avec les roseaux de Provence. On plante du 15 décembre au 15 février, dans une terre bien ameublie et fumée, les variétés Royale, Marjolaine et ronde, dite d'Orléans. Presque toujours les tubercules mis en terre sont déjà germés ; les semenceaux sont disposés à l'avance dans des boîtes élevées sur quatre pieds, nommées clayettes ; le fond des boîtes est formé de lattes fixées à quelque distance les unes des autres, de façon à permettre la libre circulation de l'air. Les clayettes sont placées

(1) J'ai utilisé, pour écrire ce paragraphe, des renseignemens que m'ont fourni : la Direction de l'agriculture, les Cies P.-L.-M. et de l'Ouest, M. Flamand, inspecteur général des ponts et chaussées en Algérie, mon confrère de la Société d'agriculture M. H. de Vilmorin, M. le Dr Trasbut, chef du service botanique au gouvernement de l'Algérie, MM. les professeurs départementaux d'agriculture Zacharewicz (Vaucluse), de Laroque (Bouches-du-Rhône) ; M. Le Loupp, professeur spécial à Morlaix ; M. Lépiney, professeur à l'école de Rouïba (Algérie) ; MM. Barbé, au Vivier-sur-Mer (Ille-et-Vilaine), Farnault, M. A. de Saint-Foix, planteur et distillateur à Harrach-Alger, M. le capitaine Baronnier, de Biskra, auxquels j'adresse mes sincères remerciemens.

dans des celliers, ou même des pièces susceptibles d'être chauffées pendant les grands froids; on aère au contraire, toutes les fois que le temps est doux. Bientôt apparaissent à l'extrémité du tubercule, toujours placé debout, un bourgeon et quelques radicelles: quand le bourgeon est bien développé, le tubercule est bon pour la plantation, qui se fait à la main, le bourgeon dressé. Grâce à cet artifice, le développement est plus rapide, la récolte avancée d'une quinzaine de jours.

On prodigue à cette culture les binages, les sarclages, pour que le sol soit bien ameubli et propre; on récolte plus ou moins tôt, suivant les besoins du marché, et presque toujours avant la maturité complète. Lorsque les gelées blanches ont sévi, et que les pommes de terre qui ont survécu sont rares, les prix atteignent à la propriété de 80 à 90 francs les 100 kilos: naturellement on se hâte d'arracher pour profiter de cette aubaine, et rapidement les prix tombent à 20 ou 25 francs le quintal. A Barbentane, qui est un des centres importans de production, on estime que les dépenses à l'hectare sont de 1500 à 1600 francs, sur lesquelles le loyer du sol compte pour 100 et même 200 francs. On est satisfait quand l'hectare produit 7000 kilos: en les estimant en moyenne à 30 francs le quintal, ce serait un produit brut de 2100 francs; mais c'est là, ainsi qu'il vient d'être dit, une moyenne formée de chiffres très éloignés les uns des autres: les planteurs des Bouches-du-Rhône rencontrent, en effet, sur le marché les produits algériens qui leur font une sérieuse concurrence, puisque déjà au mois de janvier 1895 on a vendu à Marseille des pommes de terre venant d'Afrique; elles ont atteint le prix exceptionnel de 65 francs le quintal.

Il est bien à remarquer cependant que les pommes de terre de France sont plus délicates que celles d'Algérie et sont en général d'un prix plus élevé.

A mesure que la saison avance, à mesure aussi les expéditions se multiplient et les prix se régularisent. En mai et juin, il part chaque jour de Barbentane à destination de Paris 10 tonnes, de Toulon 20 tonnes, d'Hyères ou Solliès-Pont 25 tonnes. Les prix oscillent de 20 à 25 francs le quintal, soit 200 à 250 francs la tonne. On estime que la région qui concentre ses envois à Barbentane expédie pendant les mois de mai et de juin 4500 tonnes environ, ce qui représente une somme de 900000 francs.

Pendant la seconde saison, du 15 mai au 15 juillet, les expéditions pour Paris comprennent de 15 à 20 tonnes par jour; une bonne partie vient des Pyrénées-Orientales. Le prix n'est plus que de 12 à 15 francs au commencement de cette seconde période et de 8 à 12 à la fin.

Il semble que pour toute cette région la production de la pomme de terre de primeur représente une somme variant entre 2 et 3 millions de francs.

Ainsi que nous l'avons dit, Paris reçoit une certaine quantité de pommes de terre de primeur d'une tout autre région, de l'extrémité de la presqu'île du Cotentin, où la douceur de la température est telle que les cultures hâtives réussissent comme dans le Midi : en 1894, il en est entré à Paris par cette voie 1476 tonnes.

La variété la plus répandue à Roscoff, à Saint-Paul, dans le Finistère, est la Jaune de Hollande. On plante dans les endroits bien abrités, exposés au midi, dès le mois de décembre ; en février dans les terres moins favorisées. Les produits de la première plantation sont obtenus vers le 15 avril : on vend à cette époque de 70 à 80 francs les 100 kilos ; mais ces cours élevés ne se maintiennent que pendant quatre ou cinq jours : vers le 20 avril, les pommes de terre deviennent plus abondantes et le quintal ne se vend plus guère que 60 francs ; il tombe ensuite à 40 ou 45 francs ; à partir du 15 mai et jusqu'en juin, où arrivent les tubercules plantés en février, le prix n'est plus alors que de 18 à 20 francs.

Cette culture se fait presque toujours à la bêche, plus rarement à la charrue ; on fume avec un mélange de fumier de ferme et de goémon. On estime que les dépenses s'élèvent par hectare à 500 ou 550 francs. Si on a récolté 20000 kilos à 20 francs les 100 kilos, on aura un produit de 4000 francs à l'hectare, dont il faudra défalquer les dépenses et le loyer de la terre.

Les pommes de terre de primeurs sont aussi cultivées aux environs de Saint-Malo, sur 750 hectares environ ; on estime que la production totale est de 80000 quintaux, qui ne représentent guère qu'une valeur de 1 million de francs. La plus grande partie de ces tubercules est expédiée en Angleterre, Paris n'en reçoit qu'un dixième environ.

Les très habiles maraîchers des environs de Paris ne se désintéressent pas de la culture de la pomme de terre de primeur : sur les terres sablonneuses bien exposées au midi, on plante en pleine terre dès le mois de mars. Les risques sont grands : une gelée intempestive peut retarder ou détruire la récolte ; si elle est épargnée, on arrache en mai et on atteint quelquefois les hauts prix, qui s'élèvent jusqu'à 100 francs le quintal quand la marchandise est rare.

En plantant plus tard, en avril, la variété Marjolin dite Feuille d'ortie, très précoce, on est moins exposé aux pertes, mais on ne récolte qu'en juin. Les prix sont au maximum de 50 francs le quintal ; dans les années d'abondance ils tombent à 25 francs.

Autrefois, avant que l'Algérie et le Midi n'envoyassent des pommes de terre sur les marchés de Paris dès le premier printemps, les maraîchers pratiquaient la culture sur *couches*. Pour obtenir artificiellement la température nécessaire à la croissance des plantes hors saison, on met à profit la chaleur dégagée par la fermentation du fumier de cheval, et c'est à cause de la facilité que leur offre la grande ville de se procurer ce fumier que les maraîchers consentent à payer très cher la location de leurs jardins. Quand le fumier est aéré, les fermentations y acquièrent pendant quelques jours une extrême énergie, et la température s'élève jusqu'à 75 degrés; puis elle redescend à 25 ou 30 degrés et ne s'abaisse plus ensuite que très lentement. On confectionne les couches avec un mélange de fumier frais et de fumier consommé passé à l'état de terreau; on recouvre avec des châssis, et on *force* ainsi le développement des pommes de terre, qui donnent leur produit dès les premiers jours du printemps.

Il n'est aucun endroit du globe où la culture de la pomme de terre de primeur ait plus d'importance qu'à Jersey. « Chaque année, du 1er mai au 15 août, il se fait un trafic considérable d'exportation des tubercules, qui s'élève en chiffres ronds à la somme de 8 millions de francs (1). A ce chiffre il faut ajouter celui de 1 million représentant la valeur des produits qui restent dans l'île, pour servir soit à la consommation, soit à la plantation des champs pour la récolte de l'année suivante; de sorte que le produit en argent s'élève à 9 millions de francs et quelquefois davantage. C'est une véritable fortune pour les habitans du pays, indigènes ou étrangers, qui comportent ensemble une population de 60 000 personnes, parmi lesquelles on compte 2703 cultivateurs. »

De 1878 à 1884, la superficie cultivée s'est étendue de 1 746 hectares à 2 350; les prix de vente ont été très variables: ils ont passé de 13 fr. 90 les 100 kilos en 1883 à 19 fr. 20 en 1892. Ces prix ne sont pas réglés seulement par l'abondance de la production à Jersey, mais aussi par les arrivages de divers autres pays sur le marché de Londres. Les frais de culture sont très élevés ; ils montent au chiffre tout à fait exagéré de 3 000 francs par hectare : aussi n'y a-t-il de bénéfices sérieux qu'à deux conditions : quand la récolte est bonne et que les prix de vente restent élevés. Tandis qu'en 1883 le rendement moyen de l'hectare avait été de 4 343 francs, il est tombé à 3 420 en 1884 : pendant la première de ces deux années, on avait récolté 234 quintaux à l'hectare, et pendant la seconde 195 seulement. En 1886, la récolte a

(1) Rapport adressé à M. le ministre de l'agriculture par M. Féret, vice-consul de France à Jersey. (*Bulletin du ministère de l'Agriculture*, 1885 et années suivantes.)

été très forte, mais tardive, et par suite peu rémunératrice; en 1887 elle a été excellente, et le produit total a dépassé le chiffre exceptionnel de 10 millions de francs.

La production de la pomme de terre de primeur appartient essentiellement à la petite culture, au jardinage; elle est vraisemblablement destinée à s'étendre beaucoup, particulièrement en Algérie, où sont à l'œuvre les robustes et habiles travailleurs qui arrivent aussi bien de France que d'Espagne, de Malte ou de Sicile et des Calabres. Jusqu'à présent ils n'ont guère mis en valeur que le littoral; mais si, franchissant les hauts plateaux, ils descendent vers le Sahara, ils trouveront au pied des montagnes un climat d'une extrême douceur, des eaux abondantes, et pourront aisément y produire des primeurs. La pomme de terre hâtive commence à prospérer dans les jardins de Biskra; les expéditions sont faciles, car déjà depuis plusieurs années le chemin de fer atteint l'oasis.

VI

Il y a cinquante ans, en 1845, la culture de la pomme de terre s'étendait sur de vastes surfaces dans toute l'Europe; elle entrait pour une part importante dans l'alimentation des populations de l'Allemagne, de la Belgique, de la Hollande, de la Grande-Bretagne, et particulièrement de l'Irlande, quand, vers le mois d'août, la nouvelle se répandit qu'une maladie grave attaquait les plantations; des taches brunes apparaissaient sur les feuilles, sur les tiges, qui ne tardaient pas à dépérir. Les tubercules déjà formés étaient également atteints: la maladie apparut d'abord dans les provinces rhénanes, en Belgique, en Hollande, dans le nord de la France, aux environs de Paris, prenant rapidement les proportions d'un désastre.

Les pouvoirs publics s'émurent. Le ministre de l'agriculture, M. Cunin-Gridaine, convoque d'urgence la Société nationale, et lui demande son avis; on rédige une instruction pour indiquer comment on peut conserver ce qui reste indemne de la récolte, c'est-à-dire les trois quarts dans certains points privilégiés, le tiers, la moitié seulement dans d'autres.

On montrait, dans cette instruction, qu'il ne fallait pas s'abandonner; que les pommes de terre médiocrement atteintes pouvaient encore fournir un aliment quand on prenait soin de séparer les parties décomposées; qu'en outre la fécule ne disparaissait qu'assez lentement et que le traitement des tubercules dans les féculeries restait possible.

Les pertes furent cependant considérables, les souffrances

aiguës, car à cette époque notre réseau de chemins de fer n'était pas terminé, et dès lors il devenait difficile, parfois impossible, de faire arriver les alimens à des prix abordables, et dans les localités où la pomme de terre formait un appoint considérable au froment, la perte de la récolte réduisit considérablement l'approvisionnement d'hiver.

Si vives qu'aient été les souffrances sur le continent, elles n'approchèrent pas de la misère qui fondit sur l'Irlande.

La population y était à cette époque d'une densité extrême, et pour se nourrir avait eu recours à la plante qui fournit à l'hectare la plus grande somme de matières alimentaires, à la pomme de terre : or la maladie qui déjà en 1845 avait sévi dans l'île, s'y développa avec une terrible intensité en 1846, et emporta les trois quarts de la récolte. « La seconde ressource alimentaire des pauvres cultivateurs, l'avoine, manqua également (1). A cette terrible nouvelle tout le monde prévit ce qui allait arriver. Le gouvernement anglais, épouvanté, prit les mesures les plus actives pour faire venir des vivres de tous côtés. Bien qu'il dût se préoccuper en même temps de l'Angleterre, où la disette s'annonçait aussi, mais dans de moindres proportions, il fit des efforts inouïs pour donner un supplément extraordinaire de travail au peuple irlandais; il prit à sa solde 500000 ouvriers, organisa pour les occuper des ateliers nationaux, et dépensa en secours de tout genre 10 millions sterling ou 250 millions de francs.

« Bien différens de leurs pères, qui auraient vu d'un œil sec ces souffrances, les propriétaires firent à leur tour, pour venir au secours de leurs tenanciers, tous les sacrifices possibles; au besoin la loi les y forçait : la taxe des pauvres monta dans une proportion énorme.

« Rien ne fut payé en 1847, ni la rente, ni l'impôt, ni l'intérêt de la dette hypothécaire.

« Ces générosités tardives ne suffirent pas pour arrêter le fléau : la famine fut universelle et dura plusieurs années. Quand le dénombrement décennal de la population fut fait en 1851, au lieu de donner comme toujours un excédent notable, il révéla un déficit effrayant : un million d'habitans sur huit! Le huitième de la population était mort de misère et de faim.

« Cette épouvantable calamité a fait ce que n'avaient pu faire des siècles de misère et d'oppression : elle a vaincu l'Irlande. Le peuple irlandais, en voyant son principal aliment lui échapper, a commencé à comprendre qu'il n'y avait plus assez de place pour lui sur le sol de la patrie. Lui, qui avait jusqu'alors obstinément

(1) Nous citons textuellement la belle page de Léonce de Lavergne, parue ici même dans ses études sur l'*Économie rurale de l'Angleterre*.

résisté à toute pensée d'émigration comme à une désertion devant l'ennemi, s'est pris tout à coup de la passion opposée : un courant ou, pour mieux dire, un torrent d'émigration s'est déclaré... Il a fallu remonter jusqu'aux traditions bibliques pour trouver un nom à donner à cette fuite populaire, qui n'a d'analogie que dans la grande migration des Israélites. On l'appelle l'*exode*, comme au temps de Moïse. » L'Irlande n'a plus aujourd'hui que 4 700 000 habitans.

La maladie de la pomme de terre sévit encore partout chaque année, mais avec des intensités variables ; les pertes, considérables dans les années humides, sont moindres ou nulles dans les années sèches ; elles disparaîtront, car aujourd'hui nous connaissons la nature du mal, et nous savons le combattre victorieusement.

Dès le début de la maladie, on chercha à quelles causes il fallait l'attribuer. Au milieu du fatras, des billevesées, des folies (1) qui surgirent dans les cerveaux échauffés par les dangers que courait l'alimentation publique, plusieurs travaux dénotent une rare sagacité. En France, Payen, de l'Académie des sciences, secrétaire perpétuel de la Société nationale d'agriculture, qui jadis a donné à la *Revue* d'excellens articles, reconnaît tout d'abord qu' « une végétation cryptogamique toute spéciale, se propageant des tiges aériennes aux tubercules, est l'origine de la maladie. » Payen étudie les plantes attaquées ; il suit sur les coupes qu'il pratique dans les organes malades les filamens du parasite et n'hésite pas à affirmer que les spores du champignon transmises par l'air sont la cause de l'envahissement progressif des cultures.

En même temps Morren, professeur à l'Université de Liège, arrive aux mêmes conclusions : pour lui comme pour Payen, le développement d'un champignon, favorisé par les conditions atmosphériques de 1845, est la cause de la maladie. Morren propose même, pour en éviter le retour, de saupoudrer les terres infectées d'un mélange de chaux, de sel marin et de sulfate de cuivre, remède qui, nous le savons aujourd'hui, appliqué avec suite, aurait exercé l'influence la plus heureuse.

L'opinion des savans resta indécise. Tandis que Payen et Morren attribuaient au cryptogame, dont personne ne niait l'existence, l'origine de la maladie, les autres pensaient que le champignon n'apparaissait que sur les organes déjà malades : sa

(1) J'ai sous les yeux une brochure appartenant à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle intitulée : *Découverte de la véritable cause de la maladie des pommes de terre*, etc., par F. Zafpinger, traduite de l'allemand ; Lausanne, 1847, on y lit, page 4 : « Les gaz provenant de l'usage des allumettes phosphoriques qui souillent l'atmosphère, sont la véritable cause de la maladie des pommes de terre ! »

présence n'était pas la cause, mais l'effet de la maladie; et la question ne fut résolue qu'au moment où parurent les mémoires de Sperchneider et de Bary, qui démontrèrent victorieusement que la maladie est due à l'invasion des tiges ou des tubercules par une variété de Peronospora, le *Phytophtora infestans*. Ce champignon parasite émet à certaines époques des spores infiniment petites qui flottent dans l'air et sont entraînées par le vent, si elles tombent sur un milieu suffisamment humide, elles y vivent, et pendant une courte partie de leur existence sont mobiles. Elles portent des cils vibratiles qui leur permettent de se transporter dans un liquide d'un point à l'autre. Bientôt le zoospore se fixe, perd ses cils et commence à émettre un filament germinatif qui se développe et forme une plante complète. Le mycelium se propage entre les cellules du végétal envahi, les sépare, les dissout; ses ramifications se propagent de toutes parts, aussi bien dans la tige que dans le tubercule; quelques rameaux de ce mycelium des feuilles s'échappent au travers des stomates, fructifient et émettent des spores qui vont au loin propager la maladie.

De longues années se sont écoulées entre la découverte du *Phytophtora infestans* et celle du mode de traitement qu'il convient d'appliquer pour se mettre à l'abri de ses ravages, et, chose singulière, ce sont des études sur la vigne qui ont conduit à découvrir le remède à appliquer aux pommes de terre.

Vers 1881, nos vignobles commencèrent à être atteints par une maladie cryptogamique qui nous est arrivée d'Amérique, comme le phylloxera. Cette année-là, ce fut surtout l'Algérie qui fut atteinte. En 1882 la maladie se déclara en France dès le commencement de mai; les feuilles étaient tout d'abord couvertes d'un duvet blanc, que M. Prillieux, inspecteur général de l'enseignement agricole, reconnut appartenir au *Peronospora viticola* qu'on désigne souvent sous le nom de *mildew* ou, à la française, de *mildiou*. Ses ravages ont été terribles. Je me rappelle qu'allant, en 1885, de Vicence à Venise, je parcourais un pays où les pampres de la vigne courent en festons d'un arbre à un autre : les rameaux étaient absolument dépouillés de feuilles; on voyait seulement, suspendues aux branches, des grappes verdâtres qui ne devaient pas mûrir. Dans toute l'Europe occidentale, les pertes pendant plusieurs années furent considérables. Une circonstance heureuse mit sur la voie où l'on rencontra une méthode de traitement efficace.

Il est d'usage depuis longtemps, dans certaines parties du Médoc, d'asperger les vignes qui bordent les chemins avec du lait de chaux auquel on ajoute un sel de cuivre. Cette opération a pour but d'empêcher les enfans et les maraudeurs de cueillir les raisins mûrs qui sont le plus à leur portée; ils craignent

de manger des grappes qui ont été éclaboussées par la mixture cuivrique.

Quand le mildew se développa dans le Médoc, on remarqua, non sans étonnement, que les bordures des pièces couvertes des taches de chaux et d'oxyde de cuivre étaient moins fortement atteintes par la maladie que le milieu qui n'avait pas subi le même traitement. Ces observations, dues à M. Jouet, ancien élève de Grignon et de l'Institut agronomique, conduisirent M. Millardet, professeur à la Faculté de Bordeaux, à la préparation du mélange de chaux et de sulfate de cuivre, connu sous le nom de bouillie bordelaise.

L'action des sels de cuivre sur les champignons avait été observée à diverses reprises : Benedict Prevost, au commencement du siècle, avait préconisé l'emploi du sulfate de cuivre contre la carie du blé, et dans son mémorable mémoire sur l'*Aspergillus niger* M. Raulin avait également reconnu que, si cette petite plante ne fournit ses récoltes maxima que, dans des liquides renfermant, outre les matières nutritives habituelles, de très faibles quantités de sels de zinc et de fer, il suffit d'une trace d'un sel de cuivre pour amener sa mort.

M. Millardet fit une étude détaillée du traitement, insista particulièrement sur son efficacité quand il est préventif, quand il est appliqué avant toute apparition de la maladie... tous les vignerons soigneux utilisent aujourd'hui les bouillies cuivriques. Or, le mildew (*peronospora viticola*), appartient à la même famille que le *phytophtora infestans* de la pomme de terre, et dès 1885, M. Prillieux prévit que le mode de traitement efficace contre un de ces champignons devait l'être sur l'autre ; les essais furent tentés à Joinville-le-Pont, au champ d'expériences de l'Institut agronomique, en 1888, et les résultats furent décisifs. Tandis que les sujets traités par la bouillie cuivrique ne portèrent que des tubercules sains, on trouva un tiers des tubercules atteints au pied des sujets non traités.

M. Aimé Girard continua cette étude et reconnut que si le traitement trop retardé porte sur des cultures déjà atteintes, il ne les préserve pas absolument, mais restreint dans une large mesure les ravages de la maladie ; ainsi, en 1888, les tubercules attaqués furent, en général, de 3 à 4 pour 100 sur les parties traitées, au maximum de 7 pour 100, tandis que des cultures des mêmes espèces non traitées subirent des pertes beaucoup plus considérables, s'élevant jusqu'à 20 ou 22 pour 100 de la récolte.

En appliquant à la pomme de terre le traitement préventif, également recommandé pour les vignobles, on réussit en 1889 à préserver complètement les cultures ; la dépense s'éleva à 35 ou

40 francs par hectare, mais, pendant cette année-là, les cultures de Richter's Imperator traitées laissèrent un bénéfice variant de 113 à 253 francs par hectare, qui aurait disparu si on ne s'était pas préservé de la maladie.

L'emploi des bouillies cuivriques, c'est-à-dire des mélanges de sulfate de cuivre à de la chaux ou du carbonate de soude, se répandit, mais bientôt, cependant, on reconnut que l'adhérence de ces composés aux feuilles n'est que médiocre, et que lorsque après l'épandage à l'aide des pulvérisateurs, survient une pluie un peu vive, les feuilles sont lavées, les sels de cuivre entraînés et le *phytophtora* recommence ses ravages. C'est pour éviter ces inconvéniens graves que M. Michel Perret, à qui la fabrication de l'acide sulfurique doit d'importans progrès, et qui s'intéresse à toutes les questions agricoles, imagina de mélanger à la chaux et au sulfate de cuivre une certaine quantité de mélasse poisseuse pour augmenter l'adhérence aux feuilles des sels de cuivre. M. Aimé Girard soumit ces diverses préparations à des pluies artificielles : violentes et courtes comme une pluie d'orage, forte encore, mais plus prolongée, et enfin à une pluie douce mais d'une longue durée ; il chercha ensuite ce qui restait de cuivre sur les feuilles ainsi traitées et reconnut que, si la bouillie cuprocalcaire, dite bouillie bordelaise, est partiellement entraînée mécaniquement, surtout par les pluies d'orage, le mélange dans lequel entre la mélasse résiste absolument aux pluies ordinaires et n'est que faiblement entraîné par les précipitations violentes qui accompagnent les orages. Cette préparation met décidément la pomme de terre à l'abri des ravages de la maladie. Nous croyons savoir que M. Michel Perret a récemment préparé régulièrement le mélange à la mélasse de façon à épargner aux viticulteurs et aux planteurs de pommes de terre les très graves inconvéniens qu'entraîne l'emploi des mélanges mal dosés.

On peut se demander si les composés cuivriques mélangés de chaux n'exercent pas une action fâcheuse sur les feuilles des pommes de terre saines, et si, par suite, l'inconvénient qui résulte de leur emploi dans les années où la maladie ne sévit pas n'est pas de nature à restreindre les avantages des traitemens préventifs. Les opinions sur ce sujet sont divergentes ; tandis que plusieurs auteurs ont trouvé que le traitement appliqué à des sujets sains, respectés par la maladie, les affaiblissait, tellement que leur récolte était un peu moins abondante que celle de sujets non traités et non atteints, d'autres observateurs ont obtenu un résultat précisément inverse, et ces divergences démontrent que les avantages ou les inconvéniens des traitemens préventifs sont minimes s'il n'y a pas invasion de la maladie, tandis que les avan-

tages sont énormes si la saison favorise le développement du champignon parasite.

VII

L'agriculture transforme à l'aide des végétaux les matières minérales en matières organiques alimentaires ou industrielles. Quand elle utilise une plante nouvelle, elle augmente ses moyens de transformation, elle perfectionne son outillage ; c'est là ce qui a été réalisé au siècle dernier par l'extension donnée à la culture de la pomme de terre, si longtemps dédaignée, et Parmentier a rendu un service signalé quand, à force de persévérance, il a triomphé des préjugés tenaces qui s'opposaient à la consommation usuelle de cette plante précieuse.

Depuis cette époque les agronomes ne sont pas restés inactifs; ils ont découvert un traitement efficace pour combattre la maladie qui, naguère encore, ravageait les cultures; ils ont montré, en outre, qu'en choisissant des variétés prolifiques, on pouvait augmenter les rendemens dans une proportion inespérée.

L'agronome ne doit pas être seulement un chercheur avisé, il faut encore qu'il soit un conseiller écouté; ses découvertes les plus brillantes ne seront d'aucun profit s'il ne décide pas les cultivateurs à les appliquer. Or, ce n'est malheureusement qu'avec lenteur que la grande armée agricole se met en mouvement, elle ignore les marches rapides : nous savons aujourd'hui, c'est M. Aimé Girard qui nous l'apprend, qu'un hectare de pommes de terre peut fournir de 300 à 400 quintaux de tubercules; ouvrons encore une fois les statistiques : le rendement moyen en France, en 1893, a été de 77^{qm},63. L'écart est énorme!

Pour réussir à le combler, il faut agir sur les praticiens, leur nommer les variétés prolifiques à planter, leur indiquer les engrais appropriés à la nature de leur sol, leur faire voir les avantages des traitemens préventifs qui mettent leurs tubercules à l'abri de la maladie, leur enseigner, en un mot, à mieux cultiver que par le passé. C'est là une tâche pénible, qu'on n'accomplira qu'à force de temps et de persévérance, en y revenant sans cesse, sans se laisser rebuter par les sourires railleurs ou les regards effarés, par l'inattention ou l'indifférence.

A son grand honneur, le gouvernement de la République s'est employé avec ardeur à cette rude besogne. L'administration de l'agriculture a très bien vu qu'entre le laboratoire où se font les découvertes et le champ qui doit en profiter, un intermédiaire était nécessaire, et elle a décidé que dans chaque départe-

ment résiderait un professeur d'agriculture. L'avantage de cette création est devenu bientôt si manifeste, qu'à côté des professeurs départementaux, on a nommé, dans un certain nombre d'arrondissemens, des professeurs spéciaux. Leur instruction est étendue, ils n'obtiennent leurs emplois qu'après un concours sévère; outre l'enseignement régulier dont ils sont chargés dans les écoles normales d'instituteurs, ils parcourent le département, et professent le dimanche tantôt dans un village, tantôt dans un autre. Constamment en contact avec les cultivateurs, ils causent avec eux de leurs affaires, les conseillent, les guident et s'instruisent eux-mêmes des pratiques en usage dans le pays; une sorte d'enseignement mutuel s'établit dans ces fréquentes rencontres, la science y perd ce qu'elle a de trop absolu, la pratique de trop étroit et, lentement sans doute, mais sûrement les saines méthodes se propagent.

Elles ne peuvent conduire qu'à un seul résultat : produire davantage, en d'autres termes, produire à meilleur compte, ou enfin abaisser le prix de revient.

On sait qu'on désigne sous ce nom le rapport des dépenses effectuées aux produits obtenus. Pour planter un hectare de pommes de terre, le fumer, le sarcler, récolter les tubercules, payer le propriétaire et le fisc, j'ai dépensé 500 francs; j'ai planté la pomme de terre Chardon et j'ai obtenu 77 quintaux. Le prix de revient s'obtient en divisant 500 par 77 : on trouve 6 fr. 50 environ, mon prix de revient est supérieur au prix de vente : mon opération est ruineuse. Mais au lieu de Chardon, j'ai planté la Richter et j'ai récolté 400 quintaux; le numérateur de ma fraction reste 500 francs, mais le dénominateur s'est accru, le rapport devient très faible, il n'est plus que de 1 fr. 25, j'ai donc diminué mon prix de revient et il semble que je doive me réjouir. — Insistons cependant. J'ai suivi les conseils qu'on m'a donnés, j'ai obtenu une récolte double ou triple de celle que j'avais naguère; en suis-je plus avancé? Mes voisins ont fait comme moi, nos récoltes se sont accrues toutes ensemble; le marché va être encombré, les prix dérisoires, et nous ne trouvons aucun avantage à augmenter nos rendemens, puisque du même coup nous diminuons le prix de vente.

Il est incontestable que la baisse survient quand, à l'abondance des marchandises, ne correspond pas l'ouverture de nouveaux débouchés. Remarquons, toutefois, que les produits agricoles, les pommes de terre notamment, sont à la fois marchandises de vente et matières premières à transformer, que le bas prix ruineux dans un cas est avantageux dans l'autre. Or, nous l'avons dit, la pomme de terre fait la base de la nourriture des porcs.

A un surcroît de production de tubercules, correspondra une augmentation des animaux élevés, entretenus, sacrifiés, et la prodigieuse fortune de Chicago montre quels avantages on peut tirer de cet élevage.

Nous savons, en outre, et les expériences de M. Aimé Girard nous l'ont montré clairement, que la pomme de terre convient à l'engraissement des bêtes à cornes, et ici le marché est largement ouvert. Si la nourriture végétale ne fait pas défaut dans notre pays, il n'en va pas ainsi pour la consommation de la viande de boucherie; nous sommes même encore loin de la poule au pot d'Henri IV. Nos animaux se maintiennent à un prix si élevé, que les Américains trouvent profit à nous en envoyer; visiblement, si nous produisons sur une surface donnée une plus grande masse d'alimens propres au bétail, nous pourrons vendre ce bétail et encore avec bénéfice, à un prix plus bas que par le passé : la viande deviendra accessible à ceux qui jusqu'à présent en ont été privés.

Sans doute, on ne peut pas espérer que toujours la production et la consommation, l'offre et la demande marcheront d'un pas égal. Si en cultivant mieux nous augmentons nos rendemens, et que nous nous obstinions à considérer exclusivement la matière produite comme marchandise de vente, la baisse des prix est fatale; c'est ce qui est arrivé l'an dernier, après l'admirable récolte de blé que nous avons obtenue. Il faut s'ingénier pour trouver, à cette marchandise produite avec abondance, de nouveaux débouchés; il faut la transformer et la présenter sur le marché à un état tel que le prix en soit assez élevé pour nous laisser des bénéfices. Si, au lieu d'être vendeurs de pommes de terre, nous sommes marchands de bétail, le bas prix de la pomme de terre, ruineux tout à l'heure, est maintenant avantageux, et d'autant plus que son prix de revient sera plus bas.

Un cultivateur habile ne doit pas s'obstiner à porter au marché une marchandise que son abondance déprécie, mais profiter de cette abondance même pour obtenir, à l'aide de cette marchandise, des produits d'un prix plus élevé; à l'heure actuelle c'est sur l'élevage et l'engraissement du bétail, devenu rare depuis la grande sécheresse de 1893, que doit se porter son activité.

P.-P. Dehérain.

ESSAI SUR GŒTHE

III (1)

LA CRISE SENTIMENTALE

Nous avons vu par quelles influences et par quelles circonstances Gœthe fut amené au romantisme, bien qu'il n'y fût point porté par sa véritable nature. Elle ne l'inclinait pas non plus vers le « sentiment ». Mais le « sentiment » était à la mode : les jeunes disciples de Rousseau, fanatiques de Shakspeare et d'Ossian, le célébraient sur des modes lyriques comme étant à la fois le but, la noblesse et la beauté de la vie. Qu'il s'agît de l'amour ou de l'amitié, l'on s'appliquait à en exagérer l'expression, en se figurant de bonne foi qu'on en augmentait ainsi l'intensité. Rappelez-vous les hymnes de Klopstock, les dithyrambes de Gleim ou de Fritz Jacobi, le ton des lettres de Gœthe lui-même à quelques-uns de ses amis et à son amie — qu'il n'avait jamais vue — Auguste de Stolberg. L'on ne trinquait pas sans rappeler solennellement la Cène ; on s'adressait des épîtres sans fin pour se souhaiter bonne nuit ; on se vantait de ses rêveries ; on s'enorgueillissait de ses larmes ; on délayait ses mélancolies en paroles interminables, et l'on avait des désespoirs grandiloquens. Gœthe paya son tribut à cette manie : il fut sentimental

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet et 1er août.

comme il fut romantique, à peu près en même temps, avec une égale ferveur; il le fut comme écrivain plutôt que comme homme, exploitant, la plume à la main, une aventure assez insignifiante dont son talent, secondé par la bonne volonté de tous, réussit à tirer un des livres les plus retentissans que connaisse l'histoire des lettres. Son œuvre ne nous fournirait aucune occasion meilleure de pénétrer le secret de cette harmonie entre la vie ordinaire et la fiction durable qu'il se vantait si volontiers d'avoir réalisée. Jamais il n'a plus heureusement « consolidé par de solides pensées » les fantômes inconsciens qui se meuvent dans l'ordre inférieur de la réalité. Nous voudrions d'abord, dans une intention que nous indiquerons ensuite, mesurer l'espace qu'a dû parcourir son génie pour tirer son roman de *Werther* de l'épisode authentique auquel il se rattache.

I

Gœthe, qui d'ailleurs n'a guère connu le doute en presence de l'œuvre achevée, a toujours eu une incontestable prédilection pour ce roman de sa jeunesse auquel il a dû sa célébrité. A peine l'a-t-il terminé, qu'il en parle avec une évidente satisfaction à son ami Schœnborn, consul à Alger (1er juin 1774). Les reproches d'une critique étroite, qui, à plusieurs reprises, tenta de le rendre responsable de quelques « faits divers » dont les héros semblaient s'être inspirés de Werther, n'ébranlèrent point cette impression favorable; et non plus les années, qui cependant le conduisirent si loin de ce qu'il était dans sa jeunesse et l'amenèrent à détester, puis à railler cette « sentimentalité » dont il avait été l'un des agens les plus actifs. A vrai dire, il ne relut son roman qu'une seule fois, une dizaine d'années après sa publication; mais il en conserva le meilleur souvenir et ne cessa jamais de l'aimer. Dans la fameuse entrevue qu'ils eurent ensemble, Napoléon lui parla uniquement de *Werther*, qu'il avait, dit-il, emporté avec lui en Égypte. Ce petit fait causa à Gœthe une satisfaction des plus vives, qui ne fut point cependant sans mélange, car l'empereur lui reprocha d'avoir conduit son héros au suicide, non par la passion seule, mais par des déceptions de vanité et des froissemens d'ambition : « C'était, selon lui, affaiblir l'idée que le lecteur se fait de l'amour immense de Werther pour Charlotte. » Gœthe sentit si vivement la justesse de cette observation, qu'il la garda pour lui seul; il s'abstint de la consigner dans sa relation de l'entrevue; plus tard, il refusa de la répéter à Eckermann, qui, cependant, réussit à lui soutirer tant de révélations intéressantes

en le caressant au bon endroit; en sorte que, si nous la connaissons aujourd'hui, c'est aux souvenirs du chancelier de Muller que nous le devons. Gœthe ne parlait de *Werther* que pour en faire ressortir la beauté, que pour en défendre la portée, que pour en revendiquer l'honneur. Il n'entendait point en partager la gloire avec la généralité de ses contemporains, et tenait à le donner comme une œuvre essentiellement personnelle, qui lui appartenait bien en propre, qu'il avait réellement vécue avant de l'écrire : « J'ai connu ces troubles dans ma jeunesse par moi-même, disait-il à son fidèle confident, et je ne les dois ni à l'influence générale de mon temps, ni à la lecture de quelques écrivains anglais. Ce qui m'a fait écrire, ce qui m'a mis dans cet état d'esprit d'où est sorti *Werther*, ce sont bien plutôt certaines relations, certains tourmens tout à fait personnels et dont je voulais me débarrasser à toute force. J'avais vécu, j'avais aimé et j'avais beaucoup souffert. Voilà tout. » Il ajoutait — et chacun comprendra que ces assertions, dans sa pensée, n'enlevaient à son œuvre sa signification momentanée que pour lui donner une portée plus universelle, plus humaine : — « On a beaucoup parlé d'une « époque de *Werther* ». Cette époque n'est pas du tout une époque historique déterminée, c'est une époque de la vie de chaque individu. Nous sommes tous nés avec le sens de la liberté naturelle, et, nous trouvant dans un monde vieilli, il faut que nous apprenions à nous trouver bien dans ses cases étroites. Bonheur entravé, activité, jeunes désirs inassouvis, ce ne sont pas là les infirmités d'un temps spécial, mais bien de chaque homme; et c'est un malheur si quelqu'un n'a pas dans sa vie un instant pendant lequel il lui semble que *Werther* a été écrit pour lui seul. » Il ne s'en tenait pas là; il invoquait son œuvre la plus passionnée pour attester la puissance et la réalité de sa sensibilité. « Dieu me préserve, écrivait-il à Mme de Stein, de me trouver de nouveau dans le cas d'en écrire ou d'en pouvoir écrire une pareille! » Plus tard, comme s'il eût pressenti que la critique future apporterait une curiosité particulièrement indiscrète à l'examen de ce roman, et que les descendans, pour le relire avec amour, voudraient du moins être convaincus de sa sincérité, il affirmait l'avoir puisé, « comme *Faust*, tout entier *dans son cœur* ».

Essayons donc, puisqu'il nous y convie en quelque sorte, de remonter à la source même de son œuvre.

L'anecdote est connue. Elle a été racontée souvent, depuis la publication, déjà ancienne, des lettres de l'époque (1). On en peut

(1) Ch. Kestner, *Gœthe und Werther. Briefe Gœthens aus seiner Jugendzeit;*

trouver le détail dans l'excellent ouvrage de M. Mézières, qui, sur ce point, demeure complet, même après les recherches plus récentes. Nous nous contenterons donc de rappeler les faits, en peu de mots.

Au printemps de l'année 1772, le conseiller Gœthe, qui voulait absolument faire de son fils un avocat distingué, l'envoya à Wetzlar, siège du tribunal de l'empire, centre d'une activité juridique considérable, bien que fort lente, et d'un nombre énorme de procès qui traînaient là depuis des siècles. Wolfgang s'y lia avec plusieurs jeunes gens, que les hasards des carrières diplomatiques ou judiciaires avaient conduits dans la vieille petite ville, parmi lesquels se trouvait un secrétaire de la légation du Hanovre, nommé Kestner, de huit ans son aîné. C'était un brave garçon, d'esprit solide, de goûts sérieux, un peu « philistin ». Gœthe l'étonna d'abord, par ses allures brillantes et *bizarres* (c'est son mot), mais ne tarda pas à lui plaire, et s'introduisit dans une maison que son nouveau camarade fréquentait assidûment : celle du bailli Adam Buff, qui administrait à Wetzlar une fondation dépendant de l'Ordre teutonique. Kestner était fiancé à la seconde des filles du bailli, nommée Charlotte : une jeune fille gaie, active, gracieuse, simple, qui tenait dans la maison la place de la mère morte. Gœthe la trouva charmante, devint l'hôte assidu de la « Maison allemande », sans que Kestner en prît ombrage. Peut-être eût-il pu supplanter, dans le cœur de Charlotte, l'imprévoyant diplomate. Mais il était son ami : il résista à son inclination. L'on peut même supposer qu'il trouva, dans cette lutte entre sa délicatesse et son sentiment, une sorte de plaisir douloureux, dans le goût du temps. La lutte fut-elle bien vive? Quelle y fut la part de l'imagination et de la « littérature »? C'est ce qu'il est difficile de mesurer exactement. Toujours est-il que le moment arriva où Gœthe sentit, ou crut sentir, que son cœur se prenait tout de bon. Comme la date fixée pour le mariage des fiancés approchait, il prit un parti très sage : il s'en alla. Il s'en alla bravement, en souffrant plus ou moins, mais non sans faire de très belles phrases : car il demeura en correspondance avec ses amis, qu'il revit un peu plus tard, et conserva avec eux des relations assidues et cordiales, malgré la publication de *Werther*, qu'on eut quelque peine à lui pardonner.

Tel est l'épisode, pour autant qu'on peut le résumer en si peu de lignes. On y reconnaîtra sans peine la trame générale du roman, ou du moins, de la première partie du roman, la seconde,

Suttgart, 1854. — On trouve également ces lettres dans l'édition de Weimar des *Œuvres de Gœthe. Abtheilung IV, Bd 2* (1887).

celle qui pousse l'aventure au tragique, n'ayant plus de fondement dans la réalité. Notons tout de suite que l'héroïne du livre ressemble trait pour trait à Charlotte Buff, et qu'Albert rappelle aussi beaucoup le personnage authentique de Kestner, bien qu'il soit beaucoup plus jaloux. Mais il n'y a rien de moins concluant que les faits : une telle anecdote, insignifiante en elle-même, ne vaut que par l'intensité du sentiment auquel elle a servi de prétexte. Cette intensité existe dans le livre, parce que l'écrivain en a trouvé l'expression. Jusqu'à quel point se développa-t-elle réellement dans l'âme de l'homme? Voilà la question.

Nous avons, pour en juger, deux documens, d'inégale valeur : les lettres écrites par Gœthe à Kestner et à Charlotte, sous le coup direct de ses émotions, et le récit qui termine le douzième livre des *Mémoires*.

Ce récit est décevant. L'on y chercherait en vain quelque trait de sentiment fort, de passion profonde. Charlotte nous est présentée comme une *wünschenswerthes Frauenzimmer*, expression que ne rendrait point la traduction littérale : « une petite femme désirable », mais qui pourtant n'évoque guère d'autre idée que celle d'une personne agréable sans beaucoup de conséquence. Du reste, pour achever le portrait, Gœthe ajoute aussitôt : « Elle était de celles qui, *sans inspirer de passions violentes*, sont créées pour plaire généralement. » A l'en croire, elle lui plut surtout par l'harmonie de sa taille élégante, de sa belle santé, de son caractère actif et serein. Les prévenances dont il la combla la flattèrent sans qu'elle en fût plus troublée que son fiancé, étant, « selon sa nature, plus disposée à une bienveillance générale qu'aux inclinations particulières. » Destinée « à un homme digne d'elle, qui se déclarait prêt à s'unir à elle pour la vie, » elle ne songea point qu'à marquer trop de « bienveillance générale » à un jeune homme particulier elle pût compromettre ses engagemens antérieurs ou susciter de coupables espérances dans le cœur du jeune homme. Lui, cependant, devint « oisif et rêveur », « ne put bientôt se passer d'elle », en sorte qu'ils finirent par être « inséparables ». Le fiancé était de la partie, « quand ses affaires le lui permettaient. » « Sans le vouloir, ils s'accoutumèrent tous trois les uns aux autres, et ne surent jamais comment ils en étaient venus à ne pouvoir vivre séparés. » Situation singulière, à coup sûr, qui aurait pu devenir douloureuse, mais qui, d'après le récit, demeura pacifique et pleine de douceurs : car « ils vécurent ainsi un été magnifique, véritable idylle allemande, dont un pays fertile faisait la prose et une pure affection la poésie. » La séparation vint à son heure, toute simple et facile : Gœthe reçut la visite de

son ami Merck. Celui-ci, — prototype de Méphistophélès, — ne goûta point le charme de Charlotte, à laquelle il préféra une de ses amies, une « beauté majestueuse », une « femme superbe qui se trouvait libre et sans attachement. » En sorte qu'il reprocha vivement à Gœthe de n'avoir pas choisi cette personne, auprès de laquelle il n'aurait pas perdu son temps, plutôt que l'autre, à laquelle il ne pouvait prétendre.

En même temps, il lui représentait les agrémens d'un voyage du Rhin. Raisons excellentes qui achevèrent de décider Gœthe au départ : « Quand Merck se fut éloigné, raconte-t-il, je me séparai de Charlotte, la conscience plus pure qu'en quittant Frédérique, mais non sans douleur. Par l'habitude et l'indulgence, cette liaison était devenue, de mon côté, plus passionnée que de raison ; au contraire, Charlotte et son fiancé gardaient gaiement une mesure si parfaite, qu'il ne pouvait rien être de plus beau ni de plus aimable, et que la sécurité même que j'en avais me fit oublier tout danger. Cependant, je ne pouvais me dissimuler que cette aventure devait finir, car on attendait prochainement la nomination dont dépendait l'union du jeune homme avec l'aimable jeune fille ; et comme tout homme un peu résolu sait se déterminer à vouloir par lui-même ce qui est nécessaire, je pris la résolution de m'éloigner volontairement avant d'être chassé par un spectacle insupportable. »

On reconnaîtra qu'il n'y a rien dans tout cela de violent ni de passionné. Quelques critiques allèguent que Gœthe, au moment où il écrivit cette relation, était refroidi par l'âge (1), et d'ailleurs gêné par le fait que Charlotte vivait encore. Sur le second point, l'on peut répondre que, si le souvenir de Mme Kestner lui eût été assez cher pour qu'il tînt à parler librement d'elle, il se serait arrêté dans sa rédaction, comme il le fit pour Lili. Quant au reste, il suffira de relire l'idylle de Sesenheim ou le roman de Lili, pour voir avec quelle fraîcheur, avec quelle jeunesse Gœthe savait encore parler de ses souvenirs d'amour ; et l'on se trouvera fondé à conclure que, si le récit de l'aventure de Wetzlar dégage si peu d'intérêt, c'est qu'en réalité son cœur n'y fut jamais engagé bien profondément.

L'impression du récit des *Mémoires* est si franche, si nette, que ceux-là mêmes qui s'en sont étonnés ou affligés ne l'ont point contestée. Tout autre est le cas des lettres à Kestner ou à Char-

(1) Il semble que Gœthe ait eu lui-même le sentiment de la froideur de son récit ; car il s'en excuse en ces termes : « Le poète invoquerait vainement aujourd'hui ses facultés obscurcies ; vainement il leur demanderait de faire revivre ces relations aimables qui lui rendirent si doux le séjour de la vallée de la Lahn... »

lotte, que la critique invoque volontiers pour relever l'anecdote de Wetzlar. M. le docteur Ernest Gnad, dans un intéressant essai que j'ai sous les yeux, en admire le « ton qui vient du cœur », « le style vigoureux et frais » (1), et les accepte pour l'expression spontanée d'une passion réelle, d'un désespoir absolument sincère. M. Hermann Grimm, dans ses célèbres conférences, les discute avec plus de sagacité, les retourne, relève la contradiction qui existe entre l'ardeur de leur langage et le ton détaché des *Mémoires*, et s'efforce de résoudre cette contradiction par des explications extrêmement ingénieuses, — trop ingénieuses pour être acceptables, — reconstituant en quelque sorte toute une scène inédite du roman authentique. Mais pas plus que M. Gnad il ne met en doute leur sincérité.

Nous reconnaîtrons volontiers, pour notre part, qu'elles sont des modèles de« style passionné ». Qu'on en juge plutôt :

Gœthe à Kestner.

Le 10 septembre 1772.

Il est parti, Kestner, quand vous recevrez cette lettre, il est parti (2). Donnez à Lottchen le billet ci-inclus. J'étais très résolu, mais votre conversation m'a déchiré. Je ne puis rien vous dire en ce moment qu'adieu. Si j'étais resté un moment de plus auprès de vous, je ne l'aurais pas supporté. Maintenant je suis seul et demain je pars. O ma pauvre tête!

A Lotte.

Inclus dans le précédent.

J'espère bien revenir, mais Dieu sait quand! Lotte, dans quel état était mon cœur à tes paroles, quand je savais que c'est la dernière fois que je te vois. Pas la dernière, et pourtant je pars demain. Il est parti. Quel esprit vous poussa à ce discours? Comme j'irais dire tout ce que je sentais, ah! je fus presque anéanti en baisant votre main pour la dernière fois. La chambre dans laquelle je ne reviendrai pas, et le cher père qui m'a accompagné pour la dernière fois. Je suis maintenant seul, et peux pleurer, je

(1) *Literarische Essays*, von Dr. E. Gnad; Vienne, 1891.

(2) Nous reproduisons autant que possible la langue et la ponctuation, incorrectes dans l'original.

vous laisse heureuse, et ne sors pas de vos cœurs. Et je vous reverrai, mais, pas demain, c'est jamais. Dites à nos enfans qu'il est parti. Je ne puis continuer.

A Lotte.

Inclus dans le précédent.

Le 11 septembre 1772.

Mes paquets sont faits, Lotte, et le jour se lève ; encore un quart d'heure et je suis loin. Les images que j'ai oubliées et que vous partagerez aux enfans, puissent-elles m'excuser d'écrire, Lotte, quand je n'ai rien à écrire. Car vous savez tout, vous, comme j'étais heureux ces jours. Et j'irai chez les plus chères, chez les meilleures personnes du monde, mais pourquoi loin de vous. C'est maintenant ainsi, et c'est mon mal de ne pouvoir aujourd'hui, demain ni après-demain ajouter — ce que j'ai souvent ajouté en plaisantant. Bon courage toujours, chère Lotte; vous êtes plus heureuse que beaucoup mais pas indifférente, et je suis heureux de lire dans vos yeux que vous croyez que je ne changerai pas. Adieu, mille fois adieu.

GŒTHE.

Cet apparent abandon de la forme, qui n'exclut ni la recherche de l'expression ni l'arrangement de la phrase; ces interjections, ces exclamations; plus tard, dans d'autres lettres, des affectations savantes de style tragique, homérique ou biblique, selon la disposition du moment; des images d'un choix excellent, évoquées avec maëstria; d'adroites alternances de « vous » et de « toi »; des morceaux artistement ciselés, qui sont presque des *lieds;* bref, toute la rhétorique de cette correspondance m'inspire une insurmontable méfiance. Je sais bien qu'il est très difficile de soutenir une appréciation aussi délicate, qui dépendra toujours du sentiment de chacun : en effet, nous nous trouvons devant des lettres de passion, qui donnent très bien l'impression de la passion, dans le style particulier qu'on employait à l'époque. M. Gnad, M. Grimm, la plupart des critiques déclarent qu'elles ont l'odeur et le goût de la sincérité. Je leur réponds qu'au contraire elles me semblent écrites de parti pris, par un homme qui se joue à lui-même encore plus qu'aux autres une espèce de comédie, — sans mauvaise foi, d'ailleurs, sans calcul hypocrite, — comme font volontiers les gens au cœur sec qui sont parvenus à s'échauffer

l'imagination. Laquelle de ces deux opinions inconciliables sera la plus voisine de la vérité? Je ne puis qu'expliquer mes raisons.

D'abord, il me paraît certain que Gœthe, dès les derniers temps de son séjour à Wetzlar, songeait à utiliser son aventure pour en tirer une œuvre littéraire. Il était coutumier du fait : à Leipzig déjà, il avait tiré de sa liaison avec Annette Schœnkopf les *Complices* et le *Caprice de l'amant;* il devait à Frédérique Brion une partie au moins de *Gœtz de Berlichingen* et allait lui devoir *Clavijo;* pourquoi donc n'aurait-il pas songé à transposer en littérature l'épisode sentimental qu'il traversait? Projet d'autant plus légitime, que cet épisode devait lui sembler admirable; que les détails s'en accordaient à merveille avec l'idée qu'il se faisait de l'amour, de la passion, de l'amitié; que la candeur de Charlotte, la générosité de Kestner, la violence, factice ou réelle, de ses propres sentimens, la vertu qu'il avait eue d'y résister, fournissaient une trame parfaitement appropriée à son état d'esprit. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit là une supposition gratuite : elle s'appuie sur un document très significatif, que M. Hermann Grimm cite lui-même, bien qu'il en tire d'autres conclusions. Tout en fréquentant assidûment la « maison allemande », Gœthe poursuivait ses occupations littéraires; et, depuis quelques mois, il collaborait avec zèle aux *Frankfurter Gelehrten Anzeigen :* une sorte de revue bi-hebdomadaire, de quatre feuilles en petit in-octavo, qu'avaient fondée, en janvier 1772, Merck et Schlosser. Or, dans le numéro du 5 septembre 1772, — soit dix jours avant le départ de Wetzlar, — on peut lire un fort bel article sur un ouvrage récent, les *Poésies d'un Juif polonais,* dont le sens n'est point difficile à pénétrer :

« O génie de notre patrie, fais bientôt s'épanouir un jeune homme qui, plein de gaîté, de force et de jeunesse, soit d'abord pour son cercle le meilleur compagnon, qui accuse son jeu le plus aimablement, qui chante les chansons les plus joyeuses, qui anime les chœurs dans les rondes, qui offre gracieusement la main à la meilleure danseuse pour danser les pas les plus nouveaux et les plus variés, pour qui les plus belles, les plus spirituelles, les plus enjouées déploient toutes leurs séductions, dont le cœur sensible se laisse aussi gagner, pour se libérer fièrement l'instant d'après, s'il apprend, en se réveillant d'un rêve poétique, que sa déesse n'est que belle, que spirituelle, qu'enjouée; un jeune homme dont la vanité, blessée par l'indifférence d'une femme trop réservée, s'impose à elle, la conquiert enfin par une sympathie, des larmes, des soupirs feints et voulus, par des cen-

taines de petites attentions à la mode du jour, par des chants attendrissans et de la musique nocturne, et l'abandonne de nouveau, parce qu'elle n'était que réservée ; qui nous présente et plaisante, avec l'aisance d'un cœur indompté, toutes ses joies, ses victoires, ses défaites, toutes ses folies et ses résipiscences ! Nous nous réjouirions de cet écervelé, qui ne se contenterait pas de quelques vulgaires bonnes fortunes isolées.

« Mais ensuite, ô génie, qu'il soit manifeste que ce n'est pas de la platitude, mais de la tendresse de son cœur que vient sa versatilité ; fais-lui trouver une jeune fille digne de lui !

« Quand des sentimens plus élevés le conduiront du tourbillon du monde dans la solitude, fais qu'il découvre, en son pèlerinage, une jeune fille dont l'âme toute bonne en même temps que le corps plein de grâce se soient harmonieusement développés dans les paisibles et actives affections domestiques du cercle de la famille ; qui soit la chérie, l'amie, l'appui de sa mère, la seconde mère de la maison ; dont l'âme, source d'amour, s'attache irrésistiblement tous les cœurs ; auprès de laquelle le poète et le sage puissent s'instruire en contemplant avec ravissement sa vertu innée, son aisance naturelle et sa grâce. Oui, si, aux heures de repos solitaire, elle sent qu'il lui manque encore quelque chose, malgré l'amour qu'elle répand autour d'elle, un cœur jeune et chaud pour pleurer ensemble les béatitudes lointaines et secrètes de ce monde, dans la compagnie de qui elle s'élancerait, étroitement unie, vers les perspectives dorées de l'éternel ÊTRE-ENSEMBLE, de l'union durable, de l'amour éternel et vivant !

« Fais que ces deux êtres se rencontrent : à la première approche, ils pressentiront obscurément et puissamment l'étendue de la félicité qu'ils pourraient se donner l'un à l'autre, et ne se laisseront plus séparer. Ensuite, qu'il bégaye en pressentant, en espérant, en jouissant, ce que nul n'exprime avec des mots, nul avec des larmes, nul avec le regard attardé qui contient toute l'âme. La vérité et la beauté vivantes seront dans ses chants, au lieu de l'idéal en bulles de savon multicolores qu'on trouve en abondance dans les poèmes allemands.

« Mais ces jeunes filles existent-elles ? Peut-il se trouver de tels jeunes gens ?... »

N'est-ce pas à peu près l'esquisse de *Werther* et, déjà, le style du roman ? Or, si l'on admet qu'au moment où il composa cet article, c'est-à-dire probablement au mois d'août, alors qu'il faisait librement sa visite quotidienne à la « maison allemande », Gœthe songeait déjà à utiliser, comme poète, non pas seulement le sentiment qu'il observait en lui, mais la situation même où il

se trouvait, on accordera sans trop de peine qu'il y avait dans son cas beaucoup de « littérature »; que cette « littérature » peut et doit avoir pénétré dans ses lettres, qu'on ne saurait, en conséquence, accepter comme étant l'expression simple, directe et naïve de son état d'âme.

Relisez-les, d'ailleurs, ces lettres que M. Gnad range parmi « les plus belles qu'il y ait dans la riche correspondance de Gœthe » : vous serez frappés, je crois, de leur caractère factice, voulu, arrangé. Vous vous arrêterez à des phrases comme celles-ci : « Je voyage dans le désert où il n'y a point d'eau; mes cheveux sont mon ombre, mon sang est ma source; » ou bien : « Le jour du vendredi saint, je voulais creuser une tombe sacrée pour ensevelir la silhouette de Charlotte : elle est encore là, et elle y restera jusqu'à ce que je meure! » Vous remarquerez qu'elles sont souvent d'un ton badin, semées de plaisanteries d'un goût parfois douteux, remplies de détails familiers, — presque toujours bien composées, comme de petites œuvres d'art. Et vous reconnaîtrez, je crois, qu'elles trahissent un souci bien plus vif du « morceau » qu'une douleur poignante ou vive. Du reste, dans les actes de Gœthe, on chercherait vainement un trait qui correspondît au désespoir qu'expriment quelques-unes des lettres, au détachement mélancolique dont toutes s'efforcent de donner l'impression. Après avoir rédigé ses trois billets d'adieux, encartés les uns dans les autres, il a descendu la vallée de la Lahn, à pied d'abord, puis en bateau, jouissant de la beauté du paysage, repris par son ancien goût pour la peinture, sans plus penser à Charlotte. Il arrive à Ehrenbreitstein, où il trouve un accueil empressé dans la famille de La Roche : des personnes qui n'engendrent point la mélancolie, et, en ce moment même, hébergent Merck, leur ami commun. On cause littérature; on lit en commun les lettres que Mme de La Roche aimait à recevoir et recevait souvent des gens célèbres de divers pays; on fait d'agréables parties, très gaies, sur les bords de la Moselle et du Rhin. Gœthe flirte avec les deux filles de la maison, surtout avec l'aînée, Maximilienne (1), très belle, très jeune, très précoce, dont les yeux noirs sont plus complaisans que les yeux bleus de Charlotte Buff. Après quelques jours de cette joyeuse existence, Gœthe reprend le chemin de Francfort. A peine y est-il rentré, qu'il y est repris par ses préoccupations habituelles : une lettre écrite à Johann Gottfried Rœderer, le 21 septembre, nous montre qu'il a l'esprit assez libre pour songer à Shakspeare et à l'art allemand. Le lendemain, il

(1) Maximilienne avait alors seize ans; deux ans auparavant, Jacobi avait déjà songé à demander sa main.

rencontre Kestner. Leur entrevue est tout amicale et toute paisible : ils s'embrassent avec effusion; ils vont se promener ensemble sur le Römer, où ils rencontrent une amie qui se jette au cou de Gœthe et l'embrasse cordialement; ils causent avec Merck et sa femme, s'arrêtent un moment dans la maison de la Fosse-aux-Cerfs, vont à la messe, à la bibliothèque, et, le soir, au théâtre : une journée bien remplie, comme vous voyez, une journée de bonne amitié, de joyeuse camaraderie, où il n'y a guère de place pour le désespoir. Cependant, Kestner parti, les lettres recommencent, — la passion, la mélancolie : « C'était autrefois l'heure où j'allais chez elle, c'était la petite heure où je les rencontrais, et maintenant, j'ai tout le temps d'écrire!... » Charlotte est toujours l'adorée, et son fiancé le confident; Gœthe multiplie les expressions de tendresse, de regrets, de tristesse, d'abandon familier, se montre confiant, affectueux, touchant, accepte toutes les commissions dont on veut bien le charger, y compris celles d'acheter les anneaux de fiançailles, — sans interrompre pour cela ses divers travaux, sans renoncer non plus à d'agréables liaisons qui tiennent le milieu entre le sentiment et la galanterie. Sa vie et sa correspondance avec Kestner semblent deux domaines différens : dans l'un, il agit, il pense, il jouit, il déploie les ressources variées de sa riche personnalité; dans l'autre, il gémit, il soupire, il roucoule, il plaisante mélancoliquement, il se livre à des enfantillages d'âme désemparée. On dirait, si j'ose employer cette image, qu'il possède un jardin pour rire et l'autre pour pleurer ; et il se transporte de l'un à l'autre avec désinvolture et facilité, comme si c'était la chose la plus simple de passer ainsi de la douleur à l'insouciance, du mal d'aimer à la joie de vivre. Au moment du mariage de Charlotte, les lettres se multiplient. Il reproche à ses amis de ne pas l'avoir d'emblée chargé d'acheter les anneaux qu'ils vont échanger, les achète tout de même, s'excuse de les envoyer en retard :

« Puisse mon souvenir, écrit-il à Charlotte, rester auprès de vous comme cet anneau, dans votre félicité! Chère Lotte, dans beaucoup de temps nous nous reverrons, vous la bague au doigt, et moi toujours pour vous.

« Je ne sais de quel nom, de quel prénom signer.

« Vous me connaissez bien. »

Et à Kestner, trois jours après (10 avril) :

« M'éloigner de Lotte! Je ne comprends pas comment cela fut possible... Pourtant, je ne suis pas de pierre, et je suis parti, et dites si ce n'est pas une action héroïque ou quelque chose d'approchant. Je suis content de moi et ne le suis pas. Cela m'a coûté

peu, et pourtant je ne puis comprendre comment j'ai pu... »

Est-ce que tout cela ne dégage pas l'odeur de ce qu'on prépare, arrange, combine? Est-ce qu'en tout cas nous ne sommes pas infiniment loin de *Werther?* Et quel lien établir entre le dénouement tragique du roman et la fin paisible, un peu plate, de la vraie « idylle »?

II

Quelques-uns, que trouble tant de sérénité, et qui pourtant veulent absolument que ce livre célèbre soit une confession, ont pensé que Gœthe avait trouvé dans sa propre vie les traits plus violens (la jalousie d'Albert, par exemple), dont il n'est point possible de chercher l'origine dans l'aventure de Wetzlar. Comme, en outre, il a donné des yeux noirs à son héroïne, tandis que la fiancée authentique de Kestner avait des yeux bleus, ils en concluent qu'il faut chercher à la première un autre modèle, et que ce modèle ne saurait être que Maximilienne de La Roche. Gœthe, en effet, l'avait revue à Francfort, où elle avait épousé un négociant du nom de Brentano : « La chère Max se marie, avait-il écrit à ce propos à son ami Kestner, ici, avec un commerçant considéré. Bien! très bien! » Mariage de raison, que la jeune femme avait accepté pour des considérations d'ordre pratique, et qui ne devait guère être heureux. Gœthe, qui s'était laissé charmer par elle avant qu'elle fût mariée, eut grand plaisir à la rencontrer après : « J'ai revu les yeux noirs, écrivit-il à Mme de La Roche qu'il prit pour confidente; je ne sais pas ce qu'il y a dans les yeux. » L'on peut croire qu'il eut quelque curiosité de le savoir. Dans une lettre (en français) de Merck à sa femme, en effet, nous trouvons cette phrase suggestive : « Gœthe est déjà l'ami de la maison, il joue avec les enfans et accompagne les enfans de madame avec la basse (le violoncelle). M. Brentano, quoique assez jaloux pour un Italien, l'aime et veut absolument qu'il fréquente la maison (1). » Peut-être Gœthe songea-t-il à recommencer l'aventure de Wetzlar, sans interrompre d'ailleurs pour cela sa correspondance avec les Kestner. Mais Brentano n'était ni un rêveur, ni un idéologue : père de cinq enfans qu'il avait eus d'une première femme, d'esprit positif et bourgeois, fort épris, à sa manière, — pour autant que ses harengs et ses fromages lui en laissaient le loisir, — des yeux noirs de Maximilienne, il ne permit pas que le roman s'introduisît dans son ménage : il fut jaloux,

(1) 29 janvier 1774.

tout bêtement, comme peut l'être un homme sans aucun romantisme, inapte aux « sentimens sublimes »; et Gœthe dut se retirer. « Le récit de *Poésie et Vérité*, dit M. Gnad, ne nous apprend pas grand'chose sur cette relation et sur son état d'âme à ce moment-là; mais nous avons toute raison de croire que cette liaison fut beaucoup plus passionnée que le ton mesuré et retenu de son récit ne le fait supposer. On peut sûrement admettre que, là aussi, Gœthe éprouva un peu de la douleur de cette séparation sans espoir qui conduit à sa perte le héros de son roman... Dans son œuvre, la femme de Kestner se confond en une seule image avec Maximilienne, le fiancé Albert emprunte quelques traits à Brentano. » Admettons ce dernier point : ce n'est pas sur l'excellent Kestner, modèle de confiance aveugle, que Gœthe avait pu observer la jalousie; et puisqu'il a fait de son Albert un jaloux, — mais un jaloux tranquille, modéré, un jaloux honteux de l'être, qui ne manifeste sa jalousie qu'avec sagesse et réflexion, — il ne nous en coûte rien d'accorder que ce fut Brentano qui « posa » pour ce trait-là. Accordons aussi, si l'on y tient, qu'il ait pris à Maximilienne les yeux noirs de son héroïne. Mais là s'arrête la ressemblance. Pour le reste, le roman se rapporte bien à l'aventure de Wetzlar, moins toutefois la violence. Et cette violence il ne faut pas la chercher davantage dans l'épisode de Maximilienne. Car l'hypothèse de M. Gnad est toute gratuite : il néglige de nous exposer sur quelles bonnes raisons il l'appuie. On ne trouverait pour soutenir son assertion qu'une nouvelle phrase de Merck dans une autre lettre à sa femme (14 février) : « Il (Gœthe) se détache de tous ses amis et n'existe que dans les compositions qu'il prépare pour le public. Il doit réussir dans tout ce qu'il entreprend, et je prévois qu'un roman, qui paraîtra de lui à Pâques, sera aussi bien reçu que son drame. A côté de cela, il a la petite Mme Brentano à consoler sur l'odeur de l'huile, du fromage et des manières de son mari. » Mais cela est-il autre chose qu'une médisance d'ami? En tout cas, les lettres à Mme de La Roche, invoquées par M. Gnad, ne nous autorisent point à croire que Gœthe perdît un instant son sang-froid pour l'amour des yeux noirs, ni que la nature ardente de Maximilienne l'entraînât plus loin que la confortable coquetterie de Charlotte. Les phrases les plus suggestives qu'on y peut relever n'ont pas un sens bien inquiétant : « Si vous saviez ce qui s'est passé en moi avant que je me décide à éviter la maison, vous ne chercheriez pas à m'y ramener... » ou bien : « Croyez-moi, le sacrifice que je fais à votre Max de ne plus la voir a plus de prix que l'assiduité du soupirant le plus ardent, qui n'est au fond que de l'assiduité. Je ne veux pas compter ce

que cela m'a coûté, car c'est un capital dont nous tirons tous deux les intérêts. » En réalité, la couleur des yeux de l'héroïne n'avait rien changé à la couleur du sentiment de Gœthe : au cours de ces deux aventures, si rapprochées qu'elles s'illustrent en quelque sorte l'une l'autre, et mettent en pleine lumière sa physionomie sentimentale, il garda toute sa liberté d'esprit, dans la première aimant avec sagesse, et dans la seconde, se laissant aimer avec prudence, ne s'engageant qu'autant qu'il le pouvait sans compromettre ni son indépendance, ni sa sûreté, souffrant juste ce qu'il faut pour s'exciter l'imagination et s'incliner à la poésie. Loin de nous l'idée de lui reprocher ce bel équilibre : si nous nous attardons à le constater, c'est que, pour mesurer l'intérêt actuel de Werther, il nous importe d'établir que ce livre fameux n'est point une « confession », et que Gœthe, quoi qu'il en ait dit, ne l'a point tiré des sources de son cœur, mais de celles, bien plus abondantes, de son imagination.

Du reste, on sait que le dénouement tragique de son livre, — auquel il ne songea certainement pas une minute pour son compte, — lui fut fourni par une aventure étrangère.

Il avait retrouvé à Wetzlar, en qualité de secrétaire du chargé d'affaires de Brunswick, un de ses anciens camarades d'études de Leipzig, nommé Jérusalem, pour lequel il n'avait jamais éprouvé de sympathie bien vive, mais qu'il rencontra pourtant quelquefois dans les cercles étroits de la petite ville. Fils d'un ecclésiastique, Karl Wilhelm Jérusalem était un jeune homme d'esprit fort distingué, — comme le prouvent ses *Reliquia*, dont son maître et ami Lessing se fit l'éditeur, — mais inquiet, ombrageux, tourmenté, mécontent de sa situation, en difficultés constantes avec son supérieur. Il eut le malheur de s'éprendre de la femme d'un secrétaire de la légation palatine, M. Herdt. A partir de ce moment, il tomba dans une noire mélancolie, qu'aggravèrent des lectures romanesques. Un soir, — c'était le 28 octobre 1772, — en prenant le café chez sa bien-aimée, il lui dit :

— Chère *Frau Secretärin*, voilà le dernier café que je bois avec vous!

Elle répondit en plaisantant. Le lendemain, il revint chez elle à l'heure où il la savait seule, il se jeta à ses pieds en lui déclarant son amour. Comme Charlotte Buff, Mme Herdt était une personne modérée et sage; elle repoussa son bouillant adorateur, et pria son mari de lui interdire l'accès de leur maison. Le matin suivant, de bonne heure, Jérusalem écrivit à M. Herdt, qui lui renvoya sa lettre sans l'ouvrir. Un second message ne fut pas mieux accueilli. Désespéré, le malheureux prit alors sa réso-

lution suprême : dans l'après-midi, il écrivit à Kestner, avec lequel il était lié et dont il enviait la belle placidité, de lui prêter ses pistolets pour un voyage qu'il voulait entreprendre. Il rédigea encore quelques lettres, et, à une heure de la nuit, se tira une balle dans la tête. Il ne mourut pas tout de suite : on le trouva, au matin, respirant encore. Sur sa table, il y avait un exemplaire ouvert d'*Emilia Galotti*. Il expira vers midi, et fut enseveli la nuit même, sans qu'aucun ecclésiastique accompagnât son convoi.

On reconnaît la mise en scène des dernières pages de *Werther*. Ces détails furent fournis à Gœthe par Kestner, qui envoya à son ami une relation circonstanciée de l'événement, accompagnée des réflexions judicieuses que peut faire, en pareil cas, un homme absolument incapable de comprendre le suicide. Gœthe en fut vraiment frappé.

« Le malheureux Jérusalem! écrivit-il à son ami, en son style le plus échevelé... Le malheureux! Mais les diables, qui sont les hommes nuisibles qui ne jouissent de rien, car ils ont dans leur cœur la balle de la vanité et le goût des idoles, et ils prêchent le culte des idoles, et ils empêchent la bonne nature, et ils épuisent et gâtent ses forces, ceux-là sont coupables de ce malheur et de notre malheur. Que le diable les prenne, mes amis! Si le maudit prêtre, son père, n'est pas coupable, que Dieu me pardonne de lui souhaiter de se rompre le cou comme Héli. Le pauvre garçon! quand je revenais de la promenade et que je le rencontrais au clair de lune, je disais qu'il était amoureux. Lotte doit se rappeler qu'elle en a souri. Dieu sait que la solitude a enseveli son cœur, et, depuis sept ans que je le connais, j'ai rarement causé avec lui; à mon départ, je lui ai pris un livre que je garderai avec son souvenir aussi longtemps que je vivrai. »

Du reste, Gœthe ne se contenta pas du récit de Kestner : il se rendit à Wetzlar en compagnie de Schlosser, visita le théâtre du drame, en causa longuement avec Kestner et Charlotte, et se déclara assailli de pensées sinistres. Je me refuse à croire qu'il ait un seul instant songé à imiter Jérusalem. Mais il avait été très frappé, comme homme et comme écrivain.

On trouve en effet, dans *Werther*, des traits évidens de son émotion : non seulement dans les détails qu'il emprunta à la réalité, mais plus encore dans un épisode du roman, celui du valet de ferme amoureux de la veuve qu'il sert. Chassé par elle, pour s'être permis quelque familiarité trop vive qu'avait d'ailleurs autorisée un manège de coquetterie, puis remplacé par un plus habile qui se fit agréer, ce malheureux, affolé par le désespoir,

la passion, la jalousie, devint le meurtrier de son rival. Werther apprit la tragique nouvelle par Charlotte. Il en fut aussitôt violemment impressionné. Il courut revoir les lieux bienveillans où il s'entretenait avec le jeune amoureux. « Le seuil sur lequel les enfans du voisin avaient joué tant de fois était souillé de sang. L'amour et la fidélité, les plus beaux sentimens de l'homme, s'étaient transformés en violence et en assassinat. » Mille pensées tumultueuses s'agitaient en lui. Bientôt il vit approcher une troupe de gens armés. On amenait le meurtrier.

« — Qu'as-tu fait, malheureux! cria Werther en s'approchant du prisonnier.

« Il jeta sur Werther un regard tranquille, garda un moment le silence, et répondit enfin sans s'émouvoir :

« — Personne ne l'aura, elle n'aura personne. »

Aussitôt, Werther s'intéressa passionnément à ce misérable, — l'admira peut-être, car, dans son état d'esprit, toute passion assez forte pour pousser un homme à quelque acte extraordinaire devait lui sembler sublime. Il fut arraché pour un moment à sa tristesse, à son découragement, à sa résignation indifférente; la compassion s'empara de lui avec une force irrésistible, et il fut saisi d'un indicible désir de sauver cet homme. Il le sentait si malheureux, il le trouvait même, comme meurtrier, si excusable, il se mettait si bien à sa place qu'il croyait fermement persuader les autres aussi. Vain espoir : Albert et le bailli n'ont pas de peine à rétorquer ses argumens, au nom de l'intérêt collectif et de la sûreté de tous; et confondant sa destinée avec celle de l'assassin, Werther note sur un petit billet qui se retrouva plus tard parmi ses papiers : « On ne peut pas te sauver, malheureux! Je vois bien qu'on ne peut nous sauver! »

La discussion qu'à propos de cet incident fictif Werther soutient contre Albert et le bailli, me paraît être un écho de celle que Gœthe eut à propos du suicide de Jérusalem, avec Kestner et M. Buff, en présence de la bonne Charlotte, tout effrayée de voir jusqu'où peut conduire le « sentiment ». Quant aux réflexions qu'il prête à son héros, j'imagine qu'elles rappellent celles qu'il ne manque pas de faire lui-même sur la mort tragique du jeune diplomate brunswickois : « Hé quoi! songea-t-il sans doute, il y a donc des êtres en qui la passion est réellement assez forte pour les pousser à de telles violences! Par quel miracle sont-ils entraînés à ce point, où l'on peut s'oublier assez complètement pour renoncer à vivre? Leur âme s'épanouit dans la renonciation suprême, ils ne pensent plus, ils ne réfléchissent plus : ils agissent sous l'impulsion directe de la nature et de la douleur, qui abolit

pour eux les contingences de l'existence quotidienne, qui les livre tout entiers au désir aveugle et vainqueur. Le monde les blâme ou les plaint, étant pusillanime et ne pouvant guère s'élever au-dessus des banales considérations de l'intérêt social (1). Mais ceux qui ont du « sentiment une plus haute idée ne peuvent contenir, au spectacle de si sublimes folies, un généreux attendrissement, une sympathie qui s'exalte jusqu'à l'admiration. » Et faisant retour sur son propre cas, il dut rougir un peu de la faiblesse, de la frivolité de son amour pour Charlotte. Mais il tenait son roman...

Ainsi, nous en possédons la genèse complète, de ce roman. Mieux qu'en aucun livre de Gœthe, ou de qui que ce soit, nous pouvons pénétrer le mystère de sa formation, suivre le lien, si souvent invisible, qui rattache l'œuvre fictive à la réalité vécue. A l'origine, une aventure personnelle authentique dont nous avons pu indiquer le développement et marquer les caractères : banale, en somme, à peu près insignifiante par les véritables héros, tout à fait insignifiante par leurs véritables sentimens. Quelques traits, empruntés à une autre aventure, également authentique et personnelle, et à des personnages différens : pour avoir combiné ce mélange, Gœthe se comparait à Praxitèle. Mais pour prêter aux sentimens secrets l'intensité nécessaire, pour donner au récit la couleur tragique qui le relève, pour arriver enfin au dénouement qui seul s'imposait, — il lui a fallu s'inspirer d'une idée étrangère, d'un accident étranger, c'est-à-dire introduire dans l'amalgame des élémens très différens, cherchés au dehors. Renonçons donc à voir en *Werther* une « confession générale », comme disait son illustre auteur, une œuvre puisée dans son cœur.

Si nous nous sommes efforcé d'établir ce fait, — et nous le croyons établi de façon péremptoire, — ce n'est point pour le vain plaisir de satisfaire la curiosité qui nous pousse à pénétrer les secrets intimes des grands hommes : c'est que, ce fait une fois acquis, nous pouvons discuter avec plus de liberté la valeur réelle d'une œuvre qui a comme affolé toute une génération d'hommes, dont l'influence a été énorme, qui supporte encore aujourd'hui d'être lue, et va toujours recrutant, de-ci de-là, quelques admirateurs. Sommes-nous en présence d'une de ces œuvres éternelles qui manifestent un sentiment avec une exceptionnelle puissance et éclairent l'âme humaine d'une éclatante lumière, ou d'une œuvre passagère, qui a emprunté son plus vif éclat à la mode

(1) Le bailli représente à Werther que, si l'on écoutait sa pitié, toute « sûreté sociale serait anéantie. »

d'une brève époque, à l'engouement injustifié des contemporains? Ou bien, en termes plus imagés, que reste-t-il de Werther, dépouillé de son habit bleu barbeau à boutons d'or, de sa culotte jaune, et de son exemplaire d'Ossian? C'est la question même que Gœthe discutait avec Eckermann, et qu'à l'aide des argumens que nous avons cités il résolvait dans le sens le plus favorable à sa gloire. Reprenons-la, dégagée des préjugés imposés par la légende de Wetzlar, et relisons *Werther* comme si le livre n'avait point d'histoire, comme s'il n'avait pas fait pleurer nos aïeules, comme s'il venait de paraître hier.

III

Dans tout roman de caractère, il y a un arrière-fonds de sentimens et d'idées qui appartiennent à l'auteur et dont il se sert pour accentuer les tons de ses figures. Dans *Werther*, cet arrière-fonds est tout artificiel. Rien de moins spontané que cet enfant de la nature qui n'éprouve aucune émotion qu'à travers des ressouvenirs plus ou moins directs de ses lectures préférées. S'il rencontre de jeunes lavandières, il songe aussitôt aux filles des rois qui remplissaient jadis elles-mêmes cette « fonction innocente et nécessaire. » Il revoit une rivière dont il avait souvent longé le cours : aussitôt il évoque ses contemplations passées, qu'il admire avec complaisance, et il s'écrie : « Mon ami, aussi bornés, aussi heureux étaient les vénérables pères du genre humain; aussi enfantines, leurs impressions, leur poésie. Quand Ulysse parle de la mer immense et de la terre infinie, cela est vrai, humain, intime, saisissant et mystérieux... » Charlotte est comme lui, bien qu'elle nous soit présentée comme un modèle de grâce naturelle. Voyez-la donc, après un orage, aux côtés de son adorateur :

« Il tonnait dans le lointain : la pluie bienfaisante tombait à petit bruit sur la campagne, et les parfums les plus suaves montaient jusqu'à nous, dans les flots d'une atmosphère attiédie. Charlotte s'accoudait à la fenêtre; son regard se promenait sur la campagne; elle le porta vers le ciel, puis vers moi; je vis ses yeux pleins de larmes; elle posa sa main sur la mienne et dit : « O Klopstock! » Je me rappelai sur-le-champ l'ode sublime qui était dans sa pensée, et je me plongeai dans le torrent d'émotion dont cette simple parole avait inondé mon cœur. Je ne pus résister, je me penchai sur sa main, et la baisai en versant de délicieuses larmes, et mes yeux s'arrêtèrent de nouveau sur les siens... »

Voilà qui est du plus pur *rococo.* Mais quelquefois les conversations des deux personnages prennent un ton plus déclamatoire

encore, dont l'évidente fausseté, la fadeur sentimentale et la factice élévation rappellent certains dialogues des pièces de Diderot. Ils se promènent, par exemple, au clair de lune, avec Albert qui leur tient fidèle compagnie. La nature, comme toujours, les impressionne; la nuit éveille en eux l'idée de la mort et celle de l'immortalité. Et voici leurs propos :

« Nous nous taisions. Au bout d'un moment, Charlotte prit la parole :

« — Jamais, dit-elle, je ne me promène au clair de lune sans que mes amis morts me reviennent à la pensée, sans être saisie par le sentiment de la mort et de l'avenir. Nous existerons, poursuivit-elle avec l'accent du sentiment le plus sublime; mais, Werther, est-ce que nous devons nous retrouver, nous reconnaître? Qu'en pensez-vous? qu'en dites-vous?

« — Charlotte, lui dis-je en lui tendant la main (et mes yeux se remplirent de larmes), nous nous reverrons! Ici et là-haut nous nous reverrons!...

« ... — Et nos morts bien-aimés, continua-t-elle, savent-ils quelque chose de nous? Est-ce qu'ils sentent que, dans nos momens de bonheur, nous nous souvenons d'eux avec un ardent amour? Oh! l'image de ma mère plane toujours au-dessus de moi lorsque, dans la tranquille soirée, je suis assise au milieu de ses enfans, de mes enfans, et qu'ils sont réunis autour de moi comme ils étaient réunis autour d'elle. Alors, si je regarde le ciel avec une larme de désir, et souhaite un moment qu'elle puisse voir comme je tiens la parole d'être la mère de ses enfans, que je lui donnai à l'heure de la mort, avec quelle émotion je m'écrie : « Pardonne, mère chérie, si je ne suis pas pour eux ce que tu fus toi-même! Ah! je fais tout ce que je peux. Ils sont du moins vêtus, nourris, et, ce qui vaut mieux que tout cela, ils sont soignés, ils sont aimés. Si tu pouvais voir notre union, ô sainte bien-aimée, tu bénirais avec les plus vives actions de grâces ce Dieu à qui tu demandais, en versant les larmes les plus amères, les larmes suprêmes, le bonheur de tes enfans... »

« Voilà ce que disait Charlotte... O Wilhelm! qui peut répéter ce qu'elle disait? Comment la lettre froide et morte pourrait-elle reproduire cette fleur céleste de l'âme? Albert l'interrompit avec douceur :

« — Cela vous affecte trop vivement, Charlotte. Je sais combien ces idées vous sont chères, mais je vous en prie...

« — Albert, dit-elle, je sais que tu n'as pas oublié les soirées où nous étions assis autour de la petite table ronde, lorsque papa était en voyage, et que nous avions envoyé coucher les enfans.

Tu avais souvent un bon livre, et rarement tu lisais quelque chose... L'entretien de cette âme sublime n'était-il pas au-dessus de tout? O douce et belle femme, joyeuse et toujours active!... Dieu voit les larmes que je verse devant lui, à genoux sur ma couche, pour lui demander de me rendre semblable à ma mère.

« — Charlotte, m'écriai-je, en me prosternant devant elle, et en prenant sa main, que je baignai de pleurs, la bénédiction de Dieu repose sur toi, ainsi que l'esprit de ta mère.

« — Si vous l'aviez connue! dit-elle en me serrant la main. Elle était digne d'être connue de vous.

« Je crus m'anéantir. Jamais on n'avait prononcé sur moi une plus grande, une plus glorieuse parole... »

Voilà comment on parlait dans la « Maison allemande », à Wetzlar, siège du tribunal de l'empire, vers l'an 1772. On abondait aussi en lectures appropriées. Quand le clair de lune ne suffisait plus à produire l'exaltation cherchée, on ouvrait Ossian, qu'avec le siècle on croyait authentique, on se plongeait dans cette poésie « primitive » qui d'ailleurs, il faut le reconnaître, s'accorde assez bien avec le sentiment qu'on éprouvait ou se flattait d'éprouver. Minona s'avançait « dans sa beauté, les paupières baissées et les yeux pleins de larmes »; Colma, assise sur un rocher, appelait son Falgar; les héros et les poétesses invoquaient l'étoile du soir, pleuraient dans la nuit, gémissaient dans le vent. Et l'on finissait par éclater en larmes, et l'on se prenait pour un de ces fantômes brumeux noyés dans l'éloignement des âges, et l'on se fondait dans les choses avec un ravissement qui n'est point exempt d'orgueil : « Prends le deuil, ô nature, s'écrie Werther au moment de mourir, ton fils, ton ami, ton bien-aimé, approche de sa fin! »

Ces traits factices marquent le livre, lui imposent péniblement le caractère de l'époque déclamatoire dont il est un des fils les plus prétentieux. Frère cadet de Saint-Preux, Werther a pris de son aîné les plus désagréables manies : vaniteux, ombrageux, comme lui, il aspire de même à se tirer à part de l'humanité, pour admirer à l'aise la perfection de ses qualités naturelles. « Si Werther et Saint-Preux s'étaient rencontrés dans la vie, dit justement M. Hermann Grimm, ils se seraient considérés l'un l'autre avec l'effroi de l'homme qui reconnaît son *double*. » Seulement, il y a entre eux une différence que le critique allemand n'a garde de noter : issu de l'imagination douloureuse et sincère de Jean-Jacques, fils des chagrins qui, fictifs ou réels, torturèrent avec une égale intensité l'âme vibrante du plus malheureux des hommes, reflet d'un cœur vraiment malade, d'une existence d'orage et de fièvre, Saint-Preux conserve du moins, derrière la forme

démodée de son langage, derrière les manifestations souvent fastidieuses de sa passion, un sentiment de vérité profonde, qui nous émeut encore aujourd'hui comme il émut son siècle entier. Tel n'est point le cas de Werther : nous connaissons trop bien ses origines, pour croire encore en lui. Nous savons que, si son auteur le tira de lui-même, ce fut comme il en avait tiré Gœtz de Berlichingen, à travers un travail de volonté qui ne saurait s'accomplir sans que le personnage soit diminué. Le joyeux stagiaire de Wetzlar, le brillant rédacteur des *Annonces littéraires de Francfort*, le volage amant de Frédérique qui, huit jours après avoir quitté Charlotte, l'oubliait auprès de Maximilienne, peintre du sentiment, de la mélancolie, du désespoir d'aimer, du mal de vivre! Il y a là une contradiction dont nous ne pouvons admettre les termes; et, derrière les déclamations des lettres à Wilhelm, nous ne pouvons nous empêcher d'entendre résonner le rire un peu gros du jeune diplomate, ami de Gœthe et du pauvre Jérusalem, autour de leur table d'hôte dont ils faisaient une Table-Ronde, ou les propos galans qui s'échangeaient à Ehrenbreitstein entre l'aimable voyageur revenu de Wetzlar et la fille de Mme de La Roche, sous l'œil complaisant d'une mère spirituelle, romanesque, dépourvue de tout préjugé. Alors, ce que nous voyons de lui, ce n'est point le sentiment dont il s'efforce de manifester l'ardeur, la profondeur ou la violence, c'est la comédie de passion qu'il se joue à lui-même; c'est son affectation d'avoir « un cœur capable d'embrasser tout l'univers dans son amour; » c'est la « pose » de son attitude, de son geste, de sa rhétorique, — dont il serait absurde de nier que l'éloquence ou l'habileté nous entraîne souvent, mais qui cependant ne nous possède jamais entièrement. Je songe à quelques-uns de ses contemporains et de ses descendans : à Saint-Preux, si follement épris, si oublieux de tout ce qui n'est pas Julie, si bien emporté par sa passion qu'il trouve pour la traduire des accens éternels, bien dégagés, ceux-là, des tyrannies de la mode et du moment; à Des Grieux, dont la douleur spontanée vous ouvre le cœur dans un irrésistible élan, comme le spectacle direct d'une torture ou d'une agonie; à la plaie orgueilleuse que René va cacher dans les forêts d'Amérique; à Manfred, criant son mal innomé à travers les orages, dans les solitudes alpestres; au sobre et plaintif Obermann, le plus simple de tous, qui n'a point de malheur et déplore seulement d'être *le moins heureux* des hommes; à tant d'autres — car la légion est nombreuse — dont il serait oiseux de transcrire les noms moins éclatans. Oui, je songe à tous ces pauvres êtres, sortis du cerveau des poètes pour représenter les angoisses,

les doutes, les souffrances de générations trop ambitieuses de joies surterrestres, de sentimens irréalisables, ou simplement trop conscientes du mal inhérent à la vie : et Werther, dont la place est marquée parmi eux, ne me semble ni plus significatif, ni plus intéressant, ni plus vivant qu'eux tous. Dirai-je toute ma pensée? Il me paraît plutôt leur frère inférieur. Auprès de lui, je regrette la fierté de René, la magnificence de Manfred, l'ardeur de Saint-Preux, la tendresse de Des Grieux, la candeur d'Obermann : et son bourgeoisisme sentimental ne me remplace aucun de ces traits-là.

Méfians de Werther, comment cette méfiance ne rejaillirait-elle pas un peu sur Charlotte? Comme Gœthe l'a voulu, comme il l'a proclamé dans son article des *Annonces savantes de Francfort*, il y a harmonie entre « le jeune homme » et « la jeune fille » : l'habit bleu de celui-là, trempé de ses larmes fausses et vraies, déteint sur la robe blanche, à nœuds de rubans roses, de celle-ci. « Sa figure, dit M. Grimm, — que je cite souvent parce qu'il a excellemment résumé les opinions en cours sur l'œuvre de Gœthe, — sa figure passe universellement pour si heureuse, que toutes les jeunes filles s'y pourraient retrouver, et pourtant si personnelle, que toutes les jeunes filles devraient désespérer de jamais atteindre cet idéal. Aucune autre n'a possédé tant de naturel, de bonté et de santé. Toute l'Europe, enchantée, a cherché curieusement l'original de cette ravissante apparition, à côté de laquelle ne subsistent ni Paméla, ni la Julie de Rousseau. » Sans doute, Charlotte apparaît telle à Werther, — et l'on peut dire, s'il est permis de lui appliquer un mot fameux, que pendant un temps toute la critique a eu pour elle les yeux de son adorateur. Pourtant, combien de traits, humains d'ailleurs, déparent l'idéal que dans la pensée de Gœthe elle était certainement, et la ravalent au niveau de l'humanité commune! Sa « bonté » ne va pas sans une coquetterie parfois cruelle, et devient presque lâche au moment où, sur l'injonction de son mari, elle remet elle-même le pistolet d'Albert au domestique de Werther. Son « naturel » se commet à ces invocations de Klopstock que nous avons déjà relevées, et qui paraîtront à quelques-uns du plus pur artifice. Elle a de ce qu'elle dit, de ce qu'elle fait, de ce qu'elle pense, une agaçante satisfaction : chaque fois qu'elle coupe à ses petits frères un morceau de pain, l'on dirait qu'elle s'en admire. Volontiers, pour exprimer ses opinions, elle prend un ton supérieur, presque doctoral : « Quand j'étais plus jeune, je n'aimais rien comme les romans. Dieu sait quel plaisir c'était pour moi lorsque, le dimanche, je pouvais m'asseoir dans un coin et m'intéresser, de tout mon cœur, au bonheur ou à l'infortune d'une miss Jenny.

Je ne nierai pas non plus que ce genre de livres n'ait encore pour moi quelques charmes; mais, comme il m'arrive rarement de pouvoir prendre un livre, il faut qu'il soit parfaitement à mon goût. L'auteur que je préfère est celui dans lequel je trouve le monde où je vis, chez qui les choses se passent comme autour de moi, et dont le récit m'attache et m'intéresse autant que ma propre vie domestique, qui n'est pas un paradis, sans doute, mais qui, à tout prendre, est une source de bonheur inexprimable. » Werther eut, paraît-il, beaucoup de peine à cacher « l'émotion » que lui causaient ces paroles. Mais il était Werther. Et je suis sûr que vous les avez lues d'un œil tranquille, en souriant plutôt « d'un petit air moqueur », comme la cousine qui les entendit.

Le troisième personnage du roman, Albert, est dessiné de main de maître. C'est qu'il n'est point, celui-là, ni ne doit être un « idéal », comme sa femme et son dangereux ami. Il est un simple homme, photographié par un observateur dont la sagacité n'est point dépourvue d'un peu de malveillance rancunière : car enfin, ce bourgeois tranquille, d'esprit plutôt borné, est le possesseur légitime du trésor convoité, qu'il est d'ailleurs bien incapable d'apprécier à son prix. Ce qu'il goûte en la « Lotte dorée », ce n'est pas son « âme », vous en pouvez être sûrs : ce sont ses qualités de bonne ménagère, l'égalité de son humeur, l'enjouement de son caractère. Il est confiant : c'est pour cela que Werther ne le gêne point. Mais, bien que sa longanimité ne soit point un trait banal, il n'est pas supérieur : il est « l'homme le meilleur qui soit sous le ciel », mais atteint de petites manies qui le marquent d'un léger ridicule; dans les conversations « sublimes » auxquelles il prend part, il représente l'homme raisonnable et médiocre, qui dit toujours « pourtant »; il ose, en présence de Werther, gronder son adorable femme quand elle a négligé les commissions du ménage; il ne sait pas l'aimer comme elle mérite d'être aimée. Bref, il est une page de prose égarée dans un poème, — que d'ailleurs il ne dépare pas, qu'il rattache à la réalité. Pour le lecteur, il représente la moyenne humaine, en laquelle les plus nobles qualités s'aplatissent. Mais on comprend qu'il ait déplu au bon Kestner, étonné de reconnaître, en cette image peu flattée, son propre portrait, sa générosité, ses manières d'être, sa conception paisible et régulière de la vie. Il se plaignit; Gœthe s'excusa; et il pardonna : dans la réalité comme dans le roman, toute sa grandeur est d'avoir assez compris le romantisme dont il était entouré, pour lui pardonner toujours.

IV

Ces défauts d'affectation, qui nous rendent pénible aujourd'hui la lecture de *Werther*, ne choquèrent point les contemporains, car l'affectation avait passé dans les mœurs. On criait, c'est vrai : « Nature! Nature! » mais de quel ton, avec quels gestes! Il y eut des protestations, des critiques, des parodies : elles ne portèrent que sur le sens général ou sur l'utilité pratique de l'œuvre nouvelle. Lessing, étonné du bruit que faisait l'homme à l'habit bleu, n'y comprit rien. « Croyez-vous, écrivait-il à Eschenburg, peu de temps après la publication du volume, qu'un jeune Grec ou un jeune Romain se serait privé de la vie ainsi et pour cela? Sûrement pas. Ils savaient autrement s'assurer contre l'extravagance de l'amour, et au temps de Socrate, on aurait à peine pardonné à une petite fille une telle ἐξ ἔρωτος κατοχή qui pousse à τι τολμᾶν παρὰ φύσιν. Mettre en avant de tels originaux, à la fois grands et petits, dignes d'éloge et de blâme, était réservé à l'éducation chrétienne qui a transformé un si beau besoin physique en une perfection intellectuelle. Ainsi, mon cher Gœthe, encore un petit chapitre pour la fin, et d'autant plus cynique, d'autant meilleur! » Il va de soi que les chrétiens ne furent pas plus satisfaits que le païen auteur du *Laocoon :* les ecclésiastiques des deux confessions tonnèrent contre l'ouvrage; les philosophes s'en mêlèrent; l'un d'eux, Nicolaï, professeur à Berlin, composa même une parodie, dans le louable dessein de neutraliser les effets contagieux du dangereux petit livre, les *Joies du jeune Werther*. Son héros se tire aussi un coup de pistolet, mais son arme est chargée de sang de coq, en sorte qu'il en est quitte pour quelques taches. Il se lave, change de toilette, demande la main de Charlotte et l'obtient. Cela n'est pas tout à fait le dénouement cynique que souhaitait Lessing, mais nous en rapproche. Gœthe fut plus sensible à cette parodie qu'à aucune autre critique. Il y répondit par un petit poème satirique qui ne fut point publié, mais dont les Mémoires nous ont transmis, avec l'esquisse générale, ce fragment :

« Que cet homme présomptueux me déclare dangereux! Le niais qui ne sait pas nager, veut s'en prendre à l'eau! Que m'importe l'anathème de Berlin et de ses pédans en soutane! Celui qui ne peut me comprendre n'a qu'à mieux apprendre à lire. »

Il y a moins de grossièreté et plus d'esprit dans un dialogue en prose entre Werther et Charlotte, qui a été retrouvé en 1862.

Du reste, ces protestations, ces critiques, inspirées par des sentimens très divers, furent comme emportées par le courant

d'admiration qui s'empara du petit livre. L'engouement dépassa celui qu'avait inspiré la *Nouvelle Héloïse*. Tout le monde voulut être Werther. Un publiciste hanovrien, nommé Wilhelm Rechberg, raconte qu'il passa quatre semaines à pleurer parce qu'il ne se sentait point pareil au héros à la mode, incapable d'agir et de faire comme lui. Il y eut une épidémie de suicides : en 1778, une jeune fille se jeta dans l'Inn, accident dont Gœthe se montra fort ému. Longtemps après encore, *Werther* était le bréviaire des jeunes gens. Pendant un temps, l'amour illégitime lui emprunta ses couleurs : le critique Moritz, épris d'une femme mariée, entretint avec un de ses amis une correspondance qui rappelle celle de Werther et de Wilhelm; lui aussi voulait mourir, mais il se contenta de partir pour l'Italie, et son voyage le guérit. Il y eut une *Werthérite* générale, dont les pays étrangers essayèrent en vain de se préserver. Leipzig, où le roman avait paru, essaya de l'interdire sous peine d'amende; l'archevêque de Milan fit détruire par les prêtres de son diocèse les exemplaires de la première traduction italienne; le gouvernement danois voulut en faire autant, mais les exemplaires avaient été si vite enlevés que les censeurs nommés pour examiner l'œuvre n'en trouvèrent plus dans les librairies de Copenhague, en sorte que leur sentence arriva en retard. Efforts perdus ! On n'arrête pas par des moyens administratifs, ni par persuasion, la marche d'un livre qui traduit un état d'âme, une fois que la faveur publique l'a consacré : les critiques, les parodies, les mesures administratives furent impuissantes, et telle fut l'action du livre que l'auteur lui-même faillit être entraîné positivement. Si vous observez la « correspondance », vous remarquerez que la passion de Gœthe pour Charlotte, après un temps d'assoupissement, se réveille aux approches de la publication du volume : les lettres s'allongent, le ton s'en réchauffe ou s'attendrit en évoquant des souvenirs dans le goût du roman, ceux, entre autres, d'une précieuse soirée passée à couper des haricots (1). Puis vient la publication du roman, la mauvaise humeur des époux Kestner, les protestations de Gœthe, la réconciliation, le pardon, la joie : tout cela en langage enflammé, — mais avec la prudente recommandation de ne communiquer la lettre à personne. Et dès lors, pendant plusieurs années, on pourra relever dans les lettres des phrases, qui semblent tirées du volume, sur la mélancolie des choses, l'horreur de vivre, la misère de l'homme. En 1779, encore, Gœthe écrivait à Mme de Stein (2) : « Si je pouvais peindre le vide du

(1) 26-31 août 1774.
(2) Lettre du 30 septembre.

monde, on se cramponnerait les uns aux autres et ne se quitterait plus. » Nous savons même qu'il alla jusqu'à placer un poignard sous son oreiller. Il est vrai qu'il ne s'en servit pas. Mais il en parla.

Et puis, sans compter les faux frères que nous connaissons, vint la série interminable des imitations, dans toutes les langues : une armée de sous-Werthers, plus ou moins exactement calqués sur le modèle, s'exprimant comme lui, agissant comme lui, battant la menue monnaie de ses propos, de ses pensées, de ses sensations : *Jacopo Ortis*, *Saint-Alme*, *le Peintre de Salzbourg*, *Werthério Stellino*, ou le *Nouveau Werther* (comme on avait écrit le *Nouveau Robinson*), et combien d'autres! Et ce n'est pas René, ce n'est pas Childe-Harold, dont ils ne pourraient atteindre l'orgueil hautain, — ce n'est pas même Saint-Preux, qui les surpasse trop en tendresse, — c'est bien Werther qui est leur père à tous : ils réchauffent à la sienne leur imagination paresseuse; ils lui empruntent ses formules les plus heureuses, ses admirations, ses opinions; ils s'attendrissent de son sentimentalisme, que les choux et les pois-goulus suffisent à exciter; ils frottent leur âme bourgeoise à son âme un peu plus élégante; et de leur commerce avec lui, ils rapportent péniblement, pour les semer à travers le récit d'aventures à peu près semblables à celles qu'il traversa, des phrases qu'il aurait pu écrire : « Quand nos os glacés seront inhumés sous ce bosquet, alors épais et ombreux, peut-être dans les crépuscules d'été, au susurrement des feuillages, s'uniront les soupirs des anciens de la ville; aux sons de la cloche des morts, ces sages prieront pour le repos de l'homme de bien, ils recommanderont sa mémoire à leurs fils (1) »... « Comme l'âme se sent profondément humiliée quand elle se trouve subjuguée par l'ascendant audacieux de ses insolens dominateurs, et qu'elle observe comment on a comprimé toutes ses forces et restreint toutes ses facultés (2)!... « Soyez heureux, maintenant que ma misérable vie ne peut plus y porter obstacle; soyez heureux, maintenant que je vais rendre à la terre ce cœur brisé et désespéré (3)! » — « Mort! Nina dans les bras d'un autre! Tout me repousse du monde et m'avertit de le quitter; Nina! elle n'est plus, ne sera plus à moi! L'infortune m'entoure, pèse sur moi. Je regarde le ciel et la terre; rien ne me console, tout me rappelle mon malheur (4). » Vous pouvez puiser, au hasard, dans le tas, ce sera toujours la même chose.

(1) *Jacopo Ortis*.
(2) *Le Peintre de Salzbourg*.
(3) *Id*.
(4) *Les dernières années du jeune d'Olban*.

Il revient à *Werther* l'incontestable mérite d'être le premier de cette lignée, comme l'indiquent quelquefois les titres des ouvrages, les noms des personnages, leurs diminutifs, leur nationalité, et toujours leur caractère et leur pathos. Il en est aussi le meilleur : car si Gœthe ne fut pas « sincère », en ce sens qu'il demeura étranger aux sentimens qu'il décrit, il fut du moins assez bon artiste pour donner à ses contemporains l'illusion de sa sincérité. Cette illusion a duré longtemps, aussi longtemps qu'ont subsisté les modes, les habitudes d'esprit et de langage qui constituent, pour ainsi dire, l'aspect extérieur de son œuvre. On a pu croire *Werther* humain tant qu'on a parlé comme lui; on a été dupe de sa simplicité tant qu'on s'est fait de la simplicité une idée aussi artificielle que celle qu'il s'en faisait; on a goûté son intelligence de la nature tant qu'on a compris la nature à sa manière, et, sur ce dernier point, il est encore assez près de nous, le « sentiment de la nature » ayant peu changé depuis Rousseau. Encore prend-il toujours chez lui un ton déclamatoire qui déjà commence à nous froisser un peu : « ... Je me sentais comme un Dieu dans ces flots de richesses, et les formes magnifiques de l'immense univers se mouvaient, animant toute la création dans le fond de mon âme ! Des montagnes énormes m'environnaient, des abîmes s'ouvraient devant moi, et des torrens tempétueux se précipitaient; les fleuves coulaient sous mes pieds; j'entendais mugir la forêt et la montagne, et je voyais toutes ces forces mystérieuses agir et se combiner dans la profondeur de la terre; puis, sur la terre et sous le ciel, tourbillonner les races innombrables des êtres... » Nos yeux s'arrêtent encore avec quelque plaisir sur ces vastes tableaux, bien que nos préférences vraies aillent aux paysages plus intimes. Mais quand les derniers vestiges du style *rococo* auront disparu non seulement de nos modes, mais de nos âmes, quand la mode extérieure des sentimens aura achevé la phase de sa perpétuelle métamorphose qui a commencé avec Saint-Preux, qu'ont poursuivie Werther, René, Manfred, et tant d'autres créations dont nous dépendons encore; quand l'œuvre de Gœthe aura reculé dans cet éloignement où les livres ne survivent que par leur fond éternel, — que restera-t-il du produit de sa crise sentimentale? C'est la question que nous posions au début. M. Hermann Grimm n'hésite point à la résoudre dans le sens le plus favorable.

« Le roman de Gœthe, dit-il en terminant le brillant dithyrambe que sont ses deux conférences sur *Werther*, est aujourd'hui devenu lui-même un monument d'un passé dont, sans lui, nous parlerions à peine. On ne lit plus la littérature dont il

procéda, du moins comme on la lisait alors... A qui le *Vicaire de Wakefield* paraîtrait-il aujourd'hui un roman à sensation? Les hommes qui prenaient part à *Werther* sont oubliés, la langue même dans laquelle il est écrit diffère essentiellement de la nôtre. Tout son effet repose sur la force spirituelle qui en jaillit. Celle-ci est assez puissante pour assurer à l'œuvre une existence durable dans tous les temps. Des siècles viendront, pour lesquels notre époque actuelle ne sera pas beaucoup plus jeune que celle d'il y a cent ou deux cents ans, à peu près comme aujourd'hui quand nous parlons de Dante et de Pétrarque, de Corneille et de Voltaire, nous pensons peu au laps de temps qui les sépare.

« L'œuvre de Dante a dû traverser des générations qui n'appréciaient guère sa langue, trop primitive pour leur goût et trop crue, puis, d'une génération à l'autre, il a été admiré et interprété différemment, toujours d'après de nouveaux points de vue, il a toujours gagné à se répandre davantage. Aujourd'hui, Dante domine les siècles, égal à lui-même, existant par soi seul. On ne le compare pas aux autres, mais on compare les autres à lui. Pour nous, la langue de *Werther* a souvent quelque chose de démodé. Nous croyons écrire d'une façon meilleure, plus moderne, plus vivante. Mais il viendra un temps où les regards rétrospectifs tournés vers notre époque la verront aussi étrangère et aussi lointaine que nous semble, à nous, celle de la jeunesse de Gœthe. Alors seulement, quand aura cessé toute comparaison, on comprendra, comme aux premiers jours de la publication de *Werther*, quelle force de jeunesse bouillonne dans l'allemand avec lequel le jeune Gœthe surprit le monde, tandis que les formules neutres dont nous sommes forcés de nous servir aujourd'hui pour exprimer nos meilleures pensées, ou les provincialismes à l'aide desquels nous essayons d'insuffler un peu de vie à nos écrits, ne seront plus appréciés qu'à leur juste valeur dans les manuels de l'avenir. On n'écrit aujourd'hui rien d'égal à la prose que Gœthe, dans *Werther*, a révélée au peuple allemand. »

Il me fallait citer ce jugement, car les conférences de M. Hermann Grimm, faites à l'Université de Berlin devant un public considérable, et répandues ensuite à plusieurs éditions, sont fort admirées : on est donc fondé à croire qu'elles représentent une partie au moins de l'opinion courante. Peut-être trouvera-t-on que l'éminent professeur manque d'une certaine précision, que son esprit plane avec trop d'aisance au-dessus des siècles, et traite la chronologie des œuvres littéraires avec une excessive liberté. Peut-être aussi plusieurs ne comprendront-ils pas d'emblée le sens de ce morceau un peu confus. Si nous renonçons à la tra-

duction littérale pour le mieux éclairer, il nous semblera que M. Hermann Grimm, par cela déjà qu'il nous convie ainsi à nous promener à travers les âges en invoquant les plus grands poètes, assigne à *Werther* une place extrêmement haute : de ce petit roman d'amour, inspiré par un sentiment qui n'a de commun que le nom avec celui auquel nous devons la *Vita nuova* ou les *Rime*, écrit de verve par un très jeune homme d'un talent très grand et très précoce, en une langue où l'on retrouve tous les défauts du temps, mais accueilli, c'est vrai, avec une faveur tout à fait exceptionnelle, d'un public dont les appétits romanesques ne recevaient depuis longtemps qu'une assez pauvre nourriture, — il fait une œuvre éternelle, « classique », dans le sens le plus élevé du mot ; ce livre léger, qui doit peut-être ce qu'il a de meilleur à la sincérité de ses lecteurs, il l'exhausse au rang des livres très rares qui surgissent des siècles pour marquer les points de repère de la marche humaine. Telle est du moins la doctrine qui me paraît ressortir de ces lignes, — je ne dirai point avec une clarté parfaite, car elles ne sont point claires, mais, à ce que je crois, avec une clarté suffisante. Or, il n'existe aucune balance de précision, aucun étalon de commune mesure, aucun instrument pour peser et connaître la valeur absolue des œuvres littéraires. Mais ici, l'exagération même de l'éloge, en contredisant, en choquant l'impression beaucoup plus modeste que tout lecteur de sens rassis retirera de la lecture de *Werther*, pourrait servir à montrer tout ce qu'il faut rabattre de l'enthousiasme qui l'a dicté. Tout éclatant qu'il fût à son origine, le succès de *Werther* n'est point un argument décisif ; le fait que ce succès s'est prolongé pendant un siècle ne l'est point davantage, surtout pour M. Grimm, qui brode de si belles variations sur l'insignifiance des accumulations d'années. Nous en sommes réduits à ce critère incertain qu'est notre appréciation personnelle, éclairée et soutenue par les renseignemens de la biographie et de l'histoire.

Pour nous, cette appréciation ne saurait être, à beaucoup près, aussi enthousiaste que celle de M. Grimm. Essayons de la formuler, en ramenant notre bilan à ses termes les plus simples :

Que demandons-nous, en dernière analyse, aux œuvres d'imagination que nous voulons sauver de l'universel désastre ? Il me semble que c'est de nous toucher le cœur ou l'esprit avec assez de puissance pour y faire surgir l'admiration ou l'émotion. Je m'examine donc en fermant ce livre, et je ne trouve en moi qu'à faible dose l'un et l'autre de ces deux sentimens, bien que je sache que beaucoup de larmes ont trempé ses feuillets. En revanche — et je vais ici rejoindre M. Grimm, — je suis convaincu que je viens de

lire un livre très bien fait, œuvre d'un écrivain très habile, maître d'instinct de toutes ses forces, et, jusqu'à un certain point, créateur de sa langue. C'est quelque chose, à coup sûr, c'est beaucoup. Mais ce n'est point assez pour les fanatiques de Gœthe, car cela ne suffirait pas pour assurer la véritable VIE au plus populaire de ses ouvrages. Vous comprenez ce que j'entends par là. Un livre ne vit pas parce qu'on le commente encore, comme nous venons de commenter celui-là : est-ce qu'on ne commente pas, jusque dans les écoles, des foules de traités qui, cependant, sont morts et bien morts? Il ne vit pas non plus parce que des anthologies continuent à en reproduire certains fragmens : est-ce que des plantes vivent parce qu'on conserve leurs fleurs dans des herbiers, ou des animaux parce qu'on expose leurs squelettes dans des musées? Un livre ne vit qu'autant qu'il suscite dans l'âme des lecteurs, à travers les âges, les passions que l'auteur a remuées; qu'autant qu'il demeure une force active et réelle; qu'autant qu'il contribue encore à façonner les générations nouvelles qui se nourrissent et croissent de son inépuisable sève. Ainsi vivent un petit nombre d'œuvres privilégiées, fruit du génie ou de la souffrance; ainsi, plusieurs de celles dont M. Grimm a cru pouvoir, à propos de *Werther*, évoquer le souvenir. Si ces pages avaient pu montrer que *Werther*, quelque important qu'il soit dans l'histoire des lettres, n'a cependant point droit à figurer dans ce catalogue réservé; si elles pouvaient contribuer à ramener à des proportions plus justes, et pour ainsi dire à assainir l'idée qu'on se fait couramment de cette œuvre fameuse; si même elles servaient seulement, dans une moindre mesure, de contrepoids à l'enthousiasme aveugle des sectaires, nous aurions atteint le but que nous leur avons assigné.

ÉDOUARD ROD.

PREMIER SEPTEMBRE

Cette date dit assez ce dont je veux parler. Vingt-cinq ans révolus, depuis la pire journée de ces mauvais mois. Les arbres qu'on plantait alors font déjà une ombre large sur la terre; les enfans qui naissaient sont des hommes dans la force de l'âge, prêts à nous remplacer. Un quart de siècle, profond lac d'oubli. Et pourtant, par-dessus les tumultes de la vie courante, le souvenir est remonté à la surface. Des deux côtés, on s'est recueilli pour la commémoration de ces images lointaines : chez les vainqueurs, avec une ostentation orgueilleuse que nous leur reprochons, que nous étalerions plus bruyamment encore si nous étions à leur place; chez nous, avec de pieux hommages à l'inutile vaillance de ceux que la fortune accabla. Comment parler d'autre chose, en ces jours qui ramènent les fantômes?

Je viens de lire le plus récent ouvrage sur la guerre de 1870. Après tant d'autres, M. le commandant Rousset (1) a tenté de retracer cette histoire avec tous les documens dont on dispose aujourd'hui. Son livre m'a paru bien fait, clair, équitable, écrit avec une gravité militaire; je n'y ai trouvé ni déclamation, ni injustices, ni cette stratégie conjecturale où s'égarent trop souvent les gens du métier, quand ils prétendent démontrer ce qui serait arrivé, si l'on avait opéré autrement dans telle circonstance donnée. Je cite ce livre comme un thème qui reporte la pensée à ces grands événemens; mais je n'ai pas pris la plume pour un compte rendu critique. L'auteur me pardonnera de passer outre et de laisser un libre cours à quelques impressions personnelles : souvenirs qu'on s'efforce de démêler, chapitre de mémoires intimes qu'il est temps d'écrire, à ce tournant où notre vie hâtive s'arrête un instant, pour regarder en arrière son noir point de départ et le chemin parcouru depuis lors.

(1) *Histoire générale de la guerre franco-allemande*, par le commandant Rousset : 3 vol. parus, à la Librairie Illustrée.

I

C'est très loin. La brume du temps efface. Cependant, derrière les images plus nettes que l'existence accumula sur les plans plus proches, la sombre vision flotte et domine au fond de toutes les perspectives; comme ces formidables constructions de nuées qui retiennent le regard dans les lointains d'un ciel d'orage, par delà les accidens réels et familiers des paysages environnans. C'est un bruit ancien qui persiste sous les bruits récens, comme le grondement de l'Océan demeure dans l'oreille, après la traversée, par-dessous les voix de la terre retrouvée. Je ne sais s'il est des mémoires heureuses, — ou malheureuses! — assez fidèles pour garder toute la suite et tout le détail des spectacles qui ont fortement, péniblement saisi l'âme au seuil de la vie. Il semble que la mémoire fasse un effort pour se décharger des poids qui l'ont trop oppressée. La mienne n'a retenu de ce temps que de larges masses confuses, avec quelques petits points très précis: des instantanés, d'une signification médiocre, le plus souvent; pourquoi ceux-là plutôt que d'autres?

D'abord, ce qu'on pourrait appeler la période d'allégresse; le Paris en délire de juillet 1870, sillonné de troupes, assourdi par les clairons, les tambours, les fanfares, qui promenaient sur la ville le vent grisant de la *Marseillaise* déchaînée. Dans le hurlement ininterrompu de la foule: « A Berlin! » les régimens remontaient les boulevards entre deux haies de consommateurs attablés aux terrasses des cafés; on arrachait du rang les soldats, les zouaves surtout, pour leur offrir des rafraîchissemens, des fleurs. L'imagination rapide de notre peuple se donnait d'avance les sensations du retour triomphal. Les cris redoublaient, le cortège enthousiaste grossissait sur le boulevard de Strasbourg, enveloppant les colonnes jusqu'aux larges baies de la gare de l'Est où elles s'engouffraient. Je la revois toujours, cette gare de l'Est, avec sa figure symbolique d'alors: bouche de pierre ouverte là-bas, au fond de la voie montante qu'elle barre, buvant sans trêve ce flot d'hommes armés, qui coulait vers elle, disparaissait dans ses profondeurs, absorbé, pompé par les machines à vapeur dans le gouffre invisible.

L'ivresse atteignait son paroxysme durant les soirs de ce torride juillet. Il semblait que la *Marseillaise* se fût envolée, miraculeuse ressuscitée, du bas-relief de l'Arc de Triomphe où Rude l'enchaîna. Elle rugissait partout, avec une plasticité qui se pliait aux talens divers de ses interprètes. A l'Opéra, Faure en faisait un psaume, une prière; ainsi devaient chanter les Macchabées

au matin d'un combat, les calvinistes dans les conciliabules des Cévennes. Au couplet « Amour sacré de la patrie », il avait un geste d'une incomparable beauté religieuse, quand il élevait les bras au ciel en ramenant sur sa poitrine les plis du drapeau. A la Comédie-Française, Mlle Agar rendait aux paroles et à la musique l'emportement des fureurs révolutionnaires. Si ma mémoire ne me trompe pas, la censure interdit cette exécution trop fidèle et remplaça promptement la tragédienne dans son emploi patriotique. Aux cafés-concerts des Champs-Élysées, l'hymne de Rouget de l'Isle alternait avec le *Rhin allemand* de Musset : des voix différemment canailles braillaient avec la même vulgarité les deux chants, répétés jusqu'à l'obsession. Le sentiment des nuances n'est pas très développé à vingt ans ; pourtant on sortait de là avec une nausée de tristesse, avec une vague appréhension devant ce patriotisme criard, frelaté comme les alcools qui le chauffaient. Mais ces dégoûts se fondaient vite dans l'atmosphère d'allégresse militaire qui enfiévrait tous les cœurs.

Un soir, à l'Opéra, tandis qu'Émile de Girardin secouait frénétiquement sa mèche en donnant le signal des applaudissemens, on me montra dans une loge un homme penché au balcon ; une large tête chevelue, appuyée sur les deux poings, le regard perdu dans le vague, les narines aspirant tout ce qui montait de révolte et de menace dans l'hymne révolutionnaire. C'était Gambetta, que je voyais pour la première fois. Le tribun donnait l'impression d'un lion à l'affût, reniflant l'odeur d'une proie lointaine dans l'ouragan qui lui en apporte les émanations. Il nous fit penser à Mirabeau écoutant chanter les bandes qui allaient démolir la Bastille. A cette minute, il sentait visiblement l'approche de choses obscures, terribles et convoitées.

La *Marseillaise* libérée était le signe sensible d'une ère nouvelle qui s'ouvrait, ère radieuse de promesses au gré de l'espoir de chacun. — On ne savait pas où l'on allait, mais on passait la ligne, on voyait au ciel des constellations inconnues. A la jeunesse républicaine, il suffisait d'entendre ces notes proscrites pour qu'elle se crût transportée au seuil de l'âge d'or. D'autres avaient grandi dans l'horreur de l'hymne impie ; une légende tragique le leur représentait comme la musique de l'échafaud, comme une aspersion sur leurs têtes du sang des aïeux. Pour ceux-là, il y avait à le murmurer un tentant frissonnement de péché, un plaisir de fruit défendu : — C'est malgré tout très beau, se disait-on, et l'on éprouvait je ne sais quelle joie romantique en refaisant une virginité guerrière à cette belle furie souillée. La *Marseillaise* était surtout le signe de la réconciliation générale, d'une fraternisation universelle sous le drapeau qui allait revenir victorieux,

rapportant dans ses plis l'oubli des vieilles haines, rendant à tous la douceur de ne plus détester personne, pas même l'empereur.

Presque toute notre jeunesse, est-il besoin de le rappeler, avait été élevée dans la haine du second empire, pour des motifs et dans les milieux les plus différens. Ceux qui tenaient cette haine d'une tradition de famille donnaient le ton; ils rangeaient à leur suite jusqu'aux fils des fonctionnaires bonapartistes, excités par l'esprit de contradiction, par le bouillonnement du premier âge, par le vent qui soufflait partout depuis quelques années. — Légitimistes, orléanistes, républicains, ces nuances comptaient à peine; à la voix des pontifes de l'union libérale, elles se confondaient dans le joyeux accord des oppositions, où chiens et loups hurlent ensemble après la bête de chasse avant de s'entre-dévorer pour la curée. — Accord joyeux, ai-je dit. Je me demande parfois si j'entends bien, quand un vétéran de ces années, devenu chef de parti ou ministre, prend la parole dans un banquet pour féliciter la jeunesse du bonheur qu'elle a de vivre aujourd'hui, pour opposer à ce bonheur le tableau des souffrances moroses qu'il endura, lui, dans la compression où il s'étiolait. Ces graves plaisantins oublient que leur geôle habituelle était le bal Bullier. Ils parlent pour les besoins de la cause, comme parleront un jour les jeunes opposans de l'heure présente; à leur tour ceux-ci maudiront la persécution qui attrista leurs débuts dans la vie, ils oublieront à leur tour qu'ils s'amusèrent royalement, parce que l'opposition est amusante de sa nature, et surtout parce que les régimes politiques ne peuvent rien contre la fleur de joie des vingt ans; seul, le pied d'un maître étranger sur le sol natal est assez lourd pour la flétrir momentanément.

Avec quelle joie maligne on accueillait, dans les cours de nos collèges, chaque élection qui souffletait l'*Exécutif* en lui jetant dans les jambes quelque revenant de 1848! Nous achetions avec respect les cartes photographiques où ces députés de l'opposition, nos vengeurs, se groupaient en médaillons sympathiques. MM. Garnier-Pagès, Glais-Bizoin, Crémieux étaient puissamment laids; ils n'en faisaient pas moins dans nos pupitres une forte concurrence aux photographies des actrices en vogue. Quand nous expliquions notre Tacite, nous ne doutions pas que cet ancêtre de M. Prevost-Paradol eût buriné d'avance tous les vices et toutes les iniquités du Tibère des Tuileries. Ainsi se formaient au sens du juste et du réel les cœurs des jeunes Français, dociles aux enseignemens austères que leur donnaient les vaincus de la rue de Poitiers et les faméliques des brasseries.

Ces enseignemens ont gardé assez de force, après la catastrophe, pour détourner longtemps tous nos anathèmes sur un

seul bouc émissaire. Il a fallu de longues expériences et de longues réflexions pour nous faire revenir de notre injustice envers ce pauvre fataliste, faible, malade, trop sincère dans sa chimère d'empire libéral, et qui se laissait chasser par la meute, depuis des années, dans l'impasse au fond de laquelle était Sedan. Toute la suite des événemens européens rendait inévitable un conflit entre nos voisins et nous; chacun le pressentait; et, par sot humanitarisme ou par ambition parricide, nos rhéteurs prêchaient le désarmement, la garde nationale; ils refusaient l'argent, ils refusaient les hommes, ils étranglaient l'armée de la France pour étrangler l'empire. Ils retiraient au pouvoir toutes ses défenses, afin qu'il fût à la merci du moindre choc intérieur; et nul d'entre eux, hormis M. Thiers, ne prévit que ce choc pouvait venir du dehors. Faisons-leur ce crédit de croire qu'ils ne furent qu'aveugles, qu'ils n'aperçurent pas cette vérité d'évidence : en préparant patiemment leur victoire du 4 septembre, ils préparaient à coup sûr notre désastre du 1er septembre. Quand l'histoire définitive établira les responsabilités, les plus lourdes ne pèseront pas sur celui qui reculait d'instinct devant cette guerre, qui s'y engagea tristement, ne se sentant plus maître d'un pouvoir dont il ne gardait que l'apparence et qu'il avait moralement abdiqué entre les mains de ses pires ennemis. L'histoire demandera compte de la patrie démembrée à ceux qui décrétaient qu'on la pouvait préserver sans armée, sans gouvernement, à ceux qui la voulaient assez affaiblie pour qu'une secousse la livrât à leurs convoitises et à leur inexpérience. L'histoire dira ce qu'il faut imputer de nos larmes, de notre sang, de notre honte, au passif des héros dont nous honorions les photographies dans nos pupitres d'écoliers.

Mais revenons à nos illusions d'alors. Comme nous étions pourtant des jeunes Français, avec de bons cœurs tout au fond, nous trouvâmes une douceur inconnue dans ce désarmement des esprits qui suivit la déclaration de guerre. Pendant quinze jours de ce mois de juillet, il n'y eut plus d'opposans : je ne me souviens pas du moins d'en avoir rencontré parmi ceux de mon âge. Les étudians du quartier Latin organisaient des charivaris contre M. Thiers. Nous étions retournés avec la rapidité de l'enfant; nous ne détestions plus celui qui allait nous donner du même coup la gloire et la liberté. Nous ne l'appelions plus Badinguet. Je crois bien que nous criâmes tous peu ou prou : « Vive l'Empereur ! » sur les flancs de cette armée qui passait. Bien entendu, aucun de nous ne mettait en doute le succès. Nos soldats étaient invincibles; un régiment de zouaves enfonçait une division de n'importe quelle armée; la nouvelle seule de l'embarquement des turcos démoralisait l'Allemagne. Nous avions vu tout enfans

le retour d'Italie, on nous avait raconté le retour de Crimée; le retour de Prusse serait une fête réglée d'avance sur le scénario classique. Quand les journaux nous apportèrent l'ordre du jour de l'empereur, avec son accent triste, ses réticences pensives : « La guerre qui commence sera longue et pénible... » la plupart d'entre nous s'étonnèrent : « Tiens, qu'est-ce qu'il a donc, l'empereur? Il est malade! » Notre confiance ne branla pas. Lorsqu'on fut bien grisé du plaisir de voir défiler les troupes et d'entendre la *Marseillaise* dans les théâtres, lorsque la gare de l'Est eut englouti le dernier bataillon, chacun partit, suivant l'usage de cette saison, pour la campagne, pour les eaux, pour le voyage de vacances. On emportait la carte du pays rhénan sur laquelle on marquerait, avec des épingles tricolores, les progrès de nos colonnes. Il n'y avait plus autre chose à faire en attendant le retour triomphal. Aujourd'hui, avec les mœurs créées par le service obligatoire, une guerre éveillerait chez tous l'idée du danger commun, d'une contrainte générale et d'une participation active. A cette époque, pareille idée n'entrait pas dans nos cerveaux. Nous avions accompagné de nos acclamations et de nos vœux les gens de métier, ceux qui avaient commission de nous procurer la victoire; il ne restait aux autres, aux civils, qu'à retourner à leurs occupations habituelles ou à se croiser les bras. On se dispersa sur les routes, où nous poursuivait l'écho de la clameur parisienne, incoercible, épileptique, continuant de fatiguer l'air avec sa *Marseillaise* éraillée et son cri machinal : « A Berlin! à Berlin! »

Oui, telle fut bien cette première période, ce prologue de folie avant le drame. J'ignore quels étaient les vrais sentimens des provinces, mais la grande voix de Paris pressait, emportait le gouvernement; grondante naguère autour du trône, elle se faisait câline et complice pour mieux le soulever, elle lui promettait l'amnistie à la condition qu'il satisfît sa fantaisie de gloire; et nous étions tous entraînés par ce mouvement allègre, la nouvelle guerre nous apparaissait comme un accident normal de la vie française, nous désirions voir ce qu'avaient vu nos aînés, jouir ensuite des biens qu'ils n'avaient pas connus : un lendemain victorieux, pacifié, amusé à l'intérieur par le jeu bruyant des « libertés nécessaires ». — La seconde période s'ouvrit après peu de jours, sans transition, et bien différente. Ce fut la période de la stupeur.

II

J'écris ces lignes dans la ville d'eaux où elle me surprit, à pareille date; cette gracieuse ville d'Aix-en-Savoie. Rien n'a

changé. La nature ne change jamais, elle. Sachant pourquoi elle tue, elle le fait sans remords. N'étant pas sujette à nos gaîtés, à nos tumultes, à nos emportemens, elle demeure sereine dans son œuvre de destruction et de réparation. Rien ne date pour elle, hormis les phénomènes réguliers des saisons. Comme en ces jours où deux grandes nations s'entre-tuaient et où le résultat de leur duel déplaçait l'équilibre du monde, les mêmes cyclamens fleurissent sur la montagne, les mêmes marguerites dans les prairies, les mêmes feuilles tremblent aux mêmes brises. Ces vérités sont banales; mais on n'en sent toute la force accablante que dans le paysage tranquille, identique, où une circonstance particulière a fixé pour chacun de nous le souvenir des grands bouleversemens humains.

Il ne semble pas d'ailleurs que les hommes aient beaucoup changé. Quelques variations des modes, quelques améliorations matérielles dues à l'avancement des sciences; une génération en a remplacé une autre, voilà tout. Comme alors, la même foule court à son divertissement, recherche les mêmes plaisirs, s'étourdit du même bruit. Et, comme il y a un quart de siècle, je vais lire le résumé de la vie nationale, de la vie universelle, que le télégraphe apporte dans ce même cadre de bois noir, sur le mur de ce même Casino. Mais sous les nouvelles du jour présent, je vois dans ce cadre des mots ineffaçables; tel un palimpseste où les anciens caractères surgiraient obstinément sous l'écriture plus récente. Ils y demeurent gravés pour mes yeux, ces trois mots fatidiques tracés sur la muraille par une main d'épouvante, coup sur coup, devant la foule effarée qui les commentait : Wissembourg, Frœschwiller, Spickeren. Wissembourg, un malheur, le commencement de la stupeur; Frœschwiller, Spickeren, les désastres, et déjà l'écroulement complet des espérances. Les journaux apportaient les détails complémentaires : nos armées battaient en retraite. Ainsi, c'était vrai, l'envahisseur marchait sur la terre française, victorieux, en force, gagnant du pays d'heure en heure ! Dans le lourd silence du rassemblement qui attendait les informations, on croyait entendre ce bruit odieux : le pas de l'ennemi approchant.

Ce fut un brusque changement de l'âme dans ce public si gai, si frivole, encore tout occupé de ses plaisirs trois jours auparavant. La foudre tombant au milieu d'une joyeuse partie de campagne ne l'eût pas surpris et secoué davantage. Le monde et la vie prenaient une autre signification. La colère, l'angoisse, la crainte montaient dans les cœurs, avec le sentiment qu'il fallait faire quelque chose. Pour la première fois, on se rendait compte de la sévère réalité : la guerre, cet événement jusque-là lointain,

extérieur, venait de saisir nos destinées individuelles; la maison brûlait, chacun devait courir au feu. Dès le lendemain, les trains pris d'assaut emportaient dans toutes les directions une cohue affolée. Les chefs de famille allaient mettre ordre à leurs affaires; les jeunes gens, les hommes valides allaient chercher à l'aventure leur place de combat. La plupart rejoignaient les bataillons de la mobile, ce mythe auquel personne ne pensait la veille ; la mobile, cela paraissait une loi sur le papier, qui n'aurait jamais d'effet pour ceux qu'elle touchait. On y croyait si peu, que beaucoup d'entre nous préférèrent acquitter leur dette en contractant un engagement dans l'armée régulière. Les imaginatifs ne rêvaient que francs-tireurs, éclaireurs, guérillas; ils couraient s'inscrire à ces corps irréguliers qui surgissaient dans Paris, pour satisfaire l'instinct théâtral de la population parisienne, son besoin de fantaisie et d'indiscipline jusque dans le devoir accepté.

La physionomie de Paris s'était transformée en quelques jours. Nous l'avions laissée confiante et gaie, nous la retrouvions sombre et menaçante. La *Marseillaise* continuait de rugir, non plus encourageante et militaire, mais avec son accent d'origine, sa voix de colère et de convulsion. De nouveau, des troupes défilaient sur les boulevards, égrenant dans les cafés leurs hommes débandés. Elles ne ressemblaient pas aux régimens qui passaient naguère, uniformes, cohérens, distincts de la population qui les choyait et les fêtait, mais comme on caresse un bel animal de luxe, dont on attend un service et qu'on aime, bien qu'il n'ait rien de commun avec notre espèce. Cette fois, c'étaient des formations hâtives, insolites, des bataillons de dépôt grossis d'élémens hétérogènes, et surtout les mobiles de la Seine, bruyans, marquant leur individualité dans le rang, à la fois pressés d'y figurer et rétifs au commandement. Cette nouvelle armée était de même espèce que la population, elle emportait des lambeaux de chair de la masse humaine qui ne se contentait plus de l'acclamer, qui suivait, confondue dans les lignes; groupes d'amis convoyant un partant, familles amenant en fiacre leur soldat jusqu'au perron de la gare. Le boulevard de Strasbourg n'était qu'une vaste scène d'adieux. Et tout au bout de la large voie, la gare de l'Est continuait son office de réceptacle, inassouvi, avec une figure toujours plus accusée d'arche énigmatique, de portique de la mort. Le torrent de peuple portait jusqu'à cette barrière les soldats, qui disparaissaient sous le porche avide, béant, où tout le sang de la France confluait, s'écoulant à petits flots par cette ouverture, allant se perdre on ne savait où.

En province, dans les dépôts des régimens où nous allions nous faire immatriculer, nous constations le désordre et le vide.

On nous délivrait des effets d'équipement incomplets : à la caserne de Nantes, où je me rendis, il n'y avait même pas d'aiguille mobile de rechange pour le chassepot. Cela ne nous impressionnait pas outre mesure, nous pensions qu'il en avait toujours été ainsi depuis les volontaires de 1792, et que, dans l'armée française, il fallait *se débrouiller* comme on pouvait. Pour le moment, nous nous débrouillions en usant de nos petites protections afin de moisir le moins longtemps possible dans ces cours de caserne, et de gagner nos corps respectifs à l'armée du Rhin. Après deux ou trois séances de maniement d'armes, le commandant du dépôt, enchanté de se débarrasser de nous, lâchait à la grâce de Dieu ces recrues improvisées. J'étais affecté à un régiment de l'armée de Bazaine, déjà coupée sous Metz ; on m'engagea à le rejoindre, de compagnie avec un peloton d' « isolés », jeunes officiers nouvellement promus et volontaires qui se trouvaient dans le même cas. Naturellement, nous ne vîmes jamais ces régimens où nous comptions ; l'armée de Mac-Mahon nous recueillit à mi-chemin, nous y fûmes versés « en subsistance » dans les corps dont l'effectif avait été le plus éprouvé à Frœschwiller.

Et ces petites gouttes inutiles se perdirent dans le flot qui continuait de couler vers le réservoir de la gare de l'Est. L'insatiable bouche de pierre nous happa comme les précédens : de l'autre côté de son mur commençait un nouveau monde, inconnu, désordonné, où nous entrions sans même savoir ce qu'on y ferait de ces « isolés », qui étaient déjà des épaves avant le naufrage.

A Reims, nous tombâmes dans l'armée ; elle venait de quitter le camp de Châlons pour se porter sur l'Argonne. Elle s'offrit d'abord à nous sous l'aspect d'une bande de zouaves qui pillaient le buffet de la gare. Un train allait les conduire à Rethel, où couchait ce soir-là le quartier général. Ils nous firent place sur le tender. Tout le long de la route, leurs chants et leurs cris d'ivrognes retentirent, ponctués par les volées de chassepot que nos zouaves envoyaient, quand un lièvre détalait dans les sillons champenois. Les jeunes Saint-Cyriens qui nous accompagnaient assistaient à ce spectacle d'indiscipline, impuissans, attristés par les funestes présages qu'ils en tiraient. A Rethel, on nous assigna nos destinations au 7e corps, celui du général Douay, campé autour de Vouziers. Là seulement nous abdiquâmes notre liberté de *condottieri* voyageurs, pour prendre dans les unités où l'on nous versait une position à peu près régulière.

Chose étrange ! A partir de cet instant, mes souvenirs deviennent plus rares et moins nets. Les journées, leur emploi, leurs détails se confondent derrière un voile de brouillard, comme si ce temps était noyé dans la pluie qui nous harcelait, plus

importune que l'ennemi. Une sensation physique domine toutes les autres : la gêne de cette eau glacée, durant les marches dans les chemins boueux des Ardennes, durant les couchées dans les prairies inondées, la tête sur une pierre ; surtout la gêne des mains gourdes de froid, meurtries aux ardillons, inhabiles à boucler et à déboucler les courroies mouillées du sac et du fourniment. — Et une impression morale, si ce mot convient ici, résume toutes les impressions de cette campagne de quelques jours : la stupeur d'une chute infiniment rapide, l'étourdissement de l'homme tombé d'un cinquième et qui se retrouverait sur le pavé, se tâtant pour savoir s'il est entier, n'ayant conservé de cette chute que les brèves visions de scènes insignifiantes, machinalement retenues par ses yeux tandis qu'il passait devant les fenêtres de chaque étage.

La guerre, surtout la guerre faite dans ces conditions, déprime la pensée et ne laisse subsister que l'activité de l'animal physique ; toutes ses facultés se tendent vers la satisfaction de ses besoins, et du premier de tous, manger. Quand il ne reçoit pas de distributions, ce qui fut constamment notre cas, quand il doit vivre d'industrie, l'effort de son intelligence demeure concentré sur ce grand problème : trouver des pommes de terre, puis se sécher, et dormir un peu dès que l'occasion s'y prête. Cette domination de l'animal physique est d'autant plus prompte, d'autant plus complète, que le sujet est moins entraîné aux fatigues du corps : le « bachelier » y succombe plus vite que l'homme des champs. J'arrivais avec l'espoir d'assister à des spectacles grandioses, avec la certitude que j'allais recueillir et associer des impressions fécondes pour l'imagination ; après vingt-quatre heures d'épreuve, mes méditations ne s'écartaient plus de ce thème : trouver des pommes de terre. J'avais une forte provision de papier dans mon sac ; ayant toujours et partout rapporté toutes choses à mon métier d'écrivain, depuis que j'ai conscience de moi-même, j'escomptais d'avance les belles notes que j'allais prendre pour le livre à écrire au retour, si je revenais. Je n'ai pas crayonné trente lignes, s'il m'en souvient bien, sur ce papier perdu avec le reste. En posant le sac à l'étape, ne fallait-il pas trouver des pommes de terre, se sécher, dormir ? Et les doigts transis, meurtris sur les cuirs et les aciers, se seraient refusés à écrire, alors même que la pensée engourdie de fatigue leur eût dicté quelque chose.

Qu'aurais-je décrit, d'ailleurs ? Les faits et gestes de mes camarades de l'escouade, tout au plus de la compagnie ? A vingt ans, on ne fait guère de psychologie pure ; nous n'en faisions pas au moins en ce temps-là. Les spectacles pittoresques ou drama-

tiques ont seuls le pouvoir d'exciter un jeune esprit. Or, le soldat, l'infime atome perdu à son rang, ne voit presque jamais un spectacle complet, intelligible et intéressant. Il n'a aucune notion des lieux où il se trouve, s'il ne les connaît pas d'avance. De l'adversaire qui est en face de lui, il ne sait qu'un nom générique; il n'aperçoit même pas l'ennemi qui le canonne à grande distance, il entrevoit à peine dans la fumée, par masses confuses ou par petites fractions, l'ennemi qui le fusille. Tout lui est vision indéterminée, rapide, fragment inexplicable d'un kaléidoscope en mouvement. Ah! qu'ils sont cent fois vrais, les soldats myopes de l'école de Stendhal et de Tolstoï, qui n'ont rien vu, rien compris de la bataille! Qu'il est vrai et typique, ce mot de vieux soldat recueilli par M. le duc d'Aumale. Le prince avait pour adjudant-major, dans un régiment qu'il commandait, un certain Lefebvre, qui fut depuis général de brigade. Cet officier avait fait dans le rang la campagne d'Espagne, en 1823. — « Voyons, Lefebvre, lui disait-on vingt ans après, parlez-nous de l'Espagne; vous devez bien la connaître. — Je ne connais pas l'Espagne. — Comment? Vous en avez fait le tour! — Possible. Connais pas. *On ne voit rien le sac sur le dos.* » Et quand une courte campagne est ce que fut la nôtre, la poussée désordonnée, incohérente, d'un troupeau ahuri, recru de fatigue, mené à l'abîme à travers l'inconnu, le soldat a vu et compris moins que rien; il n'a que des larves d'idées et de souvenirs.

Une seule impression pittoresque, grandiose, m'est restée dans les yeux: la première, en arrivant le soir au camp de Vouziers. Le 7e corps bivouaquait sur la pente des collines, à l'orée des bois; ses feux étoilaient les profondeurs de l'horizon où ils se confondaient avec les astres du ciel. Des groupes d'hommes, rangés en cercle autour des brasiers, attisaient les flammes. C'était d'un effet imposant et poétique; c'était enfin une armée, telle que je me la représentais dans mes devoirs de rhétorique. Je me promettais un beau développement de cette première émotion : je n'étais pas encore mouillé, ni fourbu; avant de se séparer, les « isolés » avaient passablement dîné, pour la dernière fois, dans une auberge de la ville. On ne me laissa pas le temps de mûrir ma composition: l'ordre vint de bivouaquer cette nuit avec les armes sous la main; et bien avant l'aube, comme la pluie commençait de tomber du ciel assombri, on nous fit former en ligne de combat pour attendre l'ennemi, qui était tout près, disait-on. On l'attendit de longues heures, en piétinant un labour, dans l'énervement de l'incertitude. Rien ne vint.

C'était le moment où le Maréchal, tiraillé entre ses renseignemens particuliers et les instructions pressantes de Paris, hésitait

sur la direction qu'il changea deux fois en trois jours; où des ordres contradictoires épuisaient les troupes en marches et en contremarches dans les défilés des Ardennes; où le 7e corps croyait avoir sur ses talons les armées du prince royal et du prince de Saxe, qui forçaient les étapes pour nous devancer sur la Meuse.

Mais tout cela, je l'ai su depuis. Alors, au bivouac et dans le labour, nous ne savions rien : il était trop visible que nos officiers n'en savaient pas davantage. L'*ennemi*, alors, c'était une entité vague, errant sans doute dans ces forêts inconnues, qui allait déboucher à gauche ou à droite, devant ou derrière, à ce que semblait dire le regard anxieux des chefs, interrogeant tous les points de l'horizon. Ce jour-là et les jours suivans, nous ne vîmes de l'ennemi que quelques uhlans, éclaireurs qui profilaient un instant sur la lisière des bois leurs silhouettes grandies par les longs manteaux, loups qui suivaient et guettaient le troupeau égaré.

On se mit en marche sous le déluge, pour faire quelques kilomètres, s'arrêter, changer de direction, repartir, bivouaquer dans l'eau, toujours la main sur les armes, avec ordre de ne pas dresser les tentes, promesse d'une distribution qui n'arrivait pas, et licence d'arracher des pommes de terre quand les premiers occupans du champ en avaient laissé. Alertes continuelles; on se sentait à la merci d'une surprise probable: chaque fois qu'on levait le camp, l'arrière-garde se formait en bataille, échangeant des coups de feu avec les rôdeurs, les fantômes aux longs manteaux qui apparaissaient un instant hors des taillis. On les distinguait, la nuit, à la lueur des meules de paille flambante qu'ils incendiaient. Tout était confusion dans ces journées troubles, tout est confus dans le souvenir qui en reste.

Le 30 août au matin, — c'était à Bellevue, je crois, — le brouillard fut si intense que chacun perdit sa compagnie. On se cherchait à tâtons. Durant une éclaircie, j'aperçus à quelques pas de moi, sur le chemin, un groupe d'officiers qui inspectait nos positions. Le chef maniait une longue-vue avec l'air d'indifférence tranquille qu'ont les chefs devant les hommes. On me dit que c'était le Maréchal. J'entrevis ainsi une minute celui qui disposait de nos destinées, être chimérique, apparu dans une déchirure de brume. Le temps se remit. Nous escortions un convoi de vivres réservé à d'autres, puisqu'on ne nous en distribuait jamais. Comme nous descendions dans un entonnoir, au fond d'une gorge, le canon parla derrière un rideau de forêt, se rapprochant. Le commandant du bataillon écouta, consulta nos officiers : personne ne devinait ce que pouvait bien signifier cette canonnade.

On décida qu'il y fallait marcher. Arrivés hors du bois, sur le plateau, nous fûmes enveloppés par un corps d'armée en débandade : nous étions tombés dans la déroute de Beaumont. Une masse noire avançait lentement, refoulant les lignes rompues, flottantes, du 5e corps. On tint quelque temps ; on voyait enfin des Allemands. On en voyait trop. Nos petits paquets se brisaient, se reformaient dans les vallonnemens du terrain, faisaient retraite en tiraillant. Vers le soir, il ne restait de nos formations dispersées qu'une cohue d'hommes de toute arme, dévalant pêle-mêle sur le bord d'une grande rivière, la Meuse.

Un interminable convoi interceptait la route ; ceux d'entre nous qui avaient été touchés se firent hisser sur des charrettes, déjà combles. Ces charrettes avançaient de quelques pas, puis stationnaient pour un temps qui paraissait un siècle : tour à tour portées et arrêtées par le torrent de piétons, de cavaliers, de bouches à feu qui encombraient la route, dans les ténèbres. On claquait la fièvre, sous la brise fraîche du fleuve. Vers la fin de la nuit, nos véhicules n'avançaient plus ; une auberge montrait ses lumières engageantes sur le bord du chemin : tout ce qui était légèrement blessé dégringola des charrettes et se précipita dans l'auberge pour demander de l'eau. Là, le sommeil nous terrassa quelques instans. Nous nous réveillâmes, aux premières lueurs du jour, entre les mains de cuirassiers blancs qui avaient envahi la maison et saisi nos armes. Ils nous chargèrent sur un fourgon et nous emmenaient déjà, quand les batteries françaises de l'autre côté de la Meuse leur envoyèrent à propos quelques obus. Nos convoyeurs gagnèrent du champ sans plus se soucier de leur prise. A la faveur de ce trouble, nous pûmes nous échapper du fourgon et enfiler avant d'être rattrapés le pont du chemin de fer, tout proche. A l'extrémité de ce pont, on se battait ; c'était l'engagement du 31, au village de Bazeilles. Nous ne savions trop de quel côté nous diriger, sous les feux croisés, quand nous aperçûmes des pantalons rouges qui tenaient encore, contre le talus de la voie : ces soldats nous firent signe de venir à eux, ils nous donnèrent les armes et le pain de leurs camarades qui étaient tombés ; ils nous apprirent que l'armée campait là-haut, autour de la ville de Sedan. On remonta vers le fond de Givonne, et toute la soirée se passa à rechercher, dans cette mer d'hommes où personne ne savait rien, son corps d'armée, son régiment, sa compagnie. Je ne retrouvai qu'à la nuit la seule marmite où j'avais droit aux pommes de terre.

L'aube du 1er septembre, claire et belle, se leva pour nous sur une tranchée volante ; notre bataillon y était déjà posté, dans un champ de betteraves, entre deux bois ; sur un des versans

du plateau de Floing, autant que je puis identifier les lieux. Ce qu'allait être cette journée, nous n'en avions pas la moindre idée. Une fausse alerte, encore ? Une marche en avant? une contremarche en arrière? une bataille? Mystère. Une seule certitude était ancrée dans l'esprit des soldats : Bazaine arrivait derrière nous, il allait nous donner la main. Quand les mitrailleuses qui nous appuyaient crachèrent par-dessus nos têtes, on ne douta pas que ce fût l'entrée en ligne de Bazaine. Nos officiers entretenaient cette conviction encourageante; on n'en démordit pas jusque vers midi. Cependant Bazaine ne se montrait pas. Ce qui se montrait, c'était, à la lisière des bois, sur tout le pourtour de l'horizon, une chaîne aux centaines d'anneaux, faite de canons allemands en batterie. Le cercle mouvant, derrière lequel on apercevait quelques files d'hommes presque invisibles à cette distance, se rapprochait insensiblement, se resserrait; ses décharges labouraient les champs où nous attendions. Cela faisait beaucoup de bruit et pas grand mal. C'était décidément une bataille. On regardait ce spectacle sans trop d'ennui, de la tranchée, en mangeant les longs pains pour diminuer d'autant le poids du sac, en fumant les cigares achetés la veille à Sedan. Nous vîmes passer sur notre front des cavaliers au galop qui allaient quelque part : la belle charge des chasseurs d'Afrique, comme je l'appris plus tard.

Vers le milieu du jour, on nous mit en mouvement, on nous lança dans un taillis avec l'ordre de tirer devant nous. Sur qui? je n'en ai jamais rien su. L'adversaire invisible rendit les balles avec usure; les petites branches des chênes, hachées, pleuvaient sur nos têtes. Le bruit ressemblait à s'y méprendre au bourdonnement d'un essaim d'abeilles dans un bosquet. D'aucuns prétendaient que nous tirions sur des camarades. On fit cesser le tir, on nous reforma dans une clairière. Peu d'instans après, l'infanterie ennemie déboucha du fourré, à quelques pas. Son feu était extrêmement nourri. Nos officiers tombèrent l'un après l'autre. Les sergens nous firent rétrograder sous le couvert d'un grand bois. Là, des projectiles convergens rasaient le sol, dans un frisson de feuilles mortes. Nous nous sentions cernés, traqués dans ce bois comme des lapins. Nous cherchions un abri où déposer nos officiers blessés; un grand mur blanc s'offrit à notre vue, avec un gendarme écrabouillé par un obus contre le montant d'une porte. Nous entrâmes : c'était la ferme de la Garenne, triste charnier où quelques médecins s'épongeaient le front, juraient pour avoir de l'eau, se hâtaient entre les tas de blessés qui les imploraient.

Les Prussiens y entraient en même temps que nous, de tous côtés. Ils firent le tri de ce qui était valide, ou à peu près : ils for-

mèrent une colonne de captifs, ils l'acheminèrent aussitôt par les détours d'un ravin, où elle grossissait de tous les errans que les vainqueurs rabattaient en fouillant la forêt. Cette colonne était en grande partie composée d'officiers de toute arme. La plupart pleuraient de rage. Elle marcha toute la nuit, et les jours suivans, contournant Metz à travers les champs des dernières batailles, où la terre remuée exhalait une forte odeur de mort. Au delà de la Moselle, on nous entassa dans des wagons à bestiaux. L'être courbaturé, anéanti, n'avait qu'un obscur sentiment des choses. Il ne reprit une claire conscience de lui-même que dans la citadelle allemande où l'on nous déchargea. Ce fut d'abord une détente physique, un bien-être animal, sous l'influence de la chaleur, du repos, de la nourriture suffisante. Et, avec ce bien-être animal, une tristesse réfléchie, une compréhension plus nette de ce qui était arrivé.

Eh quoi ! c'est tout ? dira le lecteur qui attendait quelque épisode intéressant, quelque renseignement nouveau. — C'est tout ce que *j'ai vu*, tout ce qu'ont vu et peuvent seulement dire des milliers d'autres, s'ils sont sincères. Je me suis efforcé d'éliminer toutes les notions acquises après coup, pour ne reproduire que les impressions reçues des faits, au moment même. Les petits tableautins que je pourrais ajouter, les incidens minuscules, les physionomies individuelles de mes compagnons, toutes ces visions brèves entrées dans l'œil tandis qu'on tombait le long des étages, j'éprouve quelque répugnance à les introduire dans le souvenir d'ensemble de la chute. Il est préférable, je crois, de communiquer telle que je la retrouve la sensation de cette chute rapide, confuse, inattendue, qui ne donna rien de ce qu'on allait chercher dans cette chose imaginée d'avance, la guerre, et qui nous jeta sur le sol étranger dans un hébétement de stupeur, tout pareils aux bêtes du troupeau qu'on a chassé vers l'abattoir. Ce que j'ai su depuis de ces événemens militaires, je l'ai appris par les conversations des témoins plus haut placés, par les livres, comme l'ont appris ceux qui n'étaient pas nés à cette époque. Mes souvenirs ne me sont qu'une gêne pour coordonner les notions précises reçues d'ailleurs. Ils m'aident seulement à comprendre pourquoi tant de braves gens, — car la plupart de ceux que j'ai côtoyés méritaient cette qualification, — étaient condamnés d'avance à un effort inutile ; pourquoi d'autres braves gens y seront condamnés de même, chaque fois qu'on voudra improviser une action militaire dans les tiraillemens de pouvoirs contradictoires, sous la pression d'élémens irresponsables, sans une direction unique, sans une âme commune, avec le chaos de bonnes volontés divergentes dont l'ardeur n'apporte qu'un trouble de plus.

Naguère encore, on n'eût pas publié chez nous les notes qui précèdent sans une conclusion obligée : quelques récriminations amères contre le peuple qui mérita de nous ravir le bonheur des armes, qui démérita de ce bonheur en abusant de ses avantages. Aujourd'hui, tous les gens sensés s'abstiennent de ces déclamations pleurardes ou chauvines, sans utilité et sans dignité. Nous avons été vaincus : ce fut notre faute, notre faute à tous, les morts exceptés, ceux-là ayant racheté. La faute des vainqueurs, au point de vue même de leurs intérêts, fut d'arracher à la victoire un arrêt injustifié. Nous ne l'acceptons pas comme une sentence présidiale : chacun sait cela dans le monde ; il suffit. Nul ne peut savoir ni prévoir comment cet arrêt sera revisé ; très probablement par d'autres voies que celles où nous mettons notre confiance. L'histoire en use toujours ainsi : elle ne trompe pas les justes espérances, elle trompe les calculs, elle fait son œuvre logique par des moyens dont les logiciens humains ne s'étaient pas avisés.

A la veille de cet anniversaire, on s'est demandé comment il fallait répondre aux manifestations bruyantes et naturelles du souvenir allemand. Par le souvenir silencieux, par l'examen rétrospectif. Rien n'eût fait réfléchir ces gens réfléchis comme le silence attristé de tout un peuple faisant retraite en lui-même, arrêtant sa vie normale pour consacrer tout un jour à la méditation de ses deuils et surtout de ses fautes passées, sans y faire intervenir la moindre allusion à l'instrument étranger qui fut choisi pour le châtier. Mais ce sont là rêves d'idéalistes ; et, tout bien pesé, les idéalistes auraient tort de rêver ces abnégations impossibles. Je regarde cet afflux de vie nouvelle dont je parlais plus haut, cette foule affairée ou joyeuse, qui donne une pensée fugitive à la commémoration, et court à ses occupations, à ses plaisirs. Elle imite la nature : elle reverdit, elle refleurit, elle oublie ; elle vit. Elle a raison : la vie est la grande, la seule réparatrice, avec ses secrets de guérison qui nous échappent. On ne ferme pas une plaie en la contemplant, mais en stimulant l'action de la vie.

Nous avons emprunté à la nation victorieuse plus d'une recette dont l'efficacité chez nous est douteuse. Empruntons-lui le mot admirable du plus grand de ses fils et l'esprit qui dicta ce mot. Gœthe avait quatre-vingts ans. Il travaillait. On vint lui annoncer la mort de son fils unique. Le vieillard ne trouva que ces paroles : « Allons!... par-dessus les tombeaux... en avant! » — Et il se remit au travail.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LE JAPON INCONNU

LAFCADIO HEARN

Glimpses of unfamiliar Japan, 2 vol. in-8°; Londres, Osgood, Mac-Ilvaine et C°.

Le vieux Japon s'en va, avec ses paravens et ses laques, ses bronzes et ses ivoires curieusement travaillés, son décor fantastique et bizarre sur lequel s'attardait la curiosité des esthètes, sous lequel se dissimulaient une philosophie insoupçonnée et une force de résistance ignorée, et aussi avec le charme mystérieux de son sourire et de sa politesse exquise. « Les Basques, écrivait Voltaire, sont un petit peuple qui chante et danse au sommet des Pyrénées. » Les Japonais, eussent volontiers déclaré nos écrivains modernes, sont un peuple de fantoches imitateurs et de mousmés grimaçantes qui folâtre au pied du Fusi-Yama. Bien peu ont su discerner, sous les dehors trompeurs et le masque d'emprunt, une race aux instincts studieux et à la politique savante, habile à voiler de courtoisie son stoïcisme, et capable, l'heure venue, d'un puissant effort.

L'Europe s'en tenait aux apparences. Les mouvemens de la race jaune ne la préoccupaient que dans la mesure où ils pouvaient compromettre la sécurité de nos possessions de l'Indo-Chine; le Japon, royaume insulaire et relativement peu peuplé, était considéré comme une quantité négligeable tant au point de vue politique que militaire. Aussi la guerre sino-japonaise fut-elle, à son début, envisagée comme une guerre de pygmées, en attendant d'être une révélation pour le plus grand nombre et d'apparaître comme une révolution aux diplomates. Les résultats de cette guerre bouleversaient les idées préconçues;

ils allaient, une fois de plus, à l'encontre de la théorie du nombre.

Ce vieux Japon eut ses explorateurs, plus curieux de son esthétique que de ses conceptions intellectuelles et morales, plus séduits par la bizarrerie de ses arts, de ses coutumes et de ses traditions, — qui prêtaient à des récits pittoresques et à des effets littéraires, que soucieux de découvrir ce que voilait cet extérieur exotique. Parmi ceux qui ont le mieux su pressentir la vérité et qui ont pénétré le plus avant dans les arcanes du Japon se trouve un écrivain, célèbre aux États-Unis, commençant à l'être en Angleterre, et dont les aperçus ingénieux sont pour attirer et retenir l'attention. Rarement un étranger a su, à ce degré, s'imprégner de l'âme même d'un peuple, s'identifier à lui, adopter ses idées, son mode de vie, sa langue, ses coutumes et ses aspirations, et démêler, sous la complexité et l'infinie variété des formes, les secrets mobiles qui le font agir, les facteurs qui ont préparé et assuré son succès.

I

« Il y a quelque vingt ans, écrit au *New-York Herald* le directeur d'un journal de l'Ouest, je vis entrer dans mon cabinet un singulier visiteur. Petit, très brun, étrangement timide et embarrassé, il portait d'énormes lunettes, dont les verres très puissans accusaient une intense myopie. Son costume, propre mais râpé et usé jusqu'à la corde, en disait long sur ses démêlés avec dame Fortune. Le nouveau venu me demanda d'un air gauche et d'une voix hésitante si je consentirais à publier un travail qu'il m'apportait, et, ce disant, il tira de sa poche un manuscrit et le déposa sur mon bureau. Je lui répondis qu'en dehors des contributions de mes collaborateurs attitrés je publiais rarement d'autres articles, — l'état de la caisse du journal ne me permettant pas de me montrer libéral. Je lui promis toutefois de lire son article, et, s'il m'agréait, de le publier et de le lui payer, à un taux des plus modestes, que je lui indiquai. Il y souscrivit avec empressement, et se retira gauchement, me laissant l'impression d'un être indescriptible et de fantastique apparence.

« Mon visiteur parti, je dépliai son manuscrit et le lus, par acquit de conscience; mais dès les premières lignes je fus pris. La forme en était irréprochable, le fond... des plus curieux : une acuité de vision extraordinaire, des aperçus d'une rare originalité, une logique fine et serrée. J'allai jusqu'au bout, séduit, charmé. Le lendemain même l'article paraissait, et, peu après, l'auteur venait toucher ses très modestes émolumens, que je me souviens lui avoir avancés sur mes propres deniers, la caisse du journal étant à sec. L'article fit sensation;

il était signé Lafcadio Hearn : c'était, je le sus plus tard, son début dans le journalisme. »

Lafcadio Hearn était bien son nom, et ce nom devait devenir célèbre aux États-Unis avant d'être connu en Europe. Il était né à Smyrne, d'un père anglais et d'une mère grecque ; il gagnait à grand'peine de quoi subvenir à ses modestes besoins, dans une petite ville des États de l'Ouest, en qualité de correcteur d'épreuves chez un imprimeur. Timide comme beaucoup de myopes, craintif et gêné comme un homme que la vie a malmené et qui ne demande à la fortune que le strict nécessaire, il doutait de tout, de lui-même surtout; et ni la bienveillance du directeur du journal, ni le succès de son premier article et de ceux qui suivirent ne triomphèrent jamais entièrement de son instinctive sauvagerie. « Je l'attachai à mon journal comme collaborateur régulier, et je m'attachai à l'homme que je m'évertuai à apprivoiser. Tâche difficile ! Non qu'il fût irritable et de difficile humeur, mais c'était un silencieux, un rêveur et surtout un sensitif. Un mot vif le déconcertait, la plus légère plaisanterie le faisait se replier sur lui-même. Travailleur acharné et consciencieux, il vivait dans un monde de formes, d'images et d'idées dont il avait peine à s'abstraire. Il venait travailler à ses articles, de préférence dans mon cabinet, assis au coin d'une table, anxieux de ne pas me déranger, mais ne pouvant se décider à s'installer dans la salle des rédacteurs, où il eût été mieux. Le bruit, les allées et les venues l'effarouchaient. Au moindre mot, à la plus indifférente remarque qu'on lui adressait, il rentrait en lui-même comme un colimaçon dans sa coquille. Sa plume courait, sans temps d'arrêt, sur son papier dont il empilait méthodiquement les feuillets, qu'il relisait soigneusement, mais n'y faisant presque aucun changement. Autant l'homme était timide et emprunté, autant l'écrivain était hardi, original, souple et brillant. Je le vois encore, courbé sur son manuscrit qu'il touchait presque de son nez, absorbé dans son travail et ne bougeant pendant des heures non plus qu'une statue de bronze. Indifférent au gain, sans besoins, il écrivait à ses heures, sur les sujets qui le tentaient et, quand la renommée lui vint, quand les revues et les journaux se disputèrent sa collaboration et lui firent les offres les plus tentantes, il s'y déroba fréquemment, satisfait d'une médiocrité relative et redoutant d'aliéner son indépendance, alors qu'il eût pu pousser haut et loin sa fortune. »

La réputation de l'écrivain grandissait, mais l'homme restait inconnu de ceux qui l'entouraient. De son passé il ne parlait pas ; sur lui-même il était muet. Lui parlait-on de ses articles, il devenait mal à l'aise, détournant la conversation, redoutant les complimens. Il avait évidemment reçu une éducation distinguée, il possédait à fond ses classiques ; son savoir était des plus étendus, sa vision pénétrante

et fine; sa plume, d'une merveilleuse souplesse, se jouait des difficultés. Certains articles de lui sur les questions sociales les plus délicates attirèrent l'attention des journaux de l'Est; reproduits par eux, ils eurent un grand succès, dû à l'art de tout faire entendre sans appuyer, de glisser avec une incomparable aisance sur ce qui pouvait froisser les susceptibilités du lecteur, de se tirer avec un rare bonheur des exposés les plus difficiles. Il excellait surtout à décrire la vie des petits, des humbles, dont il était et voulait être, et ce don particulier lui valut d'être invité par le directeur de l'un des grands journaux de la Nouvelle-Orléans à collaborer à sa feuille. Il y publia une série d'articles très remarqués où il dépeignait avec une incomparable exactitude les mœurs, les coutumes, les traditions des bateliers nègres du Mississipi. Dans un ordre d'idées analogue, et de la même plume, il décrivait la vie plantureuse et sensuelle des riches planteurs, leur luxe, leurs occupations et leurs plaisirs. Doué d'une faculté d'observation et d'assimilation très rare, il s'identifiait avec les types qu'il étudiait, s'imprégnait de leurs conceptions et de leurs traditions. Ce qu'il voyait se reflétait comme en un miroir révélateur aussi bien des manifestations extérieures que des secrets mobiles, et sa plume déliée en rendait, dans une forme exquise, les nuances les plus insaisissables. Très lus et très goûtés à New-York, ces articles attirèrent l'attention d'un grand éditeur de cette ville, qui proposa à Lafcadio Hearn de l'envoyer aux Antilles pour y étudier sur le vif la population créole et noire, et, de même qu'il avait dépeint la vie dans la Louisiane, d'écrire un livre dont il lui offrait un bon prix. Lafcadio Hearn accepta, ce genre de travail étant pour compléter ses précédentes études, et ce volume, qui eut le plus grand succès aux États-Unis, confirma sa réputation et décida de son avenir. Il avait trouvé sa voie : le goût des voyages s'était éveillé dans ce nomade anglo-grec-américain, et allait bientôt l'entraîner au bout du monde, pour la plus grande satisfaction de ses lecteurs et aussi de tous ceux qu'intéressent les problèmes compliqués de l'extrême-Orient.

II

C'est en effet comme observateur aussi sagace que profond du génie japonais, comme écrivain merveilleusement préparé par ses goûts et ses travaux antérieurs à nous initier aux conceptions de ce peuple, si peu connu bien qu'il en ait été tant parlé, que Lafcadio Hearn a mis le sceau à sa réputation. Ses travaux sur le Japon, réunis en deux volumes sous le titre de *Glimpses of unfamiliar Japan*, « Aperçus d'un Japon inconnu », ont eu, en Angleterre et aux États-Unis,

un grand retentissement. Ils sont le résultat de longues années d'étude; et l'acuité de vision de ce myope étonne. Dans cet empire du « Soleil levant », dont l'originalité et la bizarrerie ont captivé et absorbé tant d'écrivains qui n'y ont vu que matière à articles fantaisistes et pittoresques, à des recherches de style, à des phrases à effet et à des chatoiemens de vocables, Lafcadio Hearn fit de curieuses trouvailles, de singulières découvertes.

Il y appliqua les mêmes procédés qu'en Louisiane et aux Antilles, car ce timide, ce silencieux devenait intrépide et questionneur quand il s'agissait pour lui de satisfaire sa passion dominante, d'exercer ses dons d'observation et de compréhension. Il possédait l'art de gagner la confiance, d'interroger avec une bonne foi et une sincérité qui désarmaient les méfiances, de deviner ce qui se cachait sous les réticences, de tout noter avec une impeccable mémoire. Avec les gens de toutes classes et de toutes conditions il causait familièrement, s'informant discrètement, pénétrant chaque jour plus avant sous les dehors compliqués qui, ici, avivaient son imagination sans satisfaire sa curiosité.

Et, tout d'abord, il se fit Japonais; il apprit la langue du Japon, en adopta le costume et les coutumes, en étudia l'histoire, s'imprégnant des traditions et des idées de la race. Il vécut en Japonais, dépouillant sans effort et ainsi qu'un vêtement gênant ses habitudes européennes, mangeant et buvant ce que mangent et boivent les habitans du Nippon, fréquentant les prêtres et les savans, conversant avec eux et s'abstenant de tout commerce avec les Européens, s'éprenant si bien de sa métamorphose que, pour la faire plus complète et plus intime, il épousa une Japonaise, en eut un fils qu'il éleva en Japonais, et enseigna lui-même leur langue aux enfans japonais et en costume de maître d'école japonais. Ses adaptations antérieures étaient pour lui faciliter cette transformation, à laquelle sa tournure d'esprit le rendait d'ailleurs éminemment propre; la race qu'il observait était pour lui rendre l'observation attrayante. Ce sensitif goûtait mieux que tout autre les formes courtoises et polies, discrètes et réservées d'un peuple renommé pour son savoir-vivre exquis, pour l'invariable politesse dont il ne se départ jamais, même dans les circonstances les plus critiques. Ce timide aimait se soustraire à l'observation de ses compatriotes pour se livrer en paix à la sienne propre sur les autres. Cet amoureux des réalités, dédaigneux des apparences, comme du luxe et du confort, se complaisait dans cette vie modeste, laborieuse et ignorée, où chaque jour il recueillait un fait nouveau, suggérant une conception nouvelle, où il entassait notes sur notes, savourant la joie intense de l'artiste à mieux comprendre et à mieux rendre son modèle.

Il entrevoyait indistinctement, semblait il, un tréfonds où il voulait atteindre, une clé magique qui lui ouvrirait l'arcane où il voulait pénétrer. L'irritant et déconcertant problème qui se posait devant lui est celui qui se pose devant tout homme désireux de se rendre compte du génie propre d'un peuple, de discerner sous les manifestations de la vie extérieure, sous l'apparente contradiction des formes et des formules, du costume, des mœurs et des usages, les conceptions intérieures, les croyances réelles, les instinctives aspirations. Plagiaires de l'Europe, les Japonais des grandes villes le déroutaient par leurs facultés d'adaptation analogues aux siennes ; il retrouvait partout ce qu'il appelait « l'odeur du beefsteak anglais », et il s'éloignait du littoral pour ne la plus sentir, allant chercher jusque dans la province lointaine et peu connue d'Oki un champ d'observation où le contact avec l'étranger n'eût pas encore faussé l'instinct naturel de la race. Il le trouva et s'y absorba ; les semaines, les mois s'écoulèrent dans l'incessant labeur de l'homme à la recherche de la vérité.

De ce labeur, de l'ensemble des notes méthodiquement classées et minutieusement contrôlées au cours de cinq années, s'est lentement dégagée l'œuvre de Lafcadio Hearn, cette collection d'essais originaux dont la plupart révèlent une subtile observation et une merveilleuse intuition. A force d'étudier cette race asiatique, avant-garde de l'extrême-Orient, son esprit souple et pénétrant y retrouva, non sans surprise, les méthodes d'induction et de déduction qui lui étaient familières, les conceptions qui lui étaient personnelles, une singulière analogie d'idées et de pensées, qui, le jour où la lumière se fit en lui, où la cause première qui éludait sa poursuite lui apparut clairement, lui rendit sa tâche facile. Cette cause, il la cherchait consciencieusement, mais, alors qu'il s'en rapprochait, il s'en détournait, se croyant dupe d'un mirage, d'un reflet de lui-même s'interposant entre la vérité et lui. Elle était en effet le mobile instinctif et secret de ses propres actes et, quand force lui fut de le reconnaître, il se rendit compte de l'identité de goûts, de sensations et d'idées qui existait entre cette race et lui. Il comprit alors et l'inconsciente attraction qu'elle exerçait sur lui et la facilité avec laquelle il s'était adapté à elle. Le mot de l'énigme était celui auquel il s'attendait le moins, qui de lui-même, venait sous sa plume comme synthèse de sa patiente analyse, qu'il écartait comme invraisemblable, et qu'il ne se décida à tracer que contraint par l'évidence : le *stoïcisme*.

Le stoïcisme : là est pour lui le substratum de l'âme japonaise. Rien, semble-t-il, n'est, au premier abord, plus difficile à concilier que l'apparente joie de vivre, la douceur de mœurs, l'instinctive simplicité et la courtoisie souriante du Japonais avec ce principe austère d'une impassible philosophie. Et cependant, tout y ramène Lafcadio

Hearn : il le retrouve à la base des conceptions et des traditions, du passé et du présent, et chacune de ses études aboutit à cette conclusion ; chacun des faits qu'il cite, chacune des anecdotes à l'appui de ses récits révèle et affirme l'existence de ce principe qui, dans un autre ordre d'idées, explique la stoïque bravoure de cette race de prétendus fantoches grimaçans, sa parfaite discipline, et la force d'endurance dont elle a su faire preuve.

Ce principe posé, nul n'était mieux préparé que cet observateur clairvoyant à démêler l'apparente antithèse entre les conceptions et les actes, à les rattacher aux coutumes séculaires et à expliquer les uns par les autres; nul n'était plus apte que cet écrivain subtil et délié, habile à faire vivre sous sa plume des types infiniment variés tout en leur conservant leur originalité propre, à nous rendre, dans leur cadre particulier, les physionomies curieuses qui défilaient devant ses yeux.

Il nous les montre : le prêtre et l'enfant, le paysan et le marchand, la jeune fille et la femme, le lettré, le maître et le serviteur, et il ne se borne pas à les dessiner d'un trait net et fin, à les faire agir, penser et parler; il met en lumière les mobiles qui les font agir, les sentimens qui les animent, les signes extérieurs par lesquels ces sentimens se traduisent, signes qui eux-mêmes se relient à tout un ordre de choses et de traditions et, par leurs racines les plus ténues, plongent dans un passé lointain. Une étude sur la musique lui suggère d'inattendus approchemens : « L'art musical japonais m'apparaît, écrit-il, comme un reflet adouci du nôtre, moins la force, le brillant et la passion. Ainsi qu'en un rêve on voit se dessiner à travers un voile diaphane une figure souriante et amie, cet art évoque le souvenir de rythmes ailleurs entendus, d'harmonies qui sommeillent dans ma mémoire. » Parlant du lien conjugal, il dit : « Plus j'avance dans mon étude de la vie telle que l'entend et la pratique ce peuple heureux entre tous, plus je me demande si notre civilisation ne fait pas fausse route et si elle est bien telle que moralement nous la croyons. J'estime, avec Kampfer, que les Japonais valent mieux que nous. Nos moralistes, avec leur conception sémitique au sujet du péché originel, déclarent les Japonais amoraux : ils se trompent et nous trompent en affirmant qu'ils nous sont très inférieurs parce que leurs idées des rapports entre les deux sexes diffèrent profondément des nôtres. Ce que j'ai vu dans nos grandes agglomérations urbaines m'amène à la conclusion que la conception japonaise est supérieure à la nôtre, si ce n'est en théorie, tout au moins dans la pratique. Il faut, pour juger une race, un facteur indispensable à l'intelligence de tout sujet complexe : à savoir le don de sympathie. Un geste, un regard révèlent bien des choses à qui possède ce don. » Et, ceci dit, il écrit, d'une plume sympathique et affinée, son essai sur le

« sourire japonais », qui est un chef-d'œuvre d'observation fine et pénétrante.

III

Voile transparent et gracieux étendu sur les misères et les tristesses inhérentes à la condition humaine, le sourire japonais n'a, selon Lafcadio Hearn, rien de hiératique ; il n'est pas figé sur les lèvres qui l'esquissent ou le dessinent. Reflet des sensations intérieures, tour à tour conciliant, gai, mélancolique ou avenant, se prêtant à l'expression de toutes les nuances, il n'en demeure pas moins incompréhensible pour l'Européen qu'il déconcerte et qui, en ignorant les secrets mobiles, la source intime et profonde, n'y voit qu'une enfantine contraction des lèvres, n'y lit qu'une banale obséquiosité, le plus souvent qu'une ironie mal déguisée, que dédain pour celui auquel il s'adresse. C'est surtout dans les relations de serviteur à maître, d'inférieur à supérieur, les plus fréquentes entre le Japonais et le blanc, que ce sourire, mal compris, mal interprété, provoque de fréquens et souvent de déplorables malentendus.

« Pourquoi l'étranger ne sourit-il jamais ? » demande le Japonais, qu'étonnent ce qu'il appelle les « faces colériques » des Anglais? « Pourquoi les Japonais ont-ils toujours le sourire aux lèvres? » s'enquiert l'étranger qui s'imagine ou qu'ils se moquent de lui ou qu'ils manquent de sincérité. On l'étonnerait fort en lui disant que ce sourire qui le choque prend sa source là où lui-même puise sa gravité voulue, là où il emprunte son masque impassible et rigide ; qu'un sentiment intérieur identique, réel dans un cas, factice dans l'autre, suscite des manifestations extérieures totalement différentes ; que le stoïcisme du Japonais est supérieur au sien, et que c'est à ce stoïcisme qu'il doit son perpétuel sourire.

« Un Anglais de mes amis, écrit Lafcadio Hearn, homme bienveillant et d'humeur pacifique d'ordinaire, me disait, la veille de mon départ de Yokohama pour l'intérieur : « Puisque vous allez étudier les Japonais, déchiffrez, si vous le pouvez, et expliquez-moi, à votre retour, leur perpétuel et énigmatique sourire. Il me déroute constamment. Il y a peu de jours, je descendais en ville dans ma voiture lorsque je vis venir à contrevoie une *kuruma* vide conduite par un Japonais. Je lui fis signe de se ranger et de prendre l'autre côté de sa route ; mes chevaux étaient vifs et j'appréhendais un accident. Soit mauvaise volonté, soit stupidité, non seulement le Japonais ne se gara pas, mais, faisant reculer son cheval, il buta l'arrière de sa kuruma contre le talus d'une façon si malencontreuse, que l'un de mes chevaux se heurta et se blessa

au brancard de son véhicule. Emporté par la colère, je frappai ce maladroit à la tête avec le manche de mon fouet. Le sang jaillit et l'homme ainsi maltraité, sans mot dire et tout en épongeant le sang qui maculait son visage, s'inclina avec un singulier sourire. Ce sourire... je l'ai devant les yeux : il me hante et, au moment même, j'aurais mieux aimé que l'homme me rendît coup pour coup. Ma colère tomba. J'eus honte de mon emportement. L'homme s'éloigna, toujours souriant, mais... pourquoi souriait-il? A qui en avait-il? Je ne comprends pas. » — Moi non plus, je ne comprenais pas, alors! mais plus tard je compris, et ce sourire, et d'autres plus énigmatiques. Je compris qu'un Japonais sourit stoïquement en face de la mort même, et cela sans fausse bravade comme sans lâche résignation. Je compris que l'homme, ainsi brutalement frappé, se sentait dans son tort et s'excusait, acceptant sans murmurer la disproportion entre le châtiment infligé et l'erreur commise, et qu'il y avait dans son sourire plus de regret pour l'emportement du blanc que pour sa propre blessure; je compris enfin que le sourire japonais était un éloquent et muet langage, et qu'à l'interpréter d'après nos idées européennes je ferais fausse route, aussi bien qu'en prétendant interpréter les signes conventionnels de l'écriture japonaise d'après des analogies de formes avec les lettres de notre alphabet. »

Une étude plus approfondie l'amena à noter et à comprendre toutes les nuances de ce muet langage. Il vit que, dès l'âge le plus tendre, les enfans l'apprenaient de leurs parens, qu'il faisait partie de l'étiquette familiale et sociale, une physionomie souriante étant la plus agréable que l'enfant pût présenter à ses parens, à ses maîtres, à ses amis, comme plus tard à ses supérieurs et à ses inférieurs et, dans l'ordre physique et moral, aux épreuves de la vie, à la souffrance, aux déceptions, aux tristesses. Le cœur peut se briser, mais la figure doit rester, non impassible comme le veut une orgueilleuse et inhumaine conception européenne, mais sereine, et ici nous touchons, non seulement au fond de stoïcisme inhérent à la race japonaise, cultivé et développé dès l'enfance, mais aussi à son point de contact avec l'antiquité grecque et latine, au culte de l'esthétique qui veut que l'homme, aux prises avec la douleur, lui oppose un front souriant, et que le masque enlaidi et contracté ne témoigne pas de la lutte intérieure.

Tout l'y incite, et l'enseignement et l'exemple des siens, et ce qui attire ses regards. « Au moment où j'écris ces lignes, ajoute Lafcadio Hearn, je vois surgir une vision entrevue, une nuit, à Kioto. A l'angle d'une rue brillamment éclairée et dont le nom m'échappe, je m'arrêtai devant une statue de Jizo, placée à l'entrée d'un temple. Elle représentait un néophyte en extase, un beau et jeune garçon sur les lèvres duquel errait un sourire d'un réalisme divin. Ma contemplation

fut interrompue par un garçon de dix ans environ. Il venait, à en juger par ses joues roses et son regard brillant, de quitter ses camarades et ses jeux; s'arrêtant un instant, il s'inclina respectueusement devant la statue, souriant, et son sourire était si étrangement pareil à celui du néophyte qu'il semblait que le sculpteur l'eût pris pour modèle. En m'éloignant, je me disais : Ce sourire n'est cependant pas une copie; ce que le sculpteur a symbolisé dans son œuvre c'est l'un des traits caractéristiques de sa race. »

Le jour est proche où ce trait caractéristique et charmant ne sera plus qu'un souvenir. Lafcadio Hearn insiste sur ce fait que, dans les ports où le Japonais se trouve en contact fréquent avec l'Européen, son sourire, mal interprété et mal compris, disparaît. Et, à ce sujet, il cite une anecdote curieuse qui témoigne une fois de plus quels tristes malentendus ce sourire fait naître entre deux races inhabiles à se comprendre. M. T***, négociant anglais à Yokohama, avait depuis assez longtemps à son service un samuraï, ancien soldat licencié des troupes féodales, homme à l'humeur égale, des services et de la probité duquel il n'avait qu'à se louer. En sa qualité de samuraï il portait constamment deux sabres à sa ceinture, insignes de son ancienne profession et de son grade. L'Anglais l'appréciait, bien que les génuflexions, les salutations et la politesse raffinée de son factotum lui parussent excessives; son perpétuel sourire surtout lui était insupportable. Un jour le samuraï l'aborda et lui demanda un service. Pour une cause accidentelle, il avait un pressant besoin d'argent. Il priait donc son maître de lui avancer une certaine somme et lui offrait, en garantie, l'un de ses sabres. C'était une arme ancienne, de trempe fine et de grand travail, d'une valeur très supérieure au prêt qu'il sollicitait. M. T*** consentit et fit l'avance, que son factotum lui remboursa trois semaines plus tard, rentrant en possession de son sabre.

Quelle fut la cause du dissentiment qui survint quelques jours après, M. T*** lui-même ne s'en souvient plus. Quoi qu'il en soit, dans un moment de colère et d'emportement, il injuria grossièrement le samuraï et lui intima l'ordre de quitter sa maison. A ces insultes et à son ordre, ce dernier répondit en s'inclinant avec respect et en souriant. Exaspéré par ce sourire qui avait toujours eu le don de l'agacer, M. T*** s'oublia au point de frapper le samuraï au visage. Prompt comme l'éclair, celui-ci dégaina et fit siffler son arme au-dessus de la tête de son maître qui se crut perdu, sachant avec quelle dextérité un samuraï décapite un homme d'un seul coup de son arme affilée. Il en fut cependant quitte pour la peur. A sa grande surprise le samuraï se ressaisit, remit son sabre dans le fourreau, puis, sans mot dire et avec un sourire étrange, il se retira.

Lui parti, M. T*** réfléchit; il avait vu la mort de près et, faisant

un retour sur lui-même, il eut honte de son emportement; se rappelant les services du samuraï, son zèle et sa probité, il résolut de réparer sa faute et de s'excuser. Mais au moment où il s'apprêtait à l'aller trouver, il apprit qu'il n'était plus. Rentré chez lui, le samuraï avait écrit à son maître et s'était ouvert le ventre. Dans la lettre que l'on remit à M. T***, le Japonais lui disait qu'il ne pouvait survivre à l'affront qu'il avait reçu et qui le déshonorait à tout jamais à ses yeux et à ceux des siens. Il s'excusait d'avoir eu un instant la tentation de tuer son insulteur. Le souvenir que l'arme qu'il tenait en main était celle sur laquelle son maître lui avait, en un moment de gêne, consenti une avance, avait retenu son bras. L'honneur lui interdisait de s'en servir contre son bienfaiteur, il la tournait contre lui-même.

« Les traditions s'effacent, ajoute Lafcadio Hearn, devant le dédain et les railleries de l'étranger. Au sourire sympathique, à la politesse aimable succèdent, chez ce peuple imitateur, l'impassibilité de la physionomie et la froideur glaciale du regard. Le même fond de stoïcisme y pourvoit et facilite la métamorphose, mais un jour viendra où il se reportera vers le passé avec les mêmes sentimens de tristesse mélancolique que nous inspire le souvenir de l'antique et gracieuse civilisation grecque. Le Japonais se rappellera, lui aussi, le temps heureux des plaisirs simples, la sensation disparue des joies de la vie, la divine intimité de l'homme et de la nature. Il dira à ses descendans combien ce monde était alors plus lumineux et plus beau. Il évoquera le charme de l'antique courtoisie, de la poésie des temps disparus. Dans son évolution rapide, il s'étonnera de bien des choses, mais il en regrettera plus encore, et nulle autant que le sourire immortel qui erre sur les lèvres de ses dieux et dont le sien était le doux et fidèle reflet. »

IV

L'étude sur le *Sourire japonais* donne une idée des procédés d'analyse de Lafcadio Hearn. Sous les manifestations extérieures, son esprit subtil excelle à découvrir les mobiles cachés, à dégager les traits caractéristiques de la race. Rien ne lui paraît indifférent, rien à dédaigner de ce qui peut aider sa curiosité toujours en éveil, son besoin de comprendre la vérité et de rendre la vie. Tout, aussi, lui est matière à recherches et à réflexion. Son essai sur *Un jardin japonais* est une étude de l'âme japonaise dans ses rapports avec la nature.

Dans cette étude il se complaît et s'absorbe; son amour de la nature, sa singulière aptitude à ressusciter en lui-même les conceptions

et les sensations de la race lui révèlent la signification de détails inintelligibles pour d'autres; il les traduit et il les rend. Il nous montre les moines bouddhistes s'ingéniant à la tâche, impossible semble-t-il, de matérialiser des idées morales, des pensées abstraites, de les exprimer sans autres truchemens que ceux que leur fournit le monde visible, à l'aide d'arbres et d'arbustes, de fleurs et de rochers. A chacun de ces objets se rattachent, en effet, pour les Japonais, une légende, une tradition, une superstition. Un filet d'eau parle, une cascade chante. « Il faut, écrit-il, pour apprécier un jardin japonais, comprendre, ou apprendre à comprendre, ce que la pierre peut recéler de beauté, non la pierre taillée par la main de l'homme, mais travaillée, sculptée par la nature. Pour qui ne voit pas, ne sent pas que certains rochers affectent des formes admirables, ont des tons et des valeurs propres, le charme artistique d'un jardin du Nippon est lettre close. Cette compréhension est innée chez le Japonais; infiniment mieux que nous il perçoit ce que la nature exprime par des formes, comme nous par des mots... Jamais le Japonais ne cherchera à inventer, à créer artificiellement un paysage purement idéal, mais bien à reproduire fidèlement, même par le *tokoniwa*, c'est-à-dire sur la minuscule échelle qui fait l'étonnement et provoque la risée de l'Européen, la sensation du paysage réel. Et cela, il le fait en poète et en artiste. De même que la nature, dans ses aspects variés, éveille en nous des impressions de calme ou de grandeur de douceur ou de solennité, de paix ou de mélancolie, de même le paysage, dessiné par l'homme sur le sol ou sur la toile, n'est vrai qu'à la condition de refléter et d'éveiller une sensation humaine. Les maîtres dans l'art du jardinage, les vieux moines bouddhistes qui ont poussé cet art si loin qu'ils en ont fait un art en quelque sorte occulte, ont voulu et cherché plus encore. Ils se sont efforcés de donner à la nature un langage intelligible à l'homme au point de lui faire exprimer des idées abstraites, telles que la Foi, la Piété, la Chasteté, le Repos de la conscience, l'Amour conjugal. Ainsi retrouve-t-on, dans les jardins qu'ils ont dessinés et créés et qui subsistent encore aujourd'hui un reflet du maître pour lequel ils ont été faits : poète ou guerrier, philosophe ou prêtre. Pour qui sait voir et entendre leur œuvre, elle est une évocation poétique de ce maître disparu... L'art qui a ainsi prêté une voix intelligible aux arbres, aux fleurs, aux pierres même est bien l'art inspiré par la croyance bouddhiste, par le verset qui dit : « *En vérité, même les plantes et les arbres, même les rocs et les pierres entreront dans le Nirvana.* »

Lafcadio Hearn était fait pour comprendre cette « poétique révélation ». Elle aussi, elle encore, éveille en lui de chers et lointains souvenirs. Entre le génie de la race asiatique et le sien propre l'affinité est profonde. Il tient de son origine grecque le culte et l'intelligence des

beautés de la nature qu'il retrouve à cette extrémité de l'Asie et qui inspirèrent, il y a huit siècles, au sage conseiller de l'imprudent empereur Chen-Tsoung un délicieux poème, intitulé : *Mon Jardin*, qui se terminait par ces lignes : « Les rayons obliques du soleil mourant me surprennent assis sur un tronc d'arbre, épiant en silence les inquiétudes d'une hirondelle voletant autour de son nid, ou les ruses d'un milan pour surprendre sa proie. La lune levée me trouve encore en contemplation. Le murmure des eaux, le bruissement des feuilles agitées par le vent, l'indicible beauté du ciel me plongent dans une douce rêverie; la nature entière parle à mon âme; je m'attarde en l'écoutant, et la nuit me ramène lentement à ma demeure.

« Mes amis viennent parfois animer et charmer ma solitude, me lire leurs vers et entendre les miens. Le vin égaie nos frugals repas suivis de sérieux entretiens et, tandis que la cour, que je fuis, sourit à l'énervante volupté, prête l'oreille à la calomnie, forge des fers et tend des pièges, nous, ici, nous invoquons la sagesse et lui offrons nos cœurs. Mes yeux se tournent toujours vers elle; mais, hélas! pourquoi ses rayons ne m'éclairent-ils qu'à travers un voile vaporeux? S'ils brillaient purs et sans nuages, où trouverais-je ailleurs une retraite, un temple plus à mon gré? Ici, je pourrais vivre heureux... Mais, que dis-je? Je suis père, époux, citoyen; mille devoirs me réclament. Non, ma vie... tu n'es pas à moi. Adieu, cher jardin; adieu, doux asile. Les soucis de l'État, le bien de la patrie, me rappellent à la ville. Garde, moi absent, tous tes charmes; je reviendrai encore te demander de soulager les chagrins qui m'attendent et de guérir mon âme des atteintes auxquelles je vais l'exposer. »

De ces strophes nous rapprocherons les lignes par lesquelles Lafcadio Hearn, le modeste instituteur de Matsué, termine son essai sur *Un jardin japonais :* « Je ne me suis déjà que trop attaché à mon humble demeure. Au retour de mon école, j'échange, et avec quelle sensation de bien-être! ma robe de professeur contre une ample tunique japonaise et je goûte un plaisir ineffable à contempler, de ma véranda, mon jardin qui s'étend sous mes yeux et qu'égaie le chant des oiseaux. Contre les vieux murs moussus qui l'encadrent, vient mourir le murmure d'un Japon métamorphosé, celui des télégraphes, des journaux, des bateaux à vapeur. Dans cette enceinte, tout est paix et repos, tout évoque les souvenirs du passé. Dans l'air, flotte un doux parfum, et aussi le rêve de ce qui fut, la vision de ce qui ne reviendra plus. Sous ces épais feuillages, dans ces allées errent des ombres indécises et gracieuses, peut-être celles des belles Japonaises, jeunes quand ce jardin l'était lui-même, et dont les vieux albums nous ont fidèlement transmis l'énigmatique sourire. Quand le soleil, dorant les roches, filtre à travers l'épais feuillage, il me semble que leurs mains de fantômes

m'effleurent d'une aérienne caresse. » A ce passé vont instinctivement ses pensées et ses regrets.

V

Des nombreux essais de sa plume originale et infiniment variée, le plus curieux peut-être, le plus étrange à coup sûr, est celui qu'il a consacré au *Jiujutsu*. Là, semblerait-il, étant données l'importance qu'il assigne à son sujet et les conséquences qu'il en déduit, il toucherait au point vital, objet de ses recherches passionnées, à la solution du problème qu'il étudie depuis de longues années, solution qui rendrait compte des étonnans succès du Japon dans sa lutte disproportionnée avec la Chine. Qu'est-ce donc que le « Jiujutsu », et quelle définition donner de ce mot?

Grands amateurs de sport, passionnés pour les luttes d'athlètes qui promènent de ville en ville et de village en village leur haute stature, leur prodigieuse corpulence et leur obèse carrure, les Japonais désignent de ce mot un genre de combat qui n'offre aucune analogie avec les combats de boxe si fort en honneur en Angleterre et aux États-Unis. Au Japon aussi c'est un art, mais un art différent, et dont la différence se résume dans le mot même de Jiujutsu : « Céder pour l'emporter. » Rien ici qui rappelle les boxeurs anglais, soumis pendant des mois à un entraînement savamment gradué, exhibant des torses nus que ne recouvre pas une once de chair superflue. Leurs muscles se tendent et se raidissent sous l'épiderme assoupli, l'être animal est amené à son maximum de force physique, de vigueur et d'endurance, d'endurance surtout, car dans la lutte anglaise la victoire sera au plus résistant, à celui qui, sans faiblir, saura porter et surtout recevoir les coups les plus terribles.

Au Japon, il n'en est pas ainsi. Dans une arène sablée, pour amortir les chutes, deux athlètes sont mis en présence, deux hommes au visage bouffi, aux regards atones, aux membres énormes, et dont les os et les muscles disparaissent sous une couche de graisse. Ils tournent lentement l'un autour de l'autre et quand ils s'abordent ce n'est pas pour se frapper, mais pour poser d'un geste familier leurs mains sur les épaules de l'adversaire. Lentement ces mains errent sur le torse nu; les combattans s'enlacent, sans violence apparente; ils se palpent, non en ennemis impatiens de se ruer l'un sur l'autre et de se renverser, mais en anatomistes qui cherchent dans cette masse de chair un point faible qu'il leur importe de découvrir. Leurs doigts velus s'enfoncent dans cette graisse qui leur dérobe la jointure des os, la contexture du corps. Tout en se palpant, ils se rapprochent, ils s'étrei-

gnent, plus soucieux apparemment de ménager leurs forces et d'user celles de leur adversaire que de le jeter bas. On voit, non sans surprise, un athlète s'abandonner brusquement dans les bras puissans qui s'efforcent de le soulever de terre et qui défaillent sous son poids, pendant que les spectateurs éclatent en applaudissemens.

Il s'est volontairement alourdi et, dans l'effort fait, son adversaire a inutilement dépensé des forces que lui-même a réservées. Pas un des mouvemens de ces deux hommes qui ne soit le point de mire d'une palpitante et féroce curiosité. Cette lutte, en apparence inoffensive et monotone, ces gestes indécis, à peine ébauchés, ces mains lentes qui se promènent sur ces grands corps mous tour à tour attirés et repoussés, mais sans tension de muscles, sans perceptible effort d'en finir, c'est le *Jiujutsu*, l' « art de céder pour l'emporter ». Le temps s'écoule en feintes, en anatomiques études; le moment décisif approche. L'un des athlètes a cru reconnaître le point faible de son adversaire. S'il ne s'est pas trompé, une brusque, une violente étreinte, une main énorme s'enfonce dans la chair, et d'une habile pression de doigts disloque l'épaule ou brise un tendon et envoie rouler le vaincu tout pantelant dans l'arène. S'il s'est trompé, si dans cet effort puissant mais infructueux il s'est épuisé, sa respiration haletante, son souffle rauque et court indiquent que sous l'étreinte du bras replié de son ennemi la respiration lui manque, que ses côtes craquent sous l'effroyable pression, ou bien une défaillance soudaine révèle que l'un de ses muscles vient de se rompre, ou l'un de ses os de se briser.

Il faut sept années d'études pour former un athlète accompli. Il en est qui connaissent d'infaillibles manipulations, qui tuent un homme par une simple pression de leurs doigts velus, aussi promptement que la foudre. Ceux-là sont professeurs dans les collèges du gouvernement et tenus, par serment et sous les peines les plus sévères, à ne jamais enseigner un coup mortel.

Si nous en croyons maintenant Lafcadio Hearn, le « Jiujutsu » donne la clé de l'histoire du Japon depuis un quart de siècle. Les Japonais ont transporté dans leur politique et leur diplomatie, dans leur armée et leur marine, les procédés du « Jiujutsu »; ils ont introduit, dans leurs relations extérieures et dans l'art de la guerre, la tactique qui consiste à « céder pour l'emporter », ce qui revient à dire qu'ils ont étudié en anatomistes patiens et savans l'organisation politique et sociale de l'Europe et surtout l'organisation administrative et militaire de la Chine. Ils ont découvert et noté les points faibles du Céleste Empire. Sur ce grand corps mou, ils ont promené leurs doigts souples. Dans leurs rapports avec l'Europe, ils ont, comme au lendemain de la chute de leur régime féodal, toujours paru céder, acceptant les conseils et subissant la pression de ceux qu'ils voulaient se conci-

lier, ouvrant leurs ports, mais refusant aux étrangers le droit d'acquérir une parcelle du sol, adoptant avec un empressement apparent le costume et les idées européennes, mais déposant l'un et répudiant les autres aussitôt qu'ils le pouvaient. L'heure venue de la lutte avec la Chine, ils ont, en quelques coups droits, habilement préparés et dextrement portés, jeté bas leur adversaire, puis, affectant de déférer au désir des grandes puissances et n'ignorant pas qu'ils avaient tout à risquer à prolonger une guerre au cours de laquelle cette masse de 400 millions d'hommes eût fini par avoir raison du Japon, ils ont traité avec la Chine et affirmé une suprématie que la Chine reconnaît et que l'Europe admet.

La thèse de Lafcadio Hearn est à coup sûr nouvelle. D'aucuns n'y verront peut-être qu'un rapprochement ingénieux; d'autres y trouveront l'explication de faits inexpliqués : les rapides succès du Japon, les coups sûrs et prompts portés par ce David au Goliath asiatique, l'habile souplesse avec laquelle, cédant à propos à la pression combinée de la Russie, de la France et de l'Allemagne, le petit empire du Soleil Levant a eu l'art de se faire pardonner ses succès et de se rallier les sympathies de l'Europe dont il avait déconcerté les calculs.

Par ce qui précède, nos lecteurs pourront se faire une idée de l'œuvre et du talent de Lafcadio Hearn. Cette œuvre variée et ce souple talent méritent une étude plus approfondie. Ses essais sur *les Danseuses japonaises*, son *Journal d'un maître d'école*, son *Marché des morts*, ses *Notes sur Kitzuki*, abondent en aperçus originaux et curieux sur lesquels nous aurons sans doute l'occasion de revenir.

C. DE VARIGNY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

La grève des verriers de Carmaux n'aura pas eu un caractère banal. Elle a évolué d'une manière très différente de celles qui l'avaient précédée ; elle en a rompu la monotonie ; elle a posé sur le terrain même des faits un certain nombre de questions qui étaient restées jusqu'ici dans le domaine de la théorie et presque de l'idéologie. Pour la première fois, on a vu une compagnie industrielle regimber résolument contre les prétentions des ouvriers et leur opposer les siennes. La surprise a été si vive que, presque de tous les côtés, on a mis quelque temps à en revenir. Il était convenu jusqu'ici que les ouvriers, conduits par leurs syndicats, avaient tous les droits et qu'eux seuls en avaient; qu'ils pouvaient rompre à leur gré le contrat de louage et le reprendre à leur fantaisie; que la compagnie devait, au premier signe de leur part, et quelles que fussent les manifestations dont ils l'accompagnaient, leur ouvrir la porte de ses ateliers et les guichets de sa caisse. La comparaison patriarcale du père de famille et de l'enfant prodigue reproduirait assez bien la situation réciproque du patron et des ouvriers telle qu'on l'a comprise jusqu'à présent, si, dans l'apologue biblique, la mansuétude paternelle n'était pas toute spontanée et facultative, et si, d'ailleurs, les ouvriers d'aujourd'hui n'avaient pas un sentiment trop fier de leur dignité pour consentir à être traités comme des fils égarés. Quoi qu'il en soit, ils étaient habitués à voir tuer le bœuf gras lorsqu'ils venaient, un peu plus tôt, un peu plus tard, reprendre le travail abandonné. M. Rességuier a changé tout cela. M. Rességuier est l'administrateur délégué de la Compagnie de Carmaux. Dieu sait toutes les malédictions qu'il a attirées sur sa tête, toutes les imprécations qui se sont tournées contre lui, toutes les injures dont il a été l'objet! Mais il les supporte avec philosophie. A la vérité, la pointe en avait été émoussée déjà sur M. le préfet du Tarn que les journaux de la grève ont dès le premier jour qualifié d' « immonde ». Après cela il devenait difficile de renchérir, et quand M. Rességuier est entré en scène, la presse méridionale, malgré la richesse de son vocabulaire, a dû se répéter. Mais laissons de côté les détails anecdotiques pour aller au fond des choses. La question qui s'agite à Carmaux est des plus graves. Nous avons parlé du contrat de louage,

dont nos vieux jurisconsultes ont si bien précisé les termes : c'est de lui qu'il s'agit. Les conditions nouvelles dans lesquelles s'exerce l'industrie moderne ont pu en modifier le fonctionnement ; elles en ont conservé intacts tous les élémens essentiels.

Un contrat est un contrat. Il engage deux volontés. Ni l'une ni l'autre de ces volontés n'a le droit de rompre l'engagement d'une manière arbitraire, sous peine d'encourir des responsabilité qui se traduisent par des déchéances ou par des dommages-intérêts. On a fait, en 1884, une loi sur les syndicats ouvriers. Bien qu'elle ait été singulièrement dénaturée dans la pratique, et que, sous l'influence de meneurs sans scrupules, elle ait eu des résultats très différens de ceux qu'on en attendait, la pensée qui lui a donné naissance était juste. Nous traversons une période d'hésitations, de tâtonnemens, et aussi de violences qui ne saurait se prolonger indéfiniment. L'expérience, avec ses rudes conséquences, finira par maîtriser les uns et les autres, mais ce sera malheureusement, comme toujours, au prix de beaucoup de souffrances particulières. Il était légitime et même indispensable d'attribuer une représentation légale aux ouvriers : c'était le seul moyen de leur assurer la libre discussion, au besoin la libre défense, enfin l'égalité avec les patrons. Mais les syndicats, en leur donnant un moyen d'action, leur imposaient une responsabilité correspondante, et c'est ce qu'ils n'ont pas compris. Non contens d'avoir obtenu l'égalité, ils ont voulu bientôt qu'on leur reconnût des droits supérieurs et même exclusifs. Ce contrat de louage dont nous avons parlé, ils en ont imposé aux patrons le respect absolu, sauf à eux à le rompre sous le prétexte le plus futile, toutes les fois qu'ils ont cru y trouver profit. Peu importe que le patron se trouve dans l'embarras : c'est sur cet embarras qu'ils comptent pour l'obliger à céder. Ils n'ont pas envisagé l'hypothèse de sa ruine, persuadés qu'il capitulerait toujours avant d'en venir à cette extrémité, et sur cette vraisemblance ils ont joué étourdiment leur fortune et la sienne. Mais s'ils se trompent sur la solidité du patron, qu'arrivera-t-il ? Et même s'ils ne se trompent pas, est-il admissible que, pour un motif quelconque, le contrat soit rompu d'un côté, ou du moins interrompu, tout en subsistant virtuellement et obligatoirement de l'autre ? Est-il équitable que les ouvriers puissent se dégager de leurs obligations, tandis que les patrons restent soumis aux leurs, trop heureux de voir le contrat rentrer en vigueur au gré d'une des deux parties et au moment qu'elle aura déterminé toute seule ? Tel n'est pas notre sentiment. Un contrat interrompu est un contrat rompu. Il rend à chacun la plénitude de sa liberté. S'il la rend aux ouvriers, il la rend du même coup aux patrons. Les ouvriers ont le droit de se mettre en grève, oui sans doute ; mais l'unique garantie contre l'abus qui peut être fait de ce droit est la responsabilité qui en découle pour ceux qui en usent. Le lendemain d'une grève, patrons et

ouvriers se retrouvent en présence parfaitement égaux, c'est-à-dire maîtres les uns et les autres de faire à nouveau leurs conditions, ceux-ci pour reprendre du travail et ceux-là pour en donner. C'est précisément ce qu'on avait perdu de vue, et ce que la grève de Carmaux aura eu le mérite d'avoir rappelé.

Le droit, disons-nous, est le même pour le patron et pour l'ouvrier. Évidemment on peut en faire un mauvais usage. La Compagnie de Carmaux a-t-elle encouru ce reproche? Pour répondre à cette question, il faut rappeler les faits. La grève de Carmaux, comme celle de Champagnac-les-Mines dont nous aurons aussi à dire un mot, et comme beaucoup d'autres qui les avaient précédées, n'a pas eu pour cause un conflit d'intérêts matériels entre la Compagnie et les ouvriers. Un de ces derniers, M. Baudot, a été renvoyé, et ses camarades, encouragés par le député de l'arrondissement, M. Jaurès, ont décidé de faire cause commune avec lui. Ils ont posé cette alternative : ou la rentrée de Baudot, ou la grève. Il était facile de prévoir que la Compagnie n'admettrait pas sous cette forme la réintégration de M. Baudot : dès lors, la grève devenait inévitable, et, en effet, elle a été déclarée. M. Jaurès en a aussitôt informé le gouvernement, auquel il n'a pas cessé d'envoyer depuis des télégrammes qui rappelaient les proclamations de Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, avec la différence qu'ils n'annonçaient jamais que des déconvenues, mais sur quel ton sublime! On sait le mépris que les chefs du parti socialiste professent pour le gouvernement bourgeois qui nous régit: cela ne les empêche pas de recourir sans cesse, soit au ministre de l'Intérieur, soit au président du Conseil, pour leur demander, ou plutôt pour leur enjoindre d'avoir à intervenir, sous leur dictée, entre les ouvriers et les patrons. Certes, l'intervention prudente, mesurée, conciliante, du gouvernement peut se produire quelquefois d'une manière utile, et cela est arrivé à Champagnac-les-Mines ; mais pouvait-il en être ainsi à Carmaux, étant données la nature de la question et la manière dont elle était posée ? La loi n'a pas prévu, elle ne pouvait ni prévoir, ni surtout imposer l'intervention toujours officieuse de l'autorité préfectorale : en revanche, elle a prévu et fixé les conditions dans lesquelles s'exercerait celle du juge de paix, si les deux parties étaient d'accord pour s'y soumettre. A Carmaux, les ouvriers ont invoqué l'arbitrage du magistrat cantonal ; la Compagnie l'a décliné. M. Jaurès en a éprouvé une véhémente indignation : à notre avis il s'est indigné à tort.

L'arbitrage, comme la grève elle-même, a sa raison d'être dans certains cas spéciaux, mais non pas indifféremment dans tous. Nous ne rappellerons pas ce qui s'est passé il y a quelques années à Carmaux même, au moment de la grève des ouvriers mineurs, beaucoup plus importante que celle d'aujourd'hui. M. Clémenceau, alors député, a imposé au président du Conseil, M. Loubet, de remplir bon gré mal

gré le rôle d'arbitre entre la Compagnie et les ouvriers : il promettait de faire accepter la sentence arbitrale par ces derniers, quelle qu'elle fût. On sait ce qui est arrivé. M. Loubet a donné de très grandes satisfactions aux ouvriers, mais non pas cependant une satisfaction complète, absolue, la même sur tous les points. Autant en a emporté le vent! Les ouvriers ne se sont même pas donné la peine de déchirer la sentence ; ils n'en ont tenu aucun compte ; ils ont levé les épaules avec dédain et maintenu intégralement leurs revendications. Est-ce un motif pour proclamer l'impuissance de l'arbitrage et pour y renoncer? Non : il ne faut pas juger une institution sur une première épreuve qui n'a pas réussi. Mais il est des cas où l'arbitrage est en quelque sorte contre-indiqué, et où une compagnie industrielle a le droit, quelquefois le devoir, de ne pas l'accepter. Lorsqu'il s'agit d'une contestation portant par exemple sur les salaires des ouvriers, l'arbitrage est à sa place. La compagnie peut n'avoir pas tenu les engagemens qu'elle a pris : c'est à l'arbitre à le dire. Elle peut même, dans l'état général de ses affaires, et si l'on tient compte de la progression notoire de ses bénéfices, ne pas donner aux ouvriers des salaires suffisans : là encore l'intervention d'un tiers désintéressé et bienveillant est tout à fait en situation. Mais est-ce un de ces cas qui s'est présenté à Carmaux, ou tout autre du même genre ? Point du tout. M. Baudot a été renvoyé pour avoir manqué à la discipline, et violé, en ce qui le concernait personnellement, le contrat de louage conclu par lui avec la Compagnie. Dans ce domaine, celle-ci devait rester maîtresse de ses déterminations. Le jour où une compagnie permettra à un tiers, quel qu'il soit, le plus élevé de tous comme le président du Conseil, ou le plus humble comme un juge de paix, de prononcer à sa place sur une question de discipline entre ses ouvriers et elle, l'industrie française aura reçu une atteinte dont elle aura bien de la peine à se relever.

Pourquoi M. Baudot a-t-il été renvoyé ? C'est, a-t-on dit, parce qu'il avait été nommé conseiller d'arrondissement, et qu'il avait dû quitter l'usine pendant sa campagne électorale. Si ce motif était exact, il appellerait déjà de sérieuses réflexions. Lorsqu'une compagnie fait un contrat de louage avec un ouvrier ,et qu'elle promet de lui donner telle somme d'argent contre telle quantité d'heures de travail, est-il loisible à l'ouvrier, pour un motif même respectable, mais qui ne constitue pas un cas de force majeure et où sa volonté reste parfaitement libre de faire ou de ne pas faire, lui est-il permis de manquer à son engagement et d'exiger de la Compagnie qu'elle continue de remplir le sien ? L'admissibilité de tous à tous les emplois est un grand principe ; cependant, huit citoyens sur dix, si ce n'est plus, sont obligés, par la nature de leurs occupations et les nécessités de leur existence ou de celle de leurs familles, de renoncer à la poursuite et à l'exer-

cice de certains mandats. Les ouvriers seuls feraient-ils exception, et cette exception serait-elle fondée sur l'obligation imposée à la compagnie qui les emploie de leur payer un salaire quand même ils ne feraient aucun travail? Il suffit d'énoncer simplement de pareilles propositions pour que le bon sens en fasse justice. Mais les mœurs sont indulgentes, et nous vivons à une époque où les compagnies industrielles n'ont garde de pousser leur droit à l'extrême. Elles auraient celui de dire qu'elles ne connaissent que l'ouvrier, qu'elles ignorent le conseiller municipal, ou le conseiller d'arrondissement, ou le maire, et qu'elles n'ont à payer que le travail qu'on leur fournit réellement. Le font-elles? Non. Il n'en est pas une qui n'accorde à un ouvrier, dans une mesure raisonnable, les facilités dont il a besoin pour soutenir une candidature ou pour remplir un mandat électif. La seule condition qu'elles y mettent est qu'on leur demande une autorisation de s'absenter qui est indispensable, au lieu d'invoquer, ou plutôt de s'arroger d'autorité un droit qui n'existe pas. M. Baudot, depuis le commencement de l'année, a, dit-on, travaillé en moyenne un jour sur trois. C'est bien peu! Il est vrai que, si un ouvrier est malade, il se fait porter manquant et un autre le remplace : M. Baudot s'appuie sur cette tolérance, qui s'applique à des cas toujours rares, pour justifier ses disparitions volontaires et multipliées. Comment admettre le change? M. Baudot a été averti plusieurs fois que la Compagnie n'accepterait pas plus longtemps l'incorrection de sa conduite, et lui-même, un moment, a reconnu le bien-fondé des observations qui lui avaient été faites. Mais l'habitude ou le naturel l'a emporté. M. Baudot a continué de ne pas se montrer à l'usine. Pendant douze jours consécutifs, sans autorisation, sans avertissement préalable, il a déserté l'atelier. S'agissait-il, cette fois, d'une élection au conseil d'arrondissement? S'agissait-il d'un mandat à briguer ou à remplir? Pas le moins du monde : M. Baudot était allé à un congrès à Marseille. Il y a beaucoup d'élections par le temps qui court, trop peut-être, et de bons esprits estiment que le renouvellement de nos corps politiques ou administratifs se reproduit avec une fréquence excessive. Mais que sera-ce si à cette cause d'absence un ouvrier politicien ajoute celles qui dériveraient pour lui de la nécessité d'assister à des congrès? Les élections, en somme, n'ont lieu qu'à des intervalles réguliers et dont les échéances sont connues et prévues d'avance : mais les congrès! il y en a tous les jours. On ne citerait pas une semaine où il ne s'en tienne quelqu'un, sur un point de la France ou de l'Europe. Exigera-t-on des compagnies qu'elle entretiennent des ouvriers pour faire, de l'un à l'autre, le métier de voyageurs au profit de leurs camarades? Si les ouvriers veulent avoir des représentans dans les corps électifs ou dans les congrès, soit ; personne n'y mettra obstacle ; mais qu'ils les paient! Alors tout rentrera dans l'ordre, et on aura supprimé une des

causes de grèves qui se reproduit le plus souvent, bien qu'elle soit la moins admissible de toutes.

Les verriers de Carmaux ont fini, bien qu'un peu tard, par s'en rendre compte : ils ont décidé de reprendre le travail, sauf à pourvoir par des cotisations individuelles ou collectives à la subsistance de M. Baudot. Ils auraient mieux fait de commencer par là. A supposer que M. Baudot ait été indûment renvoyé par la Compagnie, le moindre avocat, — malheureusement M. Jaurès n'est que philosophe, — lui aurait conseillé de poursuivre celle-ci devant les tribunaux en vertu de l'article 1780 du code civil. Cet article a été remanié il y a quatre ans tout exprès pour ouvrir une action en dommages-intérêts à ceux, ouvriers ou patrons, qui seraient lésés par une rupture illégitime du contrat de louage. La marche à suivre était donc toute tracée. On ne saurait reprocher au législateur de n'avoir pas prévu le renvoi injustifié d'un ouvrier et d'avoir laissé le malheureux sans défense. Il n'était pas besoin de mettre en œuvre pour cela l'énorme et lourd appareil de la grève. M. Jaurès s'en est-il souvenu tout d'un coup lorsqu'il a conseillé aux ouvriers de rentrer dans leurs ateliers? Cela est peu probable. Il a vu que la grève, qu'on nous passe le mot, ne rendait pas; que la Compagnie pouvait la soutenir très longtemps; qu'elle était médiocrement populaire parmi les verriers eux-mêmes; et que les ouvriers des autres industries, à Carmaux et ailleurs, montraient peu d'empressement à verser une cotisation pour l'entretenir. Les verriers de Carmaux gagnent des salaires très élevés. La grève, de leur part, semblait inexplicable : ils n'étaient pas intéressans. — Heureuse compagnie! a pensé M. Jaurès. Après un repos de quelques jours à peine, les ouvriers vont se remettre docilement à son service! Il convient du moins de lui faire expier sa victoire par quelques imprécations et quelques menaces bien senties. — En conséquence, le comité des verriers de Carmaux a envoyé aux autres verriers de France un manifeste très littéraire et très éloquent qui se terminait ainsi : « Réservons notre effort pour une action d'ensemble. Ni vos griefs, ni les nôtres ne s'oublient : ils s'accumulent. Les injustices et les violences subies par nous sont, elles aussi, un capital qui fructifie. Nos maîtres se tromperaient s'ils prenaient notre clairvoyance pour de l'oubli et notre sagesse pour une abdication. Soyons unis, camarades, et, à travers toutes les épreuves, ayons foi en l'avenir! »

Tels sont les sentimens avec lesquels les ouvriers de Carmaux s'apprêtaient à revenir à l'usine. N'est-ce pas ceux que méritait la Compagnie? Et que lui importait, au surplus, ce que pensaient les ouvriers pourvu qu'ils travaillassent à son profit? Ainsi raisonnait M. Jaurès. On a cru généralement, comme lui-même, que la grève était finie : elle ne l'était pas, et c'est juste à ce moment qu'elle a pris une physionomie nouvelle et originale. La Compagnie s'est mise en grève

à son tour. Quand les ouvriers ont voulu rentrer dans les ateliers, ils en ont trouvé les portes closes. Ils ont frappé, on ne leur a pas ouvert. Enfin, l'administrateur délégué, M. Rességuier, a fait afficher un placard ainsi rédigé : « Les ouvriers des verreries de Carmaux ayant quitté le travail sans motif, l'usine est fermée par ce fait. La Société, dans leur intérêt, croit devoir les avertir qu'elle ne peut prévoir quand et dans quelles conditions la réouverture aura lieu : à chacun, par conséquent, de prendre tel parti qui lui convient. » S'il y a eu jamais une surprise profonde, c'est celle qu'ont éprouvée les verriers en lisant ces quelques lignes sèches et tranchantes. La brièveté de M. Rességuier les a déconcertés. Quant à M. Jaurès, il a écrit à M. le président du Conseil une très longue dépêche, dans laquelle, après avoir fait le procès de la Compagnie, il a juré de garder son sang-froid jusqu'au bout, « car, il lui paraît impossible qu'il n'y ait pas une protestation de toute la France républicaine. Mais, ajoute-t-il aussitôt en termes menaçans, il se peut que les ouvriers, exaspérés par l'injustice et la misère, se laissent aller à de justes ressentimens et répondent enfin à la violence par la violence. Au jour du danger, je serai avec eux, devant eux, et si le gouvernement et les patrons ont le triste courage de faire tirer sur ces braves gens, coupables avant tout d'être républicains, que le sang versé retombe sur le triste régime qui, sous le nom usurpé de république, aura préparé ou toléré un tel crime ! »

Non, les ouvriers de Carmaux ne sont pas coupables, avant tout, d'être républicains, et l'on ne voit pas ce que la république vient faire ici. Les lois qui régissent les rapports des patrons et des ouvriers sont indépendantes des formes politiques : elles sont les mêmes en Angleterre ou en Allemagne qu'en France ou aux États-Unis. Nous sommes d'ailleurs tentés de croire que les verriers de Carmaux ne sont coupables de rien du tout, sinon de s'être laissé duper par quelques meneurs et égarer par la parole sonore et décevante du plus éloquent d'entre eux. Ils commencent à s'apercevoir de la faute qu'on leur a fait commettre. M. Jaurès promet de mourir avec eux : il y a trois semaines qu'il a fait ce serment oratoire, et, grâce à Dieu ! la tranquillité n'a pas cessé de régner à Carmaux. Il est vrai que M. Jaurès a promis aussi des subsides pour vivre, dût-il aller lui-même les solliciter à travers la France dans une série de réunions publiques où il mettrait à nu les infamies de l'ordre social actuel. Mais avant de commencer cette tournée destinée à être plus ou moins fructueuse, le tribun socialiste est allé se reposer dans une maison de campagne qu'il possède aux environs d'Albi, et d'où il est peu sorti depuis lors. Le correspondant d'un grand journal a causé avec lui à Bessoulet : il l'a trouvé « lisant, pour se distraire, *Béatrix* de Balzac ». On ne peut que l'en louer ; les passions les plus violentes ont, par moment, un impérieux besoin de se

détendre; mais les verriers de Carmaux n'ont pas à leur portée des distractions du même genre. Que feront-ils pour passer le temps et pour subsister en attendant? « Je me dois à moi-même, cause directe de leur malheur, a dit M. Jaurès, de les soutenir, de consacrer tous mes efforts à rendre leur lutte possible et leur victoire certaine. » Il y a quinze jours que M. Jaurès tenait ce langage : qu'a-t-il fait depuis lors? C'est à peine s'il vient enfin de se mettre en route pour prêcher sa croisade. On remarquera qu'il se donne comme étant la « cause directe » du malheur des ouvriers. Veut-il dire par là que, ayant imprudemment conseillé la grève, il se sent moralement responsable de toutes les suites qu'elle peut avoir? Sa pensée est tout autre. M. Jaurès ne voit que lui, lui seul dans la grève. Il se croit persécuté. Il est convaincu que M. Rességuier et M. le préfet du Tarn n'en veulent qu'à sa personne, et que la lutte engagée n'a pas un objet économique, mais un but politique, moins encore, un but électoral. On veut, lui, M. Jaurès, le « déraciner de son siège » de député. C'est lui qu'on vise à travers les ouvriers, et, pour se défendre lui-même, il doit commencer par venger les syndicats de Carmaux. Dans son imagination enfiévrée, son affaire personnelle prend le dessus sur la question générale. On s'explique dès lors qu'il se regarde comme la cause directe de tout ce qui arrive, et qu'il confonde volontiers son intérêt avec celui des ouvriers. Reste à savoir si ceux-ci persisteront longtemps encore dans la même confusion.

M. Jaurès défend son mandat : c'est son droit. Quant à la Compagnie, elle use du sien. On a pu se demander au premier abord si elle en usait bien à propos. Peu à peu la lumière s'est faite à ce sujet. M. Rességuier a rappelé les conversations qu'il avait eues, il y a quelques mois, avec les délégués des ouvriers. Il a même reproduit une lettre écrite par lui, dès le mois de mai dernier, à la *Dépêche* de Toulouse. Certes, on ne peut pas lui reprocher d'avoir pris les ouvriers en traître. Il leur a fait remarquer, dès cette époque, qu'ils étaient les mieux payés de tous les verriers de France, et le fait n'a pas été nié. Il a ajouté que, si une grève venait à éclater, la Compagnie entendait reprendre toute sa liberté, qu'elle ne réintégrerait que les ouvriers dont elle aurait besoin, enfin et surtout qu'elle modifierait ses tarifs. Impossible d'être plus clair ni plus précis. On dit maintenant que la Compagnie a des réserves considérables en magasin et que l'interruption du travail, loin de lui nuire, tourne à son avantage. C'est bien possible! Mais ne le savait-on pas? L'avait-elle dissimulé? N'avait-elle pas été d'une franchise parfaite dans l'aveu de ses intentions éventuelles? Les ouvriers enfin n'étaient-ils pas depuis longtemps avertis et prévenus? Dès lors il pouvait être de l'intérêt personnel de quelques politiciens que la grève éclatât; mais que ce fût de celui des ouvriers, nous le nions. M. Rességuier se contente aujourd'hui d'exécuter point par point ce

qu'il avait annoncé. Il le fait froidement, résolument. Quel moyen d'action a-t-on contre lui? S'il s'agissait de l'exploitation d'une mine, les socialistes ne manqueraient pas de réclamer la déchéance de la Compagnie et le retrait de son privilège. Mais il s'agit d'une industrie privée : dès lors, que faire? Les journaux du parti n'ont trouvé qu'un moyen — et ils osent le dire — d'amener M. Rességuier à composition. Pourquoi le gouvernement, dépositaire de la force publique, protège-t-il plus qu'il ne faut la personne de l'administrateur délégué? Pourquoi défend-il à l'excès le matériel de la Compagnie, ses usines, ses fourneaux, etc.? Ne pourrait-il pas se relâcher de sa surveillance? Ne pourrait-il pas au moins faire entendre à M. Rességuier qu'il est sur le point de le faire? C'est ainsi que les socialistes entendent le rôle du gouvernement, et qu'ils le rempliraient s'ils étaient aux affaires : et alors ce n'est pas l'héroïsme de M. Jaurès qui serait à l'épreuve, ni sa poitrine qui serait menacée. Voilà ce qu'écrivent en toutes lettres les journaux socialistes de Paris et de Toulouse. L'ombre sanglante de l'infortuné Watrin se profile complaisamment à travers leurs colonnes. La grève suit un cours trop tranquille à leur gré : n'y a-t-il pas lieu d'y mêler un élément nouveau et de répondre, suivant l'expression de M. Jaurès, « à la violence par la violence? »

Mais quelle violence a-t-on faite aux ouvriers? Si l'attitude prise par M. Rességuier inaugure une autre ère dans les rapports du capital et du travail, elle est légitime; on ne saurait y opposer aucun argument de droit. Se propose-t-il de la pousser jusqu'à ses conséquences extrêmes, et à s'entendre dire : *Summum jus, summa injuria?* Rien jusqu'ici ne le fait croire. Il annonce, au contraire, qu'il reprendra tous les ouvriers, sauf un petit nombre de meneurs. Quant aux tarifs, il accepte d'avance les plus élevés de ceux qui sont appliqués ailleurs dans la même industrie. Ce ne sont pas là des conditions draconiennes. Sans doute, quelques ouvriers seront exclus avec M. Baudot; nous souhaitons que le nombre en soit le moins grand possible; mais le nombre de ceux que conservera la Compagnie restera certainement supérieur à ses besoins. Pourquoi donc les rengagera-t-elle, sinon pour maintenir avec eux cette solidarité de travail et d'intérêts que les fauteurs de grève méconnaissent et troublent si souvent? La Compagnie diminuera les chiffres de ses tarifs, il est vrai, mais si elle les maintient au maximum de ceux que l'on distribue ailleurs, pourra-t-on lui reprocher de céder à un inavouable sentiment de rapacité? Elle a fait jusqu'à ce jour davantage; on ne lui en a su aucun gré. Elle a sacrifié une partie de son intérêt; on ne lui en a montré aucune reconnaissance. Elle a prévenu les ouvriers que, s'ils se mettaient en grève, elle se verrait dans l'obligation de prendre des mesures nouvelles; les ouvriers ont passé outre et se sont mis en grève. Il faut être juste, même pour les patrons. Eux aussi sont des hommes, et lorsqu'ils

voient leurs intentions méconnues et dénaturées, leurs intérêts toujours menacés et souvent foulés aux pieds, leur caractère travesti, leur existence même dénoncée à la vindicte ouvrière, on comprend que leur bonne volonté éprouve quelque lassitude et qu'un peu d'amertume leur vienne au cœur. S'ils n'ont pas toujours eu un assez prudent souci de la situation personnelle de quelques politiciens, peut-on leur reprocher de n'avoir pris aucun soin de celle des ouvriers? Le public ignorait que les verriers de Carmaux étaient les mieux rétribués du monde; il a été étonné de l'apprendre au moment même où ceux-ci se mettaient en grève. En revanche, il ne l'a pas été de voir que les autres ouvriers, auxquels on demande un prélèvement sur leur maigre salaire pour entretenir les grévistes, se montrent peu empressés à l'opérer. Il attend le dénouement de la grève de Carmaux sans parvenir à s'y intéresser. Dès maintenant les responsabilités sont établies à ses yeux, et les événemens futurs auront de la peine à les déplacer.

Et puis, il y a une question plus haute, qui commence à préoccuper les esprits. L'industrie, la grande industrie est-elle possible, peut-elle se développer ou simplement durer dans les conditions nouvelles qu'on prétend lui imposer en France? A cette question il faut avoir le courage de répondre que non. Nous sommes partout surveillés, menacés par nos rivaux étrangers; nous avons à soutenir contre eux une lutte de tous les instans; la moindre défaillance, parfois même une simple distraction, peut nous fermer un des marchés de l'univers; aux grandes nations contre lesquelles nous luttions déjà avec peine, d'autres sont venues s'ajouter dont l'esprit d'initiative, l'audace créatrice, l'expansion à travers les continens et les mers, devraient être pour nous un sujet d'inquiétude et presque d'effroi; — et c'est le moment que nous choisissons pour déchaîner une guerre intestine de patrons et d'ouvriers et pour poser entre eux avec arrogance les revendications extrêmes du socialisme! Dans les congrès internationaux qui se tiennent chaque année, ou même plusieurs fois par an, nous constatons, avec un peu d'humiliation, la supériorité d'esprit pratique et de bon sens inflexible que les ouvriers étrangers ont sur les nôtres, et aussi la préoccupation intransigeante avec laquelle ils mettent leurs intérêts et celui de leur pays au-dessus de toutes les théories, de tous les systèmes, de toutes les chimères; — et cette constatation une fois faite, nous voyons nos ouvriers revenir dans leurs ateliers, puis, sous l'inspiration de politiciens qui n'ont de commun avec eux ni les inspirations, ni les aspirations, ni la manière de penser, ni même celle de parler, poursuivre à travers de cruelles épreuves la réalisation de ces rêves dont les autres n'ont point voulu. La sécurité, du moins une certaine dose de sécurité est indispensable à l'industrie comme au commerce; elle manque de plus en plus. Aussi le capital, cet infâme capital qui est l'objet de tant de colères mêlées d'envie, devient-il timide, hési-

tant, peureux. Le temps approche où il fera défaut pour les grandes entreprises. Dès qu'on ne peut plus en faire de bonnes sans être accusé de malhonnêteté, qui voudra s'adonner aux affaires? Dès qu'on ne peut plus diriger une industrie prospère sans être traité par ses ouvriers en suspect et même en ennemi, qui voudra accepter une telle charge? On s'étonne, on s'émeut, quelques personnes s'indignent de l'attitude de la Compagnie de Carmaux : que dira-t-on le jour, — et peut-être est-il prochain, — où une compagnie, en présence de grèves sans cesse renouvelées, déclarera qu'elle renonce à une entreprise où elle ne trouve plus la rémunération de son argent et de ses peines, et qu'elle renvoie ses ouvriers parce qu'elle liquide? Cela se verra, et on verra aussi les capitaux français chercher au delà des frontières un emploi avantageux qu'ils ne trouveront plus en France. Le socialisme n'est qu'à ses débuts, et, quoi qu'on en dise, nous ne croyons pas qu'il soit en croissance; les dernières manifestations qui viennent d'avoir lieu n'ont pas tourné à son avantage; mais, s'il en était autrement, et si les progrès dont il se vante correspondaient en effet aux vœux et aux prophéties de ses représentans, c'en serait bientôt fait de l'industrie française. La poule aux œufs d'or à laquelle nous devons une grande partie de notre richesse nationale cesserait de produire, bientôt de vivre, et enfin de faire vivre quelques milliers de patrons ou d'actionnaires et plusieurs millions d'ouvriers. Le danger de l'avenir est là, et il faut le regarder en face. Aussi M. Rességuier, quels qu'aient été les motifs de la résolution qu'il a prise et quel que soit le parti qu'il prendra par la suite, aura-t-il rendu un service signalé en rappelant aux ouvriers ce qu'est un contrat. Il était bon de leur faire sentir par une leçon de choses que, si les patrons ont des responsabilités, ils en ont eux aussi, et qu'elles pourraient subitement devenir lourdes à leurs épaules. La grève de Carmaux n'aura pas été inutile si elle fait entrer cette idée dans leurs esprits.

Après cette grève, qui attire encore tous les regards, est-il permis de dire un simple mot de celle de Champagnac-les-Mines? Elle s'est terminée à la satisfaction générale, et, fait sans précédent, la direction de l'entreprise d'une part et les ouvriers de l'autre ont adressé des remerciemens au préfet du Cantal et au sous-préfet de Mauriac. Nous n'avons qu'à y joindre les nôtres. Cette grève, on le voit, pourrait servir d'exemple, sauf en ce qui concerne sa durée. On ne s'expliquerait guère qu'elle ait pu se prolonger pendant trois mois, si on ne savait que la plupart des ouvriers étaient du pays, et qu'ils sont allés travailler dans les champs pendant la belle saison, ce qui vaut bien autant que de travailler sous terre. Lorsque la fenaison, puis la moisson ont été faites, ils se sont montrés mieux disposés envers la société minière; l'accord s'est fait par l'entremise de l'administration préfectorale, et la grève s'est terminée par une fête où l'on a dansé sous les

plis du drapeau français et du drapeau russe. Tout est bien qui finit bien. Il ne faut pourtant pas croire que la grève de Champagnac ait présenté d'un bout à l'autre le caractère d'une idylle. Si l'ordre n'a pas été troublé, et si une trentaine d'ouvriers ont pu, du premier au dernier jour, rester au travail et trouver une protection efficace contre de terribles menaces, c'est parce que M. le préfet du Cantal n'a toléré aucune « patrouille », aucun cortège des grévistes. L'attitude de ceux-ci a été d'ailleurs très différente, suivant qu'ils étaient plus ou moins directement soumis aux influences des députés et des journalistes socialistes. Livrés à eux-mêmes, ils étaient toujours prêts à la conciliation, et, au moins à deux reprises, l'accord s'est fait, pour se rompre ensuite, précisément sur les bases qui ont été finalement adoptées. Ici, comme à Carmaux, il s'agissait d'un ouvrier renvoyé, ou plutôt mis à pied pendant vingt-quatre heures. Ses camarades ayant pris fait et cause pour lui, la direction de la mine, qui déjà avait été en butte aux injonctions du syndicat et qui avait eu plus d'une fois le tort d'y céder, a voulu faire un exemple : elle a renvoyé dix ouvriers. Telle a été l'origine du conflit. En fin de compte, la direction a maintenu le renvoi de cinq ouvriers, et, comme quatre d'entre eux s'étaient déjà éliminés eux-mêmes sous divers prétextes, l'exclusion n'a porté réellement que sur un. A partir de ce moment, la grève n'avait plus aucune raison d'être : elle a continué toutefois pendant quelques semaines encore, parce que les députés et les journalistes socialistes qui s'étaient transportés dans le Cantal ne voulaient à aucun prix la laisser finir : ils en vivaient, et même assez joyeusement. Les ouvriers ont fait un jour le compte de ce que leurs « hôtes » leur coûtaient, et ils s'en sont émus. Après avoir acquitté la note de quelques-uns d'entre eux, ils ont dû payer aussi leur retour à Paris ou ailleurs. Ces messieurs, au surplus, ne voyageaient pas, ou ne restaient pas longtemps seuls. Mais nous ne voulons pas écrire aujourd'hui la chronique anecdotique d'une grève, toute piquante qu'elle puisse être. On ne saurait croire à quel point les ouvriers sont quelquefois bernés et exploités par leurs défenseurs ! Il est vrai que Carmaux avait accaparé les premiers sujets; Champagnac-les-Mines n'a eu que des artistes moindres, mais combien pittoresques ! Lorsque les députés ont été partis et deux des principaux meneurs arrêtés, la paix s'est faite comme par enchantement. On a été tout surpris de ne s'être pas entendu plus tôt. Puisse la grève de Carmaux avoir, sans trop de retard, une conclusion aussi satisfaisante !

FRANCIS CHARMES.

Membre de l'Académie des Sciences morales, professeur à la Faculté des lettres de Paris, directeur honoraire de l'École française

de Rome, dont il avait été presque le fondateur, Auguste Geffroy était aussi l'un des plus anciens et des plus fidèles collaborateurs de cette *Revue*. Comme il venait à peine de quitter Rome quand il est mort, c'est le directeur de l'École française que l'on a loué surtout en lui, et avec raison, si, de l'une de ces Écoles dont les élèves sont déjà des maîtres, il avait su faire non seulement tout ce que l'on avait souhaité qu'elle devînt, mais quelque chose encore de plus : nous voulons dire un vrai centre d'influence française à Rome. C'est pourquoi ce ne sont pas seulement ses élèves qui lui ont rendu publiquement témoignage, mais il ne laissera pas moins de regrets dans cette société romaine où ses qualités personnelles de tact et de courtoisie étaient aussi appréciées que sa science ; et aucun Français, depuis 1875, n'a franchi le seuil du palais Farnèse sans en rapporter des souvenirs qui font pour lui d'une perte publique un chagrin et un deuil privés.

Mais c'est l'écrivain qui nous appartient ici d'une façon plus particulière, ayant commencé de collaborer à la *Revue* voilà plus de quarante ans maintenant écoulés. Pour ses débuts, il s'était emparé d'un vaste domaine qu'aucun Français, avant ni depuis lui, n'a peut-être exploré plus consciencieusement ni mieux connu que lui : c'est le domaine scandinave. A peine sortant de l'École normale, il lui avait semblé que, dans le grand partage qui s'était fait des études historiques, si l'érudition française n'avait pas mesuré leur part à l'Angleterre et à l'Allemagne, à l'Espagne et à l'Italie, elle avait peut-être un peu négligé la Suède et le Danemark ; — et pourtant que de liaisons leur histoire n'avait-elle pas eues jadis avec la nôtre ! C'est ce que l'on put voir dans les belles études qu'il nous donna de 1850 à 1865, — archéologiques et historiques, littéraires et politiques, — dont on fut unanime à reconnaître l'intérêt, mais dont on ne comprit pas ou dont on affecta de ne pas comprendre les avertissemens prophétiques. Les savantes *Introductions* qu'il a mises aux recueils des *Instructions diplomatiques* données à nos ministres en Suède et en Danemark résument cette partie de son œuvre.

Une autre partie n'en est pas moins intéressante et n'a pas été moins remarquée : c'est celle qu'il a consacrée à la discussion, si délicate et si difficile, de l'authenticité des *Lettres de Marie-Antoinette* et de la *Correspondance de Mme de Maintenon*. Et, en effet, on ne saurait faire preuve ni de plus de courtoisie dans la discussion ; ni d'une connaissance plus précise et plus étendue, plus scientifique et plus intime de l'histoire d'un temps ; ni de plus de rigueur et d'ingéniosité dans la méthode. Deux grandes publications sont encore sorties de là : un *Choix des Lettres de Mme de Maintenon*, qui nous la montre dans la vérité de son rôle historique, infiniment moins considérable et surtout moins actif que ne persistent à le croire quelques historiens dont la manie est de voir partout des « histoires de femmes » ; et

les trois volumes de la *Correspondance de Marie-Antoinette avec Marie-Thérèse*, publiés en collaboration avec M. d'Arneth. Ceux-ci ont réduit à leur juste valeur de nombreux recueils apocryphes ; vengé une reine de France et une impératrice d'Allemagne d'imputations calomnieuses, et renouvelé l'histoire intérieure du règne de Louis XVI.

Cependant, comme si tant de travaux ne suffisaient pas à l'active et méthodique curiosité de notre savant collaborateur, ni l'histoire de la Révolution, ni celle des « Alliances du Nord », si complexes et si compliquées l'une et l'autre, ne l'avaient détourné du commerce de l'antiquité. A la préoccupation des choses de la politique toute contemporaine, dont il ne se lassait pas de suivre les vicissitudes, il joignait le goût persistant de l'érudition; et d'une série d'études sur *Marie-Antoinette*, avec autant de sûreté que d'aisance, il aimait à passer à une série d'études sur *Rome et les Barbares*. Nos lecteurs ne peuvent pas les avoir oubliées. Conçues et écrites au lendemain de nos désastres par un homme qui les avait vus lentement se préparer, elles sont tout animées du plus ardent patriotisme, et pourtant admirables de froide et de sereine impartialité.

Qu'ajouterons-nous à ces quelques lignes ? qu'une telle vie, si bien employée, commande le respect ? Mais nous dirons plutôt que ceux qui ont connu Geffroy savent ce qu'il cachait de bonté réelle et de sensibilité profonde sous une apparence de réserve qui écartait de lui les affections banales. Et nous dirons encore, — tant il avait de jeunesse d'esprit, — que nous ne nous attendions pas qu'il dût sitôt disparaître. Mais, en exprimant tout le chagrin que sa perte nous cause, et en nous associant au deuil des siens, nous ne le plaindrons cependant pas trop. Il a rempli tout son mérite ; sa vie a été belle, son œuvre a été féconde ; et le bonheur enfin ne lui a pas été refusé de mourir en travaillant, qui est le plus grand sans doute que pût rêver un homme comme lui.

Le Directeur-gérant,

F. Brunetière.

